UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925559 5

Marguerite fille de Charles [illegible]
1er mariage avec le duc d'Alençon
1509, mort à Paris 1522
2ème mariage avec Henri d'Albret
à Saint Germain 1527.

Reine de Navarre (Saint ?)
Henri d'Albret (Commentaire ?)

Testament
* cf. H 222-223

HEPTAMERON

DES NOUVELLES

DE LA ROINE DE NAVARRE

I

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lheptamrondes01marg

L'HEPTAMÉRON
DES NOUVELLES

De très haute et très illustre princesse

MARGUERITE D'ANGOULÊME

ROINE DE NAVARRE

Nouvelle édition

COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS

AVEC

PRÉFACE, NOTES, VARIANTES ET GLOSSAIRE-INDEX

PAR

BENJAMIN PIFTEAU

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26

PRÉFACE

Au moment où notre littérature venait de produire les plus belles fleurs de son printemps avec Clément Marot et Rabelais, on vit paraître ce célèbre recueil de contes en prose, à l'imitation du *Décaméron* de Boccace et des *Cent Nouvelles nouvelles*, qui est connu sous le titre de l'*Heptaméron des Nouvelles de la reine de Navarre*.

Comme les *Cent Nouvelles nouvelles*, l'*Heptaméron*, qui devait d'abord s'appeler le *Décaméron* et contenir cent contes, fait d'assez fréquents emprunts à l'ouvrage de Boccace, à commencer par le cadre, ainsi qu'aux *Cento Novelle* et aux *Facéties* du Pogge, sans parler des *Cent Nouvelles nouvelles* elles-mêmes, ni de divers autres recueils. Cependant, une grande partie des soixante-douze Nouvelles qu'il contient paraissent être originales et rappeler des aventures du temps, comme, en particulier, la première Nouvelle, qui est le récit d'un fait historique, pour lequel le mari, Michel de Saint-Aignan, obtint de François Ier une lettre de rémission, découverte par le savant Le Roux de Lincy et datée de Chatellerault, juillet 1526.

Quel est l'auteur de ce recueil? Les titres des an-

ciennes éditions, comme ceux des manuscrits, portent formellement le nom de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, c'est-à-dire de la sœur de François Ier, mariée en secondes noces à Henri d'Albret, roi de Navarre. Il est probable qu'il lui appartient réellement. Plusieurs écrivains du temps le lui attribuent, entre autres Brantôme, dont nous citerons un passage plus loin. D'un autre côté, elle avait assez d'étude pour composer des ouvrages d'imagination et même d'érudition, et, en effet, il existe différents autres ouvrages sous son nom, parmi lesquels des poèmes, comme l'*Histoire des satyres et des nymphes de Diane*, et des pièces de théâtre, mystères et farces. Or, au genre près de l'*Heptaméron*, c'est le même style, la même manière spirituellement et gracieusement naïve, et il règne également dans les Nouvelles qu'il contient cette teinte vaguement mystique qui est propre aux écrits de cette reine.

Voici, au reste, à défaut d'une étude complète, comme celle de M. Le Roux de Lincy, qui n'entre pas dans notre plan, quelques mots de notice sur la vie littéraire de Marguerite, qui permettront mieux d'étudier la question.

Marguerite d'Angoulême, fille du comte Charles d'Angoulême et de Louise de Savoie, naquit au vieux château d'Angoulême, le 11 avril 1492, précédant son frère François, plus tard François Ier, de deux ans. Son père et sa mère avaient tous les deux profité de la première aurore de la Renaissance, née en France sous Louis XI avec l'imprimerie, ce grand art qui ressuscita et répandit les chefs-d'œuvre antiques et les poètes et les écrivains italiens du moyen âge. Ils possédaient une

assez bonne instruction pour le temps, et s'empressèrent de préparer Marguerite, comme son frère, aux avantages qu'ils en avaient recueillis, en la faisant étudier de bonne heure. Ils lui donnèrent pour précepteur Robert Hurault, baron d'Auzay, grand archidiacre et abbé de Saint-Martin d'Autun, qui lui apprit, avec le français, le latin, l'italien et l'espagnol. Plus tard même, elle prit des leçons d'hébreu du savant Paul Paradis, surnommé *le Canosse*, l'un des professeurs au Collège royal, c'est-à-dire au Collège de France, qui venait d'être fondé par François Ier. Enfin, il paraît, à en juger d'après un passage de son oraison funèbre, prononcée par Sainte-Marthe, qu'elle apprit aussi, des hommes éminents qui florissaient alors, les préceptes de la philosophie des anciens.

Avec une éducation aussi complète et l'intelligence remarquable dont la nature l'avait douée, qui la firent pencher pour la Réforme, Marguerite ne tarda pas à devenir l'émule en même temps que la protectrice naturelle des savants, des poètes et des artistes de son époque. C'était d'abord et avant tout Clément Marot, qu'elle aimait particulièrement à cultiver et qui passa même pour son amant ; puis, l'auteur d'un recueil de nouvelles, de poésies et du philosophique *Cymbalum mundi*, Bonaventure des Periers, qui périt misérablement (1544) en se perçant de son épée et qui compta parmi ses valets de chambre et ses familiers ; enfin, pour nous en tenir là, Pierre Le Maçon, qui lui dédia sa traduction du *Décaméron* de Boccace, et Rabelais, qui, publiant le *tiers livre* de son *Pantagruel*, le fit précéder d'une dédicace en vers adressée *à l'esprit de la reine de Navarre*.

Le premier des nombreux ouvrages qui furent inspirés par ce commerce intellectuel et qui portent le nom de Marguerite, poèmes sacrés, amoureux ou historiques, pièces de théâtre, épîtres, rondeaux, dizains, chansons, etc., paraît être le *Dialogue en forme de vision nocturne*, dans lequel on remarque un penchant plus que philosophique. Ce penchant ne fit qu'augmenter avec l'âge et nombre de ses autres ouvrages en portent la trace. Cependant, elle en vint à des travaux moins mystiques : nous voulons parler de ses Nouvelles, qu'elle avait projeté de faire au nombre de cent et avec le titre de *Décaméron*, à l'imitation de Boccace.

Brantôme nous donne des détails sur la manière dont elle écrivit cet ouvrage. « Elle composa, dit-il, toutes ces Nouvelles, la plupart dans sa litière en allant par pays; car elle avait de plus grandes occupations étant retirée. Je l'ay ouï ainsi conter à ma grand'mère, qui allait tousjours avec elle, comme sa dame d'honneur, et lui tenoit l'escritoire dont elle escrivoit et les mettoit par escript aussitost et habilement ou plus que si on lui eust dicté. »

Terminons cette rapide notice sur la vie de Marguerite en disant qu'elle avait épousé en premières noces (1509) le duc d'Alençon, blessé à mort à Pavie, et en secondes, à Saint-Germain-en-Laye, en 1527, Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut une fille, qui fut Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, et qu'elle mourut au château d'Audos, près de Tarbes, le 21 décembre 1549.

Comme on l'a vu, la composition de l'*Heptaméron*, araît dater des dernières années de Marguerite, c'est-

à-dire à peu près de 1540 à 1549 ; mais ce recueil ne fut imprimé que plus tard. La première édition, publiée par Pierre Boaistuau, est de 1558, et contient seulement soixante-sept Nouvelles. Elle a pour titre : *Histoire des amans fortunez*, et ne porte pas de nom d'auteur. C'est, d'ailleurs, une édition des plus vicieuses. Pierre Boaistuau n'a aucunement respecté l'œuvre originale. Il a changé l'ordre des récits, déguisé plusieurs noms propres et supprimé certains passages, qui lui ont probablement paru trop hardis. Il a été jusqu'à toucher au style, ce qui, pour y mettre un peu plus de correction peut-être, lui enlève une partie de sa grâce et de sa naïveté et le fait ainsi plus perdre que gagner. Enfin, dans son remaniement, il a été obligé de changer et même de supprimer les prologues.

Nous ne savons comment fut accueillie cette mutilation par le public ; mais quant à Jeanne d'Albret, fille de la reine de Navarre, en particulier, qui put s'en rendre compte, il paraît qu'elle en fut assez mécontente.

C'est là, en effet, le motif pour lequel, d'après sa Préface, Claude Gruget, un de ses familiers, s'empressa de publier une autre édition dès l'année suivante (1559). Il fit mieux que Boaistuau. Il replaça les Nouvelles dans l'ordre qu'elles devaient avoir, publia les cinq autres qui restaient, rétablit les prologues et les épilogues supprimés et donna au recueil le titre d'*Heptaméron*, qui lui est resté, en ajoutant : *Remis en son vray ordre, confus en sa première impression*. Malheureusement, là s'arrêta le travail de Gruget. Il n'osa pas rétablir les noms propres ni les passages renfermant, soit des expressions hardies, reli-

gieuses ou philosophiques, soit des traits de satire contre les moines, supprimés déjà par Boaistuau. Par les mêmes raisons de prudence, — et il faut avouer qu'elles étaient assez fondées au moment où l'on brûlait tant d'hommes illustres et jusqu'à un membre du parlement pour hérésie, — il substitua, aux Nouvelles XIe, XLIVe et XLVIe des manuscrits d'autres Nouvelles plus insignifiantes et moins satiriques.

Quant au style et à l'orthographe, Gruget ne manqua pas non plus de les modifier. C'était, du reste, l'usage établi de son temps de rajeunir les textes. Or, bien que moins de vingt ans séparent la composition de l'*Heptaméron* de la publication de l'édition Gruget, le langage et l'orthographe avaient déjà éprouvé des modifications importantes. En effet, un nouveau langage, retrempé dans le grec, venait de naître sous la plume de Ronsard et de Baïf, et la reine de Navarre avait écrit ses Nouvelles dans la vieille langue gauloise, légèrement modifiée, qui était celle de la cour de François Ier. Aussi, les changements sont-ils considérables dans l'une comme dans l'autre de ces deux éditions, où Boaistuau et Gruget se sont efforcés à l'envi de rendre plus savant et plus correct le style de la princesse.

Quoi qu'il en soit, c'est sur le texte de l'édition Gruget que furent publiées toutes les éditions jusqu'au commencement du XVIIe siècle; et encore à chacune d'elles de nouveaux changements vinrent-ils défigurer l'œuvre originale, en attendant qu'elle fût complètement transformée dans les éditions de la Haye et d'Amsterdam, qui n'ont aucune espèce de valeur, si ce n'est par les gravures.

On continuait de s'en tenir au texte défiguré de Gruget, quand un érudit de mérite, M. Le Roux de Lincy, vint enfin restituer le texte original des manuscrits dans son édition, devenue introuvable, en trois volumes (Paris, 1853-54), texte reproduit par le Bibliophile Jacob dans son édition de 1862, également épuisée.

Comme toujours, nous avons eu à cœur de donner un texte original et pur. Nous n'avons donc, pas plus que M. Le Roux de Lincy, hésité entre l'édition de Gruget et les manuscrits, et, bien que dans une récente édition on ait cru devoir, à tort, suivant nous, reproduire littéralement le texte de l'édition Claude Gruget, nous sommes revenu à celui des manuscrits.

Les manuscrits de l'*Heptaméron* sont assez nombreux. On en compte particulièrement douze, qui, pour la plupart, sont antérieurs aux premières éditions. Dans un pareil nombre, il fallait choisir; c'est ce que nous avons fait. Après examen, nous nous sommes arrêté, comme M. Le Roux de Lincy, à celui de ces douze manuscrits portant le numéro 7572[1] A (Fonds français 1512); il a pour titre, d'une main du XVIIe siècle : *Eptameron ou Nouvelles de la Reine de Navarre*, et paraît être le plus ancien et le plus correct; il se trouve à la Bibliothèque nationale. C'est donc le texte de ce manuscrit que nous donnons; seulement, nous nous servons des deux suivants, tant pour un meilleur titre et les bonnes variantes que pour les quelques omissions qu'il peut contenir par la faute du copiste : 1° le manuscrit n° 7576[2] (1520, Fonds français), en romaine ou italique, où il y a d'excellentes corrections

marginales; 2° le manuscrit de Thou, n° 7576 5-5·, dans lequel nous avons pris les sommaires qui précèdent chaque Nouvelle et chaque journée, sommaires faits par le possesseur du manuscrit, c'est-à-dire par de Thou lui-même. A propos de ces sommaires, nous ferons remarquer que, chose nouvelle et importante, notre table, à chaque volume, donne ces sommaires plus succints et plus clairs, afin de faciliter des recherches aux lecteurs. Quant aux Nouvelles que Gruget a substituées aux Nouvelles XIe, XLIVe et XLVIe des manuscrits, nous les donnons à la fin du deuxième volume, en appendice.

Naturellement, nous avons respecté l'orthographe, bien qu'elle ne soit pas toujours uniforme; mais pour la ponctuation, qui est comme nulle dans le manuscrit, nous l'avons ramenée aux règles modernes pour la clarté du sens.

Enfin, comme pour d'autres ouvrages de la COLLECTION JOUAUST, le texte est suivi de deux travaux particuliers : l'un, les *Notes et variantes*; l'autre, un *Glossaire-index*. Dans le premier, nous donnons des explications historiques ou critiques sur chaque Nouvelle en général et certains passages en particulier, ainsi que les variantes les plus importantes. Dans le Glossaire, on trouvera, par liste alphabétique et avec leur signification, les mots anciens ou inusités qu'on aurait eu de la difficulté à comprendre, ainsi que les noms des personnages cités dans les Nouvelles et ceux des prétendus conteurs avec des explications sur les uns et des conjectures sur les autres.

Inutile de dire, en terminant, que, tout en rectifiant rigoureusement les inexactitudes que nous a révélées la

minitieuse confrontation des manuscrits avec les textes donnés par M. Le Roux de Lincy et le Bibliophile Jacob, nous avons cru devoir nous aider des savantes remarques que nous ont fournies leurs éditions. Nous espérons que chacun nous en saura gré, et nous comptons bien que ceux qui s'occuperont après nous de l'*Heptaméron*, nous honoreront également en se servant aussi de nos recherches.

BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS.

On connaît seize manuscrits de l'*Heptaméron*; mais on en compte particulièrement douze, qui sont à la Bibliothèque nationale ou à celle de l'Arsenal.

1. — N° 7572. Bibliothèque nationale, 1 vol. in-folio, relié en maroquin rouge aux armes.

Ce beau manuscrit, de l'*Heptaméron*, sur papier réglé, presque complet; le dernier feuillet seul manque. Il y a une transposition page 576; mais on retrouve la suite après la page 704.

2. — N° 7572[1]. A. Colb. Biblioth. nationale, 1 vol. petit in-folio, reliure en veau, à compart., doré sur les plats, au dos et sur tranche.

Ce manuscrit, d'une écriture courante, du milieu du XVIe siècle, contient le texte complet de l'*Heptaméron*. C'est le texte de ce manuscrit que nous reproduisons. (Voir la préface).

3. — N° 7572[2]. Bigot. Biblioth. nationale, 1 vol. petit in-folio, demi-reliure moderne, dos de maroquin rouge, au chiffre de Louis-Philippe.

Ce manuscrit est correct, mais très incomplet, on lit au bas du dernier feuillet :

Fin de ces presens comptes au nombre 28 de la tres illustre Royne de Navarre, etc.

4. — N° 7572[3]. De Mesmes. Biblioth. nationale, 1 vol. grand in-4°, relié en veau ancien.

Celui-ci aussi est très incomplet.

5. — N° 7572[3-5]. Biblioth. nationale, 1 vol. petit in-folio, reliure en veau fauve, dorures à compartiments. — Au verso de la reliure on lit : « Ce présent livre appartient à Daniel Leclerc, maistre.... 1606 ».

Le texte de l'*Heptaméron* est complet. Des corrections nombreuses et des additions ont été faites, soit à la marge, soit en interligne. Elles sont de la même écriture que celle du manuscrit 7576.

6. — N°[s] 7573, 7574, 7575, 7576. Béthune. Biblioth. nationale, 4 vol. in-4°, maroquin rouge, aux armes de Béthune.

Le prologue manque, ainsi que le dernier feuillet de la Nouvelle LXXI. — Chaque volume porte pour titre : *Histoire des amans fortunez et infortunez de la reine de Navarre, duchesse de Berry et d'Alençon, qui estoit Marguerite d'Orléans, sœur unique de François Ier.*

7. — N° 7576[2]. Béthune. Biblioth. nationale, 1 vol. in-folio, veau fauve, dos de maroquin rouge, aux fleurs de lis, au chiffre de Louis XVIII.

Le texte est complet; mais l'orthographe est rajeunie. Les marges contiennent de nombreuses variantes, qui donnent un certain prix à la leçon de ce manuscrit.

8. — N° 7576[4]. De la Marre. Biblioth. nationale, 1 vol. in-fol., reliure moderne en veau.

Le texte est assez correct, mais incomplet. Le prologue ne contient pas le passage relatif à l'admiration de la reine de Navarre pour Boccace.

9. — N° 7576[3]. De la Marre. Biblioth. nationale, 1 vol. in-fol., reliure ancienne en parchemin.

Le texte n'est pas complet. Au folio 259, recto, commence un poème intitulé : *Les Prisons*, et dont voici les deux premiers vers :

Je vous confesse, amye tant aymée,
Que j'ay longtemps desestimée.

Ce poème, attribué à la reine de Navarre, ne paraît pas être d'elle.

Sur le dernier feuillet, on lit une épitaphe datée de l'an 1549, qui ne se trouve pas dans le recueil intitulé : *Tombeau de Marguerite de Valois, Royne de Navarre.* Elle commence ainsi :

Cy gist un corps par le quel Dieu faisoit
Ses haulx secrets aux siens voir et comprendre.

10. — N° 7570[5-5]. Colb. Biblioth. nationale, 1 vol. in-folio, ancienne reliure très remarquable.

Ce manuscrit porte pour titre : *Le Décaméron de tres haute et tres illustre princesse Madame Marguerite de France*, etc. Au-dessous est cette devise italienne : *Sin e doppo la morte* (jusques et après la mort). Au verso de ce titre on lit une préface adressée AU LECTEUR, qui commence ainsi : « D'autant, lecteur, qu'il avient souvent que les meilleurs esprits sont detournez de la lecture des plus serieuses et necessaires choses, etc. » Cette préface, datée : « A Paris, ce VIIIme aout 1553 », est signée : *Adrian de Thou*. Elle est suivie d'une table, écrite sur deux colonnes, de toutes les variantes recueillies dans les manuscrits que de Thou avait pu se procurer : nous en avons reproduit quelques-unes. Vient ensuite la table des Journées et des Nouvelles en forme de sommaires (Voir le Glossaire, au mot DE THOU).

11. — 7576[5-5]: A. Colb. Biblioth. nationale, 1 vol., petit in-fol., relié en veau.

Ce manuscrit ne contient qu'un texte incomplet. Il renferme un poème composé par la reine de Navarre et qui, là, porte le titre : *Le Miroir de Jesu Crist crucifié*.

12. — N° 7981. Biblioth. nationale, 1 vol. petit in-4°, sur papier Relié en maroquin rouge. L'écusson sur ses plats a été arraché Écriture de la fin du XVIe siècle.

Le texte est complet et correct; mais une partie du prologue a été placée par mégarde à la fin de la première Nouvelle. A la fin, on lit une épitaphe qui commence ainsi :

> Cy gist le corps qui son siecle estouna,
> Non par haultesse ou grandeur de sa race.

II. — ÉDITIONS.

Pour cette nomenclature, nous nous sommes aidé du manuel Brunet :

1558. — HISTOIRE DES AMANS FORTUNEZ, dediée à l'illustre princesse madame Marguerite de Bourbon, duchesse de Nivernois (par Pierre Boaistuau, surnommé Launay). — *Paris, Gilles Gilles*. in-4° de XIX et 184 feuillets. Un exemplaire à la Bibl. nationale et un à celle de l'Arsenal.

1559. — L'Heptameron des Nouvelles de tres illustre et tres excellente princesse Marguerite de Valois, royne de Navarre, remis en son vray ordre, confus auparavant en sa premiere impression : dedié à... Jeanne de Foix, royne de Navarre, par Claude Gruget. — *Paris, Vincent Sertenas, ou Jean Cavallier.* — (A la fin :) *Impr. par Benoist Prévost.* In-4°. Un exemplaire à la Biblioth. nationale.

1560. — Le même. — *Paris, Vincent Sertenas ou Gilles Robinot. Impr. par Benoist Prévost.* In-4°. Cette édition, qui paraît faite sur la précédente, a un privilège accordé à Gilles Gilles en date du 27 décembre 1558.

1560. — L'Heptameron des Nouvelles. *Imprimé* (sans lieu d'impression ni de nom de libraire) *en 1560.* In-16. Édition peu connue.

1561. — Le même, remis en son vrai ordre par Claude Gruget. — *Lyon, Guill. Rouille,* Petit in-12.

1561. — Le même. — *Paris. Gilles Gilles.* In-16.

1567. — Le même. — *Paris, Norment et Bruneau* (aussi *Gilles Gilles*). In-16.

1572. — Le même. — *Lyon, Louys Cloquemin.* In-16.

15-4. — Le même. — *Paris, Michel de Roigny.* In-16, lettres rondes.

1578. — Le même. — *Lyon, Cloquemin.* In-16.

1581. — Le même. — *Lyon, Cloquemin.* In-16.

1581. — Le même. — *Paris, Gabr. Buon* ou *Abel L'Angelier.* In-16.

1598. — Le même. — *Rouen, Iean Osmont.* Petit in-12.

1598. — Le même. — *Rouen, chez Romain Beauvais.* In-12.

1615. — Le même. — *Sur l'imprimé à Paris, J. Bessin.* Petit in-12.

1625. — Le même. — *Rouen, David du Petit-Val.* In-12.

1698. — Le même. — *Sur l'imprimé à Paris, chez Jacques Bessin (Hollande).* 2 vol. pet. in-12.

1698. — Contes et Nouvelles de Marguerite de Valois, reine de Navarre, mis en beau langage. — *Amsterd, Gallet.* 2 vol. petit in-8° avec figures. Cette édition est recherchée non pour le *beau langage*, mais pour des gravures assez expressives, attribuées à Rom. de Hooge, bien qu'elles ne portent pas son nom.

1700. — Les mêmes. — Réimpression avec figures, moins recherchée. Petit in-8°.

1708. — Les mêmes. — Réimpression. Une partie des planches

portent le nom d'Harreweyn et conséquemment sont différentes des précédentes. 2 vol. petit in-8°.

1780. — Les Nouvelles de Marguerite de Valois, *Berne. nouvelle Société typographique*. 3 vol. in-8°, avec fig. gravées par Longueil d'après Freudenberg. Jolie édition publiée sous la direction de J. Rodolphe de Sinner, qui a retouché le texte.

1784. — Les mêmes. — *Paris*, 8 vol. in-18 Les planches sont de mauvaises copies de celles de la précédente édition.

1841. — L'Heptaméron des Nouvelles, etc. *Paris, Gosselin*, gr. in-8. Le bibl. Jacob, qui a donné cette édition d'après Gruget, en a rajeuni le texte.

1853-54. — Heptaméron des Nouvelles de... Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, sœur unique de François Ier; nouvelle édition publiée sur les manuscrits par la Société des Bibliophiles français. — *Paris, imprimé par Ch. Lahure avec les caractères appartenant à la Société des Bibliophiles*. 3 v. petit in-18 avec un portrait de Marguerite, ses armes et sa devise et le fac-simile d'une miniature. Excellente édition, épuisée depuis longtemps, due principalement aux soins de M. Le Roux de Lincy, qui a placé dans le premier volume un *Essai sur la vie et les ouvrages de Marguerite*, précédé d'une notice sur Louise de Savoie, sa mère, deux morceaux importants. Les textes des Nouvelles XI, XLIV et XLVI, auxquelles Gruget en avait substitué d'autres plus insignifiantes, y ont été rétablis.

1862. — L'Heptaméron des Nouvelles de Marguerite d'Angoulême, royne de Navarre. Nouvelle édition publiée, d'après le texte des manuscrits, avec des notes et une notice, par P.-L. Jacob, bibliophile. – *Paris, A. Delahays*. In-18.

1872. – Les sept Journées de la Reine de Navarre, suivies de la huitième (édition de Claude Gruget, 1559). Notices et notes par Paul Lacroix, index et glossaire. Planches à l'eau-forte par Flameng. — *Paris, librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338. M DCCC LXXII*. In-16.

Cette édition a été publiée par journée Chaque fascicule, du prix de 4 fr. 50, est illustré d'une planche.

Telle est la liste exacte des éditions de l'*Heptaméron*, sauf l'édition publiée il y a quelques années par les frères Garnier, dont le texte a été considérablement rajeuni

HEPTAMERON

DES NOUVELLES

DE LA ROINE DE NAVARRE

PROLOGUE

1546

Le premier jour de septembre, que les baings des montz Pirenées commencent d'entrer en leur vertu, se trouverent à ceulx de Cauderès plusieurs personnes tant de France que d'Espaigne; les ungs pour y boire de l'eaue, les autres pour se y baigner, et les autres pour prendre de sa fange; qui sont choses si merveilleuses, que les malades habandonnez des médecins s'en retournent tout guariz. Ma fin n'est de vous declarer la scituation ne la vertu desdits baings, mais seullement de racompter ce qui sert à la matiere de ce que je veulx escripre. En ces baings là demeurerent plus de trois sepmaines tous les mallades jusques ad ce que, par leur amendement, ilz congnurent qu'ilz s'en pouvoient retourner. Mais sur le temps de ce retour vindrent les pluies si merveilleuses et si grandes, qu'il sembloyt que Dieu eut oblyé la promesse qu'il avoit faicte à Noé de ne destruire plus le monde par eaue; car toutes les

cabanes et logis du dit Cauderès furent si remplyes d'eaue, qu'il fut impossible de y demourer. Ceulx qui y estoient venuz du costé d'Espaigne s'en retournerent par les montaignes le mieux qu'il leur fut possible; et ceulx qui congnoissoient les addresses des chemins furent ceulx qui mieulx eschapperent. Mais les seigneurs et dames françoys, pensans retourner aussi facillement à Tarbes comme ilz estoient venuz, trouverent les petits ruisseaulx si fort creux que à peyne les peurent ilz gueyer. Et quand se vint à passer le Gave Bearnois, qui, en allant, n'avoit poinct deux piedz de proufondeur, le trouverent tant grand et impetueux, qu'ilz se destournerent pour chercher les pontz, lesquelz, pour n'estre que de boys, furent emportez par la véhémence de l'eaue. Et quelcuns, cuidans rompre la roideur du cours pour s'assembler plusieurs ensemble, furent emportez si promptement, que ceulx qui les vouloient suivre perdirent le povoir et le desir d'aller après. Parquoy, tant pour sercher chemin nouveau que pour estre de diverses opinions, se separerent. Les ungs traverserent la haulteur des montaignes et, passans par Arragon, vindrent en la conté de Roussillon et de là à Narbonne; les autres s'en allerent droict à Barselonne, où, par la mer, les ungs allerent à Marseille et les autres à Aiguemorte.

Mais une dame yefve, de longue expérience, nommée Oisille, se delibera d'oblier toute craincte par les mauvais chemins jusques ad ce qu'elle fut venue à Nostre Dame de Serrance. Non qu'elle fust si superstitieuse qu'elle pensast que la glorieuse Vierge laissast la dextre de son fiiz, où elle est assise, pour venir demorer en la terre deserte, mais seullement pour envye de veoir le

cette phrase manque dans les éd. de Boaistuau et Gruget.

devot lieu dont elle avoit tant oy parler; aussy qu'elle estoit seure que, s'il y avoit moien d'eschapper d'un dangier, les moynes le debvroient trouver. Et feit tant qu'elle y arriva, passant de si estranges lieux et si difficilles à monter et descendre, que son aage et pesanteur ne la garderent poinct d'aller la pluspart du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plupart de ses gens et chevaulx demorerent morts par les chemins, et arriva à Serrance avecq ung homme et une femme seullement, où elle fut charitablement receue des religieux.

Il y avoit aussy parmy les François deux gentilz hommes qui estoient allez aux baings, plus pour accompaigner les dames dont ilz estoient serviteurs que pour faute qu'ilz eussent de santé. Ces gentilz hommes icy, voyans la compaignie se departir et que les mariz de leurs dames les emmenoient à part, penserent de les suyvre de loing sans soy declairer à personne. Mais ung soir, estant les deux gentilz hommes mariez et leurs femmes arrivez en une maison d'ung homme plus bandoullier que païsant, et les deux jeunes gentilz hommes logez en une borde tout joingnant de là, environ la minuit oyrent un très grand bruict. Ils se leverent avec leurs varletz et demanderent à l'hoste quel tumulte c'estoit là. Le pauvre homme, qui avoit sa part de la paour, leur dit que c'estoient mauvays garsons qui venoient prendre leur part de la proye qui estoit chez leur compaignon bandoullier; parquoy les gentilz hommes incontinent prindrent leurs armes, et avecq leurs varletz, s'en allerent secourir les dames pour lesquelles ilz estimoient la mort plus heureuse que la vie après elles. Ainsy qu'ilz arriverent au logis, trouverent la premiere porte rompue, et

les deux gentilz hommes avecq leurs serviteurs se deffendans vertueusement. Mais, pour ce que le nombre des bandoulliers estoit le plus grand et aussy qu'ilz estoient fort blessez, commençoient à se retirer, aians perdu desja grande partie de leurs serviteurs. Les deux gentilz hommes, regardans aux fenestres, veirent les dames crians et plorans si fort, que la pitié et l'amour leur creut le cueur, de sorte que comme deux ours enraigés descendans des montaignes, frapperent sur ces bandoulliers tant furieusement, qu'il y en eut si grand nombre de mortz, que le demourant ne voulut plus actendre leurs coups, mais s'enfouyrent où ilz sçavoient bien leur retraicte. Les gentilz hommes ayans deffaict ces meschans, dont l'hoste estoit l'un des mortz, ayans entendu que l'hostesse estoit pire que son mary, l'envoierent après luy par ung coup d'espée; et, entrans en une chambre basse, trouverent un des gentilz hommes mariés qui rendoit l'esprit. L'autre n'avoyt eu nul mal, sinon qu'il avoit tout son habillement persé de coups de traict et son espée rompeu. Le pauvre gentil homme, voyant le secours que ces deux luy avoyent faict, après les avoir embrassés et remerciés, les pria de ne l'habandonner poinct, qui leur estoit requeste fort aisée. Parquoy, après avoir faict enterrer le gentil homme mort, et reconforté sa femme au mieulx qu'ilz peurent, prindrent le chemin où Dieu les conseilloit, sans savoir lequel ilz devoient tenir. Et s'il vous plaist sçavoir le nom des trois gentilz hommes, le maryé avoit nom Hircan et sa femme Parlamente et la damoiselle vefve Longarine, et le nom des deux gentilz hommes, l'un estoit Dagoucin et l'autre Saffredent. Et, après qu'ilz eurent esté

tout le jour à cheval, adviserent sur le soir un clochier, où le myeulx qu'il leur fut possible, non sans travail et peine, arrivèrent. Et furent de l'abbé et des moynes humainement reçeuz. L'abbaye se nomme Saint-Savyn. L'abbé, qui estoit de fort bonne maison, les logea honnorablement; et, en les menant à leur logis, leur demanda de leurs fortunes, et, après qu'il entendit la vérité du faict, leur dit qu'ilz n'estoient pas seulz qui avoient part à ce gasteau; car il y avoit en une chambre deux damoiselles qui avoient eschappé pareil dangier ou plus grand, d'autant qu'elles avoient eu affaire contre bestes non hommes. Car les pauvres dames, à demye lieue deça Peyrechitte, avoient trouvé ung ours descendant la montaigne, devant lequel avoient prins la course à si grande haste que leurs chevaux à l'entrée du logis tomberent morts soubz elles; et deux de leurs femmes, qui estoient venues longtemps après leur avoient compté que l'ours avoit tué tous leurs serviteurs. Lors les deux dames et trois gentilz hommes entrerent en la chambre où elles estoient, et les trouverent plorans, et congnurent que c'estoit Nomerfide et Ennasuite, lesquelles, en s'embrassant et racomptant ce qui leur estoyt advenu, commencerent à se reconforter, avecq les exhortations du bon abbé, de soy estre ainsy retrouvées. Et le matin ouyrent la messe bien devotement, louans Dieu des périlz qu'ilz avoient eschappez.

Ainsy qu'ilz estoient tous à la messe, va entrer en l'Eglise ung homme tout en chemise, fuyant comme si quelqu'un le chassoyt, cryant à l'ayde. Incontinant Hircan et les autres gentilz hommes allerent au devant de luy pour voir que c'estoyt, et veirent deux hommes

après luy leurs espées tirées, lesquelz, voians si grande compaignie, voulurent prendre la fuite; mais Hircan et ses compaignons les suiveyrent de si près, qu'ilz y laisserent la vye. Et, quand ledit Hircan fut retourné, trouva que cestuy qui estoit en chemise estoit ung de leurs compaignons nommé Geburon, lequel leur compta comme, estant en une borde auprès de Peyrechitte, arriverent trois hommes, luy estant au lict; mais, tout en chemise, avecq son espée seullement, en blessa si bien ung qu'il demora sur la place. Et, tandis que les deux autres s'amuserent à recueillir leur compaignon, voyant qu'il estoit nud et eulx armés, pensa qu'il ne les povoit gaigner sinon à fuyr, comme le moins chargé d'habillement, dont il louait Dieu et eux qui en avoient fait la vengeance.

Après qu'ilz eurent oy la messe et disné, envoyerent veoir s'il estoit possible de passer la riviere du Gave, et, congnoissans l'impossibilité du passage, furent en merveilleuse craincte, combien que l'abbé plusieurs foys leur offrist la demeure du lieu jusques ad ce que les eaues fussent abaissées; ce qu'ilz accederent pour ce jour. Et au soir, en s'en allant coucher, arriva un vieil moyne qui tous les ans ne failloit poinct à la Nostre Dame de septembre à Serrance. Et, en lui demandant des nouvelles de son voiage, veist que, à cause des grandes eaues, estoyt venu par les montaignes, et par les plus mauvais chemins qu'il avoyt jamais faict, mais qu'il avoit veu une bien grande pitié : c'est qu'il avoit trouvé un gentil homme nommé Symontault, lequel, ennuyé de la longue demeurée que faisoit la riviere à s'abaisser, s'estoit deliberé de la forcer, se confiant à la bonté de son cheval, et avoit mis tous ses

serviteurs à l'entour de luy pour rompre l'eaue. Mais, quant ce fut au grand cours, ceulx qui estoient le plus mal montez furent emportez malgré, hommes et chevaulx, tout aval l'eaue, sans jamays en retourner. Le gentil homme, se trouvant seul, tourna son cheval dont il venoit, qui n'y sceut estre si promptement qu'il ne faillit soubz lui. Mais Dieu voulut qu'il fut si près de la rive, que le gentil homme, non sans boire beaucoup d'eaue, se traynant à quatre piedz, saillit dehors sur les durs cailloux, tant las et foible qu'il ne se povoit soustenir. Et lui advint si bien que ung berger, ramenant au soir ses brebis, le trouva assis parmy les pierres, tout mouillé et non moins triste de ses gens qu'il avoit veu perdre devant luy. Le berger, qui entendoit myeulx sa necessité tant en le voiant que en escoutant sa parolle, le print par la main et le mena en sa propre maison, où avecq petites buchettes le seicha le myeulx qu'il peut. Et ce soir là Dieu y amena ce bon religieux, qui luy enseigna le chemin de Nostre Dame de Serrance, et l'asseura que là il seroit myeulx logé que en autre lieu, et y trouveroit une antienne vefve nommée Oisille, laquelle estoit compaigne de ses adventures. Quand toute la compaignie oyt parler de la bonne dame Oisille et du gentil chevalier Symontault eurent une joye inestimable, louans le créateur qui, en se contentant des serviteurs, avoyt saulvé les maistres et maistresses, et sur toutes en loua Dieu de bon cueur Parlamente, car longtemps avoyt qu'elle l'avoit très affectionné serviteur. Et, après s'estre enquis dilligemment du chemyn de Serrance, combien que le bon vieillard le leur feit fort difficile, pour cela ne laisserent d'entreprendre d'y aller ; et dès ce jour là se meirent en chemyn si bien en

ordre qu'il ne leur falloit rien, car l'abbé les fournyt de vin et force vivres et de gentilz compaignons pour les mener seurement par les montaignes; lesquelles passerent plus à pied que à cheval. En grand sueur et travail arriverent à Nostre Dame de Serrance, où l'abbé, combien qu'il fut assez mauvais homme, ne leur osa refuser le logis pour la craincte du seigneur de Bearn, dont il sçavait qu'ilz estoient bien aimez; mais luy, qui estoit vray hypocrite, leur feit le meilleur visaige qu'il estoit possible et les mena veoir la bonne dame Oisille et le gentilhomme Simontault.

La joye fut si grande en ceste compaignie miraculeusement assemblée, que la nuict leur sembla courte à louer Dieu dedans l'eglise de la grace qu'il leur avoit faicte. Et, après que sur le matin eurent prins ung peu de repos, allerent oyr la messe et tous recepvoir le sainct sacrement de unyon, auquel tous chrestiens sont uniz en ung, suppliant celluy qui les avoit assemblez par sa bonté, parfaire le voiage à sa gloire. Après disner envoyerent sçavoir si les eaues estoient poinct escoulées, et, trouvant que plustost elles estoient creues et que de longtemps ne pourroient seurement passer, se delibererent de faire ung pont sur le bout de deux rochiers qui sont fort près l'un de l'autre, où encore il y a des planches pour les gens de pied qui venans d'Oleron, ne veullent passer par le guey. L'abbé fut bien aise qu'ilz faisoient ceste despence, afin que le nombre des pelerins et pelerines augmentast, les fournyt d'ouvriers; mais il n'y meist pas ung denier, car son avarice ne le permectoyt. Et, pour ce que les ouvriers dirent qu'ils ne sçauroient avoir faict le pont de dix ou douze jours, la compaignie, tant d'hommes que de femmes, com-

mença fort à s'ennuyer; mais Parlamente, qui estoit femme de Hircan, laquelle n'estoit jamays oisifve ne melancolique, aiant demandé congé à son mary de parler, dist à l'ancienne dame Oisille : « Madame, je m'esbahys que vous qui avez tant d'experience et qui maintenant à nous femmes tenez lieu de mere, ne regardez quelque passetemps pour adoulcir l'ennuy que nous porterons durant notre longue demeure ; car, si nous n'avons quelque occupation plaisante et vertueuse, nous sommes en dangier de demourer malades. » La jeune vefve Longarine adjoust à ce propos : « Mais, qui pis est, nous deviendrons fascheuses, qui est une maladie incurable ; car il n'y a nul ne nulle de nous, si regarde à sa perte, qu'il n'ayt occasion d'extreme tristesse. » Ennasuite, tout en ryant, lui respondit : « Chascun n'a pas perdu son mary comme vous, et pour perte de serviteurs ne se fault pas désespérer, car l'on en recouvre assez. Toutes foys, je suys bien d'opinion que nous aions quelque plaisant exercice pour passer le temps ; autrement, nous serions mortes le lendemain. » Tous les gentilz hommes s'accorderent à leur avis et prierent la dame Oisille qu'elle voulut ordonner ce qu'ilz avoient à faire; laquelle leur respondeit : « Mes enfans, vous me demandez une chose que je trouve fort difficile de vous enseigner, un passetemps qui vous puisse delivrer de vos ennuictz ; car, aiant cherché le remede toute ma vye, n'en ay jamais trouvé que ung, qui est la lecture des sainctes lettres en laquelle se trouve la vraye et parfaicte joie de l'esprit, dont procede le repos et la santé du corps. Et, si vous me demandez quelle recepte me tient si joyeuse et si saine sur ma vieillesse c'est que, incontinant que je suys levée, je

prends la ; iincte Escripture et la lys, et, en voiant et contemplant la bonté de Dieu, qui pour nous a envoyé son filz en terre annoncer ceste sainte parolle et bonne nouvelle, par laquelle il promect remission de tous pechez, satisfaction de toutes debtes par le don qu'il nous faict de son amour, passion et mérites, ceste consideration me donne tant de joye que je prends mon psaultier et, le plus humblement qu'il m'est possible, chante de cueur et prononce de bouche les beaulx psealmes et cantiques que le sainct Esperit a composé au cueur de David et des autres aucteurs. Et ce contentement là que je en ay me faict tant de bien que tous les maulx qui le jour me peuvent advenir me semblent estre benedictions, veu que j'ay en mon cueur par foy celluy qui les a portez pour moy. Pareillement, avant souper, je me retire pour donner pasture à mon ame de quelque leçon; et puis au soir faictz une recollection de tout ce que j'ay faict la journée passée pour demander pardon de mes faultes, le remercier de ses grâces; et en son amour, craincte et paix, prens mon repos asseuré de tous maulx. Parquoy, mes enfans, voyla le passetemps auquel me suis arresté long temps a, après avoir cherché en tous autres, et non trouvé contentement de mon esprit. Il me semble que, si tous les matins vous voulez donner une heure à la lecture et puis durant la messe faire voz devotes oraisons, vous trouverez en ce desert la beauté qui peut estre en toutes les villes; car qui congnoist Dieu veoit toutes choses belles en luy et sans luy tout laid. Parquoy, je vous prie, recevez mon conseil si vous voulez vivre joyeusement. » Hircan print la parolle et dit : « Ma dame, ceulx qui ont leu la saincte Escripture,

comme je croy que nous avons tous faict, confessent que vostre dict est tout véritable ; mais si fault il que vous regardez que nous ne sommes encore si mortiffiez qu'il nous fault quelque passetemps et exercice corporel ; car si nous sommes en nos maisons, il nous fault la chasse et la vollerye, qui nous faict oblier mil folles pensées ; et les dames ont leur mesnaige, leur ouvraige et quelquesfois les dances où elles prennent honneste exercice ; qui me faict dire (parlant pour la part des hommes) que vous, qui estes la plus antienne, nous lisez au matin de la vie que tenoit nostre Seigneur Jesus Christ, et les grandes et admirables euvres qu'il a faictes pour nous ; pour après disner jusques à vespres, fault choisir quelque passetemps qui ne soit dommageable à l'ame, soit plaisant au corps ; et ainsy passerons la journée joieusement. »

La dame Oisille leur dist qu'elle avoit tant de peyne de oblier toutes les vanités, quelle avoit paour de faire mauvaise election à tel passetemps, mais qu'il falloit remectre ceste affaire à la pluralité d'opinions, priant Hircan d'estre le premier opinant. « Quant à moy, dist il, si je pensois que le passetemps que je vouldrois choisir fust aussy agreable à quelcun de la compaignie comme à moy, mon opinion seroit bientost dicte ; dont pour ceste heure me tairay et en croiray ce que les autres diront. » Sa femme Parlamente commença à rougir, pensant qu'il parlast pour elle, et, un peu en collere et demy en riant, lui dist : « Hircan, peut estre celle que vous pensez qui en debvroit estre la plus marrye auroit bien de quoy se recompenser s'il luy plaisoit ; mais laissons là les passetemps ou deux seullement peuvent avoir part et parlons de celluy qui doibt estre commun

à tous. » Hircan dist à toutes ces dames : « Puisque ma femme a si bien entendu la glose de mon propos et que ung passetemps particulier ne luy plaist pas, je croy qu'elle sçaura mieulx que nul autre dire celluy ou chascun prendra plaisir; et de ceste heure je m'en tiens à son oppinion comme celluy qui n'en a nule autre que la sienne. » A quoy toute la compaignie s'accorda. Parlamente, voiant que le fort du jeu estoit tombé sur elle, leur dist ainsy : « Si je me sentois aussy suffisante que les antiens, qui ont trouvé les arts, je inventerois quelque passetemps ou jeu pour satisfaire à la charge que me donnez; mais, congnoissant mon savoir et ma puissance, qui à peine peult rememorer les choses bien faictes, je me tiendrois bienheureuse d'ensuivre de près ceulx qui ont desja satisfoit à vostre demande. Entre autres, je croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ait leu les cent Nouvelles de Bocace, nouvellement traduictes d'ytalien en françois, que le roy François, premier de son nom, monseigneur le Daulphin, madame la Daulphine, madame Marguerite, font tant de cas, que si Bocace, du lieu ou il estoit, les eut peu oyr, il debvoit resusciter à la louange de telles personnes. Et, à leur joye, les deux dames dessus nommées, avecq plusieurs autres de la court, qui se delibererent d'en faire autant, sinon en une chose differente de Boccace : c'est de n'escripre nulle nouvelle qui ne soit veritable histoire. Et prosmirent les dictes dames et monseigneur le Daulphin avecq d'en faire chascun dix et d'assembler jusques à dix personnes qu'ilz pensoient plus digne de raconter quelque chose, sauf ceulx qui avoient estudié et estoient gens de lettres; car monseigneur le Daulphin ne vouloyt que leur art y fut meslé, et aussy de peu

que la beaulté de la rethoricque feit tort en quelque partye à la verité de l'histoire. Mais les grandz affaires survenuz au Roy depuis, aussy la paix d'entre luy et le roy d'Angleterre, l'accouchement de madame la Daulphine et plusieurs aultres choses dignes d'empescher toute la court, a faict mectre en obly du tout ceste entreprinse, que par nostre long loisir pourra en dix jours estre mise à fin, actendant que nostre pont soit parfaict. Et sil vous plaist que tous les jours, depuis midy jusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la riviere du Gave, ou les arbres sont si foeillez que le soleil ne sçauroit percer l'ombre ni eschauffer la frescheur; là, assiz à noz aises, dira chascun quelque histoire qu'il aura veue ou bien oy dire à quelque homme digne de foy. Au bout de dix jours aurons parachevée la centaine; et, si Dieu faict que notre labeur soit trouvé digne des oeilz des seigneurs et dames dessus nommez, nous leur en ferons present au retour de ce voiage, en lieu d'ymaiges ou de patenostres, estant asseurée qu'ils auront ce present ici plus agréable. Que si quelcun trouve quelque chose plus plaisante que ce que je deys, je m'accorderay à son opinion. » Mais toute la compaignie respondit qu'il n'estoit possible d'avoir mieulx advisé et qu'il leur tardoit que le lendemain fut venu pour commencer.

Ainsy passerent joyeusement ceste journée, ramentevant les ungs aux autres ce qu'ilz avoient veu de leur temps. Si tost que le matin fut venu, s'en allerent en la chambre de madame Oisille, laquelle trouverent desja en ses oraisons. Et, quant ilz eurent oy une bonne heure sa leçon et puis devotement la messe, s'en allerent disner à dix heures, et après se retira chascun en

sa chambre pour faire ce qu'il avoit à faire. Et ne faillirent pas à midy de s'en retourner au pré, selon leur deliberation, qui estoit si beau et plaisant qu'il auroit besoin d'un Bocace pour le depaindre à la verité; mais vous vous contenterez que jamais n'en feut veu ung plus beau. Quant l'assemblée fut toute assise sur l'herbe verte, si noble et délicate qu'il ne leur falloit carreau ne tappis, Simontault commença à dire : « Qui sera celluy de nous qui aura commencement sur les autres? » Hircan luy respondit : « Puisque vous avez commencé la parolle, c'est raison que nous commandiez; car au jeu nous sommes tous esgaulx. — Pleust à Dieu, dist Simontault, que je n'eusse bien en ce monde que de povoir commander à toute ceste compaignye! » A ceste parolle, Parlamente l'entendit très bien, qui se print à tousser; parquoy Hircan ne s'apperceut de la couleur qui luy venoit aux joues, mais dist à Simontault qu'il commençast; ce qu'il feit.

LA PREMIERE JOURNÉE

En la premiere journée est un recueil des mauvais tours que les femmes ont faicts aux hommes et les hommes aux femmes.

PREMIERE NOUVELLE

La femme d'un procureur, après avoir esté fort sollicitée de l'evesque de Sées, le print pour son profit, et, non plus contente de luy que de son mary, trouva façon d'avoir pour son plaisir le filz du lieutenant general d'Alençon, qu'elle feit quelque temps après miserablement massacrer par son mary, lequel depuis (non obstant qu'il eut obtenu remission de ce meurtre) fut envoyé aus galeres avec un invocateur nommé Galery, et le tout par la mechanceté de sa femme.

Mes dames, j'ay esté si mal recompensé de mes longs services, que, pour me venger d'amour et de celle qui m'est si cruelle, je mectray peine de faire un recueil de tous les mauvais tours que les femmes ont faict aux pauvres hommes, et si ne diray rien que pure verité.

En la ville d'Allençon, du vivant du duc Charles, dernier duc, y avoyt ung procureur nommé Sainct Aignan qui avoit espouzé une gentil femme du païs plus belle que vertueuse, laquelle, pour sa beaulté et légiereté, fut fort poursuivye de l'evesque de Sées, qui, pour

parvenir à ses fins, entretint si bien le mary, que non seullement il ne s'apperceut du vice de sa femme et de l'evesque, mais, qui plus est, luy feyt oblier l'affection qu'il avoit toujours eue au service de ses maistre et maistresse, en sorte que, d'un loial serviteur, devint si contraire à eulx, qu'il sercha à la fin des invocateurs pour faire mourir la duchesse. Or, vesquit longuement cest evesque avec ceste malheureuse femme, laquelle luy obeissoit plus par avarice, que par amour, et aussy que son mary la sollicitoyt de l'entretenir. Mais si est-ce qu'il y avoit ung jeune homme dans la ville d'Alençon, filz du lieutenant general, lequel elle aimoyt si fort qu'elle en estoit demye enragée, et souvent s'aidoyt de l'evesque pour faire donner commission à son mary à fin de povoir veoir à son aise le filz du lieutenant nommé du Mesnil. Cette façon de vivre dura longtemps qu'elle avoit pour son proffit l'evesque et pour son plaisir le dict du Mesnil, auquel elle juroit que toute la bonne chere qu'elle foisoyt à l'evesque n'estoit que pour continuer la leur plus librement, et que, quelque chose qu'il y eut, l'evesque n'en avoyt eu que la parolle et qu'il povoit estre asseuré que jamais homme que luy n'en auroyt autre chose.

Ung jour que son mary s'en estoit allé devers l'evesque, elle luy demanda congé d'aller aux champs, disant que l'air de la ville luy estoit contraire, et, quand elle fut en sa mestayrie, escripvit incontinant à du Mesnil qu'il ne faillist la venir trouver environ dix heures du soir; ce que feyt le pauvre jeune homme. Mais à l'entrée de la porte trouva la chamberiere qui avoyt accoustumé de le faire entrer, laquelle luy dict : « Mon amy, allez ailleurs, car vostre place est prinse. » Et luy, pensant

que le mary fut venu, luy demanda comme le tout allait. La pauvre femme, aiant pitié de luy, le voiant tant beau, jeune et honneste homme, aimer si fort et estre si peu aymé, luy declaira la folye de sa maistresse, pensant, quant il l'entendroit, cella le chastieroit d'aymer tant. Et luy compta comme l'evesque de Sées ne faisoyt que d'y arriver et estoit couché avec elle, chose à quoy elle ne se attendoit pas, car il n'y devoit venir jusques au lendemain. Mais, ayant retenu chez luy son mary, s'estoit desrobé de nuict pour la venir veoir secretement. Qui fut bien desesperé, ce fut du Mesnil, qui encore ne le povoyt du tout croyre, et se cacha en une maison auprès et veilla jusques à trois heures après minuict, tant qu'il vit saillir l'evesque de là dedans, mais si bien desguisé qu'il ne le congneust plus qu'il ne le vouloyt.

Et en ce désespoir se retourna à Alençon, où bien tost sa meschante amye alla, qui, le cuydant abbuser, comme elle avoist accoustumé, vint parler à luy. Mais il luy dict qu'elle estoit trop saincte, aiant touché aux choses sacrées, pour parler à ung pecheur comme luy, duquel la repentance estoit si grande qu'il esperoit bien tost que le peché luy seroit pardonné. Quant elle entendit que son cas estoit descouvert et que excuse, jurement et promesse de plus n'y retourner n'y servoyt de rien, en feit la plainte à son evesque. Et, après avoir bien consulté la matière, vint ceste femme dire à son mary qu'elle ne povoyt plus demorer dans la ville d'Allençon, pour ce que le filz du lieutenant, qu'il avoyt tant estimé de ses amys, la pourchassoit incessamment de son honneur, et le pria de se tenir à Argentan pour oster toute suspection. Le mary, qui se laissoyt gouverner par elle, s'y accorda. Mais ilz ne furent pas lon-

guement au dict Argentan, que ceste malheureuse manda audict du Mesnil qu'il estoit le plus meschant homme du monde et qu'elle avoyt bien sceu que publicquement il avoyt dict mal d'elle et de l'evesque de Sées, dont elle mectroit peyne de le faire repentir.

Ce jeune homme, qui n'en avoyt jamais parlé que à elle mesme et qui craingnoit d'estre mis en la malle grace de l'evesque, s'en alla à Argentan avec deux de ses serviteurs et trouva sa damoiselle à vespres aux Jacobins. Il s'en vint agenouiller auprès d'elle et luy dict : « Madame, je viens icy pour vous jurer devant Dieu que je ne parlay jamais de vostre honneur à personne du monde qu'à vous mesme, et vous m'avez faict ung si meschant tour, que je ne vous ay pas dict la moictyé des injures que vous meritez. Et s'il y a homme ou femme qui veuille dire que jamais j'en aye parlé, je suis icy venu pour l'en dementir devant vous. » Elle, voiant que beaucoup de peuple estoit en l'esglise et qu'il estoit accompaigné de deux bons serviteurs, se contraingnit de parler le plus gratieusement qu'elle peust, luy disant qu'elle ne faisoit nulle doubte qu'il ne dist verité et qu'elle l'estimoit trop homme de bien pour dire mal de personne du monde, et encores moins d'elle, qui luy portoit tant d'amityé; mais que son mary en avoyt entendu des propos, parquoy elle le prioyt qu'il voulust dire devant luy qu'il n'en avoit poinct parlé et qu'il n'en croyoit riens. Ce que luy accorda voluntiers; et, pensant l'accompaigner à son logis, la print par dessoubz le bras; mais elle lui dist qu'il ne feroyt pas bon qu'il vint avecq elle, et que son mary penseroit qu'elle luy feyt porter ces parolles; et, en prenant ung de ses serviteurs par la manche de sa robbe, lui dist : « Lais-

sez-moy cestuy cy, et, incontinant qu'il sera temps, je vous envoiroy querir par luy; mais, en actendant, allez vous reposer en vostre logis. » Luy, qui ne se doubtoit poinct de la conspiration, s'y en alla.

Elle donna à souper au serviteur qu'elle avait retenu, qui luy demandoit souvent quand il seroit temps d'aller querir son maistre : elle luy respondoit toujours qu'il viendroyt assez tot. Et, quand il fut nuict, envoia ung de ses serviteurs secretement querir du Mesnil, qui, ne se doubtant du mal qu'on luy preparoyt, s'en alla hardiment à la maison du dict Sainct Aignan, auquel lieu la damoiselle entretenoit son serviteur, de sorte qu'il n'en avoyt que ung avecq luy. Et, quand il fut à l'entrée de la maison, le serviteur qui le menoit luy dist que la damoiselle vouloyt bien parler à luy avant son mary, et qu'elle l'attendoyt en une chambre où il n'y avoit que ung de ses serviteurs avecq elle, et qu'il feroyt bien de renvoier l'autre par la porte de devant. Ce qu'il feit; et, en montant un petit degré obscur, le procureur Sainct Aignan, qui avait mis des gens en embusche dans une garde robbe, commencea à oyr le bruict, et, en demandant qu'est ce, luy dist que c'estoit ung homme qui vouloit secretement entrer en sa maison. A l'heure, ung nommé Thomas Guerin, qui faisoyt mestier d'estre meurdrier, lequel pour ceste execution estoit loué du procureur, vint donner tant de coups d'espée à ce pauvre jeune homme, que, quelque deffence qu'il peust faire, ne se peut garder qu'il ne tombast mort entre leurs mains. Le serviteur qui parloit à la damoiselle luy dist : « J'oy mon maistre qui parle en ce degré : je m'en vys à luy. » La damoiselle le retint et luy dist :

« Ne vous soulciez : il viendra assez tost. » Et, peu après, oiant que son maistre disoyt : « Je meurs et recommande à Dieu mon esprit ! » le voulut aller secourir ; mais elle le retint, luy disant : « Ne vous soulciez : mon mary le chastie de ses jeunesses. Allons veoir que c'est. » Et, en s'appuyant dessus le bout du degré, demanda à son mary : « Et puis ? est il faict ? » lequel lui dist : « Venez le veoir. A ceste heure, vous ay je vengée de cestuy là qui vous a tant faict de honte. » Et, en disant cella, donna d'un poignard qu'il avoit dix ou douze coups dans le ventre de celluy que vivant il n'eust osé assaillir.

Après que l'homicide fut faict, et que les deux serviteurs du trespassé s'en furent fouys pour en dire les nouvelles au pauvre pere, pensant le dict Sainct Aignan que la chose ne povoyt estre tenue secrette, regarda que les serviteurs du mort ne debvoient poinct estre creuz en tesmoignage et que nul en sa maison n'avoit veu le faict, sinon les meurdriers, une vieille chamberiere et une jeune fille de quinze ans, voulut secrettement prendre la vieille ; mais elle trouva façon d'eschapper hors de ses mains et s'en alla en franchise aux Jacobins, qui fut le plus seur tesmoing que l'on eut de ce meurtre. La jeune chamberiere demora quelques jours en sa maison ; mais il trouva façon de la faire suborner par un des meurdriers et la mena à Paris au lieu publicq, affin qu'elle ne fust plus creue en tesmoignage. Et, pour celler son meurdre, feit brusler le corps du pauvre trespassé. Les os qui ne furent consommez par le feu, les feit mectre dans du mortier là où il faisoit bastir en sa maison et envoia à la court en dilligence demander sa grace, donnant à entendre qu'il avoyt

plusieurs fois deffendu sa maison à ung personnaige dont il avoyt suspition, qui pourchassoyt le deshonneur de sa femme, lequel, nonobstant sa deffense, estoit venu de nuict en lieu suspect pour parler à elle; parquoy, le trouvant à l'entrée de sa chambre, plus remply de collere que de raison, l'auroit tué. Mais il ne peut si tost faire despescher sa lettre à la chancellerie que le duc et la duchesse ne fussent par le pauvre pere advertiz du cas, lesquelz pour empescher ceste grace envoierent au chancelier. Ce malheureux, voiant qu'il ne la povoit obtenir, s'enfuyt en Angleterre, et sa femme avecq lui et plusieurs de ses parens. Mais, avant partir, dist au meurdrier qui à sa requeste avoit faict le coup qu'il avoit veu lectres expresses du Roy pour le prendre et faire mourir; mais à cause des services qu'il luy avoit faictz il luy vouloit saulver la vie, et luy donna dix escus pour s'en aller hors du royaulme. Ce qu'il feit, et oncques puis ne fut trouvé.

Ce meurdre icy fut si bien parveriffié par les serviteurs du trespassé que par la chamberiere qui s'estoit retirée aux Jacobins, et par les oz qui furent trouvez dedans le mortier, que le procès fut faict et parfaict en l'absence de Sainct Aignan et de sa femme. Ils furent jugés par contumace et condemnez tous les deux à la mort, leurs biens confisquez au prince, et quinze cens escuz au père pour les fraiz du procès. Ledict Sainct Aignan, estant en Angleterre, voiant que, par la justice, il estoyt mort en France, feit tant par son service envers plusieurs grands seigneurs et par la faveur des parents de sa femme, que le roy d'Angleterre feit requeste au Roy de luy vouloir donner sa grace et le remectre en ses biens et honneurs. Mais le

Roy, ayant entendu le villain et enorme cas, envoya le procès au roy d'Angleterre, le priant de regarder si c'estoit cas qui meritast grace, lui disant que le duc d'Allençon avoit seul ce privilleige en son roiaulme de donner grace en sa duché. Mais, pour toutes ses excuses, n'appaisa poinct le roy d'Angleterre, lequel le prochassa si très instamment, que, à la fin, le procureur l'eust à sa requeste, et retourna en sa maison, où, pour parachever sa meschanceté, s'accointa d'un invocateur nommé Gallery, esperant que par son art il seroit exempt de paier les quinze cens escuz au pere du trespassé.

Et, pour à ceste fin, s'en allerent à Paris, desguisés sa femme et luy. Et, voiant sa dicte femme qu'il estoit si longuement enfermé en une chambre avecq ledict Gallery et qu'il ne luy disoit poinct la raison pourquoy, ung matin elle l'espia et veit que le dict Gallery luy monstroyt cinq ymaiges de boys, dont les trois avoient les mains pendantes et les deux levées contremont. Et, parlant au procureur : « Il nous fault faire de telles ymaiges de cire que ceulx cy, et celles qui auront les bras pendans, ce seront ceulx que nous ferons mourir, et ceulx qui les ont eslevées seront ceulx dont vous vouldrez avoir la bonne grace et amour. » Et le procureur disoit : « Ceste cy sera pour le Roy, de qui je veulx estre aymé, et ceste cy pour mon seigneur le chancellier d'Allençon Brinon. » Gallery luy dist : « Il faut mectre ces ymaiges soubs l'autel où ilz orront leur messe, avecq des parolles que je vous feroy dire à l'heure. » Et, en parlant de ceulx qui avoyent les bras baissez, dist le procureur que l'une estoit maistre Gilles du Mesnil, pere du trespassé ; car il sçavoit bien que

tant qu'il vivroit il ne cesseroyt de le poursuivre. Et une des femmes qui avoyt ses mains pendantes estoit ma dame la duchesse d'Allençon, seur du Roy, parce qu'elle aymoit tant ce viel serviteur, et avoit en tant d'autres choses congneu sa meschanceté, que, si elle ne mouroyt, il ne pouvoit vivre. La seconde femme aiant les bras pendans, sa femme, laquelle estoit cause de tout son mal, et se tenait seur que jamays ne s'amenderoit de sa meschante vye. Quant sa femme, qui voyoit tout par le pertuis de la porte, entendit qu'il la mectoit au rang des trespassez, se pensa qu'elle le y envoiroit le premier. Et, faingnant d'aller empruncter de l'argent à ung sien oncle nommé Neaufle, maistre des requestes du duc d'Allençon, luy va compter ce qu'elle avoit veu et oy de son mary. Le dict Neaufle, comme bon viellard serviteur, s'en alla au chancellier d'Allençon et lui racompta toute l'histoire. Et, pour ce que le duc et la duchesse d'Allençon n'estoient pour le jour à la court, le dict chancellier alla compter ce cas estrange à ma dame la Regente, mere du Roy et de la dicte duchesse, qui soubdainement envoia querir le prevost de Paris, nommé la Barre, lequel feit si bonne dilligence qu'il print le procureur et Gallery son invocateur, lesquelz sans genne ne contraincte, confesserent librement le debte. Et fut leur procès faict et rapporté au Roy. Quelques uns, voulans saulver ieurs vies, luy dirent qu'ilz ne serchoient que sa bonne grace par leurs enchantemens; mais le Roy, ayant la vie de sa seur aussy chere que la sienne, commanda que l'on donnast la sentence telle que s'ilz eussent attempté à sa personne propre. Toutesfois, sa seur, la duchesse d'Allençon, le supplia que la vie fut saulve au dict procureur

et commuer la mort en quelque peyne cruelle ; ce que luy fut octroyé, et furent envoiez luy et Gallery à Marseilles, aux galleres de Sainct Blancart, où ilz finerent leurs jours en grande captivité et eurent loisir de recongnoistre la gravité de leurs peschez. Et la mauvaise femme, en l'absence de son mary, continua son peché plus que jamais et mourut miserablement.

« Je vous suplie, mes dames, regardez quel mal il vient d'une meschante femme et combien de maulx se feirent pour le peché de ceste cy. Vous trouverez que depuis que Eve feit pecher Adan toutes les femmes ont prins possession de tormenter, tuer et damner les hommes. Quant est de moy, j'en ay tant experimenté la cruaulté, que je ne pense jamais mourir ni estre damné que par le désespoir en quoy une m'a mys. Et suis encore si fol, qu'il faut que je confesse que cest enfer là m'est plus plaisant venant de sa main que le paradis donné de celle d'une autre. » Parlamente, faingnant de n'entendre poinct que ce fut pour elle qu'il tenoyt tel propos, luy dist : « Puisque l'enfer est aussy plaisant que vous dictes, vous ne debvez craindre le diable qui vous y a mis. » Mais il luy respondit en collere : « Si mon diable devenoit aussy noir qu'il m'a esté mauvays, il feroyt autant de paour à la compaignie que je prends de plaisir à la regarder ; mais le feu de l'amour me faict oblier celluy de cest enfer. Et, pour n'en parler plus avant, je donne ma voix à madame Oisille pour dire la seconde nouvelle, et suis seur que si elle vouloyt dire des femmes ce qu'elle en sçait, elle favoriseroit mon opinion. » A l'heure, toute la compaignie se tourna vers elle, la priant vouloir

commencer; ce qu'elle accepta et, en riant, commencea à dire :

« Il me semble, mes dames, que celluy qui m'a donné sa voix, a tant dict de mal des femmes par une his'oire veritable d'une malheureuse, que je doibtz remom:rer tous mes vielz ans pour en trouver une dont la vertu puisse desmentir sa mauvaise opinion; et, pour ce qu'il m'en est venu une au devant digne de n'estre mise en obly, je la vous vois compter. »

DEUXIESME NOUVELLE

Une muletiere d'Amboyse aima mieus cruellement mourir de la main de son valet que de consentir à sa mechante volonté.

En la ville d'Amboyse, y avoyt ung mulletier qui servoit la roine de Navarre, seur du roy François, premier de ce nom, laquelle estoyt à Bloys, accouchée d'un fils; auquel lieu estoit allé le dict mulletier pour estre paié de son quartier; et sa femme demoura au dict Amboyse, logée delà les pontz. Or, y avoit il long temps que ung varlet de son mary l'aymoit si desesperement, que ung jour il ne se peut tenir de luy en parler; mais, elle, qui estoit si vraie femme de bien, le reprint si aigrement, le menassant de le faire battre et chasser à son mary, que depuis il ne luy osa tenir propos ne faire semblant. Et garda ce feu couvert en son cueur jusques au jour que son maistre estoit allé dehors, et sa maistresse à vespres à Sainct Florentin, église du chasteaufort, loing de leur maison. Estant demoré seul, luy vint en fantaisye, qu'il pourroit avoir par force ce que par nulle priere ne service n'avoit peu acquerir. Et rompit ung ais qui estoit entre la chambre où il couchoit et celle de sa maistresse. Mais, à cause que le rideau, tant du lict de son maistre et d'elle que des serviteurs de l'autre cousté, couvroyt les murailles si bien que l'on ne povoit veoir l'ouverture qu'il avoyt faicte, ne fust point sa malice apparceue, jusques ad ce que sa maistresse fut couchée avecq une petite garse de unze à douze ans. Ainsy que la pauvre femme estoit

à son premier sommeil entra le varlet, par l'ais qu'il avoit rompu, dedans son lict, tout en chemise, l'espée nue en sa main. Mais, aussy tost qu'elle le sentit près d'elle, saillit dehors du lict, en luy faisant toutes les remonstrances qu'il fut possible à femme de bien. Et luy, qui n'avoit amour que bestialle, qui eut mieulx entendu le langaige des mulletz que ses honnestes raisons, se monstra plus bestial que les bestes avecq lesquelles il avoyt esté long temps; car, en voyant qu'elle couroyt si tost à l'entour d'une table, et qu'il ne la povoit prendre, et qu'elle estoit si forte que, par deux fois, elle s'estoit defaicte de luy, desesperé de jamais ne la povoir ravoir vive, lui donna si grand coup d'espée par les reins, pensant que, si la paour et la force ne l'avoyt peu faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut au contraire; car, tout ainsy que ung bon gendarme, quant il veoit son sang, est plus eschauffé à se venger de ses ennemys et acquerir honneur, ainsy son chaste cueur se renforcea doublement à courir et fuyr des mains de ce malheureux, en luy tenant les meilleurs propos qu'elle povoyt, pour cuyder par quelque moien le reduire à congnoistre ses faultes; mais il estoit si embrasé de fureur, qu'il n'y avoit en luy lieu pour recepvoir nul bon cousté; et luy redonna encore plusieurs coups, pour lesquelz eviter, tant que les jambes la peurent porter, couroit tousjours. Et quant, à force de perdre son sang, elle sentit qu'elle approchoit de la mort, levant les oeilz au ciel et joingnant les mains, rendit graces à son Dieu, lequel elle nommoyt sa force, sa vertu, sa patience et chasteté, luy supplyant prendre en gré le sang qui, pour garder son commandement, estoit respendu en la reverence de

celluy de son Filz, auquel elle croyoit fermement tous ses pechez estre lavez et effacez de la memoire de son ire. Et, en disant : « Seigneur, recepvez l'ame qui, par vostre bonté, a esté racheptée ! » tumba en terre sur le visaige, où ce meschant lui donna plusieurs coups ; et, après qu'elle eut perdu la parolle et la force du corps, ce malheureux print par force celle qui n'avoyt plus de deffense en elle.

Et, quant il eut satisfaict à sa meschante concupiscence, s'en fouyt si hastivement, que jamais depuis, quelque poursuicte que on en ayt faicte, n'a peu estre retrouvé. La jeune fille qui estoit couchée avecq la mulletiere, pour la paour qu'elle avoit eue, s'estoyt cachée soubz le lict ; mais, voiant que l'homme estoit dehors, vint à sa maistresse, et la trouva sans parolle ne mouvement ; crya par la fenestre aux voisins, pour la venir secourir. Et ceulx qui l'aymoient et estimoient autant que femme de la ville, vindrent incontinant à elle, et amenerent avecq eulx des cirurgiens, lesquelz trouverent qu'elle avoyt vingt cinq plaies mortelles sur son corps ; et feirent ce qu'ilz peurent pour luy ayder, mais il leur fut impossible. Toutesfois, elle languit encores une heure sans parler, faisant signe des oeilz et des mains ; en quoi elle monstroit n'avoir perdu l'entendement. Estant interrogée, par ung homme d'esglise, de la foy en quoy elle mouroit, de l'esperance de son salut par Jhesucrist seul, respondoit par signes si evidens, que la parolle n'eut sceu mieulx monstrer son intention ; et ainsy, avecq un visaige joyeulx, les oeilz eslevez au ciel, rendit ce chaste corps son ame à son Créateur. Et, si tost qu'elle fut levée et ensevelye, le corps mis à sa porte, actendant la compaignie pour

son enterrement, arriva son pauvre mary, qui veid premier le corps de sa femme mort devant sa maison, qu'il n'en avoit sceu les nouvelles; et, s'enquerant de l'occasion, eut double raison de faire deuil, ce qu'il feit de telle sorte qu'il y cuyda laysser la vye. Ainsy fut enterrée ceste martire de chasteté en l'église de Sainct Fiorentin, où toutes les femmes de bien de la ville ne faillirent à faire leur debvoir de l'honorer autant qu'il estoit possible, se tenans bien heureuses d'estre de la ville où une femme si vertueuse avoyt esté trouvée. Les folles et legieres, voyans l'honneur que l'on faisoit à ce corps, se delibererent de changer leur vye en mieulx.

« Voyla, mes dames, une histoire veritable qui doibt bien augmenter le cueur à garder ceste belle vertu de chasteté. Et, nous, qui sommes de bonnes maisons, devrions mourir de honte de sentir en nostre cueur la mondanité, pour laquelle eviter une pauvre mulletiere n'a point crainct une si cruelle mort. Et telle s'estime femme de bien, qui n'a pas encores sceu comme ceste cy resister jusques au sang. Parquoy se fault humillier, car les graces de Dieu ne se donnent point aux hommes pour leurs noblesses et richesses, mais selon qu'il plaist à sa bonté : qui n'est point accepteur de personne, lequel eslit ce qu'il veult; car ce qu'il a esleu l'honore de ses vertuz. Et souvent eslit les choses basses, pour comprendre celles que le monde estime haultes et honnorables, comme luy mesmes dict : « Ne nous resjouissons de nos vertuz, mais en ce que nous sommes escriptz au livre de Vie, duquel ne nous peult effacer mort, enfer ne peché. »

Il n'y eut dame en la compaignye, qui n'eut la larme à l'œil pour la compassion de la piteuse et glorieuse mort de cette mulletiere. Chascune pensa en ellemesme que, si la fortune leur advenoit pareille, mectroit peyne de l'ensuivre en son martire. Et, voiant ma dame Oisille que le temps se perdoit parmy les louanges de cette trespassée, dist à Saffredent : « Si vous ne dictes quelque chose pour faire rire la compaignye, je ne sçay nulle d'entre vous qui peust rabiller à la faulte que j'ay faicte de la faire pleurer. Parquoy je vous donne ma voix pour dire la tierce Nouvelle. » Saffredent, qui eut bien désiré pouvoir dire quelque chose qui bien eut esté agreable à la compaignye, et sur toutes à une, dist qu'on luy tenoit tort, veu qu'il y en avoit de plus anciens experimentez que luy, qui devoient parler premier que luy; mais, puisque son sort estoit tel, il en aymoyt mieulx s'en despescher; car plus il y en avoyt de bien parlans, et plus son compte seroyt trouvé mauvays.

TROISIESME NOUVELLE

La Royne de Naples joua la vengence du tort que luy tenoit le roy Alphonse, son mary, avec un gentil homme duquel il en tretenoit la femme; et dura cette amityé toute leur vie, sans que jamais le Roy en eut aucun soupson.

Pour ce, mes dames, que je me suis souvent soubzhaicté compaignon de la fortune de celuy dont je vois faire le compte, je vous diray que, en la ville de Naples, du temps du roy Alphonse, duquel la lasciveté estoit le sceptre de son Royaulme, y avoit ung gentil homme tant honneste, beau et agreable, que pour ses perfections ung viel gentil homme luy donna sa fille, laquelle en beaulté et bonne grace ne debvoit rien à son mary. L'amitié fut grande entre eulx deux jusques à ung carneval que le Roy alla en masque parmy les maisons, où chascun s'efforçoit de luy faire le meilleur racueil qu'il estoit possible. Et, quand il vint en celle de ce gentil homme, fut traicté trop mieulx que en nul autre lieu, tant de confitures, de chantres, de musicque, et de la plus belle femme que le Roy avoit point à son gré veue. Et, à la fin du festin, avecq son mary, dist une chanson de si bonne grace que sa beaulté en augmentoit. Le Roy, voiant tant de perfections en ung corps, ne print pas tant de plaisir au doux accord de son mary et d'elle, qu'il feit à penser comme il le pourroit rompre. Et la difficulté qu'il en faisoit estoit la grande amytié qu'il voioyt entre eulx deux; parquoy il porta en son cueur ceste passion la plus couverte qu'il lui fust possible. Mais, pour la

soulaiger en partie, faisoit force festins à tous les seigneurs et dames de Naples, où le gentil homme et sa femme n'estoient pas obliez. Pource que l'homme croit voluntiers ce qu'il veut, il luy sembloit que les oeilz de ceste dame lui promectoient quelque bien advenir, si la presence du mary n'y donnoit empeschement. Et, pour essayer si sa pensée estoit veritable, donna la commission au mary de faire un voyage à Rome pour quinze jours ou trois sepmaines. Et, si tost qu'il fut dehors, sa femme, qui ne l'avoit encores loing perdu de veue, en feit ung fort grand deuil, dont elle fut reconfortée par le Roy le plus souvent qu'il luy fut possible, par ses doulces persuasions, par presens et par dons ; de sorte qu'elle fut non seulement consolée, mais contente de l'absence de son mary. Et, avant les trois sepmaines qu'il devoit retourner, fut si amoreuse du Roy, qu'elle estoit aussy ennuyée du retour de son mary qu'elle avoit esté de son allée. Et, pour ne perdre la presence du Roy, accorderent ensemble que, quant le mary iroyt en ses maisons aux champs, elle le feroit sçavoir au Roy, lequel la pourroit seurement aller veoir, et si secretement, que l'honneur, qu'elle craignoit plus que la conscience, n'en seroit point blessé.

En ceste esperance là se tint fort joyeuse ceste dame ; et, quant son mary arriva, luy feit si bon recueil, que, combien qu'il eust entendu que en son absence le Roy la serchoit, si ne peut avoir soupson. Mais, par longueur de temps, ce feu, tant difficile à couvrir, se commencea puis après à monstrer, en sorte que le mary se doubta bien fort de la verité, et feit si bon guet qu'il en fut presque asseuré. Mais, pour la craincte qu'il

avoit que celuy qui luy faisoit injure luy feist pis, s'il en faisoit semblant, se delibera de le dissimuler; car il estimoit meilleur vivre avecq quelque fascherie, que de hazarder sa vie pour une femme qui n'avoyt point d'amour. Toutesfois, en ce despit, delibera rendre la pareille au Roy, s'il luy estoit possible; et, sçachant que souvent le despit faict faire à une femme plus que l'amour, principallement à celles qui ont le cueur grand et honorable, print la hardiesse, ung jour, en parlant à la Royne, de luy dire qu'il avoit grande pitié dont elle n'estoit autrement aymée du Roy son mary. La Royne, qui avoit oy parler de l'amour du Roy et de sa femme, luy dist : « Je ne puis pas avoir l'honneur et le plaisir ensemble. Je sçay bien que j'ai l'honneur dont une aultre reçoit le plaisir; aussi, celle qui a le plaisir n'a pas l'honneur que j'ay ». Luy, qui entendoyt bien pour qui ces parolles estoient dictes, luy respondit : « Ma dame, l'honneur est né avecq vous; car vous estes de si bonne maison, que, pour estre Royne ou Emperiere, ne sçauriez augmenter vostre noblesse; mais vostre beaulté, grace et honnesteté, a tant merité de plaisir, que celle qui vous en oste ce qui vous appartient se fait plus de tort que à vous; car, pour une gloire qui luy tourne à honte, elle pert autant de plaisir que vous ne dame de ce Royaulme ne sçauriez avoir. Et vous puis dire, ma dame, que si le Roy avoyt mis sa couronne hors de dessus sa teste, qu'il n'auroit nul adventaige sur moy de contenter une dame. Estant seur que, pour satisfaire à une si honneste personne que vous, il devroyt vouloir avoir changé sa complexion à la myenne ». La Royne, en riant, luy respondit : « Combien que le Roy soit de plus delicate complexion que vous, si est

ce que l'amour qu'il me porte me contente, tant que je la prefere à toute aultre chose ». Le gentil homme luy dist : « Ma dame, s'il estoit ainsy, vous ne me feriez point de pitié; car je sçay bien que l'honneste amour de vostre cueur vous rendroit tres contante, s'il trouvoyt en celuy du Roy pareil amour; mais Dieu vous en a bien gardée, à fin que, ne trouvant en luy ce que vous demandez, vous n'en fissiez vostre Dieu en terre. — Je vous confesse, dit la Royne, que l'amour que je luy porte est si grande, que en nul aultre cueur que au mien ne se peult trouver la semblable. — Pardonnez moy, ma dame, luy dist le gentil homme; vous n'avez pas bien sondé l'amour de tous les cueurs; car je vous ose bien dire que tel vous ayme, de qui l'amour est si grande et importable, que la vostre auprès de la sienne ne se monstreroit rien. Et, d'autant qu'il veoit l'amour du Roy faillye en vous, la sienne croist et augmente de telle sorte que, si vous l'avez pour agreable, vous serez recompensée de toutes vos pertes ».

La Royne commencea, tant par ces parolles que par sa contenance, à congnoistre que ce qu'il disoit procedoit du profond du cueur; et va rememorer que, long temps avoit, il serchoit de lui faire service par telle affection, qu'il en estoyt devenu melencolicque, ce qu'elle avoyt paravant pensé venir à l'occasion de sa femme; mais maintenant croioit elle fermement que c'estoit pour l'amour d'elle. Et aussy la vertu d'amour, qui se faict sentir quant elle n'est point faincte, la rendit certaine de ce qui estoit caché à tout le monde. Et en regardant le gentil homme, qui estoyt trop plus amyable que son mary, voyant qu'il estoyt delaissé de sa femme comme elle du Roy, pressée du despit et jalousie de

son mary, et incitée de l'amour du gentil homme, commençã à dire, la larme à l'œil, en souspirant : « O mon Dieu ! faut-il que la vengeance gaigne sur moy ce que nul amour n'a sceu faire ! » Le gentil homme, bien entendant ce propos, luy respondit : « Ma dame, la vengeance est doulce qui, en lieu de tuer l'ennemy, donne vie à un parfaict amy. Il me semble qu'il est tans que la vérité vous oste la sotte amour que vous portez à celluy qui ne vous aime point ; et l'amour juste et raisonnable chasse hors de vous la craincte, qui jamais ne peut demeurer en un cueur grand et vertueux. Or sus, ma dame, mectons à part la grandeur de vostre estat, et regardons que nous sommes l'homme et la femme de ce monde les plus trompez, trahis et mocquez de ceulx que nous avons plus parfaictement aimez. Revenchons nous, ma dame, non tant pour leur rendre ce qu'ilz meritent, que pour satisfaire à l'amour qui, de mon costé, ne se peut plus porter sans morir. Et je pense que, si vous n'avez le cueur plus dur que nul caillou ou dyamant, il est impossible que vous ne sentiez quelque estincelle du feu qui croist tant plus que je le veulx dissimuler. Et si la pitié de moy, qui meurs pour l'amour de vous, ne vous incite à m'aimer, au moins celle de vous mesme vous y doit contraindre, qui, estant si parfaicte que vous, meritez avoir les cueurs de tous les honnestes hommes du monde ; et estes desprisée et delaissée de celuy pour qui vous avez dedaigné tous les aultres ».

La Royne, oyant ces parolles, fut si transportée, que, de paour de monstrer par sa contenance le troublement de son esprit, s'appuyant sur le bras du gentil homme, s'en alla en ung jardin de sa chambre, où longuement

se promena, sans lui povoir dire mot. Mais le gentil homme, la voyant demy vaincue, quand il fut au bout de l'allée, où nul ne les povoit veoir, luy declara par effect l'amour que si long temps il luy avoit cellée; et, se trouvans tous deux d'un consentement, jouerent la vengeance dont la passion avoyt esté importable. Et là delibererent que toutes les foys que le mary iroyt en son villaige, et le Roy de son chasteau en la ville, il retourneroit au chasteau vers la Royne : ainsi, trompans les trompeurs, ilz seroient quatre participans au plaisir que deux cuydoient avoir tous seuls. L'accord faict, s'en retournerent, la dame en sa chambre et le gentil homme en sa maison, avecq tel contentement qu'ils avoient obliez tous leurs ennuiz passez. Et la craincte que chascun avoit de l'assemblée du roi et de la damoiselle estoit tournée en desir, qui faisoit aller le gentil homme plus souvent qu'il n'avoit accoustumé en son villaige, lequel n'estoit que à demye lieue. Et, si tost que le Roy le sçavoit, il ne failloit d'aller veoir la damoiselle; et le gentil homme, quant la nuict estoyt venue, alloit au chasteau, devers la Royne, faire l'office de lieutenant de Roy, si secrettement que jamais personne ne s'en aperceut. Ceste vie dura bien longuement; mais le Roy, pour estre personne publique, ne pouvoit si bien dissimuler son amour, que tout le monde ne s'en apperceust; et avoient tous les gens de bien grand pitié du gentil homme, car plusieurs mauvais garsons luy faisoient des cornes par derrière, en signe de mocquerie, dont il s'appercevoyt bien. Mais ceste mocquerie luy plaisoit tant, qu'il estimoit autant ses cornes que la couronne du Roy; lequel, avec la femme du gentil homme, ne se peut un jour tenir,

voyant une teste de cerf qui estoit eslevée en la maison du gentil homme, de se prendre à rire devant luy mesmes, en disant que ceste teste estoit bien seante en ceste maison. Le gentil homme, qui n'avoit le cueur moins bon que luy, va faire escrire sur ceste teste : *Io porto le corna, ciascun lo vede; ma tal le porta, che no lo crede.* Le Roy, retournant en sa maison, qui trouva cest escriteau nouvellement mis, demanda au gentil homme la signification, lequel lui dist : « Si le secret du Roy est caché au serf, ce n'est pas raison que celluy du serf soit déclaré au Roy; mais contentez vous que tous ceulx qui portent cornes n'ont pas le bonnet hors de la teste, car elles sont si doulces, qu'elles ne descoiffent personne; et celluy les porte plus legierement, qui ne les cuyde pas avoir ». Le Roy congneut bien, par ces parolles, qu'il sçavoit quelque chose de son affaire, mais jamais n'eust soupsonné l'amitié de la Royne et de luy; car tant plus la Royne estoit contente de la vie que son mary menoit, et plus faingnoit d'en estre marrye. Parquoy vesquirent longuement, d'un costé et d'autre, en ceste amityé, jusques à ce que la vieillesse y meist ordre.

« Voylà, mes dames, une histoire que voluntiers je vous monstre icy pour exemple, à fin que, quand vos mariz vous donneront des cornes de chevreul, vous leur en donniez de cerf. » Ennasuitte commença à dire, en riant : « Saffredent, je suis toute asseurée que si vous aimez autant que autres fois vous avez faict, vous endureriez cornes aussi grandes que ung chesne, pour en rendre une à vostre fantaisye; mais, maintenant que les cheveulx vous blanchissent, il est temps de donner

treves à voz desirs. — Ma damoiselle, dist Saffredent, combien que l'esperance m'en soyt ostée par celle que j'ayme, et la fureur par l'aage, si n'en sçaurois diminuer la volunté. Mais, puis que vous m'avez reprins d'un si honneste desir, je vous donne ma voix à dire la quatriesme Nouvelle, à ceste fin que nous voyons si par quelque exemple vous m'en pourriez desmentir ». Il est vray que, durant ce propos, ung de la compaignye se print bien fort à rire, sachant que celle qui prenoit les parolles de Saffredent à son advantaige, n'estoit pas tant aymée de luy, qu'il en eust voulu souffrir cornes, honte ou dommaige. Et quand Saffredent apperceut que celle qui ryoit l'entendoit, il s'en tint très content, et se teust pour laisser dire Ennasuitte, laquelle commença ainsy :

« Mes dames, affin que Saffredent et toute la compaignye congnoisse que toutes dames ne sont pas semblables à la Royne de laquele il a parlé, et que tous les folz et hazardeurs ne viennent pas à leur fin, et aussi, pour ne celler l'opinion d'une dame qui jugea le despit d'avoir failly à son entreprinse pire à porter que la mort, je vous racompteray une histoire, en laquelle je ne nommeray les personnes, pour ce que c'est de si fresche memoire, que j'aurois paour de desplaire à quelcuns des parens bien proches. »

QUATRIESME NOUVELLE

Un jeune gentil homme, voyant une dame de la meilleure maison de Flandres, seur de son maistre, veufve de son premier et second mary, et femme fort deliberée, voulut sonder si les propos d'une honneste amityé luy desplairoyent; mais, ayant trouvé reponse contraire à sa contenance, essaya la prendre par force, à laquelle resista fort bien. Et sans jamais faire semblant des dessins et effors du gentil homme, par le conseil de sa dame d'honneur, s'esloigna petit à petit de la bonne chere qu'elle avoit accoutumé luy faire. Ainsy, par sa fole outrecuydance, perdit l'honneste et commune frequentation qu'il avoit plus que nul autre avec elle.

Il y avoyt au pays de Flandres une dame de si bonne maison, qu'il n'en estoit point de meilleure, vefve de son premier et second mary, desquelz n'avoyt eu nulz enfans vivans. Durant sa viduité, se retira avecq ung sien frere, dont elle estoit fort aymée, lequel estoit fort grand seigneur, et mary d'une fille de Roy. Ce jeune prince estoit homme fort subgect à son plaisir, aymant chasse, passetemps et dames, comme la jeunesse le requeroyt; et avoyt une femme fort fascheuse, à laquelle les passetemps du mary ne plaisoient point; parquoy le seigneur menoit tousjours, avecq sa femme, sa seur, qui estoyt le plus joyeuse et meilleure compaignie qu'il estoit possible, toutesfois saige et femme de bien. Il y avoyt, en la maison de ce seigneur, ung gentil homme, dont la grandeur, beaulté et bonne grace passoit celle de tous ses compaignons. Ce gentil homme, voyant la seur de son maistre femme joyeuse et qui ryoit voluntiers, pensa qu'il essaieroyt pour veoir si les propos d'une honneste amityé luy desplairoient; ce qu'il

feit. Mais il trouva en elle responce contraire à sa contenance. Et combien que sa responce fust telle qu'il appartenoyt à une princesse et vraye femme de bien, si est-ce que, le voyant tant beau et honneste comme il estoit, elle luy pardonna aisement sa grande audace. Et monstroit bien qu'elle ne prenoit point desplaisir, quand il parloit à elle, en luy disant souvent qu'il ne tint plus de tels propos; ce qu'il lui promist, pour ne perdre l'aise et honneur qu'il avoyt de l'entretenir. Toutesfois, à la longue augmenta si fort son affection, qu'il oblia la promesse qu'il luy avoit faicte; non qu'il entreprint de se hazarder par parolles, car il avoit trop, contre son gré, experimenté les saiges responces qu'elle sçavoit faire. Mais il pensa que, s'il la povoit trouver en lieu à son advantaige, elle qui estoit vefve, jeune, et en bon poinct, et de fort bonne complexion, prandroyt peult-estre pitié de luy et d'elle ensemble.

Pour venir à ses fins, dist à son maistre qu'il avoyt auprès de sa maison fort belle chasse, et que si luy plaisoit y aller prandre trois ou quatre cerfs au mois de may, il n'avoit point veu plus beau passetemps. Le seigneur, tant pour l'amour qu'il portoit à ce gentil homme que pour le plaisir de la chasse, luy octroya sa requeste, et alla en sa maison, qui estoit belle et bien ordre, comme du plus riche gentil homme qui fust au pays. Et logea le seigneur et la dame en ung corps de maison, et, en l'autre vis à vis, celle qu'il aymoit plus que luy-mesmes. La chambre de laquelle il avoit si bien accoustrée, tapissée par le hault, et si bien nattée, qu'il estoit impossible de s'appercevoir d'une trappe qui estoit en la ruelle de son lict, laquelle descendoit en celle ou logeoit sa mere, qui estoit une vieille dame ung

peu catterreuse; et, pource qu'elle avoit la toux, craignant faire bruit à la princesse qui logeoyt sur elle, changea de chambre à celle de son filz. Et, les soirs, cette vieille dame portoit des confitures à cette princesse pour sa collation; à quoy assistoyt le gentil homme, qui, pour estre fort aymé et privé de son frere, n'estoit refusé d'estre à son habiller et deshabiller, où tousjours il voyoit occasion d'augmenter son affection. En sorte que, ung soir, après qu'il eut faict veiller cette princesse si tard que le sommeil qu'elle avoit le chassa de la chambre, s'en alla à la sienne. Et, quand il eut prins la plus gorgiase et mieulx parfumée de toutes ses chemises, et ung bonnet de nuict tant bien accoustré qu'il n'y failloit rien, luy sembla bien, en soy mirant, qu'il n'y avoit dame en ce monde qui sceut refuser sa beaulté et bonne grace. Par quoy, se promectant à luy mesmes heureuse yssue de son entreprinse, s'en alla mettre en son lict, où il n'esperoit faire long sejour, pour le desir et seur espoir qu'il avoit d'en acquerir ung plus honorable et plaisant. Et, si tost qu'il eut envoyé tous ses gens dehors, se leva pour fermer la porte après eulx. Et longuement escouta si en la chambre de la princesse, qui estoit dessus, y avoit aucun bruit; et, quand il se peut asseurer que tout estoit en repos, il voulut commencer son doulx travail, et peu à peu abattit la trappe qui estoit si bien faicte et accoustrée de drap, qu'il ne feit un seul bruit; et par là monta à la chambre et ruelle du lict de sa dame, qui commençoit à dormyr. A l'heure, sans avoir regard à l'obligation qu'il avoit à sa maistresse, ny à la maison d'où estoit la dame, sans luy demander congié ne faire la reverence, se coucha auprès d'elle, qui le sentit plus tost entre ses

bras qu'elle n'apparceut sa venue. Mais, elle, qui estoit forte, se desfit de ses mains, en luy demandant qui il estoit, se meit à le frapper, mordre et esgratigner, de sorte qu'il fut contraint, pour la paour qu'il eut qu'elle appelast, lui fermer la bouche de la couverture; ce que luy fut impossible de faire, car, quand elle veid qu'il n'espargnoit rien de toutes ses forces pour luy faire une honte, elle n'espargna rien des siennes pour l'en engarder, et appella tant qu'elle peut sa dame d'honneur, qui couchoit en sa chambre, ancienne et saige femme, autant qu'il en estoit point, laquelle tout en chemise courut à sa maistresse.

Et, quand le gentil homme veid qu'il estoit descouvert, eut si grand paour d'estre cogneu de sa dame, que le plustost qu'il peut descendit par sa trappe; et, autant qu'il avoit eu de desir et d'assurance d'estre bien venu, autant estoit-il desesperé de s'en retourner en si mauvais estat. Il trouva son mirouer et sa chandelle sur sa table; et, regardant son visaige tout sanglant d'esgratigneures et morsures qu'elle luy avoyt faictes, dont le sang sailloit sur sa belle chemise, qui estoit plus sanglante que dorée, commença à dire : « Beaulté ! tu as maintenant loyer de ton mérite, car, par ta vaine promesse, j'entreprins une chose impossible, et qui peut-estre, en lieu d'augmenter mon contentement, est redoublement de mon malheur, estant asseuré que, si elle sçait que, contre la promesse que je luy ay faicte, j'ay entreprins cette follie, je perderay l'honneste et commune frequentation que j'ay plus que nul autre avecq elle; ce que ma gloire a bien deservy; car, pour faire valoir ma beaulté et bonne grace, je ne la devois pas cacher en tenebres pour gaingner l'amour

de son cueur; je ne devois pas essayer à prendre par force son chaste corps, mais debvois, par long service et humble patience, attendre que amour en fut victorieux, pour ce que sans luy n'ont pouvoir toute la vertu et puissance de l'homme ». Ainsi passa la nuict en tels pleurs, regretz et douleurs, qui ne se peuvent racompter. Et, au matin, voiant son visaige si deschiré, fait semblant d'estre fort mallade et de ne pouvoir veoir la lumiere, jusques ad ce que la compaignie feust hors de sa maison.

La dame, qui estoit demorée victorieuse, sachant qu'il n'y avoit homme, en la court de son frere, qui eut osé faire une si estrange entreprinse, que celluy qui avoit eu la hardiesse de lui declairer son amour, se asseura que c'estoit son hoste. Et, quand elle eut cherché avecq sa dame d'honneur les endroitz de la chambre pour trouver qui ce povoit estre, ce qui ne fut possible, elle luy dist par grande collere : « Asseurez-vous que ce ne peult estre nul aultre que le seigneur de ceans; et que le matin je feray en sorte vers mon frere, que sa teste sera tesmoing de ma chasteté ». La dame d'honneur, la voiant ainsi courroucée, luy dist : « Ma dame, je suis très aise de l'amour que vous avez de vostre honneur, pour lequel augmenter ne voulez espargner la vie d'un qui l'a trop hazardée pour la force de l'amour qu'il vous porte. Mais bien souvent tel la cuyde croistre, qui la diminue. Parquoy je vous supplye, ma dame, me vouloir dire la verité du faict ». Et, quand la dame luy eut compté tout au long, la dame d'honneur lui dist : « Vous m'asseurez qu'il n'a eu aultre chose de vous, que les esgratigneures et coups de poing? — Je vous asseure, dist la dame,

que non ; et que, s'il ne trouve ung bon cirurgien, je pense que demain les marques y paroistront. — Or, puis que ainsy est, ma dame, dist la dame d'honneur, il me semble que vous avez plus d'occasion de louer Dieu, que de penser à vous venger de luy; car vous pouvez croire que, puis qu'il a eu le cueur si grand que d'entreprendre une telle chose, et le despit qu'il a de y avoir failly, que vous ne luy sçauriez donner mort qui ne luy fust plus aisée à porter. Si vous desirez estre vengée de luy, laissez faire à l'amour et à la honte, qui le sçauront mieulx tormenter que vous. Si vous le faictes pour vostre honneur, gardez-vous, ma dame, de tumber en pareil inconvenient que le sien; car, en lieu d'acquerir le plus grand plaisir qu'il ait sceu avoir, il a receu le plus extreme ennuy que gentil homme sçauroit porter. Aussy, vous, ma dame, cuydant augmenter vostre honneur, le pourriez bien diminuer; et, si vous en faictes la plaincte, vous ferez sçavoir ce que nul ne sçait ; car, de son costé, vous estes asseurée que jamais il n'en sera rien revelé. Et quand Monseigneur vostre frere en feroit la justice que en demandez, et que le pauvre gentil homme en vint à mourir, si courra le bruict partout qu'il aura faict de vous à sa volunté ; et la plus part diront qu'il a esté bien difficile que ung gentil homme ait faict une telle entreprinse, si la dame ne luy en donne grande occasion. Vous estes belle et jeune, vivant en toute compaignye bien joieusement ; il n'y a nul en ceste court, qui ne voye la bonne chere que vous faictes au gentil homme dont vous avez soupson : qui fera juger chascun que s'il a faict ceste entreprinse, ce n'a esté sans quelque faulte de vostre costé. Et vostre honneur, qui

jusques icy vous a faict aller la teste levée, sera mis en dispute en tous les lieux là où cette histoire sera racomptée. »

La princesse, entendant les bonnes raisons de sa dame d'honneur, congneut qu'elle luy disoit verité, et que a très-juste cause elle seroit blamée, veue la bonne et privée chere qu'elle avoit tousjours faicte au gentil homme ; et demanda à sa dame d'honneur ce qu'elle avoit à faire, laquelle luy dist : « Ma dame, puis qu'il vous plaist recepvoir mon conseil, voiant l'affection dont il procedde, me semble que vous devez en vostre cueur avoir joye d'avoir veu que le plus beau et le plus honneste gentil homme que j'aye veu en ma vie, n'a sceu, par amour ne par force, vous mestre hors du chemyn de vraye honnesteté. Et en cela, ma dame, devez vous humillier devant Dieu, recongnoistre que ce n'a pas esté par vostre vertu ; car mainctes femmes, ayans mené vie plus austere que vous, ont esté humiliées par hommes moins dignes d'estres aimez que luy. Et devez plus que jamais craindre de recepvoir propos d'amityé, pource qu'il y en a assez qui sont tombez la seconde fois aux dangiers qu'elles ont evité la premiere. Ayez memoire, ma dame, que Amour est aveugle, lequel aveuglit de sorte que, où l'on pense le chemin plus seur, c'est à l'heure qu'il est le plus glissant. Et me semble, ma dame, que vous ne debvez à luy ne à aultre faire semblant du cas qui vous est advenu ; et, encores qu'il en voulust dire quelque chose, faindrez du tout de ne l'entendre, pour eviter deux dangiers, l'un de la vaine gloire de la victoire que vous en avez eue, l'aultre de prendre plaisir en ramentevant choses qui sont si plaisantes à la chair, que les plus chastes

ont bien affaire à se garder d'en sentir quelques estincelles, encores qu'elles le fuyent le plus qu'elles peuvent. Mais, aussi, ma dame, affin qu'il ne pense, par tel hazard, avoir faict chose qui vous ait esté agreable, je suis bien d'advis que peu à peu vous vous esloingniez de la bonne chere que vous avez accoustumé de luy faire, afin qu'il congnoisse de combien vous desprisez sa folie, et combien vostre bonté est grande, qui s'est contentée de la victoire que Dieu vous a donnée, sans demander autre vengeance de luy. Et Dieu vous doint grace, ma dame, de continuer l'honnesteté qu'il a mise en vostre cueur; et, congnoissant que tout bien vient de luy, vous l'aymiez et serviez mieulx que vous n'avez accoustumé. » La princesse, deliberée de croire le conseil de sa dame d'honneur, s'endormit aussy joieusement que le gentil homme veilla de tristesse.

Le lendemain, le seigneur s'en voulut aller, et demanda son hoste; auquel on dit qu'il estoit si mallade qu'il ne povoit voir la clairté, ne oyr parler personne; dont le prince fut fort esbahy, et le voulut aller veoir; mais, sçachant qu'il dormoyt, ne le voulut esveiller, et s'en alla ainsy de sa maison sans luy dire à Dieu, emmenant avecq luy sa femme et sa seur; laquelle, entendant les excuses du gentil homme qui n'avoit voulu veoir le prince ne la compaignie au partir, se tint asseurée que c'estoit celuy qui luy avoit fait tant de torment, lequel n'osoit montrer les marques qu'elle luy avoit faictes au visaige. Et, combien que son maistre l'envoyast souvent querir, si ne retourna point à la court, qu'il ne fust bien guery de toutes ses playes, hors une, celle que l'amour et le despit luy avoient

faict au cueur. Quand il fut retourné devers luy, et qu'il se retrouva devant sa victorieuse ennemye, ce ne fut sans rougir ; et luy, qui estoit le plus audacieux de toute la compaignye, fut si estonné, que souvent devant elle perdoit toute contenance. Parquoy fut toute asseurée que son soupson estoit vray ; et peu à peu s'en estrangea, non pas si finement qu'il ne s'en apparceust très bien ; mais il n'en osa faire semblant, de paour d'avoir encores pis ; et garda cest amour en son cueur, avecq la patience de l'esloingnement qu'il avoyt merité.

« Voylà, mes dames, qui devroyt donner grande craincte à ceulx qui presument ce qui ne leur appartient. Et doibt bien augmenter le cueur aux dames, voyans la vertu de ceste jeune princesse et le bon sens de sa dame d'honneur. Si à quelqu'une de vous advenoit pareil cas, le remède y est ja donné. — Il me semble, dist Hircan, que le grand gentil homme, dont vous avez parlé, estoit si despourveu de cueur, qu'il n'estoit digne d'être ramentu ; car, ayant une telle occasion, ne debvoit, ne pour vieille ne pour jeune, laisser son entreprinse. Et fault bien dire que son cueur n'estoit pas tout plein d'amour, veu que la craincte de mort et de honte y trouva encore place. — Nomerfide respondit à Hircan : « Et que eust faict ce pauvre gentil homme, veu qu'il avoyt deux femmes contre luy ? — Il debvoit tuer la vieille, dist Hircan ; et quand la jeune se feut veue sans secours, eust esté demy vaincue. — Tuer ! dit Nomerfide ; vous vouldriez doncques faire d'un amoureux ung meurdrier ? Puis que vous avez ceste opinion, on doibt bien craindre

de tumber en voz mains. — Si j'en estois jusques là, dist Hircan, je me tiendrois pour deshonoré si je ne venois à fin de mon intention. » A l'heure Geburon dist : « Trouvez-vous estrange que une princesse, nourrie en tout honneur, soit difficile à prendre d'un seul homme? Vous devriez doncques beaucoup plus vous esmerveiller d'une pauvre femme qui eschappa de la main de deux. — Geburon, dit Ennasuitte, je vous donne ma voix à dire la cinquiesme Nouvelle; car je pense que vous en sçavez quelqu'une de ceste pauvre femme, qui ne sera point fascheuse. — Puis que vous m'avez esleu à partie, dist Geburon, je vous diray une histoire que je sçay, pour en avoir faict inquisition veritable sur le lieu ; et par là vous verrez que tout le sens et la vertu des femmes n'est pas au cueur et teste des princesses, ny toute l'amour et finesse en ceulx où le plus souvent on estime qu'ilz soyent. »

CINQUIESME NOUVELLE

Deus cordeliers de Nyort, passans la riviere au port de Coullon, voulurent prendre par force la bateliere qui les passait. Mais elle, sage et fine, les endormit si bien de paroles, que, leur accordant ce qu'ilz demandoyent, les trompa et mit entre les mains de la justice, qui les rendit à leur gardien pour en faire telle punition qu'ilz meritoyent.

Au port de Coulion, près de Nyort, y avoit une basteliere qui jour et nuict ne faisoit que passer ung chacun. Advint que deux cordeliers du dict Nyort passerent la riviere tous seulz avecq elle. Et, pour ce que le passaige est ung des plus longs qui soit en France, pour la garder d'ennuyer, vindrent à la prier d'amours; à quoy elle leur feit la responce qu'elle devoyt. Mais, eux, qui pour le travail du chemyn n'estoient lassez, ne pour froideur de l'eaue refroidiz, ne aussi pour le refuz de la femme honteux, se delibererent tous deux la prendre par force, ou, si elle se plaingnoit, la jecter dans la riviere. Elle, aussi sage et fine qu'ils estoient folz et malitieux, leur dist : « Je ne suis pas si mal gratieuse que j'en fais le semblant; mais je vous veulx prier de m'octroyer deux choses, et puis vous congnoistrez que j'ay meilleure envye de vous obeyr, que vous n'avez de me prier. » Les cordeliers lui jurerent, par leur bon Sainct Françoys, qu'elle ne leur sçauroit demander chose qu'ils n'octroiassent pour avoir ce qu'ilz desiroient d'elle. « Je vous requiers premierement, dist-elle, que me juriez et promettiez que jamais à homme vivant nul de vous ne declarera nostre affaire. » Ce que luy promisrent tres-voluntiers. Et

aussy, elle leur dist : « Que l'un après l'autre vueille prendre son plaisir de moy, car j'auroys trop de honte que tous deux me veissent ensemble. Regardez lequel me vouldra avoir le premier. » Ilz trouverent sa requeste tres-juste, et accorda le jeune que le plus vieil commenceroit. Et, en approchant d'une petite isle, elle dist au jeune : « Beau pere, dictes là vos oraisons jusques ad ce que j'aye mené vostre compaignon ici devant en une austre isle; et si, à son retour, il se loue de moy, nous le lairrons icy et nous en irons ensemble. » Le jeune saulta dedans l'isle, attendant le retour de son compaignon, lequel la basteliere mena en un aultre. Et quand ilz furent au bort, faignant d'attacher son basteau à ung arbre, luy dist : « Mon amy, regardez en quel lieu nous nous mectrons. » Le beau pere entra en l'isle pour sercher l'endroict qui luy seroit plus à propos : mais, si tost qu'elle le veid à terre, donna ung coup de pied contre l'arbre et se retira avecq son basteau dedans la riviere, laissant ces deux bons peres aux desertz, ausquels elle cria tant qu'elle peut : « Actendez, messieurs, que l'ange de Dieu vous vienne consoler, car de moy n'aurez aujourd'huy chose qui vous puisse plaire. »

Ces deux pauvres religieux, congnoissans la tromperie, se mirent à genoulx sur le bord de l'eaue, la priant ne leur faire cette honte, et que, si elle les vouloyt doulcement mener au port, ilz luy promectoient de ne luy demander rien. Mais, en s'en allant tousjours, leur disoit : « Je serois doublement folle, après avoir eschappé de voz mains, si je m'y remectoys. » Et, en entrant au villaige, va appeller son mary et ceulx de la justice, pour venir prendre ces deux loups

enraigez, dont, par la grace de Dieu, elle avoit eschappé de leurs dents : qui y allerent si bien accompaignez, qu'il ne demora grand ne petit, qui ne voulsist avoir part au plaisir de ceste chasse. Ces pauvres freres, voyans venir si grande compaignye, se cachoient chacun en son isle, comme Adam quand il se veid nud devant la face de Dieu. La honte meit leur peché devant leurs oeilz, et la crainte d'estre pugniz les faisoit trembler si fort, qu'ilz estoient demy mortz. Mais cela ne les garda d'estre prins et mis prisonniers, qui ne fut sans estre mocquez et huez d'hommes et de femmes. Les ungs disoient : « Ces beaux peres qui nous preschent chasteté, et puis la veulent oster à noz femmes ! » Et les aultres disoient : « Sont sepulchres par dehors blanchiz, et par dedans pleins de morts et pourriture. » Et puis une autre voix cryoit : « Par les fruicts, congnoissez vous quels arbres sont. » Croyez que tous les passaiges que l'Évangile dict contre les hypocrites furent alleguez contre ces pauvres prisonniers, lesquels, par le moyen du gardien, furent recoux et delivrez, qui en grand diligence les vint demander, asseurant ceulx de la justice qu'il en feroyt plus grande pugnition que les seculiers n'oseroient faire ; et, pour satisfaire à partie, ils diroient tant de messes et prières, qu'on les en vouldroit charger. Le juge accorda sa requeste, et luy donna les prisonniers qui furent si bien chapitrez du gardien, qui estoit homme de bien, que oncques puis ne passerent riviere sans faire le signe de la croix et se recommander à Dieu.

« Je vous prie, mes dames, pensez, si ceste pauvre

basteliere a eu l'esprit de tromper deux si malitieux hommes, que doivent faire celles qui ont tant leu et veu de beaux exemples, quand il n'y auroit que la bonté des vertueuses dames qui ont passé devant leurs oeilz, en sorte que la vertu des femmes bien nourryes se doit autant appeler coustume que vertu? Mais de celles qui ne sçavent rien, qui n'oyent quasi en tout l'an deux bons sermons, qui n'ont le loisir que de penser à gaingner leur pauvre vie, et qui, si fort pressées, gardent soigneusement leur chasteté; c'est là où on congnoist la vertu, qui est naïfvement dedans le cueur, car où le sens et la force de l'homme est estimée moindre, c'est où l'esperit de Dieu faict de plus grandes oeuvres. Et bien malheureuse est la dame qui ne garde bien soigneusement le tresor qui luy apporte tant d'honneur, estans bien gardé, et tant de deshonneur au contraire. » Longari ne lui dist : « Il me semble, Geburon, que ce n'est pas grand vertu de refuser ung cordelier, mais que plus tost seroit chose impossible de les aymer. — Longarine, lui respondit Geburon, celles qui n'ont point accoustumé d'avoir de tels serviteurs que vous, ne tiennent point fascheux les cordeliers; car ils sont hommes aussy beaulx, aussi fortz et plus reposez que nous autres, qui sommes tous cassez du harnoys; et si parlent comme anges, et sont importuns comme diables; pourquoy celles qui n'ont veu robbes que de bureau sont bien vertueuses, quand elles eschappent de leurs mains. » Nomerfide dist tout hault : « Ha, par ma foy, vous en direz ce que vous vouldrez, mais j'eusse mieulx aymé estre jectée en la riviere que de coucher avec ung cordelier. » Oisille lui dist en riant : « Vous sçavez doncques bien nouer? » Ce que

Nomerfide trouva bien mauvais, pensant qu'Oisille n'eust telle estime d'elle qu'elle desiroit ; parquoy luy dist en colere : « Il y en a qui ont refusé des personnes plus agreables que ung cordelier, et n'en ont point fait sonner la trompette. » Oisille, se prenant à rire de la voir courroussée, luy dist : « Encores moins ont-elles fait sonner le tabourin de ce qu'elles ont faict et accordé. » Geburon dist : « Je voy bien que Nomerfide a envye de parler ; parquoy je luy donne ma voix, affin qu'elle descharge son cueur sur quelque bonne Nouvelle. — Les propos passez, dist Nomerfide, me touchent si peu, que je n'en puis avoir ne joye ne ennuy. Mais, puis que j'ay vostre voix, je vous prie oyr la myenne pour vous monstrer que, si une femme a esté seduicte en bien, il y en a qui le sont en mal. Et, pour ce que nous avons juré de dire verité, je ne la veulx celer ; car, tout ainsy que la vertu de la basteliere ne honnore point les aultres femmes, si elles ne l'ensuyvent, aussi le vice d'une aultre ne les peut deshonorer. Écoustez doncques. »

SIXIESME NOUVELLE

Un viel borgne, valet de chambre du duc d'Alençon, averty que sa femme s'estoit amourachée d'un jeune homme, desirant en sçavoir la verité, findit s'en aller pour quelques jours aux champs, dont il retourna si soudain que sa femme, sur laquelle il faisoit le guet, s'en apparceut, qui, la cuidant tromper, le trompa luy mesme.

Il y avoyt ung viel varlet de chambre de Charles, dernier duc d'Alençon; lequel avoit perdu ung œil et estoit marié avecq une femme beaucoup plus jeune que luy. Et, pour ce que ses maistre et maistresse l'aymoient autant que homme de son estat qui fust en leur maison, ne pouvoit si souvent aller veoir sa femme qu'il eust bien voulu : qui fut occasion dont elle oblya tellement son honneur et conscience, qu'elle alla aimer ung jeune homme, dont, à la longue, le bruict fut si grand et mauvais, que le mary en fut adverty. Lequel ne le pouvoyt croire, pour les grands signes d'amityé que luy monstroit sa femme. Toutesfois, ung jour, il pensa d'en faire l'experience, et de se venger, s'il pouvoit, de celle qui luy faisoit ceste honte. Et, pour ce faire, faignist s'en aller en quelque lieu auprès de là pour deux ou trois jours. Et, incontinant qu'il fut party, sa femme envoya querir son homme, lequel ne fut pas demie heure avecq elle que voicy venir le mary, qui frappa bien fort à la porte. Mais elle, qui le congneut, le dist à son amy, qui fut si estonné qu'il eut voulu estre au ventre de sa mere, mauldissant elle et l'amour qui l'avoient mis en tel dangier. Elle luy dist qu'il ne se soulciast point, et qu'elle trouveroit

bien moien de l'en faire saillir sans mal ne honte, et qu'il s'habillast le plus tost qu'il pourroit. Ce temps pendant, frappoit le mary à la porte, appelant le plus hault qu'il povoyt sa femme. Mais elle faingnoit de ne le congnoistre point, et disoit tout hault aux gens de leans : « Que ne vous levez-vous, et allez faire taire ceux qui font ce bruict à la porte? Est-ce maintenant l'heure de venir aux maisons des gens de bien? Si mon mary estoit icy, il vous en garderoyt! » Le mary, oyant la voix de sa femme, l'appella le plus hault qu'il peut : « Ma femme, ouvrez moy! Me ferez vous demorer icy jusques au jour? » Et, quand elle veit que son amy estoit tout prest de saillir, en ouvrant sa porte, commença à dire à son mary : « O mon mary, que je suis bien aise de vostre venue! car je faisois ung merveilleux songe, et estois tant aise, que jamais je ne receuz ung tel contentement, pource qu'il me sembloit que vous aviez recouvert la veue de vostre œil. » Et, en l'embrassant et le baisant, le print par la teste, et luy bouchoit d'une main son bon œil, et luy demandant : « Voiez vous point mieulx que vous n'avez accoustumé? » En ce temps, pendant qu'il ne veoyt goutte, feit sortir son amy dehors, dont le mary se doubta incontinant, et luy dist : « Par Dieu, ma femme, je ne feray jamais le guet sur vous; car, en vous cuydant tromper, j'ay receu la plus fine tromperie qui fut oncques inventée. Dieu vous veulle amender; car il n'est en la puissance d'homme du monde de donner ordre en la malice d'une femme, qui du tout ne la tuera. Mais, puis que le bon traictement que je vous ay faict n'a rien servy à vostre amendement, peult-estre que le despris que doresnavant j'en feray vous chas-

tira. » Et, en ce disant, s'en alla et laissa sa femme bien desolée, qui, par le moyen de ses amis, excuses et larmes, retourna encores avecq luy.

« Par cecy, voyez-vous, mes dames, combien est prompte et subtille une femme à eschaper d'un dangier. Et, si, pour couvrir ung mal, son esperit a promtement trouvé remede, je pense que, pour en eviter ung ou pour faire quelque bien, son esperit seroit encores plus subtil; car le bon esperit, comme j'ay tousjours oy dire, est le plus fort. » Hircan luy dist : « Vous parlerez tant de finesses qu'il vous plaira, mais si ay-je telle oppinion de vous, que, si le cas vous estoit advenu, vous ne le sçauriez celer. — J'aymerois autant, ce luy dist elle, que vous m'estimissiez la plus sotte femme du monde. — Je ne le dis pas, respondit Hircan; mais je vous estime bien celle qui plus tost s'estonneroit d'un bruict, que finement ne le feroit taire. — Il vous semble, dist Nomerfide, que chacun est comme vous, qui par ung bruit en veult couvrir ung aultre. Mais il y a dangier que, à la fin, une couverture ruyne sa compaigne, et que le fondement soit tant chargé pour soustenir les couvertures, qu'il ruyne l'édifice. Mais, si vous pensez que les finesses dont chacun vous pense bien remply soient plus grandes que celles des femmes, je vous laisse mon rang pour nous racompter la septiesme histoire. Et, si vous voulez vous proposer pour exemple, je croys que vous nous apprendrez bien de la malice. — Je ne suis pas icy, respondit Hircan, pour me faire pire que je suis; car encores y en a-il qui plus que je ne veulx en dient. » Et, en ce disant, regarda sa femme, qui lui dist sou-

dain : « Ne craingnez point pour moy à dire la vérité; car il me sera plus facille de ouyr racompter voz finesses, que de les avoir veu faire devant moy, combien qu'il n'y en ait nulle qui sceut diminuer l'amour que je vous porte. » Hircan luy respondit : « Aussy, ne me plains-je pas de toutes les faulses opinions que vous avez eues de moy. Parquoy, puis que nous congnoissons l'un l'autre, c'est occasion de plus grande seureté pour l'advenir. Mais si ne suis-je si sot de racompter histoire de moy, dont la verité vous puisse porter ennuy : toutesfois, j'en diray une d'un personnaige qui estoit bien de mes amys. »

SEPTIESME NOUVELLE

Par la finesse et subtilité d'un marchant une vielle est trompée et l'honneur de sa fille sauvé.

En la ville de Paris y avoyt ung marchant amoureux d'une fille sa voisine, ou, pour mieulx dire, plus aymé d'elle qu'elle n'estoit de luy, car le semblant qu'il luy faisoit de l'aymer et cherir n'estoit que pour couvrir ung amour plus hault et honnorable; mais elle, qui se consentoit d'estre trompée, l'aymoit tant, qu'elle avoyt oblié la façon dont les femmes ont accoustumé de refuser les hommes. Ce marchant icy, après avoir esté long temps à prandre la peyne d'aller où il la pouvoit trouver, la faisoit venir où il luy plaisoit, dont sa mere s'apparceut, qui estoit une très honneste femme, et luy desfendit que jamais elle ne parlast à ce marchant, ou qu'elle la mectroyt en religion. Mais ceste fille, qui plus aymoit ce marchant qu'elle ne craignoit sa mere, le chercheoit plus que paravant. Et, ung jour, advint que, estant toute seulle en une garde robbe, ce marchant y entra, lequel, se trouvant en lieu commode, se print à parler à elle le plus privement qu'il estoit possible. Mais quelque chambriere, qui le veyt entrer dedans, le courut dire à la mere, laquelle avecq une tres grande collere se y en alla. Et, quand la fille l'oyt venir, dist en pleurant à ce marchant : « Helas! mon amy, à ceste heure me sera bien cher vendue l'amour que je vous porte. Voicy ma mere, qui congnoistra ce qu'elle a tousjours crainct et doubté. » Le marchant, qui d'un tel cas ne fut point estonné, la laissa incontinant, et

s'en alla au devant de la mere; et, en estendant les bras, l'embrassa le plus fort qu'il luy fut possible; et, avecq ceste fureur dont il commençoit d'entretenir sa fille, gecta la pauvre femme vielle sur une couchette. Laquelle trouva si estrange ceste façon, qu'elle ne sçavoit que luy dire, sinon : « Que voulez-vous ? Resvez-vous ? » Mais, pour cela, il ne laissoit de la poursuivre d'aussi près que si ce eust été la plus belle fille du monde. Et n'eust esté qu'elle crya si fort que ses varletz et chamberieres vindrent à son secours, elle eust passé le chemyn qu'elle craingnoit que sa fille marchast. Parquoy, à force de bras, osterent ceste pauvre vielle d'entre les mains du marchant, sans que jamais elle peust sçavoir l'occasion pourquoy il l'avoyt ainsy tourmentée. Et, durant cela, se sauva sa fille en une maison auprès, où il y avoit des nopces, dont le marchant et elle ont maintesfois ri ensemble depuis aux despens de la femme vielle, qui jamais ne s'en apparceut.

« Par cecy, voyez-vous, mes dames, que la finesse d'un homme a trompé une vielle et saulvé l'honneur d'une jeune. Mais qui vous nommeront les personnes, ou qui eust vu la contenance de ce marchant et l'estonnement de ceste vielle, eust eu grand paour de sa conscience, s'il se fust garde de rire. Il me suffit que je vous preuve, par ceste histoire, que la finesse des hommes est aussi prompte et secourable au besoing que celle des femmes, à fin, mes dames, que vous ne craigniez point de tumber entre leurs mains; car, quand votre esprit vous defauldra, vous trouverez le leur prest à couvrir vostre honneur. » Longarine luy dist ; « Vrayement, Hircanné confesse que le compte est trop plai-

sant et la finesse grande ; mais si n'est-ce pas un exemple que les filles doyvent ensuivre. Je croy bien qu'il y en a à qui vous vouldriez le faire trouver bon; mais si n'estes vous pas si sot de vouloir que vostre femme, ne celle dont vous aymez mieulx l'honneur que le plaisir, voulussent jouer à tel jeu. Je croy qu'il n'y en a point ung qui de plus près les regardast, ne qui mieulx les engardast que vous. — Par ma foy, dist Hircan, si celle que vous dictes avoyt faict un pareil cas, et que je n'en eusse rien sceu, je ne l'en estimerois pas moins. Et si je ne sçay si quelcun en a point faict d'aussy bons, dont le celer mect hors de peine. » Parlamente ne se peut garder de dire : « Il est impossible que l'homme mal faisant ne soit soupsonneux; mais bien heureux celluy sur lequel on ne peult avoir soupson par occasion donnée. » Longarine dist : « Je n'ai gueres veu grand feu de quoy ne vint quelque fumée; mais j'ay bien vu la fumée où il n'y avoit point de feu. Car aussi souvent est soupsonné par les mauvais le mal où il n'est point, que congneu là où il est. » A l'heure, Hircan luy dist : « Vrayement, Longarine, vous en avez si bien parlé en soustenant l'honneur des dames à tort soupsonnées, que je vous donne ma voix pour dire la huictiesme Nouvelle; par ainsy que vous ne nous faciez point pleurer, comme a faict ma dame Oisille, par trop louer les femmes de bien. » Longarine, en se prenant bien fort à rire, commencea à dire : « Puisque vous avez envye que je face rire, selon ma coustume, si ne sera-ce pas aux despens des femmes; et si diray chose pour montrer combien elles sont aisées à tromper, quand elles mettent leur fantaisye à la jalousye, avecq une estime de leur bon sens de vouloir tromper leurs mariz. »

HUICTIESME NOUVELLE

Bornet, ne gardant telle loyauté à sa femme qu'elle à luy, eut envie de coucher avec sa chamberiere, et declara son entreprinse à un sien compagnon, qui, soubz espoir d'avoir part au butin, luy porta telle faveur et ayde, que, pensant coucher avec sa chamberiere, il coucha avec sa femme, au desceu de laquelle il feit participer son compagnon au plaisir qui n'appartenoit qu'à luy seul, et se feit coqu soy-mesme, sans la honte de sa femme.

En la comté d'Alletz, y avoit ung homme, nommé Bornet, qui avoit espouzé une honneste femme de bien, de laquelle il aymoit l'honneur et la reputation, comme je croy que tous les marys qui sont icy font de leurs femmes. Et combien qu'il voulust que la sienne lui gardast loyaulté, si ne vouloit-il pas que la loy fust esgale à tous deux; car il alla estre amoureux de sa chamberiere, auquel change il ne gaignoit que le plaisir qu'apporte quelquefois la diversité des viandes. Il y avoit ung voisin, de pareille condition que luy, nommé Sandras, tabourin et cousturier; et y avoit entre eulx telle amytié que, horsmis la femme, n'avoient rien party ensemble. Parquoy il declara à son amy l'entreprinse qu'il avoyt sur sa chamberiere, lequel non seullement le trouva bon, mais ayda de tout son pouvoir à la parachever, esperant avoir part au butin. La chamberiere, qui ne s'y voulut consentir, se voyant pressée de tous costez, le alla dire à sa maistresse, la priant de luy donner congé de s'en aller chez ses parents; car elle ne pouvoit plus vivre en ce torment. La maistresse, qui aymoit bien fort son mary, duquel souvent elle avoyt eu soupson, fut bien aise d'avoir gaigné ce poinct sur

luy, et de luy povoir monstrer justement qu'elle en avoyt eu doubte. Dist à sa chamberiere : « Tenez bon, m'amye; tenez peu à peu bons propos à mon mary, et puis après luy donnez assignation de coucher avecq vous en ma garde-robbe; et ne faillez à me dire la nuict qu'il devra venir, et gardez que nul n'en sçache rien. » La chamberiere feit tout ainsy que sa maistresse luy avoit commandé, dont le maistre fut si ayse, qu'il en alla faire la feste à son compaignon, lequel le pria, veu qu'il avoyt esté du marché, d'en avoir le demorant. La promesse faicte et l'heure venue, s'en alla coucher le maistre, comme il cuydoit, avec sa chamberiere. Mais sa femme, qui avoit renoncé à l'auctorité de commander, pour le plaisir de servir, s'estoit mise en la place de sa chambriere; et receut son mary non comme femme, mais feignant la contenance d'une fille estonnée, si bien que son mary ne s'en apperceut point.

Je ne vous sçaurois dire lequel estoit plus aise des deux, ou luy de penser tromper sa femme, ou elle de tromper son mary. Et quand il eut demouré avecq elle, non selon son vouloir, mais selon sa puissance, qui sentoit le viel marié, s'en alla hors de la maison, où il trouva son compaignon, beaucoup plus jeune et plus fort que luy; et luy feit la feste d'avoir trouvé la meilleure robbe qu'il avoyt point veue. Son compaignon luy dist : « Vous sçavez que vous m'avez promis? — Allez doncques vistement, dist le maistre, de paour qu'elle ne se lieve, ou que ma femme ayt affaire d'elle. » Le compaignon s'y en alla, et trouva encores ceste mesme chamberiere que le mary avoygt mescongneue, laquelle, cuydant que ce fust son mary, ne le refusa de chose que luy demandast (j'entends *demander* pour *prandre*, car

il n'osoit parler). Il y demoura bien plus longuement que non pas le mary; dont la femme s'esmerveilla fort, car elle n'avoyt point accoustumé d'avoir telles nuictées : toutesfoys, elle eut patience, se reconfortant aux propos qu'elle avait deliberé de luy tenir le lendemain, et à la mocquerie qu'elle luy feroyt recepvoir. Sur le poinct de l'aube du jour, cest homme se leva d'auprès d'elle, et, en se jouant à elle, au partir du lict, luy arracha ung anneau qu'elle avoit au doigt, duquel son mary l'avoyt espousée; chose que les femmes de ce païs gardent en grande superstition, et honorent fort une femme qui garde tel anneau jusques à la mort. Et, au contraire, si par fortune le perd, elle est desestimée, comme ayant donné sa foy à aultre que à son mary. Elle fut très contante qu'il luy ostast, pensant qu'il seroit seur tesmoignage de sa tromperie qu'elle luy avoit faicte.

Quant le compaignon fut retourné devers le maistre, il luy demanda : « Et puis? » Il luy respondit qu'il estoit de son opinion, et que, s'il n'eust crainct le jour, encores y fust-il demouré. Ilz se vont tous deux reposer le plus longuement qu'ilz peurent. Et, au matin, en s'habillant, apparceut le mary l'anneau que son compaignon avoyt au doigt, tout pareil de celuy qu'il avoit donné à sa femme en mariaige, et demanda, à son compaignon, qui le luy avoit donné. Mais, quand il entendit qu'il l'avoyt arraché du doigt de la chamberiere, fust fort estonné; et commença à donner de la teste contre la muraille, disant : « Ha! vertu Dieu! me serois-je bien faict coqu moy-mesme, sans que ma femme en sceut rien? » Son compaignon, pour le reconforter, luy dist : « Peult-estre que vostre femme baille son anneau en garde au soir à sa chamberiere? » Mais, sans rien respon-

dre, le mary s'en va à la maison, là où il trouva sa femme plus belle, plus gorgiasse et plus joieuse qu'elle n'avoyt accoustumé, comme celle qui se resjouyssoit d'avoir saulvé la conscience de sa chamberiere, et d'avoir experimenté jusques au bout son mary, sans rien y perdre que le dormir d'une nuict. Le mary, la voyant avecq ce bon visaige, dist en soy-mesmes : « Si elle sçavoyt ma bonne fortune, elle ne me feroyt pas si bonne chere. » Et, en parlant à elle plusieurs propos, la print par la main, et advisa qu'elle n'avoit point l'anneau, qui jamais ne luy partoit du doigt; dont il devint tout transy; et luy demanda en voix tremblante : « Qu'avez-vous faict de vostre anneau ? » Mais elle, qui fut bien aise qu'il la mectoit au propos qu'elle avoit envye de luy tenir, luy dist : « O le plus meschant de tous les hommes ! A qui est-ce que vous le cuydez avoir osté ? Vous pensiez bien que ce fut à ma chamberiere, pour l'amour de laquelle avez despendu plus de deux pars de voz biens, que jamays vous ne feistes pour moy; car, à la premiere fois que vous y estes venu coucher, je vous ay jugé tant amoureux d'elle qu'il n'estoit possible de plus. Mais, apres que vous fustes sailly dehors et puis encores retourné, sembloit que vous fussiez ung diable sans ordre ne mesure. O malheureux ! pensez quel aveuglement vous a prins de louer tant mon corps et mon embonpoinct, dont par si longtemps avez esté jouyssant, sans en faire grande estime? Ce n'est doncques pas la beaulté ne l'embonpoinct de vostre chamberiere qui vous a faict trouver ce plaisir si agreable, mais c'est le peché infame de la vilaine concupiscence qui brusle vostre cueur, et vous rend tous les sens si hebestez, que, par la fureur en quoy vous

mectoit l'amour de vostre chamberiere, je croy que vous eussiez prins une chevre coiffée pour une belle fille. Or, il est temps, mon mary, de vous corriger, et de vous contanter autant de moy, en me cognoissant vostre et femme de bien, que vous avez faict, pensant que je fusse une pauvre meschante. Ce que j'ay faict a esté pour vous retirer de vostre malheurté, afin que, sur vostre viellesse, nous vivions en bonne amityé et repos de conscience. Car, si vous voulez continuer la vie passée, j'ayme mieulx me separer de vous, que de veoir de jour en jour la ruyne de vostre âme, de vostre corps et de voz biens, devant mes oeils. Mais, s'il vous plaist congnoistre vostre faulce oppinion, et vous deliberer de vivre selon Dieu, gardant ses commandemens, j'oblieray toutes les faultes passées, comme je veulx que Dieu oblye l'ingratitude à ne l'aimer comme je doibz. » Qui fut bien desesperé, ce fut ce pauvre mary, voyant sa femme tant saige, belle et chaste, avoir esté délaissée de luy pour une qui ne l'aymoit pas; et qui, pis est, avoit esté si malheureux, que de la faire meschante sans son sceu, et que faire participant ung aultre au plaisir qui n'estoit que pour luy seul; se forgea en luy-mesme les cornes de perpetuelle mocquerie. Mais, voyant sa femme assez courroucée de l'amour qu'il avoit porté à sa chamberiere, se garda bien de luy dire le meschant tour qu'il luy avoit faist; et, en luy demandant pardon, avecq promesse de changer entierement sa mauvaise vie, luy rendit l'anneau qu'il avoyt reprins de son compaignon, auquel il pria de ne reveler sa honte. Mais, comme toutes choses dictes à l'oreille sont preschées sur le toict quelque temps après, la vérité fut congneue, et l'appeloit on *coqu*, sans honte de sa femme,

« Il me semble, mes dames, que, si tous ceulx qui ont faict de pareilles offences à leurs femmes estoient pugniz de pareille pugnition, Hircan et Saffredent devroient avoir belle paour. Saffredent luy dist : « Et dea, Longarine, n'y en a-il point d'autre en la compaignye mariez, que Hircan et moy? -- Si a bien, dist-elle, mais non pas qui voulsissent jouer ung tel tour. — Où avez-vous veu, dit Saffredent, que nous ayons pourchassé les chamberieres de noz femmes ? — Si celles à qui touche, dit Longarine, vouloient dire la verité, l'on trouveroit bien chamberiere à qui l'on a donné congé avant son quartier. — Vrayement, ce dist Geburon, vous estes une bonne dame, qui, en lieu de faire rire la compaignye, comme vous aviez promis, mectez ces deux pauvres gens en collere. — C'est tout ung, dist Longarine; mais qu'ilz ne viennent point à tirer leurs espées, leur collere ne fera que redoubler nostre rire. — Mais il est bon, dit Hircan, que, si nos femmes vouloient croire ceste dame, elle brouilleroit le meilleur mesnaige qui soyt en la compaignye. — Je sçay bien devant qui je parle, dist Longarine; car vos femmes sont si saiges et vous ayment tant, que, quand vous leur feriez des cornes aussi puissantes que celles d'un daim, encore voudroient-elles persuader elles et tout le monde, que ce sont chappeaulx de roses. » La compaignye et mesmes ceulx à qui il touchoit se prindrent tant à rire, qu'ilz meirent fin à leurs propos. Mais Dagoucin, qui encores n'avoyt sonné mot, ne se peut tenir de dire : « L'homme est bien desraisonnable quand il a de quoy se contanter, et veult chercher autre chose. Car j'ay veu souvent, pour cuyder mieulx avoir et ne se contanter de la suffisance, que l'on tombe

au pis ; et si n'est l'on point plainct, car l'inconstance est toujours blasmée. » Symontault luy dist : « Mais que ferez-vous à ceulx qui n'ont pas trouvé leur moictyé ? Appellez-vous inconstance, de la chercher en tous les lieux où l'on peut la trouver ? — Pour ce que l'homme ne peult sçavoir, dist Dagoucin, où est ceste moictyé dont l'unyon est si esgale que l'un ne differe de l'autre, il fault qu'il s'arreste où l'amour le contrainct ; et que, pour quelque occasion qu'il puisse advenir, ne change le cueur ne la volunté ; car, si celle que vous aymez est tellement semblable à vous et d'une mesme volunté, ce sera vous que vous aymerez, et non pas elle. — Dagoucin, dist Hircan, vous voulez tomber en une faulse opinion ; comme si nous devions aymer les femmes sans estre aymés ! — Hircan, dist Dagoucin, je veulx dire que, si nostre amour est fondé sur la beaulté, bonne grace, amour et faveur d'une femme, et nostre fin soit plaisir, honneur ou proffict, l'amour ne peult longuement durer ; car, si la chose sur quoy nous la fondons default, nostre amour s'envolle hors de nous. Mais je suis ferme à mon oppinion, que celluy qui ayme, n'ayant aultre fin ne desir que bien aymer, laissera plus tost son ame par la mort, que ceste forte amour saille de son cueur. — Par ma foy, dist Symontault, je ne croys pas que jamais vous ayez esté amoureux ; car, si vous aviez senty le feu comme les aultres, vous ne nous paindriez icy la chose publicque de Platon, qui s'escript et ne s'experimente poinct. — Si j'ay aymé, dist Dagoucin, j'ayme encores, et aymeray tant que vivray. Mais j'ay si grand paour que la demonstration face tort à la perfection de mon amour, que je crains que celle de qui je debvrois desirer l'amityé

semblable, l'entende; et mesmes je n'ose penser ma pensée, de paour que mes oeils en revelent quelque chose; car, tant plus je tiens ce feu celé et couvert, et plus en moy croist le plaisir de sçavoir que j'ayme parfaictement. — Ha, par ma foy, dist Geburon, si ne croy-je pas que vous ne fussiez bien ayse d'estre aymé. — Je ne dis pas le contraire, dist Dagoucin; mais, quand je seroys tant aymé que j'ayme, si n'en sçauroyt croistre mon amour, comme elle ne sçauroyt diminuer pour n'estre si très aymé que j'ayme fort. » A l'heure, Parlamente, qui soupsonnait ceste fantaisie, luy dist : « Donnez-vous garde, Dagoucin; car j'en ay veu d'aultres que vous, qui ont mieulx aymé mourir que parler. — Ceulx-là, ma dame, dist Dagoucin, estimay-je très heureux. — Voire, dit Saffredent, et dignes d'estres mis au rang des innocens, desquels l'Église chante : *Non loquendo, sed moriendo confessi sunt.* J'en ay ouy tant parler de ces transiz d'amours, mais encores jamays je n'en veis mourir ung. Et puis que je suis eschappé, veu les ennuiz que j'en ay porté, je ne pensay jamais que autre en puisse mourir. — Ha, Saffredent! dist Dagoucin, où voulez-vous doncques estre aymé? Et ceulx de vostre oppinion ne meurent jamais. Mais j'en sçay assez bon nombre qui ne sont mortz d'autre maladye que d'aymer parfaictement. — Or, puisque en sçavez des histoires, dist Longarine, je vous donne ma voix pour nous en racompter quelque belle, qui sera la neufviesme de ceste Journée. — A fin, dist Dagoucin, que les signes et miracles, suyvant ma veritable parole, vous puissent induire à y adjouster foy, je vous alleggueray ce qui advint il n'y a pas trois ans. »

NEUFVIESME NOUVELLE

La parfaicte amour qu'un gentil homme portoit à une damoyselle, par estre trop celée et meconnue, le mena à la mort, au grand regret de s'amye.

Entre Daulphiné et Provence, y avoit ung gentil homme beaucoup plus riche de vertu, beaulté et honnesteté, que d'autres biens, lequel ayma fort une damoyselle, dont je ne diray le nom, pour l'amour de ses parens qui sont venuz de bonnes et grandes maisons ; mais asseurez-vous que la chose est veritable. Et, à cause qu'il n'estoit de maison de mesme qu'elle, il n'osoyt descouvrir son affection ; car l'amour qu'il luy portoit estoyt si grande et parfaicte, qu'il eut mieulx aymé mourir que desirer une chose qui eust esté à son deshonneur. Et, se voiant de si bas lieu au pris d'elle, n'avoyt nul espoir de l'espouser. Parquoy son amour n'estoit fondée sur nulle fin, synon de l'aymer de tout son pouvoir le plus parfaictement qu'il luy estoit possible ; ce qu'il feyt si longuement que à la fin elle en eut quelque congnoissance. Et, voiant l'honneste amityé qu'il luy portoit tant pleine de vertu et bon propos, se sentoit honorée d'estre aymée d'un si vertueux personnaige ; et luy faisoit tant de bonne chere, que celuy, qui n'avoit nulle pretente à mieulx, se contentoit toutesfois. Mais la malice, ennemye de tout repos, ne peut souffrir ceste vie honneste et heureuse ; car quelques ungs allerent dire à la mere de la fille qu'ilz se esbahissoient que ce gentil homme pouvoyt tant faire en sa maison, et que l'on soupsonnoit que la fille le y tenoit

plus que aultre chose; avecq laquelle on le voyoit souvent parler. La mere, qui ne doubtoit en nulle façon de l'honnesteté du gentil homme, dont elle se tenoit aussi asseurée que nul de ses enffans, fut fort marrye d'entendre que on le prenoit en mauvaise part; tant que à la fin, craingnant le scandale par la malice des hommes, le pria pour quelque temps de ne hanter pas sa maison, comme il avoit accoustumé, chose qu'il trouva de dure digestion, sachant que les honnestes propos qu'il tenoyt à sa fille ne meritoient point tel eslongnement. Toutesfois, pour faire taire les mauvaises langues, se retira tant de temps, que le bruict cessa; et y retourna comme il avoyt accoustumé; l'absence duquel n'avoit amoindry sa bonne volunté. Mais, estant en sa maison, entendit que l'on parloyt de marier ceste fille avecq un gentil homme qui luy sembla n'estre point si riche, qu'il luy deust tenir ce tort d'avoir s'amie plus tost que luy. Et commança à prandre cueur et emploier ses amys pour parler de sa part, pensant que, si le choix estoit baillé à la damoiselle, qu'elle le prefereroit à l'autre. Toutesfois, la mere de la fille et les parens, pource que l'autre estoyt beaucoup plus riche, l'esleurent; dont le pauvre gentil homme print tel desplaisir, sachant que s'amye perdoit autant de contentement que luy, que peu à peu, sans autre maladye, commença à diminuer, et en peu de temps changea de telle sorte qu'il sembloyt qu'il couvrist la beaulté de son visaige du masque de la mort, où d'heure en heure il alloyt joyeusement.

Si est-ce qu'il ne se peut garder le plus souvent d'aller parler à celle qu'il aymoit tant. Mais, à la fin, que la force luy defailloyt, il fut contrainct de garder le lict,

dont il ne voulut advertir celle qu'il aymoit, pour ne luy donner part de son ennuy. Et, se laissant ainsy aller au desespoir et à la tristesse, perdit le boire et le manger, le dormir et le repos, en sorte qu'il n'estoit possible de le recongnoistre, pour la meigreur et estrange visaige qu'il avoyt. Quelcun en advertit la mere de s'amye, qui estoit dame fort charitable, et d'autre part aymoit tant le gentil homme, que, si tous les parents eussent esté de l'oppinion d'elle et de sa fille, ilz eussent preferé l'honnesteté de luy à tous les biens de l'autre ; mais les parens du costé du pere n'y vouloient entendre. Toutesfois, avecq sa fille, alla visiter le pauvre malheureux, qu'elle trouva plus mort que vif. Et, congnoissant la fin de sa vie approcher, s'estoyt le matin confessé et receu le sainct sacrement, pensant mourir sans plus veoir personne. Mais, luy, à deux doigtz de la mort, voyant entrer celle qui estoit sa vie et resurrection, se sentit si fortiffié, qu'il se gecta en sursault sur son lict, disant à la dame : « Quelle occasion vous a esmeue, ma dame, de venir visiter celluy qui a desja le pied en la fosse, et de la mort duquel vous estes la cause ? — Comment, ce dist la dame, seroyt-il bien possible que celluy que nous aymons tant peust recevoir la mort par nostre faulte ? Je vous prie, dictes-moy pour quelle raison vous tenez ces propos ? — Ma dame, ce dist-il, combien que tant qu'il m'a esté possible j'ay dissimulé l'amour que j'ay porté à ma damoyselle vostre fille, si est-ce que mes parens, parlans du mariage d'elle et de moy, en ont plus declairé que je ne voulois, veu le malheur qui m'est advenu d'en perdre l'esperance, non pour mon plaisir particulier, mais pour ce que je sçay que avecq nul autre ne sera jamais

si bien traictée ne tant aymée qu'elle eust esté avecq moy. Le bien que je voys qu'elle pert du meilleur et plus affectionné amy qu'elle ayt en ce monde, me faict plus de mal que la perte de ma vie, que pour elle seule je voulois conserver; toutesfois, puis qu'elle ne luy peult de rien servir, ce n'est grand gain de la perdre ». La mere et la fille, oyans ces propos, meirent peyne de le reconforter; et luy dit la mere : « Prenez bon couraige, mon amy, et je vous promectz ma foy que, si Dieu vous redonne santé, jamais ma fille n'aura autre mary que vous. Et voyla cy presente, à laquelle je commande de vous en faire la promesse ». La fille, en pleurant, meit peyne de luy donner seurté de ce que sa mere promectoyt. Mais luy, congnoissant bien que quand il auroyt la santé, il n'auroyt pas s'amye, et que les bons propos qu'elle tenoyt n'estoient seulement que pour essaier à le faire ung peu revenir, leur dist que, si ce langaige luy eust esté tenu il y avoyt trois mois, il eust esté le plus sain et le plus heureux gentil homme de France; mais que le secours venoit si tard qu'il ne povoit plus estre creu ne esperé. Et, quand il veid qu'elles s'esforçoient de le faire croyre, il leur dist : « Or, puis que je voy que vous me promectez le bien que jamais ne peut advenir, encores que vous le voulsissiez, pour la foiblesse où je suys, je vous en demande ung beaucoup moindre que jamays je n'euz la hardiesse de requerir ». A l'heure, toutes deux le luy jurerent, et qu'il demandast hardiment. « Je vous supplie, dit-il, que vous me donniez entre mes bras celle que vous me promectez pour femme; et luy commandiez qu'elle m'embrasse et baise. » La fille, qui n'avoyt accoustumé telles privaultez, en cuyda faire difficulté;

mais la mere le luy commanda expressement, voiant qu'il n'y avoit plus en luy sentiment ne force d'homme vif. La fille doncques, par ce commandement, s'advança sur le lict du pauvre malade, luy disant : « Mon amy, je vous prie, resjouyssez-vous ! » Le pauvre languissant, le plus fortement qu'il peut, estendit ses bras tous desnuez de chair et de sang, et avecq toute la force de ses os embrassa la cause de sa mort ; et, en la baisant de sa froide et pasle bouche, la tint le plus longuement qu'il luy fut possible ; et puis luy dist : « L'amour que je vous ay portée a esté si grande et honneste, que jamais, hors mariaige, ne soubzhaitay de vous que le bien que j'en ay maintenant ; par faulte duquel et avecq lequel je rendray joyeusement mon esprit à Dieu, qui est parfaicte amour et charité, qui congnoist la grandeur de mon amour et honnesteté de mon desir ; le suppliant, ayant mon desir entre mes bras, recepvoir entre les siens mon esperit ». Et, en ce disant, la reprint entre ses bras par une telle vehemence, que, le cueur affoibly ne pouvant porter cest esfort, fut abandonné de toutes ses vertuz et esperitz ; car la joye les feit tellement dilater que le siege de l'ame luy faillyt, et s'envolla à son Createur. Et, combien que le pauvre corps demorast sans vie longuement et, par ceste occasion, ne pouvant plus tenir sa prinse, l'amour que la demoiselle avoyt tousjours celée se declaira à l'heure si fort, que la mere et les serviteurs du mort eurent bien affaire à separer ceste union ; mais à force osterent la vive, pire que morte, d'entre les bras du mort, lequel ils feirent honnorablement enterrer. Et le triomphe des obseques furent les larmes, les pleurs et les crys de ceste pauvre damoiselle, qui d'autant plus

se declaira après la mort, qu'elle s'estoyt dissimulée durant la vie, quasi comme satisfaisant au tort qu'elle luy avoyt tenu. Et depuis (comme j'ay oy dire), quelque mary qu'on luy donnast pour l'appaiser, n'a jamays eu joye en son cueur.

« Que vous semble-t-il, Messieurs, qui n'avez voulu croyre à ma parole, que cest exemple ne soyt pas suffisant pour vous faire confesser que parfaicte amour mene les gens à la mort, par trop estre celée et mescongneue. Il n'y a nul de vous qui ne congnoisse les parens d'un cousté et d'autre ; parquoy n'en pouvez plus doubter, et nul qui ne l'a expérimenté ne le peult croire. » Les dames, oyans cela, eurent toutes la larme à l'oeil ; mais Hircan leur dist : « Voyla le plus grand fol dont je ouys jamais parler ! Est-il raisonnable, par vostre foy, que nous mourions pour les femmes, qui ne sont faictes que pour nous, et que nous craignions leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner ? Je n'en parle pour moy ne pour tous les mariez ; car j'ay autant ou plus de femmes qu'il m'en fault : mais je diz cecy pour ceulx qui en ont nécessité, lesquelz il me semble estre sotz de craindre celles à qui ilz doivent faire paour. Et ne voyez-vous pas bien le regret que ceste pauvre damoiselle avoyt de sa sottise ? Car, puis qu'elle embrassoyt le corps mort (chose repugnante à nature), elle n'eust point refusé le corps vivant, s'il eust usé d'aussi grande audace qu'il feit de pitié en mourant. — Toutesfoys, dist Oisille, si monstra bien le gentil homme l'honneste amityé qu'il luy portoit, dont il sera à jamais louable devant tout le monde ; car trouver chasteté en un

cueur amoureux, c'est chose plus divine que humaine. — Ma dame, dit Saffredent, pour confirmer le dire de Hircan, auquel je me tiens, je vous supplye croire que Fortune ayde aux audacieux, et qu'il n'y a homme, s'il est aymé d'une dame (mais qu'il le sçache poursuivre saigement et affectionnement), qu'à la fin n'en ait tout ce qu'il demande ou partye; mais l'ignorance et la folle craincte faict perdre aux hommes beaucoup de bonnes advantures, et fondent leur perte sur la vertu de leur amye, laquelle n'ont jamais experimentée du bout du doigt seullement; car oncques place bien assaillye ne fust, qu'elle ne fust prinse. — Mais, dist Parlamente, je m'esbahys de vous deux comme vous osez tenir telz propos! Celles que vous avez aymées ne vous sont gueres tenues, ou vostre adresse a esté en si meschant lieu que vous estimez les femmes toutes pareilles? — Ma dame, dist Saffredent, quant est de moy, je suis si malheureux que je n'ay de quoy me vanter; mais si ne puis-je tant attribuer mon malheur à la vertu des dames que à la faulte de n'avoir assez saigement entreprins ou bien prudemment conduict mon affaire; et n'allegue pour tous docteurs, que la vielle du *Roman de la Rose*, laquelle dit :

> Nous sommes faictz, beaulx fils, sans doubtes,
> Toutes pour tous, et tous pour toutes.

Parquoy je ne croiray jamais que, si l'amour est une fois au cueur d'une femme, l'homme n'en ait bonne yssue, s'il ne tient à sa besterie. » Parlamente dit : « Et si je vous en nommois une, bien aimante, bien requise, pressée et importunée, et toutesfoys femme de bien, victorieuse de son cueur, de son corps, d'a-

mour et de son amy, advoueriez-vous que la chose veritable seroyt possible? — Vrayment, dist-il, ouy. — Lors, dist Parlamente, vous seriez tous de dure foy, si vous ne croyez cest exemple ». Dagoucin luy dist : « Ma dame, puis que j'ay prouvé par exemple l'amour vertueuse d'un gentil homme jusques à la mort, je vous supplie, si vous en sçavez quelqu'une autant à l'honneur de quelque dame, que vous la nous veullez dire pour la fin de ceste Journée; et ne craignez point à parler longuement, car il y a encores assez de temps pour dire beaucoup de bonnes choses. — Et puis que le dernier reste m'est donné, dist Parlamente, je ne vous tiendray point longuement en parolles; car mon histoire est si belle et si veritable, qu'il me tarde que vous la sachiez comme moy. Et, combien que je ne l'aye veue, si m'a-elle esté racomptée par ung de mes plus grands et entiers amys, à la louange de l'homme du monde qu'il avoyt le plus aymé. Et me conjura que, si jamais je venois à la racompter, je voulusse changer le nom des personnes; parquoy tout cela est veritable, horsmis les noms, les lieux et le pays. »

DIXIESME NOUVELLE

Floride, après le decès de son mary, et avoir vertueusement resisté à Amadour, qui l'avoit pressée de son honneur jusques au bout, s'en alla rendre religieuse au monastere de Jesus.

En la comté d'Arande en Arragon, y avoit une dame qui, en sa grande jeunesse, demeura vefve du comte d'Arande avecq ung fils et une fille, laquelle fille se nommoit Floride. La dicte dame meyt peine de nourrir ses enfants en toutes les vertuz et honestetez qui appartiennent à seigneurs et gentilz hommes; en sorte que sa maison eut le bruict d'une des honnorables qui fust point en toutes les Espaignes. Elle alloyt souvent à Tollette, où se tenoit le roi d'Espaigne; et quand elle venoyt à Sarragosse, qui estoit près de sa maison, demoroit longuement avecq la Royne et à la cour, où elle estoit autant estimée que dame pourroit estre. Une fois, allant devers le Roy, selon sa coustume, lequel estoit à Sarragosse, en son chasteau de la Jasserye, ceste dame passa par ung villaige qui estoit au viceroy de Cathaloigne, lequel ne bougeoyt point de dessus la frontiere de Parpignan, à cause des grandes guerres qui estoient entre les Roys de France et d'Espaigne; mais, à ceste heure là, y estoit la paix, en sorte que le viceroy avec tous les cappitaines estoient venuz faire la reverence au Roy. Sçachant ce viceroy que la comtesse d'Arande passoit par sa terre, alla au devant d'elle, tant pour l'amitié ancienne qu'il luy portoit que pour l'honorer comme parente du Roy. Or, il avoit en

sa compaignie plusieurs honnestes gentilz hommes qui, par la frequentation de longues guerres, avoient acquis tant d'honneur et bon bruict, que chascun qui les pouvoit veoir et hanter se tenoit heureux. Et, entre les autres, y en avoit ung nommé Amadour, lequel, combien qu'il n'eust que dix huict ou dix neuf ans, si avoit-il la grace tant asseurée et le sens si bon, que on l'eust jugé entre mil digne de gouverner une chose publique. Il est vray que ce bon sens là estoit accompaigné d'une si grande et naïfve beaulté, qu'il n'y avoyt oeil qui ne se tint contant de le regarder; et si la beaulté estoit tant exquise, la parolle la suyvoit de si près que l'on ne sçavoit à qui donner l'honneur, ou à la grace, ou à la beaulté, ou au bien parler. Mais ce qui le faisoit encores plus estimer, c'estoit sa grande hardiesse, dont le bruict n'estoit empesché pour sa jeunesse; car en tant de lieux avoit deja monstré ce qu'il sçavoit faire, que non seulement les Espaignes, mais la France et l'Italie estimoient grandement ses vertuz, pource que, à toutes les guerres qui avoyent esté, il ne se estoit point espargné; et, quand son païs estoit en repos, il alloit chercher la guerre aux lieux estranges, où il estoit aymé et estimé d'amis et d'ennemis.

Ce gentil homme, pour l'amour de son cappitaine, se trouva en ceste terre où estoit arrivée la comtesse d'Arande; et, en regardant la beaulté et bonne grace de sa fille Floride, qui, pour l'heure, n'avoit que douze ans, se pensa en luy-mesme que c'estoit bien la plus honneste personne qu'il avoyt jamais veue, et que, s'il povoit avoir sa bonne grace, il en seroit plus satisfaict que de tous les biens et plaisirs qu'il pourroit avoir d'une autre. Et, après l'avoir longuement regardée, se

delibera de l'aymer, quelque impossibilité que la raison luy meist au devant, tant pour la maison dont elle estoit, que pour l'aage, qui ne povoit encores entendre telz propos. Mais contre ceste craincte se fortisfioit d'une bonne esperance, se promectant à luy-mesmes que le temps et la patience apporteroient heureuse fin à ses labeurs. Et, dès ce temps, l'amour gentil qui, sans autre occasion que par sa force mesme, estoit entré dans le cueur d'Amadour, luy promist de luy donner toute faveur et moyen pour y atteindre. Et, pour parvenir à la plus grande dificulté, qui estoit la loingtaineté du païs où il demouroit, et le peu d'occasion qu'il avoit de reveoir Floride, se pensa de se marier, contre la deliberation qu'il avoit faicte avecq les dames de Barselonne et de Parpignan, où il avoit tel crédit que peu ou riens luy estoit refusé; et avoit tellement hanté ceste frontiere, à cause des guerres, qu'il sembloit mieulx Cathelan que Castillan, combien qu'il fust natif d'auprès de Tollette, d'une maison riche et honorable; mais, à cause qu'il estoit puisné, n'avoit rien de son patrimoine. Si est-ce qu'amour et fortune, le voyans delaissé de ses parens, delibererent d'en faire leur chef d'euvre, et luy donnerent, par le moyen de la vertu, ce que les lois du païs luy refusoient. Il estoit fort adonné en l'estat de la guerre, et tant aymé de tous seigneurs et princes, qu'il refusoit plus souvent leurs biens, qu'il n'avoit soulcy de leur en demander.

La comtesse dont je vous parle arriva aussi en Sarragosse, et fut tres bien receue du Roy et de toute sa court. Le gouverneur de Cathaloigne la venoit souvent visiter, et Amadour n'avoit garde de faillir à l'accom-

paigner, pour avoir seulement le plaisir de regarder Floride, car il n'avoit nul moyen de parler à elle. Et, pour se donner à congnoistre en telle compaignie, s'adressa à la fille d'un viel chevalier voisin de sa maison, nommée Avanturade, laquelle avoit avecq Floride tellement conversé, qu'elle sçavoit tout ce qui estoit caché en son cueur. Amadour, tant pour l'honnesteté qu'il trouva en elle que pour ce qu'elle avoit trois mille ducats de rente en mariage, delibera de l'entretenir comme celuy qui la vouloit espouser. A quoy voluntiers elle presta l'oreille; et, pour ce qu'il estoit pauvre et le pere de la damoiselle riche, pensa que jamais il ne s'accorderoit à ce mariage, sinon par le moyen de la comtesse d'Arande. Dont s'adressa à madame Floride et luy dist : « Ma dame, vous voyez ce gentil homme castillan qui souvent parle à moy; je croy que toute sa pretente n'est que de m'avoir en mariage. Vous sçavez quel pere j'ay, lequel jamais ne s'y consentira, si, par la comtesse et par vous, il n'en est bien fort prié. » Floride, qui aymoit la damoiselle comme elle-mesme, l'asseura de prendre ceste affaire à cueur comme son bien propre. Et feit tant Avanturade, qu'elle lui presenta Amadour, lequel, luy baisant la main, cuyda s'esvanouyr d'aise; là où il estoit estimé le mieulx parlant qui fust en Espaigne, devint muet devant Floride, dont elle fust fort estonnée; car, combien qu'elle n'eust que douze ans, si avoit-elle desja bien entendu qu'il n'y avoit homme en l'Espaigne mieulx disant ce qu'il vouloit et de meilleure grace. Et, voyant qu'il ne luy tenoit nul propos, commença à luy dire : « La renommée que vous avez, seigneur Amadour, par toutes les Espaignes, est telle, qu'elle

vous rend congneu en toute ceste compagnie, et donne desir à ceulx qui vous congnoissent de s'employer à vous faire plaisir; parquoy, si en quelque endroict je vous en puis faire, vous me y pouvez emploier. » Amadour, qui regardoit la beaulté de sa dame, estoit si tresravy, que à peine luy peut-il dire grand mercy; et, combien que Floride s'estonnast de le veoir sans response, si est-ce qu'elle l'attribua plustost à quelque sottise, que à la force d'amour, et passa oultre, sans parler davantaige.

Amadour, cognoissant la vertu qui en si grande jeunesse commençoit à se monstrer en Floride, dist à celle qu'il vouloit espouser : « Ne vous esmerveillez point si j'ay perdu la parole devant madame Floride; car les vertus et la saige parolle qui sont cachez sous ceste grande jeunesse m'ont tellement estonné, que je ne luy ay sceu que dire. Mais je vous prie, Avanturade, comme celle qui sçavez ses secrets, me dire s'il est possible que en ceste court elle n'ayt tous les cueurs des gentils hommes; car ceulx qui la congnoistront, et ne l'aymeront, sont pierres ou bestes. » Avanturade, qui desja aymoit Amadour plus que tous les hommes du monde, ne luy voulut rien celer, et luy dist que madame Floride estoit aymée de tout le monde; mais, à cause de la coustume du pays, peu de gens parloient à elle; et n'en avoit point encores veu nul qui en feist grant semblant, sinon deux princes d'Espaigne, qui desiroient l'espouser, l'un desquels estoit le fils de l'Infant Fortuné, l'aultre estoit le jeune duc de Cardonne. « Je vous prie, dist Amadour, dictes-moy lequel vous pensez qu'elle ayme le mieulx? — Elle est si saige, dist Avanturade, que pour riens ne confesseroit avoir autre

volunté que celle de sa mere; toutesfois, à ce que nous en pouvons juger, elle ayme trop mieulx le filz de l'Infant Fortuné, que le jeune duc de Cardonne. Mais sa mere, pour l'avoir plus près d'elle, l'aimeroit mieulx à Cardonne. Et je vous tiens homme de si bon jugement, que, si vous vouliez, dès aujourd'hui, vous en pourriez juger la verité; car le filz de l'Infant Fortuné est nourry en ceste court, qui est un des plus beaulx et parfaicts jeunes princes qui soit en le chrestienté. Et si le mariaige se faisoyt, par l'opinion d'entre nous filles, il seroit asseuré d'avoir madame Floride, pour veoir ensemble le plus beau couple de toute l'Espaigne. Il fault que vous entendiez que, combien qu'ilz soient tous deux jeunes, elle de douze, et luy de quinze ans, si a-il desja trois ans que l'amour est commencée; et, si vous voulez avoir la bonne grace d'elle, je vous conseille de vous faire amy et serviteur de luy.

Amadour fut fort ayse de veoir que sa dame aymoit quelque chose, esperant qu'à la longue il gagneroit le lieu, non de mary, mais de serviteur; car il ne craingnoit, en sa vertu, sinon qu'elle ne voulsist aymer. Et après ces propos, s'en alla Amadour hanter le filz de l'Infant Fortuné, duquel il eut aysement la bonne grace; car tous les passetems que le jeune prince aymoit, Amadour les sçavoit faire; et sur tout estoit fort adroict à manier les chevaulx, et s'aider de toutes sortes d'armes, et à tous les passetemps et jeux qu'un jeune homme doibt sçavoir. La guerre recommença en Languedoc, et fallut qu'Amadour retournast avec le gouverneur; ce qui ne fut sans grand regret, car il n'y avoit moyen par lequel il peust retourner en lieu où il peust veoir Floride; et pour ceste occasion, à son

partement, parla à ung sien frere, qui estoit majordome de la Royne d'Espaigne, et luy dist le bon party, qu'il avoit trouvé en la maison de la comtesse d'Arande, de la damoiselle Avanturade, luy priant que en son absence feist tout son possible que le mariaige vint à execution, et qu'il y employast le credit de la Royne, et du Roy, et de tous ses amys. Le gentil homme qui aymoit son frere, tant pour le lignaige que pour ses grandes vertus, luy promist y faire son debvoir; ce qu'il feit; en sorte que le pere, vieulx et avaritieux, oblia son naturel pour regarder les vertus d'Amadour, lesquelles la comtesse d'Arande, et sur toutes la belle Floride, lui paingnoient devant les oeilz; pareillement le jeune comte d'Arande, qui commençoit à croistre, et, en croissant, à aymer les gens vertueux. Quand le mariaige fut accordé entre les parens, le majordome de la Royne envoya querir son frere, tandis que les trefves duroient entre les deux Roys.

Durant ce temps, le Roy d'Espaigne se retira à Maric, pour eviter le maulvais air qui estoit en plusieurs lieux; et, par l'advis de ceulx de son conseil, à la requeste aussi de la comtesse d'Arande, feit le mariaige de l'heritiere duchesse de Medinaceli avec le petit comte d'Arande, tant pour le bien et union de leur maison, que pour l'amour qu'il portoit à la comtesse d'Arande; et voulut faire les nopces au chasteau de Madric. A ces nopces se trouva Amadour, qui poursuivit si bien les siennes qu'il espousa celle dont il estoit plus aymé qu'il n'y avoit d'affection, sinon d'autant que ce mariage luy estoit tres heureuse couverture et moyen de hanter le lieu où son esperit demoroit incessamment. Après qu'il fut maryé, print telle hardiesse et

privaulté en la maison de la comtesse d'Arande, que l'on ne gardoit de luy non plus que d'une femme. Et combien que à l'heure il n'eust que vingt deux ans, si estoit si saige que la comtesse d'Arande luy communicquoyt toutes ses affaires, et commandoit à son fils de l'entretenir et croire ce qu'il leur conseilleroit. Ayant gaingné ce poinct-là de ceste grande estime, se conduisoit si sagement et froidement, que mesmes celle qu'il aymoit ne congnoissoit point son affection. Mais, pour l'amour de sa femme, qu'elle aymoit plus que nulle autre, elle estoit si privée de luy, qu'elle ne luy dissimuloit chose qu'elle pensast; et eut cest heur qu'elle luy declaira toute l'amour qu'elle portoit au filz de l'Infant Fortuné. Et luy, qui ne taschoit que à la gaingnier entierement, luy en parloyt incessamment; car il ne luy challoyt quel propos il luy tint, mais qu'il eut moyen de l'entretenir longuement. Il ne demoura point ung mois en la compagnye après ses nopces, qu'il fust contrainct de retourner à la guerre, où il demoura plus de deux ans, sans revenir veoir sa femme, laquelle se tenoyt tousjours où elle avoit esté nourrie.

Durant ce temps, luy escripvoit souvent Amadour; mais le plus de la lettre estoit des recommandations à Floride, qui, de son costé, ne falloit à luy en rendre, et mectoyt quelque bon mot de sa main en la lettre qu'Avanturade escripvoit, qui estoit l'occasion de rendre son mary très soigneux de luy rescrire. Mays, en tout cecy, ne congnoissoit riens Floride, sinon qu'elle l'aymoit comme si c'eust été son propre frere. Plusieurs fois alla et vint Amadour, en sorte qu'en cinq ans ne veid pas Floride deux mois durant; et toutesfois l'amour, en despit de l'esloignement et de la longueur de l'ab-

sence, ne laissoit pas de oroistre. Et advint qu'il feit un voiage pour venir veoir sa femme; et trouva la comtesse bien loing de la court, car le Roy d'Espaigne s'en estoit allé à l'Andalousie, et avoit mené avecq luy le jeune comte d'Arande, qui desja commençoit à porter les armes. La comtesse d'Arande s'estoit retirée en une maison de plaisance, qu'elle avoit sur la frontiere d'Arragon et de Navarre; et fut fort aise, quand elle veid revenir Amadour, lequel près de trois ans avoit esté absent. Il fut bien venu d'un chascun, et commanda la comtesse qu'il fust bien traicté comme son propre filz. Tandis qu'il fut avecq elle, elle luy communiqua toutes les affaires de sa maison, et en remettoit la plus part à son oppinion; et gaigna ung si grand credit en ceste maison, que, en tous les lieux où il vouloit venir, on luy ouvroit tousjours la porte, estimant sa preud'hommie si grande, que l'on se fioit en luy de toutes choses comme ung sainct ou ung ange. Floride, pour l'amitié qu'elle portoit à sa femme Avanturade et à luy, le cherchoit en tous lieux où elle le voioyt; et ne se doubtoit en riens de son intention : parquoy elle ne se gardoit de nulle contenance, pour ce que son cueur ne souffroyt nulle passion, sinon qu'elle sentoit ung très grand contentement, quand elle estoit auprès de luy, mais aultre chose n'y pensoit. Amadour, pour eviter le jugement de ceulx qui ont expérimenté la difference du regard des amans au pris des aultres, fut en grande peyne. Car quant Floride venoit parler à luy priveement, comme celle qui n'y pensoit en nul mal, le feu caché en son cueur le brusloyt si fort qu'il ne pouvoit empescher que la couleur ne luy montast au visaige, et que les estincelles

saillissent par ses oeilz. Et à fin que, par frequentation, nul ne s'en peust apparcevoir, se meit à entretenir une fort belle dame, nommée Poline, femme qui en son temps fut estimée si belle, que peu d'hommes qui la veoyent eschappoient de ses lyens. Ceste Poline, ayant entendu comme Amadour avoit mené l'amour à Barselonne et à Parpignan, en sorte qu'il estoit aimé des plus belles et honnestes dames du païs, et, sur toutes, d'une comtesse de Palamos, que l'on estimoit la première en beauté de toutes les dames d'Espaigne et de plusieurs aultres, luy dist qu'elle avoit grande pitié de luy, veu qu'après tant de bonnes fortunes, il avoit espousé une femme si layde que la sienne. Amadour, entendant bien par ces parolles qu'elle avoyt envye de remedier à sa necessité, luy en tint les meilleurs propos qu'il fut possible, pensant que, en luy faisant accroire ung mensonge, il luy couvriroit une vérité. Mais elle, fine, experimentée en amour, ne se contenta de parolles; toutesfois, sentant très bien que son cueur n'estoit satisfaict de cest amour, se doubta qu'il la voulsist faire servir de couverture, et, pour ceste occasion, le regardoit de si près qu'elle avoit tousjours le regard à ses oeilz, qui sçavoyent si bien faindre qu'elle ne pouvoit juger que par bien obscur soupson; mais ce n'estoit sans grande peine au gentilhomme, auquel Floride, ignorant toutes ces malices, s'adressoit souvent devant Poline si priveement qu'il avoit une merveilleuse peine à contraindre son regard contre son cueur; et, pour eviter qu'il n'en vint inconvénient, un jour, parlant à Floride, appuyé sur une fenestre, luy tint tels propos : « M'amye, je vous supplie me conseiller lequel vault mieulx parler ou

morir? » Floride luy respondit promptement : « Je conseilleray tousjours à mes amis de parler, et non de morir; car il y a peu de paroles qui ne se puissent amander, mais la vie perdue ne se peult recouvrer. — Vous me promectrez doncques, dist Amadour, que vous ne serez non seulement marrye des propos que je vous veulx dire, mais estonnée jusques à temps que vous entendiez la fin? » Elle lui respondit : « Dictes ce qu'il vous plaira; car, si vous m'estonnez, nul autre ne m'asseurera. » Il commença à luy dire : « Ma dame, je ne vous ay encores voulu dire la très grande affection que je vous porte, pour deux raisons : l'une, que j'entendois par long service vous en donner l'expérience; l'aultre, que je doubtois que vous estimissiez gloire en moy, qui suis ung simple gentil homme, de m'adresser en lieu qu'il ne m'appartient de regarder. Et encores, quant je serois prince comme vous, la loyaulté de vostre cueur ne permectroyt que ung aultre que celluy qui en a prins la possession, filz de l'Infant Fortuné, vous tienne propos d'amityé. Mais, ma dame, tout ainsy que la nécessité en une forte guerre contrainct faire le degast de son propre bien, et ruiner le bled en herbe, de paour que l'ennemy n'en puisse faire son proffict, ainsi prens-je le hazard de advancer le fruict que avecque le temps j'esperois cueillir, pour garder que les ennemis de vous et de moy n'en peussent faire leur proffit à vostre dommaige. Entendez, ma dame, que, des l'heure de vostre grande jeunesse, je me suis tellement dedié à vostre service, que je n'ay cessé chercher les moyens pour acquerir vostre bonne grace; et, pour ceste occasion seulle, me suis marié à celle que je pensois que vous aimiez le mieulx. Et sça-

chant l'amour que vous portiez au filz de l'Infant Fortuné, ay mis peine de le servir et hanter comme vous sçavez; et tout ce que j'ay pensé vous plaire, je l'ay cherché de tout mon pouvoir. Vous voyez que j'ay acquis la grace de la comtesse vostre mère, et du comte vostre frère et de tous ceulx que vous aymez, tellement que je suys en ceste maison tenu non comme serviteur, mais comme enffant; et tout le travail que j'ay prins il y a cinq ans, n'a esté que pour vivre toute ma vie avecq vous. Entendez, ma dame, que je ne suis point de ceulx qui prétendent par ce moyen avoir de vous ne bien ne plaisir aultre que vertueux. Je sçay que je ne vous puis espouser; et, quand je le pourrois, je ne le vouldrois, contre l'amour que vous portez à celluy que je desire vous veoir pour mary. Et, aussy, de vous aimer d'une amour vicieuse, comme ceulx qui esperent de leur long service une recompense au deshonneur des dames, je suis si loing de ceste affection, que j'aimerois mieulx vous veoir morte, que de vous sçavoir moins digne d'estre aymée, et que la vertu fust amoindrie en vous, pour quelque plaisir qui m'en sceult advenir. Je ne pretends, pour la fin et recompense de mon service, que une chose : c'est que vous me voulliez estre maistresse si loyalle que jamais vous ne m'esloigniez de vostre bonne grace, que vous me continuiez au degré où je suis, vous fiant en moy plus qu'en nul aultre, prenant ceste seurté de moy, que, si, pour vostre honneur ou chose qui vous touchast, vous avez besoing de la vie d'un gentil homme, la mienne y sera de très bon cueur employée, et en pouvez faire estat. Pareillement, que toutes les choses honnestes et vertueuses que je feray seront faictes seullement pour

l'amour de vous. Et, si j'ay faict, pour dames moindres que vous, chose dont on ayt faict estime, soiez seure que, pour une telle maistresse, mes entreprinses croistront de telle sorte que les choses que je trouvois impossibles me seront très facilles. Mais, si vous ne m'acceptez pour du tout vostre, je delibere de laisser les armes, et renoncer à la vertu qui ne m'aura secouru à mon besoing. Parquoy, ma dame, je vous supplie que ma juste requeste me soyt octroyée, puisque vostre honneur et conscience ne me la peuvent refuser. »

La jeune dame, oyant ung propos non accoustumé, commença à changer de couleur et baisser les oeils comme femme estonnée. Toutesfoys, elle, qui estoit saige, luy dist : « Puis que ainsy est, Amadour, que vous demandez de moy ce que vous en avez, pourquoy est-ce que vous me faictes une si grande et longue harangue? J'ay si grand paour que, soubz voz honnestes propos, il y ayt quelque malice cachée pour decepvoir l'ignorance joincte à ma jeunesse, que je suis en grande perplexité de vous respondre. Car, de refuser l'honneste amytyé que vous m'offrez, je ferois le contraire de ce que j'ay faict jusques icy, que je me suis plus fiée en vous, que en tous les hommes du monde. Ma conscience ny mon honneur ne contreviennent point à vostre demande, ny l'amour que je porte au filz de l'Infant Fortuné; car elle est fondée sur mariaige, où vous ne prétendez rien. Je ne sçaiche chose qui me doibve empescher de faire response selon vostre desir, sinon une craincte que j'ay en mon cueur, fondée sur le peu d'occasion que vous avez de me tenir telz propos; car, si vous avez ce que vous demandez, qui vous contrainct d'en parler si affectionnement? » Amadour, qui n'estoit

sans response, luy dist : « Ma dame, vous parlez très prudemment, et me faictes tant d'honneur de la fiance que vous dictes avoir en moy, que, si je ne me contente d'un tel bien, je suis indigne de tous les autres. Mais entendez, ma dame, que celuy qui veult bastir ung édifice perpetuel, il doibt regarder à prendre ung seur et ferme fondement : parquoy, moy, qui desire perpetuellement demorer en vostre service, je doibs regarder non seullement les moyens pour me tenir près de vous, mais empescher qu'on ne puisse congnoistre la très grande affection que je vous porte; car, combien qu'elle soit tant honneste qu'elle se puisse prescher partout, si est-ce que ceulx qui ignorent le cueur des amants ont souvent jugé contre vérité. Et de cela vient autant mauvais bruict, que si les effects estoient meschans. Ce qui me faict dire cecy, et ce qui m'a faict advancer de le vous declairer, c'est Poline, laquelle a prins un si grand soupson sur moy, sentant bien en son cueur que je ne la puis aymer, qu'elle ne faict en tous lieux que espier ma contenance. Et quand vous venez parler à moy devant elle si priveement, j'ay si grand paour de faire quelque signe où elle fonde jugement, que je tumbe en inconvénient dont je me veulz garder; en sorte que j'ay pensé vous supplier que, devant elle et devant celles que vous congnoissez aussi malitieuses, ne veniez parler à moy ainsy soubdainement; car j'aymerois mieulx estre mort, que creature vivante en eust la congnoissance. Et n'eust esté l'amour que j'ai à vostre honneur, je n'avois point proposé de vous tenir ces propos, d'autant que je me tiens assez heureux de l'amour et fiance que vous me portez, où je ne demande rien davantaige que perseverance. »

Floride, tant contente qu'elle n'en pouvoit plus porter, commença à sentir en son cueur quelque chose plus qu'elle n'avoit accoustumé; et, voyant les honnestes raisons qu'il luy alleguoit, luy dist que la vertu et honnesteté respondroient pour elle, et lui accordoit ce qu'il demandoit. Dont si Amadour fut joyeulx, nul qui aime ne le peut doubter. Mais Floride creut trop plus son conseil qu'il ne vouloit; car elle, qui estoyt craintifve non seulement devant Poline, mais en tous aultres lieux, commencea à ne le chercher pas, comme elle avoit accoustumé; et, en cest esloignement, trouva mauvais la grande frequentation qu'Amadour avoit avec Poline, laquelle elle voyoit tant belle qu'elle ne pouvoit croyre qu'il ne l'aimast. Et, pour passer sa grande tristesse, entretenoit tousjours Avanturade, laquelle commençoit fort à estre jalouse de son mary et de Poline; et s'en plaignoit souvent à Floride, qui la consoloit le mieulx qu'il luy estoit possible, comme celle qui estoit frappée d'une mesme peste. Amadour s'apparceut bien tost de la contenance de Floride, et non seulement pensa qu'elle s'esloignoit de luy par son conseil, mais qu'il y avoit quelque fascheuse oppinion meslée. Et ung jour, venant de vespres d'un monastere, luy dist : « Ma dame, quelle contenance me faictes-vous ? — Telle que je pense que vous la voulez, respondit Floride. » A l'heure, soupsonnant la verité, pour sçavoir s'il estoit vray, va dire : « Ma dame, j'ay tant faict par mes journées, que Poline n'a plus d'opinion de vous. » Elle luy respondit : « Vous ne sçauriez mieux faire, et pour vous et pour moy; car, en faisant plaisir à vous-mesme, vous me faites honneur. » Amadour estima, par ceste parole, qu'elle estimoit qu'il prenoit plaisir à parler à

Poline, dont il fut desesperé qu'il ne se peut tenir de luy dire en collere : « Ha! ma dame, c'est bien tost commencé de tormenter ung serviteur, et le lapider de bonne heure; car je ne pense point avoir porté peine qui m'ait esté plus ennuyeuse que la contraincte de parler à celle que je n'ayme point. Et puis que ce que je faiz pour vostre service est prins de vous en aultre part, je ne parleray jamais à elle; et en advienne ce qu'il en pourra advenir! Et à fin de dissimuller mon courroux, comme j'ay faict mon contentement, je m'en voys en quelque lieu icy auprès, en actendant que vostre fantaisie soit passée. Mais j'espere que là j'auray quelques nouvelles de mon cappitaine de retourner à la guerre, où je demoreray si long temps, que vous congnoistrez que aultre chose que vous ne me tient en ce lieu. » Et, en ce disant, sans actendre aultre responce d'elle, partit incontinant. Floride demora tant ennuyée et triste, qu'il n'estoit possible de plus. Et commença l'amour, poulsé de son contraire, à monstrer sa tres grande force, tellement que elle, congnoissant son tort, escripvoit incessamment à Amadour, le priant de vouloir retourner; ce qu'il feit apres quelques jours, que sa grande collere lui estoit diminuée.

Je ne sçaurois entreprendre de vous compter par le menu les propos qu'ilz eurent pour rompre ceste jalousie. Toutesfoys, il gaingna la bataille, tant qu'elle luy promist que jamais elle ne croyroit non seullement qu'il aimast Poline, mais qu'elle seroit toute asseurée que ce luy estoit ung martire trop importable de parler à elle ou à aultre, sinon pour luy faire service.

Après que l'amour eust vaincu ce premier soupson, et que les deux amans commencerent à prandre plus

de plàisir que jamais à parler ensemble, les nouvelles vindrent que le Roy d'Espaigne envoyoit toute son armée à Saulce. Parquoy, celuy qui avoit accoustumé d'estre le premier, n'avoit garde de faillir à pourchasser son honneur; mais il est vray que c'estoyt avecq ung aultre regret, qu'il n'avoyt accoustumé, tant de perdre son plaisir, qu'il avoit paour de trouver mutation à son retour, pource qu'il voyoit Floride pourchassée de grands princes et seigneurs, et desjà parvenue à l'aage de quinze ou seize ans; parquoy pensa que, si elle estoit en son absence mariée, il n'auroit plus occasion de la veoir, sinon que la comtesse d'Arande luy donnast Avanturade, sa femme, pour compaignye. Et mena si bien son affaire envers ses amis, que la comtesse et Floride luy promirent que, en quelque lieu qu'elle fust mariée, sa femme Avanturade yroit. Et combien qu'il fust question de marier Floride en Portugal, si estoit-il deliberé qu'elle ne l'abandonneroit jamais; et, sur ceste asseurance, non sans ung regret indicible, s'en partit Amadour, et laissa sa femme avecq la comtesse. Quand Floride se vid seule, après le departement de son bon serviteur, elle se meit à faire toutes choses si bonnes et vertueuses, qu'elle esperoit par cela actaindre le bruict des plus parfaictes dames, et d'estre reputée digne d'avoir ung tel serviteur que Amadour. Lequel, estant arrivé à Barselonne, fut festoyé des dames comme il avoyt accoustumé; mais elles le trouverent tant changé, qu'elles n'eussent jamais pensé que mariage eust telle puissance sur ung homme comme il avoit sur luy; car il sembloit qu'il se faschoit de veoir les choses que austresfois il avoyt désirées; et mesme la comtesse de Palamos, qu'il avoyt tant aymée, ne sceut trouver

moyen de le faire aller seullement jusques à son logis. Amadour arresta à Barcelonne le moins qu'il luy fut possible, comme celuy à qui l'heure tardoit d'estre au lieu où l'on n'esperoit que luy. Et quand il fut arrivé à Saulce, commença la guerre grande et cruelle entre les deux Roys, laquelle ne suis deliberée de racompter, ne aussi les beaulx faicts que feit Amadour, car mon compte seroit assez long pour employer toute une journée. Mais sçachez qu'il emportoit le bruict par dessus tous ses compaignons. Le duc de Nageres arriva à Parpignan, ayant charge de deux-mil hommes; et pria Amadour d'estre son lieutenant, lequel avecq ceste bande feit tant bien son debvoir, que l'on n'oyoit en toutes les escarmouches crier que *Nageres!*

Or, advint que le Roy de Thunis, qui de long temps faisoit la guerre aux Espaignols, entendant comme les Roys de France et d'Espaigne faisoient la guerre l'un contre l'autre sur les frontieres de Parpignan et Narbonne, se pensa que en meilleure saison ne pourroit-il faire desplaisir au Roy d'Espaigne, et envoya un grand nombre de fustes et autres vaisseaux, pour piller et destruire tout ce qu'ils pouroient trouver mal gardé sur les frontieres d'Espaigne. Ceulx de Barselonne, voyant passer devant eulx une grande quantité de voiles, en advertirent le vice roy, qui estoit à Saulce, lequel incontinant envoya le duc de Nageres à Palamos. Et quand les Maures veirent que le lieu estoit si bien gardé, faingnirent de passer oultre; mais, sur l'heure de minuict, retournerent, et meirent tant de gens en terre, que le duc de Nageres, surprins de ses ennemis, fut emmené prisonnier. Amadour, qui estoit fort vigillant, entendit le bruict, assembla incontinant le plus grand

nombre qu'il peut de ses gens, et se defendit si bien que la force de ses ennemis fut long temps sans luy pouvoir nuyre. Mais, à la fin, sçachant que le duc de Nageres estoit prins, et que les Turcs estoient deliberez de mettre le feu à Palamos, et le brusler en la maison qu'il tenoit forte contre eulx, ayma mieulx se rendre que d'estre cause de la perdition des gens de bien qui estoient en sa compaignie; et aussi que, se mectant à rançon, esperoit encore reveoir Floride. A l'heure, se rendit à un Turc, nommé Dorlin, gouverneur du Roy de Thunis, lequel le mena à son maistre, où il fut le très bien receu et encores mieux gardé; car il pensoit bien, l'ayant entre ses mains, avoir l'Achilles de toutes les Espaignes.

Ainsi demoura Amadour près de deux ans au service du Roy de Thunis. Les nouvelles vindrent en Espaigne de ceste prinse, dont les parens du duc de Nageres feirent un grand dueil; mais ceulx qui aimoient l'honneur du pays estimerent plus grande la perte de Amadour. Le bruict en vint dans la maison de la comtesse d'Arande, où pour l'heure estoit la pauvre Avanturade griefvement malade. La comtesse, qui se doubtoit bien fort de l'affection que Amadour portoit à sa fille, laquelle elle souffroit et dissimuloit pour les vertuz qu'elle congnoissoit en luy, appela sa fille à part et luy dist les piteuses nouvelles. Floride, qui sçavoit bien dissimuler, luy dist que c'estoit grande perte pour toute leur maison, et que surtout elle avoit pitié de sa pauvre femme, veu mesmement la maladie où elle estoit. Mais, voyant sa mere pleurer très fort, laissa aller quelques larmes pour luy tenir compaignie, de paour que, par trop feindre, sa faincte ne fust descouverte. Depuis ceste

heure-là, la comtesse luy en parloit souvent, mais jamais ne sceut tirer de sa contenance chose où elle peut asseoir jugement. Je laisseray à dire les voiages, prieres, oraisons et jeusnes, que faisoyt ordinairement Floride pour le salut de Amadour; lequel, incontinant qu'il fut à Thunis, ne faillit d'envoyer de ses nouvelles à ses amis, et, par homme fort seur, advertir Floride qu'il estoit en bonne santé et espoir de la reveoir : qui fut à la pauvre dame le seul moyen de soustenir son ennuy. Et ne doubtez, puisqu'il luy estoit permis d'escrire, qu'elle s'en acquita si diligemment, que Amadour n'eut point faulte de la consolation de ses lettres et epistres.

Et fut mandée la comtesse d'Arande, pour aller à Sarragosse, où le Roy estoit arrivé; et là se trouva le jeune duc de Cardonne, qui feit poursuicte si grande envers le Roy et la Royne, qu'ils prierent la comtesse de faire le mariaige de luy et de sa fille. La comtesse, comme celle qui en riens ne leur voulloit desobeir, l'accorda, estimant qu'en sa fille, qui estoit si jeune, n'y avoit volunté que la sienne. Quand tout l'accord fut faict, elle dist à sa fille, comme elle luy avoit choisy le party qui luy sembloit le plus necessaire. La fille, sçachant que en une chose faicte ne falloyt point de conseil, luy dist que Dieu fust loué de tout; et, voyant sa mere si estrange envers elle, ayma mieulx lui obeir, que d'avoir pitié de soy mesmes. Et, pour la resjouyr de tant de malheurs, entendit que l'Infant Fortuné estoit malade à la mort; mais jamais, devant sa mere ne nul autre, n'en feit ung seul semblant, et se contraingnit si fort, que les larmes, par force retirées en son cueur, feirent sortir le sang par le nez en telle abon-

dance, que la vie fut en dangier de s'en aller quant et quant; et, pour la restaurer, espouza celuy qu'elle eut voluntiers changé à la mort. Après les nopces faictes, s'en alla Floride avecq son mary en la duché de Cardonne, et mena avecq elle Avanturade, à laquelle elle faisoit privement ses complainctes, tant de la rigueur que sa mere luy avoit tenue, que du regret d'avoir perdu le filz de l'Infant Fortuné; mais du regret d'Amadour, ne luy en parloit que par maniere de la consoler. Ceste jeune dame doncques se delibera de mectre Dieu et l'honneur devant ses œilz, et dissimula si bien ses ennuyz, que jamais nul des siens ne s'apparceut que son mary luy despleut.

Ainsi passa ung long temps Floride, vivant d'une vie moins belle que la mort; ce qu'elle ne faillyt de mander à son serviteur Amadour, lequel, congnoissant son grand et honneste cueur, et l'amour qu'elle portoit au filz de l'Infant Fortuné, pensa qu'il estoit impossible qu'elle sceust vivre longuement, et la regretta comme celle qu'il tenoyt pis que morte. Ceste peyne augmenta celle qu'il avoit; et eust voulu demourer toute sa vie esclave comme il estoit, et que Floride eust eu ung mary selon son desir, oubliant son mal pour celluy qu'il sentoyt que portoyt s'amye. Et, pour ce qu'il entendit, par ung amy qu'il avoit acquis à la court du Roy de Thunis, que le Roy estoit deliberé de luy faire presenter le pal, ou qu'il eust à renoncer sa foy, pour l'envie qu'il avoit, s'il le pouvoit rendre bon Turc, de le tenir avecq luy, il feit tant avecq le maistre qui l'avoit prins, qu'il le laissa aller sur sa foy, le mettant à si grande rançon qu'il ne pensoit point que ung homme de si peu de biens la peust trouver. Et ainsy, sans en

parler au Roy, le laissa son maistre aller sur sa foy. Luy, venu à la court devers le Roy d'Espaigne, s'en partist bien tost pour aller chercher sa rançon à tous ses amys; et s'en alla tout droict à Barselonne, où le jeune duc de Cardonne, sa mere et Floride, estoient allez pour quelque affaire. Sa femme Avanturade, si tost qu'elle ouyt les nouvelles que son mary estoit revenu, le dist à Floride, laquelle s'en resjouyt comme pour l'amour d'elle. Mais, craingnant que la joye qu'elle avoyt de le veoir luy feit changer de visaige, et que ceulx qui ne la congnoissoient point en prinssent mauvaise opinion, se tint à une fenestre, pour le veoir venir de loing. Et, si tost qu'elle l'advisa, descendit par un escalier tant obscur que nul ne pouvoit congnoistre si elle changeoit de couleur; et ainsy, embrassant Amadour, le mena en sa chambre, et de là à sa belle mere, qui ne l'avoit jamais veu. Mais il n'y demoura point deux jours, qu'il se feit autant aymer dans leur maison, qu'il estoit en celle de la comtesse d'Arande.

Je vous laisseray à penser les propos que Floride et luy peurent avoir ensemble, et les complainctes qu'elle luy feit des maulx qu'elle avoit receuz en son absence. Après plusieurs larmes gectées du regrect qu'elle avoit, tant d'estre mariée contre son cueur, que d'avoir perdu celuy qu'elle aimoyt tant, lequel jamais n'esperoit de reveoir, se delibera de prendre sa consolation en l'amour et seurté qu'elle portoit à Amadour, et que toutesfois elle ne luy osoit declairer; mais, luy, qui s'en doubtoit bien, ne perdoit occasion ne temps pour luy faire congnoistre la grande amour qu'il luy portoit. Sur le point qu'elle étoit presque toute gaingnée de le recepvoir, non à serviteur, mais à seur et parfaict amy, arriva une

malheureuse fortune; car le Roy, pour quelque affaire d'importance, manda incontinant Amadour; dont sa femme eut si grand regret, que, en oyant ces nouvelles, elle s'esvanouit, et tumba d'un degré où elle estoit, dont elle se blessa si fort, que oncques puis n'en releva. Floride, qui, par ceste mort, perdoit toute consolation, feit tel dueil que peult faire celle qui se sent destituée de ses parens et amys. Mais encores le print plus mal en gré Amadour; car, d'un costé, il perdoit l'une des femmes de bien qui oncques fut, et de l'autre, le moyen de pouvoir jamais reveoir Floride; dont il tomba en telle tristesse, qu'il cuida soubdainement mourir. La vieille duchesse de Cardonne incessamment le visitoit, luy alleguant les raisons des philosophes, pour luy faire porter ceste mort patiemment. Mais rien ne servoyt; car, si la mort, d'un costé, le tourmentoit, l'amour, de l'aultre costé, augmentoit le martyre. Voiant Amadour que sa femme estoit enterrée, et que son maistre le mandoit, parquoy il n'avoit plus occasion de demourer, eut tel desespoir en son cueur, qu'il cuyda perdre l'entendement. Floride, qui, en le cuydant consoler, estoit sa desolation, fut toute une après disnée à luy tenir les plus honnestes propos qu'il luy fut possible, pour luy cuyder diminuer la grandeur de son dueil, l'asseurant qu'elle trouveroit moyen de le pouvoir veoir plus souvent qu'il ne cuydoit. Et, pour ce que le matin debvoit partir, et qu'il estoit si foible qu'il ne se pouvoit bouger de dessus son lict, la supplia de le venir veoir au soir, après que chascun y avoit esté; ce qu'elle luy promit, ignorant que l'extremité de l'amour ne congnoit nulle raison. Luy, que se voyoit du tout desespéré de jamais la pouvoir recepvoir, que si longuement l'avoit servie

et n'en avoit jamais eu nul autre traictement que vous avez oy, fut tant combattu de l'amour dissimulé et du desespoir qui luy monstroit tous les moyens de la hanter perduz, qu'il se delibera de jouer à quicte ou à double, pour du tout la perdre ou du tout la gaigner, et se payer en une heure du bien qu'il pensoit avoir merité. Il feit encourtiner son lict, de sorte que ceulx qui venoient à la chambre ne le povoient veoir, et se plaingnoit beaucoup plus que il n'avoit accoustumé, taut que tous ceulx de ceste maison ne pensoient pas que il deust vivre vingt quatre heures.

Après que chascun l'eust visité, au soir, Floride, à la requeste mesmes de son mary, y alla, espérant, pour le consoler, luy declarer son affection, et que du tout elle le vouloit aymer, ainsy que l'honneur le peult permettre. Et se vint seoir en une chaire qui estoit au chevet de son lict, et commença son reconfort par pleurer avecq luy. Amadour, la voyant remplie de tel regret, pensa que en ce grand tourment pourroit plus facilement venir à bout de son intention, et se leva de dessus son lict; dont Floride, pensant qu'il fust trop foible, le voulut engarder. Et se meit à deux genoulx devant elle, luy disant : « Faut-il que pour jamais je vous perde de veue? » Se laissa tumber entre ses bras, comme ung homme à qui force default. La pauvre Floride l'embrassa et le soustint longuement, faisant tout ce qui lui estoit possible pour le consoler; mais la medecine qu'elle luy bailloit, pour amander sa douleur, la luy rendoit beaucoup plus forte; car, en faisant le demy mort et sans parler, s'essaya à chercher ce que l'honneur des dames deffend. Quand Floride s'apparceut de sa mauvaise volunté, ne la pouvant croire, veu

les honnestes propos que tousjours luy avoit tenuz, luy demanda que c'estoit qu'il vouloit; mais Amadour, craignant d'ouyr sa response, qu'il sçavoit bien ne pouvoir estre que chaste et honneste, sans luy dire riens, poursuivyt, avec toute la force qu'il luy fut possible, ce qu'il cherchoit; dont Floride, bien estonnée, soupsonna plus tost qu'il fust hors de son sens, que de croire qu'il pretendist à son deshonneur. Parquoy elle appela tout hault ung gentil homme qu'elle sçavoit bien estre en la chambre avecq elle; dont Amadour, desesperé jusques au bout, se regecta dessus son lict si soubdainement, que le gentil homme cuydoyt qu'il fust trespassé. Floride, qui s'estoit levée de sa chaise, luy dist : « Allez, et apportez vistement quelque bon vinaigre. » Ce que le gentil homme feit. A l'heure, Floride commença à dire : « Amadour, quelle follie est montée en vostre entendement? et qu'est-ce qu'avez pensé et voulu faire? » Amadour, qui avoit perdu toute raison par la force d'amour, luy dist : « Un si long service merite-il recompense de telle cruaulté? — Et où est l'honneur, dist Floride, que tant de fois vous m'avez presché? — Ha! ma dame, dist Amadour, il n'est possible de plus aymer vostre honneur que je fais; car, avant que fussiez mariée, j'ay sceu si bien vaincre mon cueur, que vous n'avez sceu congnoistre ma volunté; mais, maintenant que vous l'estes, et que vostre honneur peut estre couvert, quel tort vous tiens-je de demander ce qui est mien? Car, par la force d'amour, je vous ay gaignée. Celuy qui premier a eu vostre cueur, a si mal poursuivy le corps, qu'il a merité perdre le tout ensemble. Celuy qui possede vostre corps, n'est pas digne d'avoir vostre cueur : parquoy, mesmes le corps ne luy appar-

tient. Mais, moy, ma dame, durant cinq ou six ans, j'ay porté tant de peines et de maulx pour vous, que vous ne pouvez ignorer que à moy seul appartiennent le corps et le cueur, pour lequel j'ay oublié le mien. Et si vous vous cuidez deffendre par la conscience, ne doubtez point que, quant l'amour force le corps et le cueur, le peché soit jamais imputé. Ceulx qui, par fureur, mesmes viennent à se tuer, ne peuvent pecher quoiqu'ils fassent; car la passion ne donne lieu à la raison. Et, si la passion d'amour est la plus importable de tous les aultres, et celle qui plus aveugle tous les sens, quel peché vouldriez-vous attribuer à celuy qui se laisse conduire par une invincible puissance ? Je m'en vais, et n'espere jamais de vous veoir. Mais, si j'avois avant mon partement la seureté de vous que ma grande amour merite, je serois assez fort pour soustenir en patience les ennuictz de ceste longue absence. Et, s'il ne vous plaist m'ottroyer ma requeste, vous orrez bien tost dire que vostre rigueur m'aura donné une malheureuse et cruelle mort. »

Floride, non moins marrye que estonnée d'oyr tenir tels propos à celuy duquel jamais n'eust eu soupçon de chose semblable, luy dist en pleurant : « Helas ! Amadour, sont-ce icy les vertueux propos que durant ma jeunesse m'avez tenuz ? Est-ce cy l'honneur et la conscience que vous m'avez maintesfois conseillé plustost mourir que de perdre ? Avez-vous oblié les bons exemples que vous m'avez donnez des vertueuses dames qui ont resisté à la folle amour, et le despris que vous avez tousjours faict des folles ? Je ne puis croire, Amadour, que vous soyez si loing de vous-mesmes, que Dieu, vostre conscience et mon honneur soient du tout mortz

en vous. Mais, si ainsi est que vous le dictes, je loue la Bonté divine, qui a prevenu le malheur où maintenant je m'alloys precipiter, en me monstrant par vostre parole le cueur que j'ay tant ignoré. Car, ayant perdu le fils de l'Infant Fortuné, non seulement pour estre marié ailleurs, mais pour ce que je sçay qu'il en aime une aultre, et, me voyant mariée à celuy que je ne puis, quelque peine que je y mette, aymer et avoir agreable, j'avois pensé et deliberé de entierement et du tout mettre mon cueur et mon affection à vous aymer, fondant ceste amitié sur la vertu que j'ay tant congneue en vous, et en laquelle, par vostre moyen, je pense avoir attaincte : c'est d'aymer plus mon honneur et ma conscience que ma propre vie. Sur ceste pierre d'honnesteté, j'estois venue ici, deliberée de y prendre ung tres seur fondement; mais, Amadour, en un moment, vous m'avez monstré qu'en lieu d'une pierre necte et pure, le fondement de cet edifice seroit sur sablon legier ou sur la fange infame. Et combien que desja j'avois commencé grande partie du logis ou j'esperois faire perpetuelle demeure, vous l'avez soubdain du tout ruyné. Parquoy, il fault que vous vous deportiez de l'esperance que avez jamais eue en moy, et vous deliberiez, en quelque lieu que je sois, ne me chercher ne par parole ne par contenance, ny esperer que je puisse ou vueille jamais changer ceste opinion. Je le vous dis avecq tel regret, qu'il ne peut estre plus grand; mais, si je fusse venue jusque à avoir juré parfaicte amitié avecq vous, je sens bien mon cueur tel, qu'il fust mort en ceste rencontre; combien que l'estonnement que j'ay de me veoir deceue est si grand, que je suis seure qu'il rendra ma vie ou briefve ou douloureuse. Et, sur

ce mot, je vous dy à Dieu, mais c'est pour jamais ! »

Je n'entreprends point de vous dire la douleur que se.ntoyt Amadour escoutant ces paroles; car elle n'est seullement impossible à escripre, mais à penser, sinon à ceux qui ont experimenté la pareille. Et, voiant que, sur ceste cruelle conclusion, elle s'en alloyt, l'arresta par le bras, sçachant très bien que, s'il ne luy ostoit la mauvaise opinion qu'il luy avoit donnée, à jamais il la perdroit. Parquoy, il luy dist avec le plus fainct visaige qu'il peut prendre : « Ma dame, j'ay toute ma vie desiré d'aymer une femme de bien; et pour ce que je en ay trouvé si peu, j'ay bien voulu vous experimenter, pour veoir si vous estiez, par vostre vertu, digne d'estre tant estimée que aymée. Ce que maintenant je sçay certainement, dont je loue Dieu, qui adresse mon cueur à aymer tant de perfection; vous suppliant me pardonner ceste folle et audatieuse entreprinse, puis que vous voyez que la fin en tourne à vostre honneur et à mon grand contentement. » Floride, qui commençoit à congnoistre la malice des hommes par luy, tout ainsi qu'elle avoit esté difficile à croire le mal où il estoit, aussi fut-elle encores plus à croire le bien où il n'estoit pas, et luy dist : « Pleust à Dieu que eussiez dict la verité ! Mais je ne puis estre si ignorante, que l'estat de mariage où je suis ne me face bien congnoistre clairement que forte passion et aveuglement vous a faict faire ce que vous avez faict. Car, si Dieu m'eust lasché la main, je suis seure que vous ne m'eussiez pas retiré la bride. Ceulx qui tentent pour chercher la vertu n'ont accoustumé prendre le chemin que vous avez prins. Mais c'est assez : si j'ay creu legierement quelque bien en vous, il est temps que j'en congnoisse la vérité, laquelle

maintenant me delivre de vos mains. » Et, en ce disant, se partit Floride de la chambre, et, tant que la nuict dura, ne feit que pleurer, sentant si grande douleur en ceste mutation, que son cueur avoit bien à faire à soutenir les assaults du regret que amour luy donnoit. Car, combien que, selon la raison, elle estoit deliberée de jamais plus l'aymer, si est-ce que le cueur, qui n'est point subject à nous, ne s'y voulut oncques accorder : parquoy, ne le pouvant moins aymer qu'elle avoit accoustumé, sçachant qu'amour estoit cause de ceste faulte, se delibera, satisfaisant à l'amour, de l'aymer de tout son cueur, et, obeissant à l'honneur, n'en faire jamais à luy ne à aultre semblant.

Le matin, s'en partit Amadour, ainsy fasché que vous avez oy; toutesfois, son cueur, qui estoit si grand qu'il n'avoit au monde son pareil, ne le souffrit desesperer, mais luy bailla nouvelle invention de pouvoir encores reveoir Floride et avoir sa bonne grace. Doncques, en s'en allant devers le roy d'Espaigne, lequel estoit à Tollette, print son chemin par le comté d'Arande, où, un soir, bien tard, il arriva; et trouva la comtesse fort malade d'une tristesse qu'elle avoit de l'absence de sa fille Floride. Quand elle veid Amadour, elle le baisa et embrassa, comme si c'eust esté son propre enfant, tant pour l'amour qu'elle luy portoit, que pour celle qu'elle doubtoit qu'il avoit à Floride, de laquelle elle luy demanda bien soingneusement des nouvelles; qui luy en dist le mieux qu'il luy fut possible, mais non toute la verité; et luy confessa l'amitié d'eulx, ce que Floride avoit toujours celé, la priant luy vouloir ayder d'avoir souvent de ses nouvelles, et de retirer bien tost Floride avecq elle. Et dès le matin s'en partit; et après avoir

faict ses affaires avecq le Roy, s'en alla à la guerre, si triste et si changé de toutes conditions, que dames, cappitaines, et tous ceulx qu'il avoit accoustumé de hanter, ne le congnoissoient plus; et ne se habilloit plus que de noir, mais c'estoit d'une frise beaucoup plus grosse qu'il ne la falloyt pour porter le dueil de sa femme, duquel il couvroit celuy qu'il avoit au cueur. Et ainsy passa Amadour trois ou quatre années, sans revenir à la court. Et la comtesse d'Arande, qui ouyt dire que Floride estoit changée, et que c'estoit pitié de la veoir, l'envoya querir, esperant qu'elle reviendroit auprès d'elle. Mais ce fut le contraire; car, quand Floride sceut que Amadour avoyt declairé à sa mere leur amitié, et que sa mere, tant saige et vertueuse, se confiant en Amadour, la trouva bonne, fut en une merveilleuse perplexité, pour ce que, d'un cousté, elle voyoit que sa mere l'estimoit tant, que, si elle luy disoit la verité, Amadour en pourroit recepvoir mal, ce que pour morir n'eust voulu, veu qu'elle se sentoit assez forte, pour le pugnir de sa follie, sans y appeler ses parens; d'autre costé, elle voyoit que, dissimulant le mal que elle y sçavoit, elle seroit contraincte de sa mere et de tous ses amis de parler à luy et luy faire bonne chere, par laquelle elle craignoit fortifier sa mauvaise oppinion. Mais, voyant qu'il estoit loing, n'en feit grand semblant, et luy escrivoit quand la comtesse le luy commandoit; toutesfois, c'estoient lettres qu'il pouvoit bien congnoistre venir plus d'obeissance que de bonne volunté; dont il estoit autant ennuyé en les lisant, qu'il avoit accoustumé se resjouyr des premieres.

Au bout de deux ou trois ans, après avoir faict tant de belles choses que tout le papier d'Espaigne ne les

sçauroit contenir, imagina une invention très grande, non pour gaingner le cueur de Floride, car il le tenoit pour perdu, mais pour avoir la victoire de son ennemie, puis que telle se faisoit contre luy. Il meit arriere tout le conseil de raison, et mesme la paour de la mort, dont il se mettoit au hazard; delibera et conclud d'ainsy faire. Or feit tant envers le grand gouverneur, qu'il fut par luy deputé pour venir parler au Roy de quelque entreprinse secrette qui se faisoit sur Locatte; et se feit commander de communiquer son entreprinse à la comtesse d'Arande, avant que la declairer au Roy, pour en prendre son bon conseil. Et vint en poste tout droict en la comte d'Arande, où il sçavoit qu'estoit Floride, et envoya secretement à la comtesse ung sien amy luy declairer sa venue, luy priant la tenir secrette, et qu'il peust parler à elle la nuict, sans que personne en sceust rien. La comtesse, fort joyeuse de sa venue, le dist à Floride, et l'envoya deshabiller en la chambre de son mary, afin qu'elle fust preste quand elle la manderoit et que chacun fut retiré. Floride, qui n'estoit pas encore asseurée de sa premiere paour, n'en feit semblant à sa mere, mais s'en alla en ung oratoire se recommander à Nostre Seigneur, et luy priant de vouloir conserver son cueur de toute meschante affection, pensa que souvent Amadour l'avoit louée de sa beauté, laquelle n'estoit point diminuée, nonobstant qu'elle eust esté longuement malade; parquoy, aimant mieulx faire tort à sa beaulté, en la diminuant, que de souffrir par elle le cueur d'un si honneste homme brusler d'un si meschant feu, print une pierre qui estoit en la chapelle, et s'en donna par le visaige un si grand coup, que la bouche, le nez et les yeulx en estoient tout difformez.

Et, à fin que l'on ne soupçonnast qu'elle l'eut faict, quand la comtesse l'envoya querir, se laissa tumber en sortant de la chapelle le visaige contre terre et en criant bien hault. Arriva la comtesse, qui la trouva en ce piteux estat, et incontinant fut pansée et bandée par tout le visaige.

Après, la comtesse la mena en sa chambre, et luy dist qu'elle la prioit d'aller en son cabinet entretenir Amadour, jusques à ce qu'elle se fust deffaicte de sa compaignie; ce que feit Floride, pensant qu'il y eust quelques gens avecq luy. Mais, se trouvant toute seule, la porte fermée sur elle, fut autant marrye qu'Amadour content, pensant que, par amour ou par force, il auroit ce qu'il avoit desiré. Et, après avoir parlé à elle, et l'avoir trouvée en mesme propos en quoy il l'avoit laissée, et que pour mourir elle ne changeroit son opinion, luy dist, tout oultré de désespoir : « Par Dieu ! Floride, le fruict de mon labeur ne me sera point osté par vos scrupules; car, puis que amour, patience et humble priere ne servent de riens, je n'espargneray point ma force pour acquerir le bien qui, sans l'avoir, me la feroit perdre. » Et, quand Floride veit son visaige et ses yeulx tant alterez, que le plus beau teint du monde estoit rouge comme feu, et le plus doux et plaisant regard si horrible et furieux qu'il sembloit que ung feu très ardent estincelast dans son cueur et son visaige; et en ceste fureur, d'une de ses fortes et puissantes mains, print les deux delicates et foibles de Floride. Elle, voyant que toutes deffenses lui failloient, et que pieds et mains estoient tenuz en telle captivité, qu'elle ne pouvoyt fuyr, encores moins se defendre, ne sceut quel meilleur remede trouver, sinon

chercher s'il n'y avoit point encores en luy quelques racines de la premiere amour, pour l'honneur de laquelle il obliast sa cruaulté : parquoy, elle luy dist : « Amadour, si maintenant vous m'estimez comme ennemye, je vous supplie, par l'honneste amour que j'ay autresfois pensé estre en vostre cueur, me vouloir escouter avant que me tourmenter! » Et, quand elle veid qu'il luy prestoit l'oreille, poursuivyt son propos, disant : « Hélas! Amadour, quelle occasion vous meut de chercher une chose dont vous ne povez avoir contentement, et me donner ennuy le plus grand que je sçaurois recevoir? Vous avez tant experimenté ma volunté, du temps de ma jeunesse et de ma plus grande beaulté, sur quoy vostre passion pouvoit prendre excuse, que je m'esbahis que l'aage et grande laydeur où je suys, oultrée d'extreme ennuy, vous cherchez ce que vous sçavez ne povoir trouver. Je suis seure que vous ne doubtez point que ma volunté ne soit telle qu'elle a accoustumé; parquoy ne povez avoir par force ce que demandez. Et, si vous regardez comme mon visaige est accoustré, en obliant la memoire du bien que vous y avez veu, vous n'aurez point d'envie d'en approcher de plus près. Et s'il y a encores en vous quelques reliques de l'amour passé, il est impossible que la pitié ne vainque votre fureur. Et, à icelle pitié, que j'ay tant experimenté en vous, je fais ma plaincte et demande grace, à fin que vous me laissiez vivre en paix et en l'honnesteté que, selon vostre conseil, j'ay deliberé garder. Et, si l'amour que vous m'avez portée est convertie en haine, et que, plus par vengeance que par affection, vous vueillez me faire la plus malheureuse femme du monde, je vous asseure qu'il n'en sera

pas ainsy, et me contraindrez, contre ma deliberation, de declairer vostre meschante volunté à celle qui croyt tant de bien de vous; et, en ceste congnoissance, pouvez penser que vostre vie ne seroit pas en seureté. » Amadour, rompant son propos, luy dist : « S'il me fault mourir, le ferai plustost, quicte de mon tourment; mais la difformité de vostre visaige, que je pense estre faicte de vostre volunté, ne m'empeschera point de faire la mienne; car je ne pourrois avoir de vous que les oz, si les voudrois-je tenir auprès de moy. » Et quand Floride veid que prieres, raison ne larmes ne luy servoient de riens, et qu'en telle cruaulté poursuivoit son meschant desir, qu'elle n'avoit enfin force d'y resister, se ayda du secours qu'elle craingnoyt autant que perdre sa vie, et, d'une voix triste et piteuse, appella sa mere le plus hault qu'il luy fust possible. Laquelle oyant sa fille l'appeler d'une telle voix, eut merveilleusement grand paour de ce qui estoit veritable, et courut le plus tost qu'il luy fut possible, en la garderobbe. Amadour, qui n'estoit pas si prest à morir qu'il disoit, laissa de si bonne heure son entreprinse, que la dame, ouvrant le cabinet, le trouva à la porte, et Floride assez loin de là. La comtesse luy demanda : « Amadour, qui a-il? Dictes-moy la verité. » Et, comme celluy qui n'estoit jamais despourveu d'inventions, avecque un visaige pasle et transi, luy dist : « Hélas! ma dame, de quelle condition est devenue madame Floride? Je ne fuz jamais si estonné que je suis; car, comme je vous ay dict, je pensois avoir part dans sa bonne grâce; mais je congnois bien que je n'y ay plus riens. Il me semble, ma dame, que du temps qu'elle estoit nourrie avecq vous, elle n'estoit moins sage ne

vertueuse qu'elle est; mais elle ne faisoit point de conscience de parler et veoir ung chascun; et, maintenant que je l'ay voulu regarder, elle ne l'a voulu souffrir. Et quand j'ay veu ceste contenance, pensant que ce fust ung songe ou une resverie, luy ay demandé sa main pour la baiser à la façon du païs, ce qu'elle m'a du tout refusé. Il est vray, ma dame, que j'aye eu tort, dont je vous demande pardon : c'est que je luy ay prins la main quasi par force, et la luy ay baisée, ne luy demandant autre contentement; mais elle, qui a, comme je croy, deliberé ma mort, vous a appellée, ainsy comme vous avez veu. Je ne sçaurois dire pourquoy, sinon qu'elle ayt eu paour que j'eusse autre volunté que je n'ay. Toutesfois, ma dame, en quelque sorte que ce soit, j'advoue le tort estre mien; car, combien qu'elle devroit aymer tous voz bons serviteurs, la fortune veult que, moy seul plus affectionné, soit mis hors de sa bonne grace. Si est-ce que je demoureray tousjours tel envers vous et elle que je suis tenu, vous suppliant me vouloir tenir en la vostre, puis que, sans mon demerite, j'ay perdu la sienne. » La comtesse, qui, en partie le croyait et en partie doubtoit, s'en alla à sa fille et luy dist : « Pourquoy m'avez-vous appelée si haut? » Floride respondit qu'elle avait eu paour. Et combien que la comtesse l'interrogea de plusieurs choses par le menu, si est-ce que jamais ne luy feit aultre response; car, voyant qu'elle estoit eschappée d'entre les mains de son ennemy, le tenoit assez puni de luy avoir rompu son entreprinse.

Après que la comtesse eût longuement parlé à Amadour, le laissa encores devant elle parler à Floride, pour veoir quelle contenance il tiendroit. A laquelle il

ne tint pas grand propos, sinon qu'il la mercia de ce qu'elle n'avoit confessé vérité à sa mère, et la pria que, au moins, puis qu'il estoit hors de son cueur, ung aultre ne tinst point sa place. Elle luy respondit, quant au premier propos : « Si j'eusse eu aultre moyen de me défendre de vous que par la voix, elle n'eust jamais esté oye; mais, par moy, vous n'aurez pis, si vous ne m'y contraingnez comme vous avez faict. Et n'ayez pas paour que j'en sceusse aymer d'aultre; car, puisque je n'ay trouvé au cueur que je sçavois le plus vertueux du monde le bien que je desirois, je ne croiray point qu'il soit en nul homme. Ce malheur sera cause que je seray, pour l'advenir, en liberté des passions que l'amour peult donner. » En ce disant, print congé d'elle. La mere, qui regardoit sa contenance, n'y sceut rien juger, sinon que, depuis ce temps là, congneust très bien que sa fille n'avoit plus d'affection à Amadour, et pensa pour certain qu'elle fust si desraisonnable qu'elle hayst toutes les choses qu'elle aimoit. Et, dès ceste heure-là, luy mena la guerre si estrange, qu'elle fut sept ans sans parler à elle, si elle ne s'y courroussoit, et tout à la requeste d'Amadour. Durant ce temps-là, Floride tourna la craincte qu'elle avoit d'estre avecq son mary en volunté de n'en bouger, pour les rigueurs que luy tenoit sa mere. Mais, voyant que riens ne luy servoit, delibera de tromper Amadour; et, laissant pour ung jour ou deux son visaige estrange, luy conseilla de tenir propos d'amitié à une femme qu'elle disoit avoir parlé de leur amour. Ceste dame demoroit avec la Royne d'Espaigne, et avoit nom Lorette. Amadour la creut, et, pensant par ce moyen retourner encores en sa bonne grace, feit l'amour à Lorette, qui estoit

femme d'un cappitaine, lequel estoit des grands gouverneurs du Roy d'Espaigne. Lorette, bien aise d'avoir gaingné un tel serviteur, en feit tant de mines, que le bruict en courut partout; et mesme la comtesse d'Arande, estant à la cour, s'en apperceut: parquoy depuis ne tourmentoit tant Floride, qu'elle avoit accoustumé. Floride ouyt ung jour dire que le cappitaine mary de Lorrette estoit entré en une si grande jalousie, qu'il avoit deliberé, en quelque sorte que ce fust, de tuer Amadour; et elle qui, nonobstant son dissimulé visaige, ne pouvoit vouloir mal à Amadour, l'en avertit incontinent. Mais, luy, qui facilement fut retourné à ses premières brisées, luy respondit s'il luy plaisoit l'entretenir trois heures tous les jours, que jamais il ne parleroit à Lorette; ce qu'elle ne voulut accorder. « Doncques, ce luy dist Amadour, puisque ne me voulez faire vivre, pourquoy me voulez-vous garder de mourir? Sinon que vous esperez me tormenter plus en vivant que mille morts ne sçauroyent faire. Mais combien que la mort me fuye, si la chercheray-je tant, que je la trouveray; car, en ce jour-là seulement, j'auray repos. »

Durant qu'ils estoient en ces termes, vint nouvelle que le Roy de Grenade commençoit une grande guerre contre le Roy d'Espaigne, tellement que le Roy y envoya le prince son fils, et avecq luy le connestable de Castille et le duc d'Albe, deux vieils et saiges seigneurs. Le duc de Cardonne et le comte d'Arande ne voulurent pas demorer et supplierent au Roy leur donner quelque charge; ce qu'il feit selon leurs maisons, et leur bailla, pour les conduire seurement, Amadour, lequel, durant la guerre, feit des actes si estranges, que sembloient

autant de desespoïr que de hardiesse. Et, pour venir à l'intention de mon compte, je vous diray que sa trop grande hardiesse fut esprouvée par la mort; car, ayans les Maures faict demonstrance de donner la bataille, voyans l'armée des Chrestiens si grande, feirent semblant de fuire. Les Espaignols se meirent à la chasse; mais le vieil connestable et le duc d'Albe, se doubtans de leur finesse, retindrent contre sa volunté le prince d'Espaigne, qu'il ne passast la riviere; ce que feirent, nonobstant la desfense, le comte d'Arande et le duc de Cordonne. Et quand les Maures veirent qu'ils n'estoient suivis que de peu de gens, se retournerent, et d'un coup de symeterre abbatirent tout mort le duc de Cordonne, et fut le comte d'Arande si fort blessé, que l'on le laissa comme mort en la place. Amadour arriva sur ceste desfaicte, tant enraigé et furieux, qu'il rompit toute la presse; et feit prendre les deux corps qui estoient mortz et porter au camp du prince, lequel en eut autant de regret que de ses propres freres. Mais, en visitant leurs playes, se trouva le comte d'Arande encores vivant, lequel fut envoyé en une lictiere en sa maison, où il fut longuement malade. De l'autre costé, renvoya à Cardonne le corps du mort. Amadour, ayant faict son effort de retirer ces deux corps, pensa si peu pour luy, qu'il se trouva environné d'un grand nombre de Maures; et luy, qui ne vouloit non plus estre prins qu'il n'avait sceu prendre s'amie, ne faulser sa foy envers Dieu, qu'il avoit faulsée envers elle, sçachant que, s'il estoit mené au Roy de Grenade, il mourroit cruellement ou renonceroit la chrestienté, delibera ne donner la gloire ne de sa mort ne de sa prinse à ses ennemis; et, en baisant la croix de son espée, rendant corps

et ame à Dieu, s'en donna un tel coup, qu'il ne luy en fallut point de secours. Ainsy mourut le pauvre Amadour, autant regretté que ses vertuz le meritoient. Les nouvelles en coururent par toute l'Espaigne, tant que Floride, laquelle estoit à Barselonne, où son mary avoit autresfois ordonné estre enterré, en oyt le bruict. Et, après qu'elle eut faict ses obseques honorablement, sans en parler à mere ny à belle-mere, s'en alla rendre religieuse au monastere de Jesus, prenant pour mary et amy Celuy qui l'avoit delivrée d'une amour si vehemente que celle d'Amadour, et de l'ennuy si grand que de la compagnie d'un tel mary. Ainsi tourna toutes ses affections à aymer Dieu si parfaitement, qu'après avoir vescu longuement religieuse, luy rendit son ame en telle joye, que l'espouse a d'aller veoir son espoux.

« Je sçay bien, mes dames, que ceste longue nouvelle pourra estre à aucunes fascheuse; mais, si j'eusse voulu satisfaire à celuy qui la m'a comptée, elle eut esté trop plus que longue. Vous suppliant, en prenant exemple de la vertu de Floride, diminuer un peu de sa cruaulté, et ne croire point tant de bien aux hommes, qu'il ne faille, par la congnoissance du contraire, leur donner cruelle mort et à vous une triste vie. »

Et, après que Parlamente eut eu bonne et longue audience, elle dist à Hircan : « Vous semble-t-il pas que ceste femme ait esté pressée jusques au bout, et qu'elle ait vertueusement resisté? — Non, dist Hircan; car une femme ne peut faire moindre resistance que de crier; mais, si elle eust esté en lieu où on ne l'eust peu oyr, je ne sçay qu'elle eust faict; et si Amadour

eut esté plus amoureux que crainctif, il n'eust pas laissé pour si peu son entreprinse. Et, pour cest exemple icy, je ne me departiray de la forte opinion que j'ay, que oncques homme qui aimast parfaictement, ou qui fust aimé d'une dame, ne faillit d'en avoir bonne yssue, s'il a faict la poursuitte comme il appartient. Mais encores fault-il que je loue Amadour de ce qu'il feit une partie de son debvoir. — Quel debvoir? ce dist Oisille. Appellez-vous faire son debvoir à ung serviteur qui veult avoir par force sa maistresse, à laquelle il doibt toute reverence et obeissance? » Saffredent print la parole et dist : « Ma dame, quand noz maistresses tiennent leur rang en chambres ou en salles, assises à leur ayse comme noz juges, nous sommes à genoulx devant elles; nous les menons dancer en craincte; nous les servons si diligemment, que nous prevenons leurs demandes; nous semblons estre tant crainctifs de les offenser et tant desirans de les servir, que ceux qui nous voyent ont pitié de nous, et bien souvent nous estiment plus sots que bestes, transportez d'entendement ou transiz, et donnent la gloire à noz dames, desquelles les contenances sont tant audatieuses et les paroles tant honnestes, qu'elles se font craindre, aimer et estimer de ceulx qui n'en veoient que le dehors. Mais, quand nous sommes à part, où amour seul est juge de noz contenances, nous sçavons très bien qu'elles sont femmes et nous hommes; et à l'heure, le nom de *maistresse* est converti en *amye*, et le nom de *serviteur* en *amy*. C'est là où le proverbe dist :

De bien servir et loyal estre,
De serviteur on devient maistre.

Elles ont l'honneur autant que les hommes, qui le leur

peuvent donner et oster, et voient ce que nous endurons patiemment; mais c'est raison aussy que nostre souffrance soit recompensée quand l'honneur ne peut estre blessé. — Vous ne parlez pas du vray honneur, dist Longarine, qui est le contentement de ce monde; car, quand tout le monde me diroit femme de bien, et je sçaurois seule le contraire, la louange augmenteroit ma honte et me rendroit en moy-mesme plus confuse; et aussi, quand il me blasmeroit et je sentisse mon innocence, son blasme tourneroit à mon contentement; car nul n'est content de soy-mesme. — Or, quoy que vous ayez tous dict, se dist Geburon, il me semble qu'Amadour estoit ung aussy honneste et vertueux chevalier qu'il en soit point; et, veu que les noms sont supposez, jè pense le congnoistre. Mais, puis que Parlamente ne l'a voulu nommer, aussy ne feray-je. Et contentez-vous que, si c'est celuy que je pense, son cueur ne sentit jamais nulle paour, ny ne fut jamais vuide d'amour ni de hardiesse. »

Oisille leur dist : « Il me semble que ceste Journée s'est passée si joyeusement, que, si nous continuons ainsi les aultres, nous accoursirons le temps à faire d'honnestes propos. Mais voyez où est le soleil, et oyez la cloche de l'abbaye, qui, long temps a, nous appelle à vespres, dont je ne vous ay point adverty; car la devotion d'ouyr la fin du compte estoit plus grande que celle d'oyr vespres. » Et, en ce disant, se leverent tous, et, arrivans à l'abbaye, trouverent les religieux qui les avoient attenduz plus d'une grosse heure. Vespres ouyes, allerent soupper, qui ne fut tout le soir sans parler des comptes qu'ils avoient ouyz, et sans chercher par tous les endroictz de leur memoire, pour

veoir s'ils pourroient faire la Journée ensuyvante aussi plaisante que la premiere. Et, après avoir joué de mille jeux dedans le pré, s'en allerent coucher, donnans fin très joyeuse et contente à leur premiere Journée.

FIN DE LA PREMIERE JOURNÉE.

LA DEUXIESME JOURNÉE

EN LA DEUXIESME JOURNÉE, ON DEVISE DE CE QUI PROMPTEMENT TOMBE EN LA FANTAISIE DE CHASCUN.

PROLOGUE

Le lendemain, se leverent en grand desir de retourner au lieu où le jour precedent avoyent eu tant de plaisir; car chascun avoyt son compte si prest, qu'il leur tardoyt qu'il ne fut mis en lumiere. Après qu'ilz eurent ouy la leçon de madame Oisille, et la messe, où chascun recommanda à Dieu son esperit, afin qu'il leur donnast parolle et grace de continuer l'assemblée, s'en allerent disner, ramentevans les uns aux autres plusieurs histoires passées.

Et, après disner, qu'ilz se fussent reposez en leurs chambres, s'en retournerent, à l'heure ordonnée, dedans le pré, où il sembloyt que le jour et le temps favorisast leur entreprinse. Et, après qu'ilz se furent tous assis sur le siege naturel de l'herbe verte, Parlamente dist : « Puis que je donnay hier soir fin à la dixiesme, c'est à moy à eslire celle qui doibt commencer aujourd'huy. Et, pour ce que madame Oisille fut la premiere des femmes qui parla, comme la plus saige et an-

cienne, je donne ma voix à la plus jeune, je ne dis pas à la plus folle, estant asseurée que, si nous la suyvons toutes, ne ferons pas attendre vespres si longuement que nous feismes hier. Parquoy, Nomerfide, vous tiendrez aujourd'huy les rangs de bien dire. Mais, je vous prie, ne nous faictes point recommencer nostre Journée par larmes? — Il ne m'en falloit pas prier, dist Nomerfide; car une de noz compaignes m'a faict choisir un conte que j'ay si bien mis en ma teste que je n'en puis dire d'aultre; et, s'il vous engendre tristesse, vostre naturel sera bien melancolique. »

ONZIESME NOUVELLE

Madame de Roncex, estant aux Cordeliers de Thouars, fut si pressée d'aler à ses affaires, que, sans regarder si les anneaux du retraict estoyent netz, s'ala seoir en lieu si ord, que ses fesses et habillements en furent souillés, de sorte que, cryant à l'aide et desirant recouvrer quelque femme pour la nectoier, fut servye d'hommes, qui la veirent nue et au pire estat que femme ne sçauroit monstrer.

En la maison de madame de la Tremoille, y avoit une dame nommée Roncex, laquelle, ung jour que sa maistresse estoit allée aux Cordeliers de Thouars, eust une grande necessité d'aller au lieu où on ne peut envoier sa chamberiere. Et appella avecq elle une fille, nommée La Mothe, pour luy tenir compaignie ; mais, pour estre honteuse et secrette, laissa ladite Mothe en la chambre, et entra toute seule en un retraict assez obscur, lequel estoit commung à tous les Cordeliers, qui avoient si bien rendu compte en ce lieu de toutes leurs viandes, que tout le retraict, l'anneau et la place estoient tout couverts de moust de Bacchus et de la deesse Cerès, passé par le ventre des Cordeliers. Ceste pauvre femme, qui estoyt si pressée, que à peine eut-elle le loisir de lever sa robbe pour se mettre sur l'anneau ; de fortune, s'alla asseoir sur le plus ord et salle endroict qui fut en tout le retraict. Où elle se trouva prinse mieulx que à la gluz, et toutes ses pauvres fesses, habillemens et piedz si merveilleusement gastez, qu'elle n'osoit marcher ne se tourner de nul cousté, de paour d'avoir encore pis. Dont elle se print à crier tant qu'il luy fut possible : « La Mothe, m'amie, je suis

perdue et deshonorée! » La pauvre fille, qui avoyt oy autresfois faire des comptes de la malice des Cordeliers, soupsonnant que quelques uns fussent cachez là dedans, qui la voulsissent prendre par force, courut tant qu'elle peut, disant à tous ceulx qu'elle trouvoit : « Venez secourir madame de Roncex, que les Cordeliers veulent prendre par force en ce retraict. » Lesquelz y coururent en grande diligence ; et trouverent la pauvre dame de Roncex, qui cryoit à l'ayde, desirant avoir quelque femme qui la peust nectoier. Et avoit le derriere tout descouvert, craingnant en approcher ses habillemens, de paour de les gaster. A ce cry-là, entrerent les gentilz hommes, qui veirent ce beau spectacle, et ne trouverent autre Cordelier qui la tourmentast, sinon l'ordure dont elle avoyt toutes les fesses engluées. Qui ne fut pas sans rire de leur costé, ni sans grande honte du cousté d'elle ; car, en lieu d'avoir des femmes pour la nectoier, fut servie d'hommes qui la veirent nue, au pire estat que une femme se povoit monstrer. Parquoy, les voiant, acheva de souiller ce qui estoit net et abaissa ses habillemens, pour se couvrir, obliant l'ordure où elle estoit pour la honte qu'elle avoyt de veoir les hommes. Et, quand elle fut hors de ce villain lieu, la fallut despouiller toute nue et changer de tous habillemens, avant qu'elle partist du couvent. Elle se fust voluntiers corroucée du secours que luy amena La Mothe ; mais, entendant que la pauvre fille cuydoit qu'elle eust beaucoup pis, changea sa collerre à rire comme les autres.

« Il me semble, mes dames, que ce compte n'a esté ne long, ne melencolicque, et que vous avez eu de moy

ce que vous en avez esperé? » Dont la compaignie se print bien fort à rire. Et luy dist Oisille : « Combien que le compte soit ord et salle, congnoissant les personnes à qui il est advenu, on ne le sçauroit trouver fascheux. Mais j'eusse bien voulu veoir la myne de La Mothe et de celle à qui elle avoyt amené si bon secours! Mais, puis que vous avez si tost finy, ce dit-elle à Nomerfide, donnez vostre voix à quelqu'un qui ne pense pas si legierement. » Nomerfide respondit : « Si vous voulez que ma faulte soyt rabillée, je donne ma voix à Dagoucin, lequel est si saige, que, pour mourir, ne diroit une follye. » Dagoucin la remercia de la bonne estime qu'elle avoyt de son bon sens et commencea à dire : « L'histoire que j'ay deliberé de vous racompter, c'est pour vous faire veoir comme amour aveuglist les plus grands et honnestes cueurs, et comme meschanceté est difficille à vaincre par quelque benefice ne biens que ce soit. »

DOUZIESME NOUVELLE

Le duc de Florence, n'ayant jamais peu faire entendre à une dame l'affection qu'il luy portoit, se decouvrit à un gentil homme frere de la dame, et le pria l'en faire jouyr : ce qu'après plusieurs remontrances au contraire, luy accorda de bouche seulement; car il le tua dedans son lit, à l'heure qu'il esperoit avoir victoire de celle qu'il avoit estimée invincible. Et ainsi, delivrant sa patrie d'un tel tyran, sauva sa vie et l'honneur de sa maison.

Depuis dix ans en ça, en la ville de Florence, y avoit un duc de la maison de Medicis, lequel avoyt espousé madame Marguerite, fille bastarde de l'Empereur. Et, pour ce qu'elle estoit encores si jeune, qu'il ne luy estoit licite de coucher avecq elle, attendant son aage plus meur, la traicta fort doulcement; car, pour l'espargner, fut amoureux de quelques autres dames de la ville, que la nuict il alloit veoir, tandis que sa femme dormoit. Entre autres, le fut d'une fort belle, saige et honneste dame, laquelle estoit seur d'un gentil homme que le duc aimoit comme luy-mesmes, et auquel il donnoit tant d'autorité en sa maison, que sa parolle estoit obeye et craincte comme celle du duc. Et n'y avoit secret en son cueur qu'il ne luy declairast, en sorte que l'on le pouvoit nommer le second luy-mesmes.

Et voyant le duc sa seur estre tant femme de bien qu'il n'avoit moien de luy declairer l'amour qu'il luy portoit, après avoir cherché toutes occasions à luy possibles, vint à ce gentil homme qu'il aimoit tant, en luy disant : « S'il y avoit chose en ce monde, mon amy, que je ne voulsisse faire pour vous, je craindrois

à vous declairer ma fantaisye, et encores plus à vous prier m'y estre aidant. Mais je vous porte tant d'amour, que, si j'avois femme, mere ou fille qui peust servir à sauver vostre vie, je les y employerois, plustost que de vous laisser mourir en torment; et j'estime que l'amour que vous me portez est reciprocque à la mienne; et que si moy, qui suis vostre maistre, vous porte telle affection, que pour le moins ne la sçauriez porter moindre. Parquoy, je vous declaireray un secret, dont le taire me met en l'estat que vous voyez, duquel je n'espere amandement que par la mort ou par le service que vous me pouvez faire. »

Le gentil homme, oyant les raisons de son maistre, et voyant son visaige non fainct, tout baigné de larmes, en eut si grande compassion, qu'il luy dist : « Monsieur, je suis vostre creature; tout le bien et l'honneur que j'ay en ce monde vient de vous : vous pouvez parler à moy comme à vostre ame, estant seur que ce qui sera en ma puissance est en vos mains. » A l'heure, le duc commença à luy declairer l'amour qu'il portoit à sa seur, qui estoit si grande et si forte, que, si par son moyen n'en avoit la jouissance, il ne voioit pas qu'il peust vivre longuement. Car il sçavoit bien qu'envers elle prieres ne presens ne servoient de riens. Parquoy, il le pria que, s'il aimoit sa vie autant que luy la sienne, luy trouvast moyen de luy faire recouvrer le bien, que sans luy il n'esperoit jamais d'avoir. Le frere, qui aimoit sa seur et l'honneur de sa maison plus que le plaisir du duc, luy voulut faire quelque remonstrance, luy suppliant en tous autres endroicts l'employer, horsmis en une chose si cruelle à luy, que de pourchasser le deshonneur de son sang; et que son

cueur et son honneur ne se pouvoient accommoder à luy faire ce service. Le duc, enflambé d'un courroux importable, meit le doigt entre ses dents, se mordant l'ongle, et luy respondit par une grande fureur : « Or bien, puisque je ne trouve en vous nulle amitié, je sçay que j'ay à faire. » Le gentil homme, congnoissant la cruaulté de son maistre, eut craincte et luy dist : « Mon seigneur, puis qu'il vous plaist, je parleray à elle et vous diray sa reponse. » Le duc luy respondit, en se departant de luy : « Si vous aimez ma vie, aussi feray-je la vostre. »

Le gentil homme entendit bien que ceste parole vouloit dire. Et fut ung jour ou deux sans veoir le duc, pensant à ce qu'il avoit à faire. D'un costé, luy venoit au devant l'obligation qu'il devoyt à son maistre, les biens et les honneurs qu'il avoyt receuz de luy; de l'autre costé, l'honneur de sa maison, l'honnesteté et chasteté de sa seur, qu'il sçavoit bien jamais ne se consentir à telle meschanceté, si par sa tromperie elle n'estoit prinse par force; chose si estrange que à jamais luy et les siens en seroient diffamez. Si print conclusion en ce different, qu'il aimoit mieux mourir que de faire un si meschant tour à sa seur, l'une des plus femmes de bien qui fust en toute l'Italie; mais que plustost debvroyt delivrer sa patrie d'un tel tyran, qui par force vouloit mettre une telle tache en sa maison; car il tenoit tout asseuré que, sans faire mourir le duc, la vie de luy et des siens n'estoit pas asseurée. Parquoy, sans en parler à sa seur, ni à creature du monde, delibera de saulver sa vie et venger sa honte par un mesme moyen. Et, au bout de deux jours, s'en vint au duc et lui dist comme il avoit tant bien

practiqué sa seur, non sans grande peine, que à la fin elle s'estoit consentie à faire à sa volunté, pourveu qu'il luy pleust tenir la chose si secrette, que nul que son frere n'en eust congnoissance.

Le duc, qui desiroit ceste nouvelle, la creut facilement. Et, en embrassant le messaiger, luy promectoit tout ce qu'il luy sçauroit demander; le pria de bien tost executer son entreprinse, et prindrent le jour ensemble. Si le duc fut aise, il ne le fault point demander. Et, quand il veid approcher la nuict tant desirée où il esperoit avoir la victoire de celle qu'il avoit estimée invincible, se retira de bonne heure avecq ce gentil homme tout seul; et n'oblia pas de s'accostrer de coeffes et chemises perfumées le mieulx qu'il luy fust possible. Et, quand chascun fut retiré, s'en alla avecq ce gentil homme au logis de sa dame, où il arriva en une chambre bien fort en ordre. Le gentil homme le despouilla de sa robbe de nuict et le meit dedans le lict, en luy disant : « Mon seigneur, je vous vois querir celle qui n'entrera pas en ceste chambre sans rougir; mais j'espere que, avant le matin, elle sera asseurée de vous. » Il laissa le duc et s'en alla en sa chambre, où il ne trouva qu'un seul homme de ses gens, auquel il dist : « Auroys-tu bien le cueur de me suyvre en ung lieu où je me veux venger du plus grand ennemy que aye en ce monde ? » L'autre, ignorant ce qu'il vouloit faire, luy respondit : « Ouy, Monsieur, fust-ce contre le duc mesme. » A l'heure le gentil homme le mena si soubdain, qu'il n'eut loisir de prendre autres armes que ung poignart qu'il avoit. Et, quand le duc l'ouyt revenir, pensant qu'il luy amenast celle qu'il aimoit tant, ouvrit son rideau et ses oeils, pour regarder et

recepvoir le bien qu'il avoit tant attendu ; mais, en lieu de veoir celle dont il esperoit la conservation de sa vie, va veoir la precipitation de sa mort, qui estoit une espée toute nue que le gentil homme avoit tirée, de laquelle il frappa le duc qui estoit tout en chemise ; lequel, desnué d'armes et non de cueur, se meit en son seant, dedans le lict, et print le gentil homme à travers le corps, en luy disant : « Est-ce cy la promesse que vous me tenez ? » Et, voiant qu'il n'avoit autres armes que les dents et les ongles, mordit le gentil homme au poulce, et à force de bras se deffendit, tant que tous deux tomberent en la ruelle du lict. Le gentil homme, qui n'estoit trop asseuré, appella son serviteur ; lequel, trouvant le duc et son maistre si liez ensemble qu'il ne sçavoit lequel choisir, les tira tous deux par les piedz, au milieu de la place, et avecq son poignard s'essaya à couper la gorge au duc, lequel se defendit jusques ad ce que la perte de son sang le rendist si foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le gentil homme et son serviteur le meirent dans son lict, ou à coups de poignart le paracheverent de tuer. Puis, tirans le rideau, s'en allerent et enfermerent le corps mort en la chambre.

Et, quand il se veid victorieux de son grand ennemy, par la mort duquel il pensoit mettre en liberté la chose publicque, se pensa que son euvre seroit imparfaict, s'il n'en faisoit autant à cinq ou six de ceulx qui estoient les prochains du duc. Or, pour en venir à fin, dist à son serviteur, qu'il les allast querir l'un après l'autre, pour en faire comme il avoit faict au duc. Mais le serviteur, qui n'estoit ne hardy ne fol, luy dist : « Il me semble, monsieur, que vous en avez assez faict pour

ceste heure, et que vous ferez mieulx de penser à saulver vostre vie, que de la vouloir oster à aultres. Car, si nous demeurions autant à deffaire chascun d'eulx, que nous avons faict à deffaire le duc, le jour descouvriroit plustost nostre entreprinse, que ne l'aurions mise à fin, encores que nous trouvassions noz ennemis sans defense. » Le gentil homme, que la mauvaise conscience rendoit crainctif, creut son serviteur, et, le menant seul avecq luy, s'en alla à ung evesque qui avoit la charge de faire ouvrir les portes de la ville et commander aux postes. Ce gentil homme luy dist : « J'ay eu ce soir des nouvelles que ung mien frere est à l'article de la mort; je viens de demander mon congé au duc, lequel le m'a donné : parquoy, je vous prie mander aux postes me bailler deux bons chevaulx, et au portier de la ville m'ouvrir. » L'evesque, qui n'estimoit moins sa priere que le commandement du duc son maistre, luy bailla incontinant un bulletin, par la vertu duquel la porte luy fut ouverte et les chevaulx baillez, ainsi qu'il demandoit. Et, en lieu d'aller voir son frere, s'en alla droit à Venise, où il se feit guerir des morsures que le duc luy avoit faictes, puis s'en alla en Turquie.

Le matin, tous les serviteurs du duc, qui le voyoient si tard demourer à revenir, soupsonnerent bien qu'il estoit allé veoir quelque dame; mais, voyans qu'il demeuroit tant, commencerent à le chercher par tous costez. La pauvre duchesse, qui commençoit fort à l'aymer, sçachant qu'on ne le trouvoit point, fut en grande peine. Mais, quand le gentil homme qu'il aimoit tant ne fut veu non plus que luy, on alla en sa maison le chercher. Et, trouvant du sang à la porte de

sa chambre, l'on entra dedans; mais il n'y eut homme ne serviteur qui en sceust dire nouvelles. Et, suivant les traces du sang, vindrent les pauvres serviteurs du duc à la porte de la chambre où il estoit, qu'ilz trouverent fermée; mais bien tost eurent rompu l'huis. Et, voyans la place toute pleine de sang, tirerent le rideau du lict et trouverent le pauvre corps, endormy, en son lict, du dormir sans fin. Vous pouvez penser quel deuil menerent ces pauvres serviteurs, qui apporterent le corps en son palais, où arriva l'evesque, qui leur compta comme le gentil homme estoit party la nuict en diligence, soubz couleur d'aller veoir son frere. Parquoy fut congneu clairement que c'estoit luy qui avoit faict ce meurdre. Et fut aussi prouvé que sa pauvre seur jamais n'en avoit oy parler; laquelle, combien qu'elle fust estonnée du cas advenu, si est-ce qu'elle en ayma davantaige son frere, qui n'avoit point espargné le hazard de sa vie, pour la delivrer d'un si cruel prince ennemy. Et continua de plus en plus sa vie honneste en ses vertuz, tellement que, combien qu'elle fust pauvre, pour ce que leur maison fut confisquée, si trouverent sa seur et elle des mariz autant honnestes hommes et riches qu'il y en eust point en Italie; et ont toujours depuis vescu en grande et bonne reputation.

« Voylà, mes dames, qui vous doibt bien faire craindre ce petit Dieu, qui prend plaisir à tormenter autant les princes que les pauvres, et les fortz que les foibles, et qui les aveuglit jusque là d'oblier Dieu et leur conscience, et à la fin leur propre vie. Et doibvent bien craindre les princes et ceulx qui sont en auctorité, de faire desplaisir à moindre que eulx; car il n'y a

nul qui ne puisse nuyre, quand Dieu se veult venger du pecheur, ne si grand qui sceult mal faire à celuy qui est en sa garde. »

Ceste histoire fut bien ecoutée de toute la compaignie, mais elle y engendra diverses oppinions; car les ungs soustenoient que le gentil homme avoit faict son debvoir de saulver sa vie et l'honneur de sa seur, ensemble d'avoir delivré sa patrie d'un tel tyran; les autres disoient que non, mais que c'estoit une trop grande ingratitude de mettre à mort celuy qui luy avoit faict tant de bien et d'honneur. Les dames disoient qu'il estoit bon frere et vertueux citoyen; les hommes, au contraire, qu'il estoit traistre et meschant serviteur; et faisoit bon oyr les raisons alleguées des deux costez. Mais les dames, selon leur coustume, parloient autant par passion que par raison, disans que le duc estoit si digne de mort, que bien heureux estoit celuy qui avoit faict le coup. Parquoy, voyant Dagoucin le grand debat qu'il avoit emeu, leur dist : « Pour Dieu, mes dames, ne prenez point querelle d'une chose desja passée ; mais gardez que voz beaultez ne facent point faire de plus cruels meurdres que celuy que j'ay compté. » Parlamante luy dist : « La *Belle dame sans mercy* nous a appris à dire que si gracieuse maladie ne met gueres de gens à mort. — Pleust à Dieu, ma dame, ce luy dist Dagoucin, que toutes celles qui sont en ceste compaignie sceussent combien ceste opinion est faulse! Et je croy qu'elles ne vouldroient point avoir le nom d'estre sans mercy, ne ressembler à ceste incredule, qui laissa mourir un bon serviteur par faulte d'une gracieuse response. — Vous

vouldriez donc, dist Parlamente, pour saulver la vie d'un qui dict nous aymer, que nous meissions nostre honneur et nostre conscience en dangier? — Ce n'est pas ce que je vous dy, respondit Dagoucin, car celuy qui ayme parfaictement craindroit plus de blesser l'honneur de sa dame, qu'elle-mesme. Parquoy il me semble bien que une response honneste et gracieuse, telle que parfaicte et honneste amitié requiert, ne pourroit qu'accroistre l'honneur et amender la conscience; car il n'est pas vray serviteur, qui cherche le contraire. — Toutesfois, dist Ennasuitte, si est-ce tousjours la fin de voz oraisons, qui commencent par l'honneur et finissent par le contraire. Et si tous ceulx qui sont icy en veulent dire la verité, je les en croy à leur serment. » Hircan jura, quant à luy, qu'il n'avoit jamais aymé femme, hors mise la sienne, à qui il ne desirast faire offenser Dieu bien lourdement. Autant en dist Simontault, et adjousta qu'il avoit souvent souhaité toutes les femmes meschantes, hors mise la sienne. Geburon luy dist : « Vrayment, vous meritez que la vostre soit telle que vous desirez les autres; mais, quant à moy, je puis bien vous jurer que j'ay tant aymé une femme, que j'eusse mieulx aymé mourir, que pour moy elle eust faict chose dont je l'eusse moins estimée. Car mon amour estoit tant fondée en ses vertuz, que, pour quelque bien que j'en eusse sceu avoir, je n'y eusse voulu veoir une tache. » Saffredent se print à rire, en luy disant : « Je pensois, Geburon, que l'amour de vostre femme et le bon sens que vous avez, vous eussent mis hors du dangier d'estre amoureux, mais je vois bien que non; car vous usez encores des termes, dont nous avons accoustumé de tromper les plus fines et d'estre

escoutez des plus saiges. Car qui est celle qui nous fermera ses oreilles quand nous commencerons nostre propos par l'honneur et par la vertu? Mais, si nous leur monstrions nostre cueur tel qu'il est, il y en a beaucoup de bien venuz entre les dames, de qui elles ne tiendroient compte. Mais nous couvrons nostre diable du plus bel ange que nous pouvons trouver. Et, soubz ceste couverture, avant que d'estre congneuz, recevons beaucoup de bonnes cheres. Et peut-estre tirons les cueurs des dames si avant que, pensant aller droict à la vertu, quand elles congnoissent le vice, elles n'ont le moyen ny le loisir de retirer leurs pieds. — Vrayement, dist Geburon, je vous pensois autre que vous ne dictes, et que la vertu vous feust plus plaisante que le plaisir. — Comment! dist Saffredent, est-il plus grande vertu que d'aymer comme Dieu le commande? Il me semble que c'est beaucoup mieulx faict d'aymer une femme comme femme, que d'en idolatrer plusieurs comme on fait d'une ymaige. Et quant à moy, je tiens ceste oppinion ferme, qu'il vault mieulx en user que d'en abuser. » Les dames furent toutes du costé de Geburon, et contraignirent Saffredent de se taire; lequel dist : « Il m'est bien aisé de n'en plus parler, car j'en ay esté si mal traicté, que je n'y veulx plus retourner. — Vostre malice, ce luy dist Longarine, est cause de vostre mauvais traictement; car qui est l'honneste femme, qui vous vouldroit pour serviteur, après les propos que nous avez tenuz? — Celles qui ne m'ont point trouvé fascheux, dist Saffredent, ne changeroient pas leur honnesteté à la vostre; mais n'en parlons plus, afin que ma colere ne face desplaisir, ny à moy, ny à autre. Regardons à qui Dagoucin donnera

sa voix. » Lequel dist : « Je la donne à Parlamente; car je pense qu'elle doit sçavoir plus que nul autre, que c'est que d'honneste et parfaicte amitié. — Puis que je suis choisie, dist Parlamente, pour dire la tierce histoire, je vous en diray une advenue à une dame qui a esté toujours bien fort de mes amies et de laquelle la pensée ne me fut jamais celée. »

TREIZIESME NOUVELLE

Un capitaine de galeres, fort serviteur d'une dame, lui envoya un dyamant qu'elle renvoya à sa femme, et le feit si bien profiter à la decharge de la conscience du capitaine, que, par son moyen, le mary et la femme furent reunis en bonne amitié.

En la maison de madame la Regente, mere du Roy François, y avoit une dame fort devote, mariée à un gentil homme de pareille volunté. Et, combien que son mary fust viel, et elle, belle et jeune, si est ce qu'elle le servoit et aymoit comme le plus beau et le plus jeune homme du monde. Et, pour luy oster toute occasion d'ennuy, se meit à vivre comme une femme de l'aage dont il estoit, fuyant toutes compaignies, accoustremens, danses et jeuz, que les jeunes femmes ont accoustumé d'aymer; mettant tout son plaisir et recreation au service de Dieu. Parquoy, le mary meist en elle une si grande amour et seureté, qu'elle gouvernoit luy et sa maison, comme elle vouloit. Et advint, un jour, que le gentil homme luy dist que, dès sa jeunesse, il avoit eu desir de faire le voyage de Jérusalem, luy demandant ce qu'il luy en sembloit. Elle, qui ne demandoit qu'à luy complaire, luy dist : « Mon amy, puisque Dieu vous a privez d'enfans et donné assez de biens, je voudrois que nous en meissions une partie à faire ce sainct voyage; car, là ny ailleurs que vous alliez, je ne suis pas deliberée de jamais vous abandonner. » Le bon homme en fut si aise, qu'il luy sembloit desjà estre sur le mont du Calvaire.

Et, en ceste deliberation, vint à la court un gentil

homme, qui souvent avoit esté à la guerre sur les Turcs, et pourchassoit envers le Roy de France une entreprinse sur une de leurs villes, dont il pouvoit venir grand proffict à la chrestienté. Ce viel gentil homme luy demanda de son voyage. Et, après qu'il eut entendu ce qu'il estoit deliberé de faire, luy demanda si après son voyage il en vouldroit bien faire un aultre en Jerusalem, où sa femme et luy avoient grand desir d'aller. Ce capitaine fut fort aise d'oyr ce bon desir et luy promit de l'y mener et de tenir l'affaire secrete. Il luy tarda bien qu'il ne trouvast sa bonne femme, pour lui compter ce qu'il avoit faict; laquelle n'avoit gueres moins d'envie que le voyage se parachevast, que son mary. Et, pour ceste occasion, parloit souvent au capitaine, lequel, regardant plus à elle qu'à sa parole, fut si fort amoureux, que, souvent, en lui parlant des voyages qu'il avoit faicts sur mer, mesloit l'embarquement de Marseille avec l'Archipelle, et, en voulant parler d'un navire, parloit d'un cheval, comme celuy qui estoit ravy et hors de son sens; mais il la trouva telle, qu'il ne luy en osoit faire semblant. Et sa dissimulation luy engendra un tel feu dans le cueur, que souvent il tomboit malade, dont la dicte dame estoit aussi soingneuse comme de la croix et de la guide de son chemin; et l'envoyoit visiter si souvent que, congnoissant qu'elle avoit soing de luy, il guerissoit sans aultre medecine. Mais plusieurs personnes, voyans ce capitaine qui avoit eu le bruict d'estre plus hardy et gentil compaignon que bon chrestien, s'emerveillerent comme ceste dame l'accointoit si fort. Et, voyans qu'il avoit changé de toutes conditions, qu'il frequentoit les eglises, les sermons et confessions, se douterent que

c'estoit pour avoir la bonne grace de la dame; ne se peurent tenir de luy en dire quelques paroles. Ce capitaine, craignant que, si la dame en entendoit quelque chose, cela le separast de sa presence, dist à son mary et à elle comme il estoit prest d'estre despesché du Roy et de s'en aller, et qu'il avoit plusieurs choses à luy dire; mais, à fin que son affaire fust tenu plus secret, il ne vouloit plus parler à luy et à sa femme devant les gens, mais les pria de l'envoyer querir, quand ils seroient retirez tous deux. Le gentil homme trouva son opinion bonne, et ne falloit tous les soirs de se coucher de bonne heure et faire deshabiller sa femme.

Et, quand tous leurs gens estoient retirez, envoyoient querir le capitaine, et devisoient là du voyage de Jerusalem, où souvent le bon homme en grande devotion s'endormoit. Le capitaine, voyant ce gentil homme viel endormy dedans un lict, et luy dans une chaise auprès de celle qu'il trouvoit la plus belle et la plus honneste du monde, avoit le cueur si serré entre craincte de parler et desir, que souvent il perdoit la parole. Mais, à fin qu'elle ne s'en apperceust, se mettoit à parler des saincts lieux de Jerusalem, où estoient les signes de la grande amour que Jesus Christ nous a portée. Et, en parlant de ceste amour, couvroit la sienne, regardant ceste dame avecq larmes et souspirs, dont elle ne s'apparceust jamais. Mais, voyant sa devote contenance, l'estimoit si sainct homme, qu'elle le pria de luy dire quelle vie il avoit menée, et comme il estoit venu à ceste amour de Dieu. Il luy declaira comme il estoit un pauvre gentil homme, qui, pour parvenir à la richesse et honneur, avoit oublié sa conscience et avoit espousé une femme trop proche son alliée, pource

qu'elle estoit riche, combien qu'elle fust laide et vielle et qu'il ne l'aymast point; et, après avoir tiré tout son argent, s'en estoit allé sur la marine chercher ses advantures et avoit tant faict par son labeur, qu'il estoit venu en estat honorable. Mais, depuis qu'il avoit eu congnoissance d'elle, elle estoit cause, par ses sainctes paroles et bon exemple, de luy avoir faict changer sa vie, et que du tout se deliberoit, s'il pouvoit retourner de son entreprinse, de mener son mary et elle en Jerusalem, pour satisfaire en partie à ses grands pechez où il avoit mis fin, sinon qu'encores n'avoit satisfaict à sa femme à laquelle il esperoit bientost se reconcilier. Tous ces propos pleurent à ceste dame, et surtout se resjouit d'avoir tiré un tel homme à l'amour et craincte de Dieu. Et, jusques ad ce qu'il partist de la court, continuerent tous les soirs ces longs parlemens, sans que jamais il osast declairer son intention. Et luy feit present de quelque crucifix de Nostre Dame de pitié, la priant qu'en le voyant elle eust tous les jours memoire de luy.

L'heure de son partement vint, et, quand il eut prins congé du mary, lequel s'endormit, il vint dire adieu à sa dame, à laquelle il veid les larmes aux oeilz pour l'honneste amitié qu'elle luy portoit, qui luy rendoit sa passion si importable, que, pour ne l'oser declarer, tomba quasi esvanouy, en luy disant adieu, en une si grande sueur universelle, que non ses oeilz seulement, mais tout son corps, jectoient larmes. Et, ainsi, sans parler, se departist, dont la dame demora fort estonnée; car elle n'avoit jamais veu un tel signe de regret. Toutesfois, point ne changea son bon jugement envers luy et l'accompaigna de prieres et oraisons. Au bout

d'un mois, ainsi que la dame retournoit à son logis, trouva un gentil homme qui luy presenta une lettre de par le capitaine, la priant qu'elle la voulust veoir à part; et luy dist comme il l'avoit veu embarqué, bien déliberé de faire chose agreable au Roy et à l'augmentation de la chrestienté; et que, de luy, il s'en retournoit à Marseille, pour donner ordre aux affaires du dict capitaine. La dame se retira à une fenestre à part, et ouvrit sa lettre, de deux feuilles de papier escriptes de tous costez, en laquelle y avoit l'epistre qui s'ensuict :

Mon long celer, ma taciturnité
Apporté m'a telle necessité,
Que je ne puis trouver nul reconfort,
Fors de parler ou de souffrir la mort
Ce Parler-là, auquel j'ay defendu
De se monstrer à toy, a attendu
De me veoir seul et de mon secours loing;
Et lors m'a dict qu'il estoit de besoing
De le laisser aller s'esvertuer,
De se monstrer ou bien de me tuer.
Et a plus faict, car il s'est venu mettre
Au beau milieu de ceste mienne lettre,
Et dist que, puis que mon oeil ne peut veoir
Celle qui tient ma vie en son pouvoir,
Dont le regard sans plus me contantoit,
Quand son parler mon oreille escoutoit,
Que maintenant par force il saillira
Devant tes yeulx, où point ne faillira
De te monstrer mes plaincts et mes clameurs,
Dont le celer est cause que je meurs.
Je l'ay voulu de ce papier oster,
Craingnant que point ne voulusse escouter
Ce sot Parler, qui se monstre en absence,
Qui trop estoit craintif en ta presence;
Disant : « Mieulx vault en me taisant mourir,
Que de vouloir ma vie secourir
Pour ennuyer celle que j'aime tant,
Que de mourir pour son bien suis content ! »

D'autre costé, ma mort pourroit porter
Occasion de trop desconforter
Celle pour qui seulement j'ay envie
De conserver ma santé et ma vie.
Ne t'ay-je pas, o ma dame, promis
Que, mon voiage à fin heureuse mis,
Tu me verrois devers toy retourner,
Pour ton mary avec toy emmener
Au lieu où tant a de devotion,
Pour prier Dieu sur le mont de Syon ?
Si je me meurs, nul ne t'y menera,
Trop de regret ma mort ramenera,
Voyant à riens tourner nostre entreprinse,
Qu'avecques tant d'affection as prinse.
Je vivray doncq, et lors t'y meneray
Et en brief temps à toy retourneray.
La mort pour moy est bonne, à mon advis,
Mais seulement pour toy seule je vis.
Pour vivre donc, il me fault alleger
Mon pauvre cueur, et du faiz soulager,
Qui est à luy et à moy importable,
De te monstrer mon amour veritable
Qui est si grande et si bonne et si forte,
Qu'il n'y en eut oncques de telle sorte.
Que diras-tu ? O Parler trop hardy,
Que diras-tu ? Je te laisse aller, dy ?
Pourras-tu bien luy donner congnoissance
De mon amour ? Las ! tu n'as la puissance
D'en demonstrer la milliesme part :
Diras-tu point, au moins, que son regard
A retiré mon cueur de telle force,
Que mon corps n'est plus qu'une morte escorce,
Si par le sien je n'ay vie et vigueur ?
Las ! mon Parler foible et plein de langueur,
Tu n'as pouvoir de bien au vray luy peindre
Comment son oeil peut un bon cueur contraindre ?
Encores moins à louer sa parole
Ta puissance est pauvre, debile et molle,
Si tu pouvois au moins luy dire ung mot,
Que, bien souvent, comme muet et sot,
Sa bonne grace et vertu me rendoit,
Et, à mon oeil qui tant la regardoit,

Faisoit jeter par grand amour les larmes,
Et à ma bouche aussi changer ses termes;
Voire et en lieu dire que je l'aymois,
Je luy parlois des signes et des mois
Et de l'estoille Arctique et Antarctique.
O mon Parler! tu n'as pas la practique
De luy compter en quel estonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment,
De dire aussi mes maulx et mes douleurs?
Il n'y a pas en toi tant de valeurs,
De declairer ma grande et forte amour,
Tu ne sçaurois me faire ung si bon tour?
A tout le moins, si tu ne peux le tout
Luy racompter, prens-toy à quelque bout,
Et dy ainsi : « Crainte de te desplaire
M'a faict longtemps, maulgré mon vouloir, taire
Ma grande amour qui devant toi merite
Et devant Dieu et le ciel estre dicte.
Car ta vertu en est le fondement,
Qui me rend doulx mon trop cruel tourment,
Veu que l'on doit un tel tresor ouvrir
Devant chascun et son cueur descouvrir.
Car qui pourroit un tel amant reprendre
D'avoir osé et voulu entreprendre
D'acquerir dame, en qui la vertu toute
Voire et l'honneur faict son sejour sans doubte?
Mais, au contraire, on doit bien fort blasmer
Celuy qui voit un tel bien, sans l'aymer.
Or, l'ay je veu et l'ayme d'un tel cueur,
Qu'amour sans plus en a esté vainqueur.
Las! ce n'est point amour legier ou fainct
Sur fondement de beauté fol et painct :
Encores moins cest amour qui me lie
Regarde en rien la villaine follie.
Point n'est fondé en villaine esperance
D'avoir de toy aucune jouissance;
Car rien n'y a au fond de mon desir,
Qui contre toy souhaitte nul plaisir.
J'aymerois mieulx mourir en ce voyaige,
Que de te sçavoir moins vertueuse ou saige,
Ne que pour moy fust moindre la vertu
Dont ton corps est et ton cueur revestu.

Aimer te veulx comme la plus parfaicte
Qui oncques fut; parquoy, rien ne souhaitte
Qui puisse oster ceste perfection,
La cause et fin de mon affection;
Car plus de moy tu es saige estimée,
Et plus aussi parfaictement aimée.
Je ne suis pas celui qui se console
En son amour et en sa dame folle.
Mon amour est très saige et raisonnable;
Car je l'ay mis en dame tant aimable,
Qu'il n'y a Dieu, ny ange en paradis,
Qu'en te voyant ne dist ce que je dis.
Et si de toy je ne puis estre aymé
Il me suffist au moins d'estre estimé
Le serviteur plus parfaict qui fut oncques;
Ce que croiras, j'en suis très seur, adoncques
Que la longueur du temps te fera veoir
Que de t'aymer je fais loyal debvoir.
Et si de toy je n'en reçois autant,
A tout le moins de t'aymer suis contant,
En t'asseurant que rien ne te demande,
Fors seulement que je te recommande
Le cueur et corps bruslant pour ton service
Dessus l'autel d'amour pour sacrifice.
Croy hardiment que, si je reviens vif,
Tu reverras ton serviteur naïf;
Et, si je meurs, ton serviteur mourra,
Que jamais dame un tel n'en trouvera.
Ainsi, de toy s'en va emporter l'onde
Le plus parfaict serviteur de ce monde.
La mer peut bien ce mien corps emporter,
Mais non le cueur que nul ne peut oster
D'avecques toy, où il faict sa demeure,
Sans plus vouloir à moy venir une heure.
Si je pouvois avoir, par juste eschange,
Un peu du tien, clair et pur comme un ange,
Je ne craindrois d'emporter la victoire,
Dont ton seul cueur en gagneroit la gloire.
Or vienne doncq ce qu'il en adviendra!
J'en ay jecté le dé, là se tiendra
Ma volunté sans aucun changement.
Et pour mieulx peindre au tien entendement

Ma loyauté, ma ferme seureté,
Ce diamant, pierre de fermeté,
En ton doigt blanc, te supplie prendre :
Par qui pourras trop plus qu'heureux me rendre.
O diamant, dy : « Amant cy m'envoye,
Qui entreprend ceste doubteuse voye,
Pour meriter, par ses oeuvres et faicts,
D'estre du rang des vertueux parfaicts;
A fin qu'un jour il puisse avoir sa place
Au desiré lieu de ta bonne grace. »

La dame leut l'epistre tout du long, et de tant plus s'esmerveilloit de l'affection du capitaine, que moins elle en avoit eu de soupson. Et, en regardant la table du diamant grande et belle, dont l'anneau estoit esmaillé de noir, fut en grande peine de ce qu'elle en avoit à faire. Et, après avoir resvé toute la nuict sur ces propos, fut très aise d'avoir occasion de ne luy faire response par faulte de messaigier, pensant en ellemesme, qu'avecq les peines qu'il portoit pour le service de son maistre, il n'avoit besoing d'estre fasché de la mauvaise response qu'elle estoit deliberée de luy faire, laquelle elle remeit à son retour. Mais elle se trouva fort empeschée du diamant; car elle n'avoit point accoustumé de se parer aux despens d'aultres que de son mary. Parquoy, elle, qui estoit de bon entendement, pensa de faire proficter cest anneau à la conscience du capitaine. Elle despescha un sien serviteur, qu'elle envoya à la damoiselle femme du capitaine, en feignant que ce fust une religieuse de Tarascon qui luy escripvit une telle lettre :

« Madame, monsieur vostre mary est passé par icy bien peu avant son embarquement, et, après s'estre confessé et receu son Createur comme bon chrestien, m'a declairé ung faict qu'il avoit sur sa conscience :

c'est le regret de ne vous avoir tant aymée comme il debvoit. Et me pria et conjura, à son partement, de vous envoyer ceste lettre avec ce diamant, lequel il vous prie garder pour l'amour de luy, vous asseurant que, si Dieu le faict retourner en santé, jamais femme ne fut mieulx traictée que vous serez; et ceste pierre de fermeté vous en fera foy pour luy. Je vous prie l'avoir pour recommandé en vos bonnes prieres, car aux miennes il aura part toute ma vie. »

Ceste lettre, parfaicte et signée au nom d'une religieuse, fut envoyée par la dame à la femme du capitaine. Et, quand la bonne vielle veid la lettre et l'anneau, il ne fault demander combien elle pleura de joye et de regret d'estre aymée et estimée de son bon mary, de la vue duquel elle se voyoit estre privée. Et, en baisant l'anneau plus de mille fois, l'arrousoit de ses larmes benissant Dieu qui, sur la fin de ses jours, luy avoit redonné l'amitié de son mary, laquelle elle avoit tenue longtemps pour perdue; et, remerciant la religieuse qui estoit cause de tant de bien, à laquelle feit la meilleure response qu'elle peut, que le messaigier rapporta en bonne diligence à sa maistresse, qui ne la leut, ny n'entendit ce que lui dist son serviteur, sans en rire bien fort. Et se contenta d'estre deffaicte de son diamant par si profitable moyen, que de reunir le mary et la femme en bonne amitié, dont luy sembla avoir gaigné ung royaulme.

Ung peu de temps après, vindrent nouvelles de la deffaicte et mort du pauvre capitaine, et comme il fut abandonné de ceulx qui le devoient secourir, et son entreprinse revelée par les Rhodiens, qui la debvoient tenir secrette; en telle sorte que luy avecq tous ceulx

qui descendirent en terre, qui estoient en nombre de quatre vingts, furent tous tuez : entre lesquels estoit un gentil homme, nommé Jehan et un Turc tenu sur les fons par la dicte dame, lesquels deux elle avoit donnez au capitaine, pour faire le voyage avecq luy. Dont l'un mourut auprès de luy, et le Turc, avec quinze coups de fleches, se saulva à nouer jusques dedans les vaisseaulx françois. Et par luy seul fut entendue la verité de toute ceste affaire; car ung gentil homme, que le pauvre capitaine avait prins pour amy et compaignon, et l'avoit advancé envers le Roy et les plus grands de France, si tost qu'il veid mettre pied à terre au dict capitaine, retira bien avant en la mer ses vaisseaulx. Et, quand le capitaine veid son entreprinse descouverte et plus de quatre mil Turcs, se voulut retirer comme il debvoit. Mais le gentil homme, en qui il avoit eu si grande fiance, voyant que par sa mort la charge luy demouroit seule de ceste grande armée et le profict, meit en avant à tous les gentils hommes, qu'il ne falloit pas hazarder les vaisseaulx du Roy, ne tant de gens de bien qui estoient dedans, pour saulver cent personnes seulement; et ceulx qui n'avoient pas trop de hardiesse furent de son opinion. Et, voyant le dict capitaine que plus il les appelloit et plus ils s'eslongnoient de son secours, se retourna devant les Turcs, estant au sablon jusques au genoil, où il feit tant de faicts d'armes et de vaillances, qu'il sembloit que luy seul deust deffaire tous ses ennemis, dont son traistre compaignon avait plus de paour que desir de sa victoire. A la fin, quelques armes qu'il sceut faire, receut tant de coups de fleches de ceulx qui ne pouvoient approcher de luy, que de la portée de leurs arcs, qu'il

commencea à perdre tout son sang. Et lors les Turcs, voyans la foiblesse de ces vrais chrestiens, les vindrent charger à grands coups de cymeterre; lesquels, tant que Dieu leur donna force et vie, se deffendirent jusques au bout. Le capitaine appella ce gentil homme, nommé Jehan, que sa dame luy avoit donné, et le Turc aussi, et, en mettant la poincte de son espée en terre, tombant à genoux auprès, baisa et embrassa la Croix, disant : « Seigneur, prens l'ame en tes mains, de celui qui n'a espargné sa vie pour exalter ton nom! » Le gentil homme nommé Jehan voyant qu'avec ses parolles la vie luy deffailloit, embrassa, luy, la croix de l'espée qu'il tenoit, pour le cuyder secourir; mais un Turc, par derriere, luy coupa les deux cuisses, et, en criant tout haut : « Allons, capitaine, allons en paradis veoir Celuy pour qui nous mourons! » fut compaignon à la mort, comme il avoit esté à la vie du pauvre capitaine. Le Turc, voyant qu'il ne pouvoit servir à l'un ny à l'aultre, estant frappé de quinze fleches, se retira vers ses navires, et, en demandant y estre receu, combien qu'il fust seul eschappé des quatre vingts, fut refusé par le traistre compaignon. Mais, luy, qui sçavoit fort bien nager, se jetta dedans la mer, et feit tant, qu'il fut receu en ung petit vaisseau, et, au bout de quelque temps, guery de ses playes. Et, par ce pauvre estranger, fut la verité congneu entierement à l'honneur du capitaine et à la honte de son compaignon, duquel le Roy et tous les gens de bien, qui oyrent le bruict, jugerent la meschanceté si grande envers Dieu et les hommes, qu'il n'y avoit mort dont il ne fut digne. Mais, à sa venue, donna tant de choses faulses à entendre, avecq force presens

que non seulement se saulva de pugnition, mais eut la charge de celuy qu'il n'estoit digne de servir de varlet.

Quand ceste piteuse nouvelle vint à la court, madame la Regente, qui l'estimoit fort, le regretta merveilleusement; aussi feit le Roy et tous les gens de bien qui le congnoissoient. Et celle qu'il aymoit le mieulx, oyant une si estrange, piteuse et chrestienne mort, changea la dureté du propos qu'elle avoit deliberé luy tenir, en larmes et lamentations; à quoy son mary luy tint compaignie, se voyans frustrez de l'espoir de leur voyage. Je ne veulx oblier que une damoiselle qui estoit à ceste dame, laquelle aymoit ce gentil homme nommé Jehan, plus que soy-mesme, le propre jour que les deux gentils hommes furent tuez, vint dire à sa maistresse, qu'elle avoit veu en songe celuy qu'elle aymoit tant, vestu de blanc, lequel luy estoit venu dire adieu, et qu'il s'en alloit en paradis avecq son capitaine. Mais, quand elle sceut que son songe estoit veritable, elle feit un tel dueil, que sa maistresse avoit assez à faire à la consoler. Au bout de quelque temps, la court alla en Normandie, d'où estoit le gentil homme, la femme duquel ne faillit à faire la reverence à madame la Regente. Et, pour y estre presentée, s'adressa à la dame que son mary avoit tant aymée. Et, en attendant l'heure propre en une eglise, commencea à regretter et louer son mary, et, entre aultres choses, luy dist : « Helas, ma dame! mon malheur est le plus grand qu'il n'advint oncques à femme, car, à l'heure qu'il m'aymoit plus qu'il n'avoit jamais faict, Dieu me l'a osté. » Et, en ce disant, luy monstra l'anneau qu'elle avoit au doigt comme le signe de sa parfaicte amitié,

qui ne fut sans grandes larmes : dont la dame, quelque regret qu'elle en eust, avoit tant d'envie de rire, veu que de sa tromperie estoit sailly un tel bien, qu'elle ne la voulut presenter à madame la Regente, mais la bailla à une aultre et se retira en une chapelle, où elle passa l'envie qu'elle avoit de rire.

« Il me semble, mes dames, que celles à qui on presente de telles choses, debvroient desirer en faire œuvre, qui vint à aussi bonne fin, que feyt ceste bonne dame; car elles trouveroient que les bienfaicts sont les joyes des biens faisans. Et ne fault point accuser ceste dame de tromperie, mais estimer de son bon sens, qui convertit en bien ce qui de soy ne valoit riens. — Voulez-vous dire, ce dist Nomerfide, qu'un beau diamant de deux cens escus ne vault riens? Je vous asseure que, s'il fust tumbé entre mes mains, sa femme ne ses parents n'en eussent riens veu. Il n'est rien mieulx à soy, que ce qui est donné. Le gentil homme estoit mort, personne n'en sçavoit rien : elle se fust bien passée de faire tant plorer ceste pauvre vielle. — En bonne foy, ce dist Hircan, vous avez raison, car il y a des femmes qui, pour se monstrer plus excellentes que les aultres, font des œuvres apparantes contre leur naturel, car nous sçavons bien tous qu'il n'est riens si avaricieux que une femme. Toutesfois, leur gloire passe souvent leur avarice, qui force leurs cueurs à faire ce qu'elles ne veulent. Et croy que celle qui laissa ainsi le diamant n'estoit pas digne de le porter. — Hola! hola! ce dist Oisille, je me doubte bien qui elle est; parquoy, je vous prie, ne la condamnez sans l'ouyr. — Ma dame, dist Hircan, je ne la condamne point, mais, si le gentil

homme estoit autant vertueux que vous dictes, elle estoit honorée d'avoir ung tel serviteur et de porter son anneau; mais peut-estre que ung moins digne d'estre aymé la tenoit si bien par le doigt, que l'anneau n'y pouvoit entrer. — Vrayement, ce dist Ennasuitte, elle le pouvoit bien garder, puisque personne n'en sçavoit rien. — Comment? ce dist Geburon : toutes choses à ceulx qui ayment sont-elles licites, mais que l'on n'en sache riens? — Par ma foy, ce dist Saffredent, je ne vois oncques meffaict pugny, sinon la sottise; car il n'y a meurdrier, larron, ny adultere, mais qu'il soit aussi fin que maulvais, qui soit jamais reprins par justice, ny blasmé entre les hommes. Mais souvent la malice est si grande, qu'elle les aveugle; de sorte qu'ilz deviennent sots, et comme j'ay dict. Seulement les sots sont punis, et non les vicieux. — Vous en direz ce qu'il vous plaira, ce dist Oisille : Dieu peut juger le cueur de ceste dame; mais, quant à moy, je treuve le faict très honneste et vertueux. Pour n'en debattre plus, je vous prie, Parlamente, donner vostre voix à quelqu'un. — Je la donne très volontiers, ce dist-elle, à Simontault; car, après ces deux tristes nouvelles, il ne fauldra de nous en dire une qui ne nous fera point plorer. — Je vous remercie, dist Simontault; en me donnant vostre voix, il ne s'en fault gueres que ne me nommiez plaisant, qui est un nom que je trouve fort fascheux; et pour m'en venger, je vous monstreray qu'il y a des femmes qui font bien semblant d'estre chastes envers quelques uns, ou pour quelque temps; mais la fin les monstre telles qu'elles sont, comme vous verrez par une histoire très veritable.

QUATORSIESME NOUVELLE

Le seigneur de Bonnivet, pour se venger de la cruauté d'une dame milanoyse, s'accointa d'un gentil homme italian, qu'elle aymoit, sans qu'il en eut encores rien eu que bonnes paroles et asseurance d'être aymé. Et, pour parvenir à son intention, luy conseilla si bien, que sa dame luy accorda ce que tant il avoit pourchassé. Dont le gentil homme avertit Bonnivet, qui, après s'estre fait couper les cheveux et la barbe, vestu d'habillemens semblables à ceux du gentil homme, s'en ala sur le mynuyt mettre sa vengeance à execution : qui fut cause que la dame, après avoir entendu de luy l'invention qu'il avoit trouvée pour la gaigner, luy promit se departir de l'amytié de ceux de sa nation et s'arreter à luy.

En la duché de Milan, du temps que le grand-maistre de Chaumont en estoit gouverneur, y avoit un gentil homme, nommé le seigneur de Bonnivet, qui depuis, par ses merites, fut amiral de France. Estant à Milan, fort aymé du dict grand-maistre et de tout le monde pour les vertuz qui estoient en luy, se trouvoit voluntiers aux festins où toutes les dames se assembloient, desquelles il estoit mieulx voulu que ne fut oncques François, tant pour sa beaulté, bonne grace et bonne parole, que pour le bruict que chascun luy donnoit d'estre un des plus adroicts et hardys aux armes qui fust point de son temps. Ung jour, en masque, à ung carneval, mena dancer une des plus braves et belles dames qui fust point en la ville; et, quand les hautsbois faisoient pause, ne falloit à luy tenir les propos d'amour qu'il sçavoit mieux que nul aultre dire. Mais, elle, qui ne luy debvoit rien de respondre, luy voulut soubdain mettre la paille au devant et l'arrester,

en l'asseurant qu'elle n'aymoit ni n'aymeroit jamais que son mary, et qu'il ne s'y actendist en aucune maniere. Pour ceste response, ne se tint le gentil homme refusé, et la pourchassa vivement jusques à la my caresme. Pour toute resolution, il la trouva ferme en propos de n'aymer ne luy ne aultre : ce qu'il ne peut croire, veu la mauvaise grace que son mary avoit et la grande beaulté d'elle. Il se delibera, puisqu'elle usoit de dissimulation, d'user aussi de tromperie; et dès l'heure, laissa la poursuitte qu'il luy faisoit, et s'enquist si bien de sa vie, qu'il trouva qu'elle aymoit un gentil homme italien, bien saige et honneste.

Le dict seigneur de Bonnivet accointa peu à peu ce gentil homme, par telle doulceur et finesse, qu'il ne s'apparceut de l'occasion, mais l'ayma si parfaictement, qu'après sa dame c'estoit la creature du monde qu'il aymoit le plus. Le seigneur de Bonnivet, pour luy arracher son secret du cueur, faingnit de luy dire le sien, et qu'il aymoit une dame où jamais n'avoit pensé, le priant le tenir secret, et qu'ils n'eussent tous deux que ung cueur et une pensée. Le pauvre gentil homme, pour luy monstrer l'amour reciproque, luy va declairer tout du long celle qu'il portoit à la dame, dont Bonnivet se vouloit venger; et, une fois le jour, s'assembloient en quelque lieu tous deux, pour rendre compte des bonnes fortunes advenues le long de la journée; ce que l'un faisoit en mensonge, et l'autre en verité. Et confessa le gentil homme avoir aymé trois ans ceste dame, sans en avoir riens eu, sinon bonnes paroles et asseurance d'estre aymé. Le dict de Bonnivet luy conseilla tous les moyens qu'il luy fut possible pour parvenir à son intention; dont il se trouva si bien, que, en peu de

jours, elle luy accorda tout ce qu'il demandoit; il ne restoit que de trouver le moyen; ce que bien tost, par le conseil du seigneur de Bonnivet, fut trouvé. Et, ung jour, avant souper, luy dist le gentil homme : « Monsieur, je suis plus tenu à vous qu'à tous les hommes du monde, car, par vostre bon conseil, j'espere avoir ceste nuict ce que tant d'années j'ay desiré. — Je te prie, mon amy, ce luy dist Bonnivet, compte-moy la sorte de ton entreprinse, pour veoir s'il y a tromperie ou hazard, pour te y servir de bon amy. » Le gentil homme luy va compter comme elle avoit moyenné de faire laisser la grande porte de la maison ouverte, soubz coulleur de quelque maladie qu'avoit un de ses freres, pour laquelle à toute heure falloit envoyer à la ville querir ses necessitez; et qu'il pourroit entrer seurement dedans la court, mais qu'il se gardast de monter par l'escallier, et qu'il passast par ung petit degré qui estoit à main droicte, et entrast en la premiere gallerie qu'il trouveroit, où toutes les portes des chambres de son beau pere et de ses beaulx freres se rendoient; et qu'il chosist bien la troisiesme plus près du dict degré, et, si en la poussant doulcement, il la trouvoit fermée, qu'il s'en allast, estant asseuré que son mary estoit revenu, lequel toutesfois ne devoit revenir de deux jours; et que, s'il la trouvoit ouverte, il entrast doucement, et qu'il la refermast hardiment au coureil, sachant qu'il n'y avoit qu'elle seule en la chambre, et que surtout il n'oubliast à faire faire des soulliers de feutre, de paour de faire bruict; et qu'il se gardast bien de venir plus tost que deux heures après minuict ne furent passées, pource que ses beaulx freres, qui aymoient fort le jeu, ne s'alloient jamais coucher, qu'il ne fust

plus d'une heure. Le dict de Bonnivet luy respondit : « Va, mon amy, Dieu te conduise; je le prie qu'il te garde d'inconvenient : si ma compaignie y sert de quelque chose, je n'espargneray rien qui soit en ma puissance. » Le gentil homme le mercia bien fort, et luy dist qu'en ceste affaire il ne pouvoit estre trop seul; et s'en alla pour y donner ordre.

Le seigneur de Bonnivet ne dormit pas de son costé; et, voyant qu'il estoit heure de se venger de sa cruelle dame, se retira de bonne heure en son logis, et se feit coupper la barbe de la longueur et largeur que l'avoit le gentil homme; aussi, se feit coupper les cheveux, à fin qu'à le toucher on ne peust congnoistre leur difference. Il n'oblia pas les escarpins de feutre et le demorant des habillemens semblables au gentil homme. Et, pource qu'il estoit fort aymé du beau-pere de ceste femme, ne craignit d'y aller de bonne heure, pensant que s'il estoit apperceu il iroit tout droict à la chambre du bon homme avec lequel il avoit quelque affaire. Et, sur l'heure de minuict, entra en la maison de ceste dame, où il trouva assez d'allans et de venans; mais, parmy eulx, passa sans estre congneu et arriva en la gallerie. Et, touchant les deux premieres portes, les trouva fermées, et la troisiesme non, laquelle doucement il poussa. Et, entré qu'il fut en la chambre de la dame, la referma au coureil, et veid toute ceste chambre tendue de linge blanc, le pavement et le dessus de mesmes, et un lict, de toille fort deliée, tant bien ouvré de blanc qu'il n'estoit possible de plus; et la dame seule dedans avecq son scofion et la chemise toute couverte de perles et de pierreries; ce qu'il veid par ung coin du rideau, avant que d'estre apperceu d'elle; car

il y avoit un grand flambeau de cire blanche, qui rendoit la chambre claire comme le jour. Et, de paour d'estre congneu d'elle, alla premierement tuer le flambeau, puis se despouilla, et s'alla coucher auprès d'elle. Elle, qui cuydoit que ce fust celuy qui si longuement l'avoyt aymée, luy feit la meilleure chere qui luy fut possible. Mais, luy, qui sçavoit bien que c'estoit au nom d'un aultre, se garda de luy dire un seul mot, et ne pensa qu'à mettre sa vengeance à execution : c'est de luy oster son honneur et sa chasteté, sans luy en sçavoir gré ni grace. Mais, contre sa volunté et deliberation, la dame se tenoit si contente de ceste vengeance, qu'elle l'estimoit recompensé de tous ses labeurs jusques à ce que une heure après minuict sonna qu'il estoit temps de dire adieu. Et, à l'heure, le plus bas qu'il luy fut possible, luy demanda si elle estoit aussi contente de luy que luy d'elle. Elle, qui cuydoit que ce fust son amy, luy dist que non seullement elle estoit contente, mais esmerveillée de la grandeur de son amour, qui l'avoit gardé une heure sans luy pouvoir respondre. A l'heure, il se print à rire bien fort, luy disant : « Or sus, ma dame, me refuserez-vous une aultre fois, comme vous avez accoustumé de faire jusques icy ? » Elle, qui le congneut à la parole et au ris, fut si desesperée d'ennuy, de honte, qu'elle l'appella plus de mille fois *meschant*, *traistre* et *trompeur*, se voulant jetter du lict à bas pour chercher un cousteau, à fin de se tuer, veu qu'elle estoit si malheureuse qu'elle avoit perdu son honneur pour un homme qu'elle n'aymoit point et qui, pour se venger d'elle, pourroit divulguer ceste affaire par tout le monde. Mais il la retint entre ses bras, et, par bonnes et doulces paroles, l'as-

seura de l'aymer plus que celuy qui l'aymoit et de celer ce qui touchoit son honneur, si bien qu'elle n'en auroit jamais blasme. Ce que la pauvre sotte creut; et, entendant de luy l'invention qu'il avoit trouvée et la peine qu'il avoit prinse pour la gaingner, luy jura qu'elle l'aymeroit mieulx que l'aultre, qui n'avoit sceu celer son secret; et qu'elle congnoissoit bien le contraire du faulx bruict que l'on donnoit aux François; car ilz estoient plus saiges, perseverans et secrets que les Italiens. Parquoy, doresnavant elle se departoit de l'opinion de ceulx de sa nation, pour se arrester à luy. Mais elle le pria bien fort que pour quelque temps il ne se trouvast en lieu ne festin où elle fust, sinon en masque; car elle sçavoit bien qu'elle auroit si grande honte, que sa contenance la declareroit à tout le monde. Il luy en feit promesse, et aussi la pria que, quand son amy viendroit à deux heures, elle luy feit bonne chere, et puis peu à peu elle s'en pourroit deffaire. Dont elle feit si grande difficulté, que, sans l'amour qu'elle luy portoit, pour rien ne l'eust accordé. Toutesfois, en luy disant adieu, la rendit si satisfaicte qu'elle eust bien voulu qu'il y fust demouré plus longuement.

Après qu'il fut levé et qu'il eut reprins ses habillemens, saillit hors de la chambre, et laissa la porte entr'ouverte comme il l'avoit trouvée. Et, pour ce qu'il estoit près de deux heures, et qu'il avoit paour de trouver le gentil homme en son chemin, se retira au hault du degré, où bientost après il le veid passer et entrer en la chambre de sa dame. Et, luy, s'en alla en son logis, pour reposer son travail; ce qu'il feit de sorte que neuf heures du matin le trouverent au lict: où, à son lever, arriva le gentil homme, qui ne faillit à luy compter

sa fortune, non si bonne comme il l'avoit esperée, car il dist que, quand il entra en la chambre de sa dame, il la trouva levée en son manteau de nuict, avecques une bien grosse fiebvre, le pouls fort esmeu, le visaige en feu et la sueur qui commençoit à luy prendre, de sorte qu'elle le pria s'en retourner incontinant; car, de paour d'inconvénient, n'avoit osé appeler ses femmes, dont elle estoit si mal, qu'elle avoit plus besoin de penser à la mort qu'à l'amour, et d'oyr parler de Dieu que de Cupido; estant marrye du hazard où il s'estoit mis pour elle, veu qu'elle n'avoit puissance en ce monde de luy rendre ce qu'elle esperoit faire en l'autre bientost. Dont il fust si estonné et marry, que son feu et sa joye s'estoient convertis en glace et en tristesse, et s'en estoit incontinent departy. Et, au matin, au poinct du jour, avoit envoyé sçavoir de ses nouvelles, et que pour vray elle estoit très mal. Et, en racomptant ses douleurs, ploroit si très fort, qu'il sembloit que l'ame s'en deust aller par ses larmes. Bonnivet, qui avoit tant envie de rire que l'autre de plorer, le consola le mieulx qu'il luy fut possible, luy disant que les amours de longue durée ont tousjours un commencement difficile, et qu'amour luy faisoit ce retardement pour luy faire trouver la jouissance meilleure; et, en ces propos, se departirent. La dame garda quelques jours le lict; et, en recouvrant sa santé, donna congié à son premier serviteur, le fondant sur la craincte qu'elle avoit eu de la mort et le remords de sa conscience, et s'arresta au seigneur Bonnivet, dont l'amitié dura, selon la coustume, comme la beauté des fleurs des champs.

« Il me semble, mes dames, que les finesses du gen-

til homme valent bien l'hypocrisie de cette dame, qui, après avoir tant contrefaict la femme de bien, se declaira si folle. — Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dist Ennasuitte, mais ce gentil homme feit un tour meschant. Est-il dict que si une dame en aymoit un, l'aultre la doive avoir par finesse? — Croyez, ce dist Geburon, que telles marchandises ne se peuvent mettre en vente, qu'elles ne soient emportées par les plus offrans et derniers encherisseurs. Ne pensez pas que ceulx qui poursuivent les dames prennent tant de peine pour l'amour d'elles; car c'est seulement pour l'amour d'eulx et de leur plaisir. — Par ma foy, ce dist Longarine, je vous croy; car, pour vous en dire la verité, tous les serviteurs que j'ay jamais eu, m'ont tousjours commencé leurs propos par moy, monstrans desirer ma vie, mon bien, mon honneur; mais la fin en a esté pour eulx, desirans leur plaisir et leur gloire. Parquoy, le meilleur est de leur donner congié dès la première partie de leur sermon; car, quand on vient à la seconde, on n'a pas tant d'honneur à les refuser, veu que le vice de soy, quand il est congneu, est refusable. — Il fauldroit doncques, ce dist Ennasuitte, que, dès que ung homme ouvre la bouche, on le refusast sans sçavoir qu'il veult dire? » Parlamente luy respondit : « Ma compaigne ne l'entend pas ainsi; car on sçait bien que au commencement une femme ne doibt jamais faire semblant d'entendre où l'homme veult venir, ny encores, quand il le declaire, de le pouvoir croire; mais, quand il vient à en jurer bien fort, il me semble qu'il est plus honneste aux dames de le laisser en ce beau chemin, que d'aller jusques à la vallée. — Voire mais, ce dist Nomerfide, devons-nous croire par là,

qu'ils nous aiment par mal? Est-ce pas peché de juger son prochain ? — Vous en croirez ce qu'il vous plaira, dist Oisille; mais il fault tant craindre qu'il soit vray, que, dès que vous en appercevez quelque estincelle, vous devez fuir ce feu, qui a plus tost bruslé un cueur, qu'il ne s'en est apparceu. — Vrayement, ce dist Hircan, voz lois sont trop dures. Et si les femmes vouloient, selon vostre advis, estre si rigoureuses, auxquelles la doulceur est tant seante, nous changerions aussy nos doulces supplications en finesses et forces. — Le mieux que je y voye, dist Simontault, c'est que chacun suive son naturel. Qui aime ou qui n'aime point le monstre sans dissimulation! — Pleust à Dieu, ce dist Saffredent, que ceste loy apportast autant d'honneur qu'elle feroit de plaisir ! » Mais Dagoucin ne se sceut tenir de dire : « Ceulx qui aymeroient mieulx mourir, que leur volonté fust congneue, ne se pourroient accorder à vostre ordonnance? — Mourir ! ce dist Hircan; encor est-il à naistre le bon chevalier qui pour telle chose publique vouldroit mourir. Mais laissons ces propos d'impossibilité, et regardons à qui Simontault donnera sa voix. — Je la donne, dist Simontault, à Longarine, car je la regardois tantost, qu'elle parloit toute seule; je pense qu'elle recordoit quelque bon role, et si n'a point accoustumé de celer la verité soit contre homme ou contre femme. — Puis que vous m'estimez si veritable, repondist Longarine, je vous racompteray une histoire, que, nonobstant qu'elle ne soit tant à la louange des femmes que je vouldrois, si verrez-vous qu'il y en a ayans aussi bon cueur, aussi bon esprit, et aussi pleines de finesse que les hommes. Si mon compte est un peu long, vous aurez patience. »

QUINZIESME NOUVELLE

Par la faveur du Roy Françoys, un simple gentil homme de sa court espousa une femme fort riche, de laquelle toutesfois, tant pour sa grande jeunesse que pour ce qu'il avoit son cueur ailleurs, il teint si peu de conte, que, elle, meue de dépit et vaincue de desespoir, après avoir serché tous moyens de luy complaire, avisa de se reconforter autre part des ennuys qu'elle enduroit avec son mary.

En la court du Roy François premier, y avoit ung gentil homme, duquel je congnois si bien le nom que je ne le veulx point nommer. Il estoit pauvre, n'ayant point cinq cens livres de rente, mais il estoit tant aymé du Roy pour les vertus dont il estoit plein, qu'il vint à espouser une femme si riche, qu'un grand seigneur s'en fust bien contenté. Et, pour ce qu'elle estoit encores bien jeune, pria une des plus grandes dames de la court de la vouloir tenir avecq elle; ce qu'elle feit très voluntiers. Or, estoit ce gentil homme tant honneste, beau et plein de toute grace, que toutes les dames de la court en faisoient bien grand cas. Et, entre aultres, une que le Roy aymoit, qui n'estoit si jeune ne si belle que la sienne. Et, pour la grande amour qu'il luy portoit, tenoit si peu de compte de sa femme, que à peine en ung an couchoit-il une nuict avec elle. Et ce qui plus luy estoit importable, c'est que jamais il ne parloit à elle, ne luy faisoit signe d'amitié. Et, combien qu'il jouist de son bien, il luy en faisoit si petite part, qu'elle n'estoit pas habillée comme il luy appartenoit, ne comme elle desiroit. Dont la dame avecq qui elle estoit, reprenoit souvent le gentil homme, en luy

disant : « Vostre femme est belle, riche et de bonne maison, et vous ne tenez non plus compte d'elle, que si elle estoit tout le contraire; ce que son enfance et jeunesse a supporté jusques icy; mais j'ay paour, quand elle se verra grande et belle, que son mirouer et quelcun qui ne vous aymera pas, lui remonstre sa beaulté si peu de vous prisée, et que, par despit, elle face ce que, estant de vous bien traictée, n'oseroit jamais penser. » Le gentil homme, qui avoit son cueur ailleurs, se mocqua très bien d'elle et ne laissa, pour ses enseignemens, à continuer la vie qu'il menoit. Mais, deux ou trois ans passez, sa femme commença à devenir une des plus belles femmes qui fust point en France, tant qu'elle eut le bruict de n'avoir à la court sa pareille. Et plus elle se sentoit digne d'estre aymée, plus s'ennuya de veoir que son mary n'en tenoit compte : tellement, qu'elle en print ung si grand desplaisir, que, sans la consolation de sa maistresse, elle estoit quasi au desespoir. Et, après avoir cherché tous les moyens de complaire à son mary qu'elle pouvoit, pensa en elle-même qu'il estoit impossible qu'il l'aymast, veu la grande amour qu'elle luy portoit, sinon qu'il eust quelque autre fantaisie en son entendement; ce qu'elle chercha si subtilement, qu'elle trouva la verité, et qu'il estoit toutes les nuicts si empesché ailleurs, qu'il oublioit sa femme et sa conscience.

Et, après qu'elle fut certaine de la vie qu'il menoit, print une telle melencolie, qu'elle ne se vouloit plus habiller que de noir, ne se trouver en lieu où l'on feist bonne chere. Dont sa maistresse, qui s'en apperceut, feit tout ce qui luy fust possible pour la retirer de ceste oppinion, mais elle ne peut. Et, combien que son mary

en fust assez adverty, il fut plus prest à s'en mocquer, que de y donner remede. Vous sçavez, mes dames, que ainsi que extreme joye est occupée par pleurs, aussi extreme ennuy prend fin par quelque joye? Parquoy, ung jour, advint que ung grand seigneur, parent proche de la maistresse de ceste dame et qui souvent la frequentoit, entendant l'estrange façon dont le mary la traictoit, en eut tant de pitié qu'il se voulut essayer à la consoler; et, en parlant avecq elle, la trouva si belle, si saige et si vertueuse, qu'il désira beaucoup d'estre en sa bonne grace, que de luy parler de son mary, sinon pour luy monstrer le peu d'occasion qu'elle avoit de l'aymer.

Ceste dame, se voyant delaissée de celuy qui la debvoit aymer, et d'autre costé aymée et requise d'un si beau prince, se tint bien heureuse d'estre en sa bonne grace. Et, combien qu'elle eust tousjours desir de conserver son honneur, si prenoit-elle grand plaisir de parler à luy et de se veoir aymée et estimée; chose dont quasi elle estoit affamée. Ceste amitié dura quelque temps, jusques à ce que le Roy s'en apparceut, qui portoit tant d'amour au gentil homme, qu'il ne vouloit souffrir que nul luy feist honte ou desplaisir. Parquoy, il pria bien fort ce prince d'en vouloir oster sa fantaisie, et que, s'il continuoit, il seroit très mal content de luy. Ce prince, qui aymoit trop mieulx la bonne grace du Roy que toutes les dames du monde, luy promist, pour l'amour de luy, d'abandonner son entreprinse, et que dès le soir il iroit prendre congé d'elle. Ce qu'il feit, si tost qu'il sceut qu'elle estoit retirée en son logis, où logeoit le gentil homme en une chambre sur la sienne. Et, estant au soir à la fenestre, veid entrer ce prince en

la chambre de sa femme, qui estoit soubs la sienne; mais le prince, qui bien l'advisa, ne laissa d'y entrer. Et, en disant adieu à celle dont l'amour ne faisoit que commencer, luy allegua pour toutes raisons le commandement du Roy.

Après plusieurs larmes et regrets qui durerent jusques à une heure après minuict, la dame luy dit pour conclusion : « Je loue Dieu, Monseigneur, dont il luy plaist que vous perdiez ceste oppinion, puisqu'elle est si petite et foible, que vous la pouvez prendre et laisser par le commandement des hommes. Car, quant à moy, je n'ay point demandé congé ny à maistresse, ny à mary, ni à moy-mesmes, pour vous aymer; car Amour, s'aidant de vostre beaulté et de vostre honnesteté, a eu telle puissance sur moy, que je n'ay congneu aultre Dieu ne aultre Roy que luy. Mais, puis que vostre cueur n'est pas si remply de vray amour, que craincte n'y trouve encores place, vous ne pouvez estre amy parfaict, et d'un imparfaict, je ne veulx poinct faire amy aymé parfaictement, comme j'avois deliberé faire de vous. Or adieu, Monseigneur, duquel la craincte ne merite la franchise de mon amitié! » Ainsi s'en alla pleurant ce seigneur, et, en se retournant, advisa encores le mary estant à la fenestre, qui l'avoit vu entrer et saillir. Parquoy, le lendemain, luy compta l'occasion pourquoy il estoit allé veoir sa femme et le commandement que le Roy luy avoit faict : dont le gentil homme en fut fort content et en remercia le Roy. Mais, voyant que sa femme tous les jours embellissoit, et luy devenoit viel et amoindrissoit sa beaulté, commença à changer de roole, prenant celuy que long temps il avoit faict jouer à sa femme; car il la cherchoit plus que de coustume,

et prenoit garde sur elle. Mais, de tant plus elle le fuyoit, qu'elle se voyoit cherchée de luy, desirant luy rendre partie des ennuiz qu'elle avoit euz pour estre de luy peu aymé. Et, pour ne perdre si tost le plaisir que l'amour luy commençoit à donner, se va adresser à un jeune gentil homme, tant si très beau, bien parlant, et de si bonne grace, qu'il estoit aymé de toutes les dames de la court. Et, en luy faisant ses complainctes de la façon comme elle avoit esté traictée, l'incita d'avoir pitié d'elle, de sorte que le gentil homme n'oublia rien pour essayer à la reconforter. Et, elle, pour se recompenser de la perte d'un prince qui l'avoit laissée, se meit à aymer si fort ce gentil homme, qu'elle oublia son ennuy passé, et ne pensa, sinon à finement conduire son amitié. Ce qu'elle sceut si bien faire, que jamais sa maistresse ne s'en apparceut, car, en sa presence, se gardoit bien de parler à luy. Mais, quand elle luy vouloit dire quelque chose, s'en alloit veoir quelques dames qui demouroient à la court, entre lesquelles y en avoit une dont son mary faingnoit d'estre amoureux.

Or, ung soir, après soupper, qu'il faisoit obscur, se desroba la dicte dame, sans appeller nulle compaignie, et entra en la chambre des dames, où elle trouva celuy qu'elle aimoit mieulx que elle-mesmes; et, en se asseant auprès de luy, appuyez sur une table, parloient ensemble, feignans de lire en ung livre. Quelqu'un que le mary avoit mis au guet, luy vint rapporter là où sa femme estoit allée; mais luy, qui estoit saige, sans en faire semblant, s'y en alla le plus tost qu'il peut. Et, entrant en la chambre, veid sa femme lisant le livre, qu'il faingnit ne veoir point, mais alla tout droict parler aux dames qui estoient de l'autre costé. Ceste pauvre

dame, voyant que son mary l'avoit trouvée avecq celuy auquel devant luy elle n'avoit jamais parlé, fust si transportée, qu'elle perdit sa raison, et, ne pouvant passer par le banc, saulta sur la table, et s'enfuit, comme si son mary, avecq l'espée nue l'eust poursuivie; et alla trouver sa maistresse, qui se retiroit en son logis.

Et, quand elle fut deshabillée, se retira la dicte dame, à laquelle une de ses femmes vint dire que son mary la demandoit. Elle luy respondit franchement, qu'elle n'iroit point, et qu'il estoit si estrange et austere, qu'elle avoit paour qu'il ne luy feist ung mauvais tour. A la fin, de paour de pis, s'y en alla. Son mary ne luy en dist un seul mot, sinon quand ils furent dedans le lict. Elle, qui ne sçavoit pas si bien dissimuler que luy, se print à pleurer. Et, quand il luy eust demandé pourquoy c'estoit, elle luy dist qu'elle avoit paour qu'il fust courroucé contre elle, pource qu'il l'avoit trouvée lisant avecq ung gentil homme. A l'heure, il luy respondit que jamais il ne luy avoit deffendu de parler à homme, et qu'il n'avoit trouvé mauvais qu'elle y parlast, mais ouy bien de s'en estre fuie devant luy, comme si elle eust faict chose digne d'estre reprinse, et que ceste fuitte seulement luy faisoit penser qu'elle aymoit le gentil homme. Parquoy il luy deffendit que jamais il ne luy advint de luy parler, ny en public, ny en privé, luy asseurant que, la premiere fois qu'elle y parleroit, il la tueroit sans pitié ne compassion. Ce qu'elle accepta très voluntiers, faisant bien son compte de n'estre pas une autre fois si sotte. Mais, parce que les choses où l'on a volunté, plus elles sont defendues et plus elles sont desirées, ceste pauvre femme eust

bientost oublié les menaces de son mary et les promesses d'elle; car, dès le soir mesme, elle, estant retournée coucher en une autre chambre, avec d'autres damoiselles et ses gardes, envoya prier le gentil homme de la venir veoir la nuict. Mais le mary, qui estoit si tourmenté de jalousie qu'il ne pouvoit dormir, va prendre une cappe et un varlet de chambre avecq luy, ainsi qu'il avoit ouy dire que l'autre alloit la nuict, et s'en va frapper à la porte du logis de sa femme. Elle, qui n'attendoit rien moins que luy, se leva toute seule et print des brodequins fourrés et son manteau qui estoit auprès d'elle; et, voyant que trois ou quatre femmes qu'elle avoit estoient endormies, saillit de sa chambre et s'en va droict à la porte où elle ouyt frapper. Et, en demandant : « Qui est-ce? » luy fut respondu le nom de celuy qu'elle aymoit; mais, pour en estre plus asseurée, ouvrit un petit guichet, en disant : « Si vous estes celluy que vous dictes, baillez-moy la main, et je la congoistray bien. » Et quand elle toucha la main de son mary, elle le congneut, et, en fermant vistement le guichet, se print à crier : « Ha! monsieur, c'est vostre main! » Le mary luy respondit par grand courroux : « Ouy, c'est la main qui vous tiendra promesse; parquoy, ne faillez à venir, quand je le vous manderay. » En disant ceste parole, s'en alla en son logis, et elle retourna en sa chambre, plus morte que vive, et dist tout hault à ses femmes : « Levez-vous, mes amies; vous avez trop dormy pour moy, car, en vous cuydant tromper, je me suis trompée la premiere. » En ce disant, se laissa tumber au milieu de la chambre, toute esvanouye. Ces pauvres femmes se leverent à ce cry, tant estonnées de veoir

leur maistresse, comme morte, couchée par terre, et d'oyr ses propos, qu'elles ne sceurent que faire, sinon que de courir aux remedes pour la faire revenir. Et, quand elle peut parler, leur dist : « Aujourd'hui voyez-vous, mes amies, la plus malheureuse créature qui soit sur la terre ! » et leur va compter toute sa fortune, les prians la vouloir secourir, car elle tenoit sa vie pour perdue.

Et, en la cuydant reconforter, arriva un varlet de chambre de son mary, par lequel il luy mandoit qu'elle allast incontinant à luy. Elle, embrassant deux de ses femmes, commença à crier et à pleurer, les prians ne la laisser point aller, car elle estoit seure de mourir. Mais le varlet de chambre l'asseura que non et qu'il prenoit sur sa vie, qu'elle n'auroit nul mal. Elle, voyant qu'il n'y avoit point de resistence, se jecta entre les bras de ce pauvre serviteur, luy disant : « Puis qu'il le fault, porte ce malheureux corps à la mort! » Et à l'heure, demy esvanouye de tristesse, fut emportée du varlet de chambre au logis de son maistre; aux pieds duquel tumba ceste pauvre dame, en luy disant : « Monsieur, je vous supplie avoir pitié de moy, et je vous jure la foy que je doibs à Dieu, que je vous diray la verité du tout. » A l'heure, il luy dist comme un homme desespéré : « Par Dieu, vous me la direz ! » et chassa dehors tous ses gens. Et, pource qu'il avoit tousjours congneu sa femme devote, pensa bien qu'elle ne se oseroit parjurer sur la vraye Croix : il en demanda une fort belle, qu'il avoit; et quand ils furent tous deux seuls, la feit jurer dessus qu'elle luy diroit la verité de ce qu'il luy demanderoit. Mais, elle, qui avoit desja passé les premieres apprehensions de la

mort, reprint cueur, se deliberant, avant que mourir, de ne luy celer la verité, et aussi de ne dire chose dont le gentil homme qu'elle aymoit peust avoir à souffrir. Et après avoir ouy toutes les questions qu'il luy faisoit, luy respondit ainsi : « Je ne veulx point, monsieur, justifier, ne faire moindre envers vous l'amour que j'ay portée au gentil homme dont vous avez soupsons, car vous ne le pourriez ny ne devriez croire, veu l'experience que aujourd'huy vous en avez eue; mais je desire bien vous dire l'occasion de ceste amitié. Entendez, monsieur, que jamais femme n'ayma autant mary que je vous ay aimé; et depuis que je vous espousay jusques en cest aage icy, il ne sceut jamais entrer en mon cueur autre amour que la vostre. Vous sçavez que, encores estant enfant, mes parens me vouloient marier à personnaige plus riche et de plus grande maison que vous, mais jamais ne m'y sceurent faire accorder, dès l'heure que j'eus parlé à vous; car, contre toute leur oppinion, je tins ferme pour vous avoir, sans regarder ny à vostre pauvreté, ny aux remonstrances que ilz me faisoient. Et vous ne pouvez ignorer quel traictement j'ay eu de vous jusques icy, et comme vous m'avez aymée et estimée; dont j'ay porté tant d'ennui et de desplaisir que, sans l'ayde de la dame avecq laquelle vous m'avez mise, je fusse desesperée. Mais, à la fin, me voyant grande et estimée belle d'un chascun, fors que de vous seul, j'ay commencé à sentir si vivement le tort que vous me tenez, que l'amour que je vous portois s'est convertie en haine, et le desir de vous obeir en celluy de vengeance. Et sur ce desespoir me trouva ung prince, lequel, pour obeyr au Roy plus que à l'amour, me laissa à l'heure que je commençois à

sentir la consolation de mes tourmens par ung amour honneste. Et, au partir de luy, trouvay cestuy-cy, qui n'eut point la peine de me prier ; car sa beaulté, son honnesteté, sa grace et ses vertuz meritent bien estre cherchées et requises de toutes femmes de bon entendement. A ma requeste et non à la sienne, il m'a aymée avecq tant d'honnesteté, que oncques en sa vie ne me requist chose que l'honneur ne luy peust accorder. Et combien que le peu d'amour que j'ay occasion de vous porter me donnast excuse de ne vous tenir foy ne loyaulté, l'amour seul que j'ay à Dieu et à mon honneur m'ont jusques icy gardée d'avoir faict chose dont j'aye besoing de confession ne de honte. Je ne vous veulx point nyer que, le plus souvent qu'il m'estoit possible, je n'allasse parler à luy dans une garde-robe, faingnant d'aller dire mes oraisons ; car jamais, en femme, ne en homme, je ne me fiay de conduire ceste affaire. Je ne veulx point aussi nyer que, estant en ung lieu si privé et hors de tout soupson, je ne l'aye baisé de meilleur cueur que je ne fais vous. Mais je ne demande jamais mercy à Dieu, si entre nous deux il y a jamais eu aultre privaulté plus avant, ne si jamais il m'en a pressée, ne si mon cueur en a eu le désir ; car j'estois si aise de le veoir, qu'il ne me sembloit point qu'il y eust au monde ung aultre plaisir. Et vous, monsieur, qui estes seul la cause de mon malheur, vouldriez-vous prendre vengeance d'un oeuvre, dont si, long temps a, vous m'avez donné exemple, sinon que la vostre estoit sans honneur et conscience ? Car, vous le sçavez et je sçay bien que celle que vous aymez ne se contente point de ce que Dieu et la raison commandent. Et combien que la loy des hommes donne si grand

deshonneur aux femmes qui ayment autres que leurs maris, si est-ce que la loy de Dieu n'exempte point les mariz qui ayment autres que leurs femmes. Et, s'il fault mettre à la balance l'offense de vous et de moy, vous estes homme saige et experimenté et d'aage, pour congnoistre et eviter le mal; moy, jeune et sans experience nulle de la force et puissance d'amour. Vous avez une femme qui vous cherche, estime et ayme plus que sa vie propre, et j'ay un mary qui me fuit, qui me hait et me desprise plus que chamberiere. Vous aymez une femme desja d'aage et en mauvais point et moins belle que moy; et j'ayme ung gentil homme plus jeune que vous, plus beau que vous, et plus aymable que vous. Vous aymez la femme d'un des plus grands amis que vous ayez en ce monde et l'amye de vostre maistre, offensant d'un costé l'amitié et de l'autre la reverence que vous devez à tous deux; et j'ayme ung gentil homme qui n'est à rien lié, sinon à l'amour qu'il me porte. Or, jugez sans faveur lequel de nous deux est le plus punissable ou excusable, ou vous, estimé homme saige et experimenté, qui, sans occasion donnée de mon costé, avez, non seulement à moy, mais au Roy auquel vous estes tant obligé, faict un si meschant tour; ou moy, jeune et ignorante, desprisée et contemnée de vous, aymée du plus beau et honneste gentil homme de France, lequel j'ay aymé, par le desespoir de ne pouvoir jamais estre aymée de vous? »

Le mary, oyant ces propos pleins de verité, dicts d'un si beau visaige, avec une grace tant asseurée et audacieuse, qu'elle monstroit ne craindre ne meriter nulle pugnition, se trouva tant surprins d'estonnement, qu'il ne sceut que luy respondre, sinon que l'honneur

d'un homme et d'une femme n'estoient pas semblables. Mais, toutesfois, puis qu'elle luy juroit qu'il n'y avoit point eu, entre celuy qu'elle aymoit et elle, aultre chose, il n'estoit point deliberé de luy en faire pire chere; par ainsi qu'elle n'y retournast plus, et que l'un ne l'aultre n'eussent plus de recordation des choses passées; ce qu'elle luy promist, et allerent coucher ensemble, par bon accord.

Le matin, une vieille damoiselle, qui avoit grand paour de la vie de sa maistresse, vint à son lever et lui demanda : « Et puis, ma dame, comment vous va ? » Elle luy respondit en riant : « Croyez, m'amie, qu'il n'est point ung meilleur mary que le mien, car il m'a creue à mon serment. » Et ainsy se passerent cinq ou six jours. Le mary prenoit de si près garde à sa femme, que nuict et jour il avoit guet après elle. Mais il ne la sceut si bien garder, qu'elle ne parlast encores à celuy qu'elle aymoit, en un lieu obscur et suspect. Toutesfois elle conduisit son affaire si secrettement, que homme ne femme n'en peut sçavoir la verité. Et ne fut que ung bruict que quelque varlet feit d'avoir trouvé un gentil homme et une damoiselle en une estable sous la chambre de la maistresse de ceste dame. Dont le mary eut si grand soupson, qu'il se delibera de faire mourir le gentil homme; et assembla un grand nombre de ses parens et amis, pour le faire tuer, s'ilz le pouvoient trouver en quelque lieu; mais le principal de ses parens estoit si grand amy du gentil homme qu'il faisoit chercher, qu'en lieu de le surprendre, l'advertissoit de tout ce qu'il faisoit contre luy; lequel, d'aultre costé, estoit tant aymé en toute la court, et si bien accompaigné, qu'il ne craingnoit point la puissance de son en-

nemy ; parquoy, il ne fut point trouvé. Mais il s'en vint en une eglise trouver la maistresse de celle qu'il aymoit, laquelle n'avoit jamais rien entendu de tous les propos passez ; car, devant elle, n'avoient encores parlé ensemble. Le gentil homme luy compta le soupson et mauvaise volunté qu'avoit contre luy le mary, et que, nonobstant qu'il en fust innocent, il estoit deliberé de s'en aller en quelque voyage loing, pour oster le bruict qui commençoit fort à croistre. Ceste princesse, maistresse de s'amie, fut fort estonnée d'ouyr ces propos ; et jura bien que le mary avoit grand tort d'avoir soupson d'une si femme de bien, où jamais elle n'avoit congneu que toute vertu et honnesteté. Toutesfois, pour l'auctorité où le mary estoit et pour esteindre ce fascheux bruict, luy conseilla la princesse de s'esloingner pour quelque temps, l'asseurant qu'elle ne croioit rien de toutes ces folies et soupsons. Le gentil homme et la dame, qui estoient ensemble avecq elle, furent fort contens de demeurer en la bonne grace et bonne oppinion de ceste princesse. Laquelle conseilla au gentil homme, qu'avant son partement, il debvoit parler au mary ; ce qu'il feit selon son conseil. Et le trouva en une gallerie près la chambre du Roy, où, avec un très asseuré visaige, luy faisant l'honneur qui appartenoit à son estat, luy dist : « Monsieur, j'ay toute ma vie eu desir de vous faire service ; et pour toute recompense, j'ay entendu que hier au soir me feistes chercher pour me tuer. Je vous supplie, Monsieur, pensez que vous avez plus d'autorité et puissance que moy, mais, toutesfois, je suis gentil homme comme vous. Il me fascheroit fort de donner ma vie pour riens. Je vous supplie penser que vous avez une si femme de bien, que, s'il y a

homme qui vueille dire le contraire, je luy diray qu'il a meschamment menty. Et quant est de moy, je ne pense avoir faict chose dont vous ayez occasion de me vouloir mal. Et, si vous voulez, je demoureray vostre serviteur, ou sinon, je le suis du Roy, dont j'ay occasion de me contenter. » Le gentil homme à qui le propos s'adressoit, luy dist que veritablement il avoit eu quelque soupson de luy, mais qu'il le tenoit si homme de bien, qu'il desiroit plus son amitié que son inimitié; et, en luy disant adieu, le bonnet au poing, l'embrassa comme son grand amy. Vous pouvez penser ce que disoient ceulx qui avoient eu le soir de devant commission de le tuer, de veoir tant de signes d'honneur et d'amitié : chacun en parloit diversement. Ainsy s'en partit le gentil homme ; mais, pource qu'il n'estoit si bien garny d'argent que de beaulté, sa dame luy bailla une bague que son mary luy avoit donnée de la valeur de trois mil escuz, laquelle il engagea pour quinze cens.

Et, quelque temps après qu'il fut party, le gentil homme mary vint à la princesse maistresse de sa femme, et luy supplia donner congié à sa dicte femme pour aller demeurer quelque tems avec une de ses seurs. Ce que la dicte dame trouva fort estrange ; et le pria tant de luy dire les occasions, qu'il luy en dist une partie, non tout. Après que la jeune dame eut prins congé de sa maistresse et de toute la court, sans pleurer ne faire signe d'ennuy, s'en alla où son mary vouloit qu'elle fust, en la conduicte d'un gentil homme, auquel fut donnée charge expresse de la garder soingneusement; et surtout que elle ne parlast point sur les chemins à celuy dont elle estoit soupçonnée. Elle,

qui sçavoit ce commandement, leur bailloit tous les jours des alarmes, en se moquant d'eulx et de leur mauvais soin. Et, ung jour entre les autres, elle trouva au partir du logis ung cordelier à cheval, et elle, estant sur sa haquenée, l'entretint par le chemin depuis la disnée jusques à la souppée. Et, quand elle fut à un quart de lieue du logis, elle luy dist : « Mon pere, pour la consolacion que vous m'avez donnée ceste après disnée, voylà deux escus que je vous donne, les quels sont dans ung papier, car je sçay bien que vous n'y oseriez toucher ; vous priant que, incontinant que vous serez party d'avecq moy, vous en alliez à travers le chemin, et vous gardez que ceulx qui sont icy ne vous voient. Je le dis pour vostre bien et pour l'obligation que j'ay à vous. » Ce cordelier, bien aise de ses deux escuz, s'en va à travers les champs le grand galop. Et quand il fut assez loing, la dame commença à dire tout hault à ses gens : « Pensez que vous estes bons serviteurs et bien soingneux de me garder, veu que celuy qu'on vous a tant recommandé, a parlé à moy tout ce jourd'huy, et vous l'avez laissé faire ! Vous meritez bien que vostre bon maistre, qui se fie tant à vous, vous donne des coups de baston au lieu de vos gaiges. » Quand le gentil homme qui avoit la charge d'elle ouyt telz propos, il eut si despit qu'il ne pouvoit respondre ; picqua son cheval, appellant deux aultres avecq luy, et feit tant, qu'il attaingnit le cordelier, lequel, les voyant venir, fuyoit au mieulx qu'il pouvoit, mais, pource qu'ilz estoient mieulx montez que luy, le pauvre homme fut prins. Et luy, qui ne sçavoit pourquoy, leur cria mercy ; et descouvrant son chapperon pour plus humblement les prier teste nue,

congneurent bien que ce n'estoit pas celuy qu'ilz cherchoient, et que leur maistresse s'estoit mocquée d'eulx; ce qu'elle feit encores mieulx à leur retour, disant : « C'est à telles gens que l'on doit bailler dames à garder : ils les laissent parler sans sçavoir à qui, et puis, adjoustans foy à leurs paroles, vont faire honte aux serviteurs de Dieu. »

Après toutes ces mocqueries, s'en alla au lieu où son mary avoit ordonné, où ses deux belles seurs et le mary de l'une la tenoient fort subjecte. Et, durant ce temps, entendit son mary comme sa bague estoit en gaige pour quinze cens escuz, dont il fut fort marry; et, pour saulver l'honneur de sa femme et la recouvrer, luy feist dire par ses seurs, qu'elle la retirast et qu'il payeroit quinze cens escuz. Elle, qui n'avoit soulcy de la bague, puis que l'argent demouroit à son amy, luy escrivit comme son mary la contraingnoit de retirer sa bague, et que, à fin qu'il ne pensast qu'elle le feist par diminution de bonne volunté, elle luy envoyoit ung diamant, que sa maistresse luy avoit donné, qu'elle aymoit plus que bague qu'elle eust. Le gentil homme luy envoya très voluntiers l'obligation du marchant, et se tint content d'avoir eu les quinze cens escuz et un diamant, et demeurer asseuré de la bonne grâce de s'amie, combien que depuis, tant que le mary vesquit, il n'eut moyen de parler à elle que par escripture. Et, après la mort du mary, pource qu'il pensoit la trouver telle qu'elle luy avoit promis, meist toute sa diligence de la pourchasser en mariage; mais il trouva que sa longue absence luy avoit acquis ung compaignon mieulx aymé que luy : dont il eut si grand regret, que, en fuyant les compaignies des dames, chercha les lieux hazardeux, où, avecq

autant d'estime que jeune homme pourroit avoir, fina ses jours.

« Voyla, mes dames, que sans espargner nostre sexe, je veux monstrer aux mariz que souvent les femmes de grand cueur sont plustost vaincues de l'ire de la vengeance, que de la doulceur de l'amour; à quoy cestecy sceut long temps resister, mais à la fin fut vaincue du desespoir. Ce que ne doibt estre nulle femme de bien; pource que, en quelque sorte que ce soit, ne sçauroit trouver excuse à mal faire. Car, de tant plus les occasions en sont données grandes, de tant plus se doibvent monstrer vertueuses à resister et vaincre le mal en bien, et non pas rendre mal pour mal : d'autant que souvent le mal que l'on cuyde rendre à aultry, retombe sur soy. Bienheureuses celles en qui la vertu de Dieu se monstre en chasteté, douceur, patience et longanimité! » Hircan dist : « Il me semble, Longarine, que ceste dame dont vous avez parlé a esté plus meue de despit que de l'amour, car, si elle eust autant aymé le gentil homme comme elle en faisoit semblant, elle ne l'eust abandonné pour ung aultre; et, par ce discours, on la peut nommer despite, vindicative, opiniastre et muable. — Vous en parlez bien à vostre aise, ce dist Ennasuitte à Hircan; mais vous ne sçavez quel crevecueur c'est quand l'on ayme sans estre aymé ? — Il est vray, ce dit Hircan, que je ne l'ay guere experimenté; car l'on ne me sçauroit faire si peu de mauvaise chere, que incontinant je ne laisse l'amour et la dame ensemble. — Ouy bien, vous, ce dist Parlamente, qui n'aymez riens que votre plaisir; mais une femme de bien ne doibt ainsy laisser son mary. — Toutesfois,

respondit Simontault, celle dont le compte est faict a oublié, pour ung temps, qu'elle estoit femme; car ung homme n'en eust sceu faire plus belle vengeance. — Pour une qui n'est pas saige, ce dist Oisille, il ne fault pas que les aultres soient estimées telles. — Toutesfois, dit Saffredent, si estes-vous toutes femmes, et quelques beaux et honnestes accoustremens que vous portiez, qui vous chercheroit bien avant soubz la robbe vous trouveroit femmes. » Nomerfide lui dit : « Qui vous vouldroit escouter, la Journée se passeroit en querelles. Mais il me tarde tant d'oyr encores une histoire, que je prie Longarine de donner sa voix à quelcun. » Longarine regarda Geburon et luy dist : « Si vous sçavez rien de quelque honneste femme, je vous prie maintenant le mettre en avant. « Geburon luy dist : « Puis que j'en doibs faire ce qu'il me semble, je vous feray un compte advenu en la ville de Milan. »

SEIZIESME NOUVELLE

Une dame de Milan, veuve d'un conte Italien, deliberée de ne se remarier ny aymer jamais, fut troys ans durant si vivement pourchassée d'un gentil homme Françoys, qu'après plusieurs preuves de la perseverance de son amour, luy accorda ce qu'il avoit tant desiré, et se jurerent l'un à l'autre perpetuelle amitié.

Du temps du grand-maistre de Chaumont, y avoit une dame estimée une des plus honnestes femmes qui fust de ce temps-là en la ville de Milan. Elle avoit espousé un comte italien et estoit demeurée vefve, vivant en la maison de ses beaux-freres, sans jamais vouloir oyr parler de se remarier; et se conduisoit si saigement et sainctement, qu'il n'y avoit en la duché François ny Italien qui n'en feist grande estime. Ung jour que ses beaux-frères et ses belles seurs feirent ung festin au grand-maistre de Chaulmont, fut contraincte ceste dame vefve de s'y trouver, ce qu'elle n'avoit accoustumé en aultre lieu. Et quand les François la veirent, ilz feirent grande estime de sa beaulté et de sa bonne grace, et sur tous ung dont je ne diray le nom, mais il vous suffira qu'il n'y avoit François en Italie plus digne d'estre aimé que cestuy-là, car il estoit accomply de toutes les beaultez et graces que gentil homme pourroit avoir. Et, combien qu'il veist ceste dame, avecq son crespe noir, separée de la jeunesse en ung coing, avecq plusieurs vielles, comme celuy à qui jamais homme ne femme ne feit paour, se meit à l'entretenir, ostant son masque et abandonnant les dances pour demourer en sa compaignie. Et, tout le soir, ne

bougea de parler à elle et aux vielles toutes ensemble, où il trouva plus de plaisir que avec toutes les plus jeunes et braves de la court; en sorte que, quand il fallut se retirer, il ne pensoit pas encore avoir eu le loisir de s'asseoir. Et, combien qu'il ne parlast à ceste dame que de propos communs qui se peuvent dire en telle compaignie, si est-ce qu'elle congneut bien qu'il avoit envie de l'accointer, dont elle delibera de se garder le mieulx qu'il luy seroit possible; en sorte que jamais plus en festin ny en grande compaignie ne la peut veoir. Il s'enquist de sa façon de vivre et trouva qu'elle alloit souvent aux eglises et religions, où il meit si bon guet, qu'elle n'y pouvoit aller si secrettement, qu'il n'y fust premier qu'elle et qu'il ne demourast autant à l'église qu'il pouvoit avoir le bien de la veoir; et tant qu'elle y estoit, la contemploit de si grande affection, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il luy portoit. Pour laquelle evîter, se delibera pour un temps de feindre de se trouver mal et oyr la messe en sa maison : dont le gentil homme fut tant marry qu'il n'estoit possible de plus; car il n'avoit autre moyen de la veoir que cestuy-là. Elle, pensant avoir rompu ceste coustume, retourna aux églises comme paravant; ce que Amour declaira incontinant au gentil homme françois, qui reprint ses premieres devotions; et, de paour qu'elle ne lui donnast encores empeschement, et qu'il n'eust le loisir de luy faire sçavoir sa volunté, ung matin qu'elle pensoit estre bien cachée en une chapelle, s'alla mettre au bout de l'autel où elle oyoit la messe, et, voyant qu'elle estoit peu accompaignée, ainsi que le prestre monstroit le *corpus Domini*, se tourna devers elle, et, avecq une voix doulce et pleine d'affection, luy

dist : « Ma dame, je prends Celuy que le prebstre tient, à ma damnation, si vous n'estes cause de ma mort; car, encores que vous me ostez le moyen de parole, si ne pouvez-vous ignorer ma volunté, veu que la verité la vous declaire assez par mes œilz languissans, et par ma contenance morte. » La dame, faingnant n'y entendre rien, luy respondit : « Dieu ne doibt point ainsi estre prins en vain; mais les poetes dient que les dieux se rient des jurements et mensonges des amantz : parquoy, les femmes qui ayment leur honneur, ne doibvent estre credules ne piteuses. » En disant cela, elle se lieve et s'en retourne en son logis.

Si le gentil homme fut courroucé de ceste parole, ceulx qui ont experimenté choses semblables diront bien que ouy. Mais, luy, qui n'avait faulte de cueur, ayma mieulx avoir ceste mauvaise response, que d'avoir failly à declarer sa volunté : laquelle il tint ferme trois ans durant, et par lettres et par moyens la pourchassa, sans perdre heure ne temps. Mais, durant trois ans, n'en put avoir autre response, sinon qu'elle le fuyait comme le loup fait le levrier, duquel il doibt estre prins; non par haine qu'elle luy portast, mais pour la craincte de son honneur et reputation; dont il s'aperçeut si bien, que plus vivement qu'il n'avoit faict pourchassa son affaire. Et, après plusieurs refus, peines, tormentz et desespoirs, voyant la grandeur et perseverance de son amour, ceste dame eut pitié de luy et luy accorda ce qu'il avoit tant desiré et si longuement attendu. Et quand ils furent d'accord des moyens, ne faillit le gentil homme françois à se hazarder d'aller en sa maison, combien que sa vie y pouvoit estre en grand

hazard, veu que les parens d'elle logeaient tous ensemble. Luy, qui n'avoit moins de finesse que de beaulté, se conduisit si saigement qu'il entra en sa chambre à l'heure qu'elle luy avoit assigné, où il la trouva toute seule couchée en un beau lict; et, ainsi qu'il se hastoit de se deshabiller pour coucher avecq elle, entendit à la porte un grand bruict de voix, parlans bas et d'espées que l'on frottoit contre les murailles. La dame vefve luy dist, avecq ung visaige d'une femme à demi-morte : « Or, à ceste heure est vostre vie et mon honneur au plus grand dangier qu'ils pourroient estre, car j'entends bien que voylà mes frères qui vous cherchent pour vous tuer! Parquoy, je vous prie, cachez-vous soubs ce lict; car, quand ilz ne vous trouveront point, j'auray occasion de me courroucer à eux de l'alarme que, sans cause, ilz m'auront faicte. » Le gentil homme, qui n'avoit encores regardé la paour, luy dist : « Et qui sont voz freres, pour faire paour à ung homme de bien? Quand toute leur race seroit ensemble, je suis seur qu'ils n'attendront point le quatriesme coup de mon espée; parquoy, reposez-vous en vostre lict et me laissez garder ceste porte. » A l'heure, il meit sa cape à l'entour de son bras et son espée nue en la main, et alla ouvrir la porte, pour veoir de plus près les espées dont il oyoit le bruict. Et quand elle fut ouverte, il veit deux chamberieres, qui, avec deux espées en chascune main, lui faisoient ceste alarme, lesquelles luy dirent : « Monsieur, pardonnez-nous, car nous avons commandement de nostre maistresse de faire ainsi, mais vous n'aurez plus de nous d'autres empeschemens. » Le gentil homme, voyant que c'estoient femmes, ne leur sceut pis faire que, en les donnant à tous les diables,

leur fermer la porte au visaige; et s'en alla le plus tost qu'il luy fut possible coucher avecq sa dame, de laquelle la paour n'avoit en rien diminué l'amour; et, obliant lui demander la raison de ces escarmouches, ne pensa qu'à satisfaire à son desir. Mais, voyant que le jour approchoit, la pria de luy dire pourquoy elle luy avoit faict de si mauvais tours, tant de la longueur du temps qu'il avoit attendu, que de ceste derniere entreprinse. Elle, en riant, lui respondit : « Ma deliberation étoit de jamais n'aymer; ce que depuis ma viduité j'avois bien sceu garder; mais vostre honnesteté, dès l'heure que vous parlastes à moy au festin, me feit changer propos et vous aymer autant que vous faisiez moy. Il est vray que l'honneur, qui tousjours m'avoit conduicte, ne vouloit permettre que amour me feist faire chose dont ma reputation peust empirer. Mais, ainsi comme la biche navrée à mort cuyde, en changeant de lieu, changer le mal qu'elle porte avecq soy, ainsi m'en allois-je d'eglise en eglise, cuidant fuir celuy que je portais en mon cueur, duquel la preuve de la parfaicte amitié a faict accorder l'honneur avecq l'amour. Mais, à fin d'estre plus asseurée de mettre mon cueur et mon amour en ung parfaict homme de bien, je voulus faire ceste dernière preuve de mes chamberières, vous asseurant que, si, par paour de vostre vie ou de nul autre regard, je vous eusse trouvé crainctif jusques à vous coucher soubz mon lict, j'avois deliberé de me lever et aller dans une aultre chambre, sans jamais de plus près vous veoir. Mais, pource que j'ay trouvé en vous plus de beaulté, de grace, de vertu et de hardiesse que l'on ne m'en avoit dict, et que la paour n'a eu puissance en riens de toucher à vostre cueur, ny à refroidir

tant soit peu l'amour que vous me portez, je suis deliberée de m'arrester à vous pour la fin de mes jours; me tenant seure que je ne sçaurais en meilleure main mettre ma vie, et mon honneur, que en celuy que je ne pense avoir veu son pareil en toutes vertuz. » Et, comme si la volunté de l'homme estoit immuable, se jurerent et promeirent ce qui n'estoit en leur puissance : c'est une amitié perpetuelle, qui ne peut naistre ne demorer au cueur de l'homme; et celles seules le sçavent, qui ont experimenté combien durent telles oppinions !

« Et pour ce, mes dames, si vous estes saiges, vous vous garderez de nous, comme le cerf, s'il avoit entendement, feroit de son chasseur. Car nostre gloire, nostre felicité et nostre contentement, c'est de vous veoir prises et de vous oster ce qui vous est plus cher que la vie. — Comment, Geburon? dist Hircan : depuis quel temps estes-vous devenu prescheur ? J'ai bien veu que vous ne teniez pas ces propos. — Il est bien vray, dist Geburon, que j'ay parlé maintenant contre tout ce que j'ay dict toute ma vie, mais pour ce que j'ay les dents si foibles que je ne puis plus mascher la venaison, je advertiz les pauvres bisches de se garder des veneurs, pour satisfaire sur ma vieillesse aux maulx que j'ay desirés en ma jeunesse. — Nous vous mercions, Geburon, dist Nomerfide, de quoy vous nous advertissez de nostre profict; mais si ne nous en sentons pas trop tenues à vous, car vous n'avez point tenu pareil propos à celle que vous avez bien aymée : c'est doncques signe que vous ne nous aymez guères, ni ne voulez encores souffrir que nous soyons aymées. Si

pen[illegible]ns-nous estre aussi saiges et vertueuses que celles que vous avez si longuement chassées en vostre jeunesse; mais c'est la gloire des vieilles gens qui cuydent tousjours avoir esté plus saiges que ceulx qui viennent après eulx. — Et bien, Nomerfide, dist Geburon, quand la tromperie de quelqu'un de vos serviteurs vous aura faict congnoistre la malice des hommes, à ceste heure-là croiriez-vous que je vous auray dict vray? » Oisille dist à Geburon : « Il me semble que le gentil homme, que vous louez tant de hardiesse, debvroit plus estre loué de fureur d'amour, qui est une puissance si forte, qu'elle faict entreprendre aux plus couartz du monde ce à quoi les plus hardiz penseroient deux fois. » Saffredent lui dist : « Ma dame, si ce n'estoit qu'il estimast les Italiens gens de meilleur discours que de grand effect, il me semble qu'il avoit occasion d'avoir paour. — Ouy, ce dist Oisille, s'il n'eust point eu en son cueur le feu qui brusle craincte. — Il me semble, ce dist Hircan, puis que vous ne trouvez la hardiesse de cestuy-cy assez louable, qu'il faut que vous en sçachiez quelque autre qui est plus digne de louange? — Il est vrai, dist Oisille, que cestuy-cy est louable; mais j'en sçay ung qui est plus admirable. — Je vous supplie, ma dame, dist Gesburon, s'il est ainsi, que vous prenez ma place et que vous le dictes. » Oisille commença : « Si ung homme, qui pour sa vie et l'honneur de sa dame s'est tant montré asseuré contre les Milannois, est estimé tant hardy, que doibt estre un qui, sans necessité, mais par vraye et naifve hardiesse, a faict le tour que je vous diray? »

DIX SEPTIESME NOUVELLE

Le Roy Françoys, requis de chasser hors son royaume le comte Guillaume que l'on disoit avoir prins argent pour le faire mourir, sans faire semblant qu'il eut soupson de son entreprinse, luy joua ung tour si subtil que luy-mesme se chassa, prenant congé du Roy.

En la ville de Dijon, au duché de Bourgoingne, vint au service du Roy François un comte d'Allemaigne, nommé Guillaume, de la maison de Saxonne, dont celle de Savoye est tant alliée, que anciennement n'estoient qu'une. Ce comte, autant estimé beau et hardy gentil homme qui fust point en Allemaigne, eut si bon recueil du Roy, que non seulement il le print à son service, mais le tint près de luy et de sa chambre. Ung jour, le gouverneur de Bourgoingne, seigneur de la Trimoille, ancien chevalier et loyal serviteur du Roy, comme celuy qui estoit soupçonneux ou crainctif du mal et dommaige de son maistre, avoit tousjours espies à l'entour de son gouvernement, pour sçavoir ce que ses ennemis faisoient; et s'y conduisoit si saigement que peu de choses lui estoient celées. Entre autres advertissemens, luy escripvit l'un de ses amis que le comte Guillaume avoit prins quelque somme d'argent, avecq promesse d'en avoir davantaige, pour faire mourir le Roy en quelque sorte que ce peust estre. Le seigneur de la Trimoille ne faillit point incontinant de l'en venir advertir et ne le cela à Madame sa Mère Loise de Savoye, laquelle oblia l'alliance qu'elle avoit à cest Allemant, et supplia le Roy de le chasser bien tost; lequel la requist de n'en parler point, et qu'il estoit

impossible que ung si honneste gentil homme et tant homme de bien entreprinst une si grande meschanceté. Au bout de quelque temps, vint encores ung autre advertissement, confirmant le premier. Dont le gouverneur, bruslant de l'amour de son maistre, lui demanda congé ou de le chasser ou d'y donner ordre; mais le Roy lui commanda expressement de n'en faire nul semblant, et pensa bien que par autre moyen il en sçauroit la verité.

Ung jour qu'il alloit à la chasse, print la meilleure espée qu'il estoit possible de veoir pour toutes armes, et mena avecq luy le comte Guillaume, auquel il commanda le suivre de près; mais, après avoir quelque temps couru le cerf, voyant le Roy que ses gens estoient loing de luy, hors le comte seulement, se destourna hors de tous chemins. Et, quand il se veid seul avec le comte au plus profond de la forest, en tirant son espée, dist au comte : « Vous semble-t-il que ceste espée soit belle et bonne? » Le comte, en la maniant par le bout, luy dist qu'il n'en avoit veu nulle qu'il pensast meilleure. « Vous avez raison, dist le Roy, et me semble que si un gentil homme avoit deliberé de me tuer et qu'il eust congneu la force de mon bras et la bonté de mon cueur, accompaignée de ceste espée, il penseroit deux fois à m'assaillir; toutesfois, je le tiendrois pour bien meschant, si nous estions seul à seul sans tesmoings, s'il n'osoit exécuter ce qu'il avoit osé entreprendre. » Le comte Guillaume luy respondit avecq ung visaige estonné : « Sire, la meschanceté de l'entreprinse seroit bien grande, mais la follie de la vouloir exécuter ne serait pas moindre. » Le Roy, en se prenant à rire, remist l'espée au four-

reau, et, escoutant que la chasse estoit près de luy, picqua après le plus tost qu'il peut. Quand il fut arrivé, il ne parla à nul de cest affaire, et s'asseura que le comte Guillaume, combien qu'il fust ung aussi fort et disposé gentil homme qu'il en soit point, n'estoit homme pour faire une si haulte entreprinse. Mais le comte Guillaume, cuydant estre decelé ou soupsonné du faict, vint le lendemain au matin dire à Robertet, secretaire des finances du Roy, qu'il avoit regardé aux bienfaicts et gaiges que le Roy lui vouloit donner pour demourer avecq luy; toutefois que ilz n'estoient pas suffisans pour l'entretenir la moictié de l'année, et que, s'il ne plaisoit au Roy luy en bailler au double, il seroit contrainct de se retirer; priant le dict Robertet d'en sçavoir le plus tost qu'il pourroit la volunté du Roy, qui luy dist qu'il ne sçauroit plus s'advancer que d'y aller incontinant sur l'heure. Et print ceste commission voluntiers, car il avoit veu les advertissemens du gouverneur. Et, ainsi que le roy fust esveillé, ne faillit à lui faire sa harangue, present Monsieur de La Trimoille et l'admiral de Bonnivet, lesquelz ignoroient le tour que le Roy lui avoit faict le jour avant. Le dict seigneur, en riant, leur dist : « Vous aviez envie de chasser le comte Guillaume, et vous voyez qu'il se chasse luy-mêmes. Parquoy, lui direz que, s'il ne se contente de l'estat qu'il a accepté en entrant à mon service, dont plusieurs gens de bonnes maisons se sont tenuz bien heureux, c'est raison qu'il cherche ailleurs meilleure fortune; et quant à moy, je ne l'empescheray point, mais je seray très content qu'il trouve party tel qu'il y puisse vivre selon qu'il merite. » Robertet fut aussi diligent de porter ceste response au comte, qu'il

avoit esté de presenter sa requeste au Roy. Le comte dist que, avecq son bon congié, il deliberoit doncques de s'en aller. Et, comme celuy que la paour contraingnoit de partir, ne la sceut porter vingt quatre heures, mais, ainsy que le Roy se mettoit à table, print congié de luy, faingnant d'avoir grand regret, dont sa necessité lui faisoit perdre sa presence. Il alla aussi prendre congié de la mere du Roy, laquelle luy donna aussi joyeusement qu'elle l'avoit reçeu comme parent et amy; ainsi retourna en son païs. Et le Roy, voyant sa mere et ses serviteurs estonnés de ce soubdain partement, leur compta l'alarme qu'il luy avoit donnée, disant que, encores qu'il fust innocent de ce qu'on luy mettoit sus, si avoit esté sa paour assez grande pour s'esloingner d'un maistre dont il ne congnoissoit pas encores les complexions.

« Quant à moy, mes dames, je ne voy point que aultre chose peust emouvoir le cueur du roy à se hazarder ainsi seul contre ung homme tant estimé, sinon que, en laissant la compaignie et les lieux où les Roys ne trouvent nul inferieur qui leur demande le combat, se voulut faire pareil à celuy qu'il doubtoit estre son ennemy, pour se contenter luy-mesme d'experimenter la bonté et la hardiesse de son cueur. — Sans point de faulte, dist Parlamente, il avoit raison; car la louange de tous les hommes ne peut tant satisfaire ung bon cueur, que le sçavoir et l'experience qu'il a seul des vertuz que Dieu a mises en luy. — Il y a long temps, dist Geburon, que les anciens nous ont painct que, pour venir au temple de Renommée, il falloit passer par celui de Vertu. Et, moi, qui congnois les deux per-

sonnaiges dont vous avez fait le compte, sçay bien que veritablement le Roy est ung des plus hardiz hommes qui soit en son royaulme. — Par ma foy, dict Hircan, à l'heure que le comte Guillaume vint en France, j'eusse plus crainct son espée, que celle des quatre plus gentils compaignons italiens qui fussent en la court! — Nous sçavons bien, dict Ennasuitte, qu'il est tant estimé que noz louanges ne sçauroient atteindre à son merite, et que nostre Journée seroit plus tost passée que chacun en eust dict ce qu'il luy en semble. Parquoy, je vous prie, ma dame, donnez vostre voix à quelqu'un qui die encores quelque bien des hommes, s'il y en a. » Oisile dict à Hircan : « Il me semble que vous avez tant accoustumé de dire mal des femmes, qu'il vous sera aisé de nous faire quelque bon compte à la louange d'un homme : parquoy je vous donne ma voix. — Ce me sera chose aysée à faire, dist Hircan, car il y a si peu que l'on m'a faict ung conte à la louange d'un gentil homme, dont l'amour, la fermeté et la patience est si louable, que je n'en doibs laisser perdre la memoire. »

DIX HUICTIESME NOUVELLE

Ung jeune gentil homme escolier, espris de l'amour d'une bien belle dame, pour parvenir à ses attaintes, vainquit l'amour et soy-mesme, combien que maintes tentations se presentassent suffisantes pour luy faire rompre sa promesse. Et furent toutes ses peines tournées en contentement et recompense telle que meritoit sa ferme, patiente, loyale et parfaicte amitié.

En une des bonnes villes du royaulme de France, y avoit ung seigneur de bonne maison, qui estoit aux escoles, désirant parvenir au sçavoir par quoy la vertu et l'honneur se doibvent acquerir entre les vertueux hommes. Et, combien qu'il fust si scavant, estant en l'aage de dix-sept à dix-huict ans, il sembloit estre la doctrine et l'exemple des autres, amour toutesfois, après toutes les lecons, ne laissa pas de lui chanter la sienne. Et, pour estre mieulx ouy et receu, se cacha dessoubz le visaige et les oeilz de la plus belle dame qui fust en tout le païs, laquelle pour quelque procès estoit venue en la ville. Mais, avant que Amour se essayast à vaincre ce gentil homme par la beaulté de ceste dame, il avoit gaigné le cueur d'elle, en voyant les perfections qui estoient en ce seigneur; car, en beaulté, grace, bon sens et beau parler, n'y avoit nul, de quelque estat qu'il fust, qui le passast. Vous, qui sçavez le prompt chemin que faict ce feu quand il se prent à ung des bouts du cueur et de la fantaisie, vous jugerez bien que entre deux si parfaicts subjects n'arresta guères Amour, qu'il ne les eut à son commandement, et qu'il ne les rendist tous deux si remplis de sa claire lumière, que leur penser, vouloir et parler n'es-

toient que flamme de cest Amour. La jeunesse, qui en luy engendroit crainte, luy faisoit pourchasser son affaire le plus doucement qu'il luy estoit possible. Mais elle, qui estoit vaincue d'amour, n'avoit point besoing de force. Toutesfois, la honte qui accompaigne les dames le plus qu'elle peult, la garda quelque temps de monstrer sa volunté. Si est-ce que à la fin la forteresse du cueur, où l'honneur demeure, fut ruinée de telle sorte que la pauvre dame s'accorda en ce dont elle n'avoit point esté discordante. Mais, pour experimenter la patience, fermeté et amour de son serviteur, luy octroya ce qu'il demandoit avecq une trop difficile condition, l'asseurant que, s'il la gardoit à jamais, elle l'aymeroit parfaictement, et que, s'il y failloit, il estoit seur de ne l'avoir de sa vie : c'est qu'elle estoit contante de parler à lui, dans ung lict, tous deux couchez en leurs chemises, par ainsy qu'il ne lui demandast rien davantaige, sinon la parole et le baiser. Luy, qui ne pensoit point qu'il y eust joye digne d'estre accomparée à celle qu'elle luy promettoit, luy accorda. Et, le soir venu, la promesse fut accomplie ; de sorte que, pour quelque bonne chere qu'elle luy feist, ne pour quelque tentation qu'il eust, ne voulust faulser son serment. Et, combien qu'il n'estima sa peine moindre que celle du purgatoire, si fut son amour si grand et son espérance si forte, estant seur de la continuation perpetuelle de l'amitié que avecq si grande peine il avoit acquise, qu'il garda sa patience, et se leva d'auprès d'elle sans jamais luy faire aucun desplaisir. La dame, comme je croy, plus esmerveillée que contente de ce bien, soupçonna incontinant, ou que son amour ne fust si grande qu'elle pensoit, ou qu'il eust trouvé en elle moins de bien qu'il n'en estimoit, et ne regarda pas à sa grande

honnesteté, patience et fidelité à garder son serment.

Elle se delibera de faire encore une autre preuve de l'amour qu'il luy portoit, avant que tenir sa promesse. Et, pour y parvenir, le pria de parler à une fille qui estoit en sa compaignie, plus jeune qu'elle et bien fort belle, et qu'il luy tint propos d'amitié, à fin que ceux qui le voyoient venir en sa maison si souvent, pensassent que ce fust pour sa damoiselle et non pour elle. Ce jeune seigneur, qui se tenoit seur d'estre autant aymé comme il aymoit, obeit entièrement à tout ce qu'elle luy commanda, et se contraignit, pour l'amour d'elle, de faire l'amour à ceste fille, qui, le voyant tant beau et bien parlant, creut sa mensonge plus que une autre verité, et l'ayma autant comme si elle eust esté bien fort aymée de luy. Et, quand la maistresse veid que les choses en estoient si avant et que toutesfois ce seigneur ne cessoit de la sommer de sa promesse, luy accorda qu'il la vint veoir à une heure après minuict, et qu'elle avoit tant experimenté l'amour et l'obeissance qu'il luy portoit, que c'estoit raison qu'il fust recompensé de sa longue patience. Il ne fault point doubter de la joye qu'en receut cest affectionné serviteur, qui ne faillit de venir à l'heure assignée. Mais la dame, pour tenter la force de son amour, dist à sa belle damoiselle : « Je sçay bien l'amour que ung tel seigneur vous porte, dont je croy que vous n'avez moindre passion que luy; et j'ay telle compassion de vous deux, que je suis deliberée de vous donner lieu et loisir de parler ensemble longuement à vos aizes. » La damoiselle fut si transportée, qu'elle ne lui sceut faindre son affection; mais luy dist qu'elle n'y vouloit faillir. Obeissant donc à son conseil, et par son commande-

ment, se despouilla, et se mist en ung beau lict toute seule en une chambre, dont la dame laissa la porte entre ouverte, et alluma de la clairté dedans, parquoy la beauté de ceste fille pouvoit estre veue clairement. Et, en faingnant de s'en aller, se cacha si bien auprès du lict, qu'on ne la pouvait veoir. Son pauvre serviteur, la cuydant trouver comme elle luy avoit promis, ne faillit à l'heure ordonnée d'entrer en la chambre le plus doulcement qu'il luy fut possible. Et, après qu'il eut fermé l'huys et osté sa robbe et ses brodequins fourrez, s'en alla mettre au lict où il pensoit trouver ce qu'il desiroit. Et ne sceut si tost advancer ses bras pour embrasser celle qu'il cuydoit estre sa dame, que la pauvre fille, qui le cuydait tout à elle, n'eust les siens à l'entour de son col, en luy disant tant de parolles affectionnées et d'un si beau visaige, qu'il n'est si sainct hermite qui n'y eust perdu ses patenostres. Mais, quand il la recongneut, tant à la veue qu'à l'ouye, l'amour, qui avecq si grande haste l'avoit faict coucher, le feit encore plus tost lever, quand il congneut que ce n'estoit celle pour qui il avoit tant souffert. Et, avecq un despit tant contre la maîtresse que contre la damoiselle, lui dist : « Votre folie et la malice de celle qui vous a mise là, ne me sçauroient faire aultre que je suis; mais mettez peine d'estre femme de bien; car, par mon occasion, ne perdrez point ce bon nom. » Et, en ce disant, tant courroucé qu'il n'estoit possible de plus, saillit hors de la chambre, et fut longtemps sans retourner où estoit sa dame. Toutesfois, Amour, qui jamais n'est sans esperance, l'asseura que plus la fermeté de son amour estoit grande et congneue par tant d'expérience, plus la joissance en seroit longue et heureuse. La

dame qui avoit veu et entendu tous ces propos, fut tant contente et esbahye de veoir la grandeur et fermeté de son amour, qu'il luy tarda bien qu'elle ne le pouvoit reveoir, pour luy demander pardon des maulx qu'elle lui avoit faict à l'esprouver. Et, si tost qu'elle le peut trouver, ne faillit à luy dire tant d'honnestes et bons propos, que non seulement il oblia toutes ses peines, mais les estima tres heureuses, veu qu'elles estoient tournées à la gloire de sa fermeté et à l'asseurance parfaicte de son amitié. De laquelle, depuis ceste heure-là en avant, sans empeschement ne fascherie, il eut la fruition telle qu'il la pouvoit desirer.

« Je vous prie, mes dames, trouvez-moy une femme qui ait esté si ferme, si patiente et si loyale en amour, que cest homme cy a esté! Ceulx qui ont experimenté telles tentations, trouvent celles que l'on painct en sainct Anthoine bien petites au pris; car qui peut estre chaste et patient avec la beaulté, l'amour, le temps et le loisir des femmes, sera assez vertueux pour vaincre tous les diables. — C'est dommaige, dist Oisille, qu'il ne s'adressa à une femme aussi vertueuse que luy; car ce eust esté la plus parfaicte, la plus honneste amour, dont l'on oyt jamais parler. — Mais je vous prie, dist Geburon, dictes lequel tour vous trouvez le plus difficile des deux? — Il me semble, dist Parlamente, que c'est le dernier; car le despit est la plus forte tentation de toutes les autres. » Longarine dist qu'elle pensoit que le premier fust le plus mauvais à faire; car il falloit qu'il vainquist l'amour et soy-mesmes pour tenir sa promesse. — Vous en parlez bien à voz aises, dist Simontault; mais nous, qui sçavons que la chose vault,

en debvons dire nostre opinion. Quant est de moy, je l'estime à la premiere fois sot et à la dernière fol; car je croy que, en tenant promesse à sa dame, elle avoit autant ou plus de peine que luy. Elle ne lui faisoit faire ce serment, sinon pour se faindre plus femme de bien qu'elle n'estoit, se tenant seure que une forte amour ne se peut lier, ne par commandement, ne par serment, ne par chose qui soit au monde. Mais elle voulait faindre son vice si vertueux, qu'il ne pouvoit estre gaingné que par vertuz heroïcques. Et la seconde fois, il se monstra fol de laisser celle qui l'aymoit et valoit mieux que celle où il avoit serment au contraire, et si avoit bonne excuse sur le despit de quoy il estoit plein. » Dagoucin le reprint, disant qu'il estoit de contraire opinion; et que, à la premiere fois, il se montra ferme, patient et veritable, et, à la seconde, loyal et parfaict en amitié. — Et que sçavons-nous, dist Saffredent, s'il estoit de ceulx qu'un chapitre nomme *de frigidis et maleficiatis?* Mais si Hircan eust voulu parfaire sa louange, il nous debvoit compter comme il fut gentil compaignon, quand il eut ce qu'il demandoit; et à l'heure pourrions juger si sa vertu ou impuissance le feit estre si saige. — Vous pouvez bien penser, dist Hircan, que, s'il le m'eust dict, je ne l'eusse non plus celé que le demourant. Mais, à veoir sa personne et congnoistre sa complexion, je l'estimeray tousjours avoir esté conduict plustost de la force d'amour que de nulle impuissance ou froideur. — Or, s'il estoit tel que vous dictes, dist Simontault, il debvoit rompre son serment. Car, si elle se fust courroucée pour si peu, elle eust esté legièrement apaisée. — Mais, dist Ennasuitte, peut estre qu'à l'heure elle ne l'eust pas voulu? — Et puis, dist

Saffredent, n'estoit-il pas assez fort pour la forcer, puisqu'elle luy avoit baillé camp? — Saincte Marie! dist Nomerfide, comme vous y allez! Est-ce la façon d'acquerir la grace d'une qu'on estime honneste et saige? — Il me semble, dist Saffredent, que l'on ne sçaurait faire plus d'honneur à une femme de qui l'on desire telles choses, que de la prendre par force, car il n'y a si petite damoiselle qui ne veuille estre bien long temps priée. Et d'autres encores à qui il fault donner beaucoup de presens, avant que de les gaigner; d'autres qui sont si sottes, que par moyens et finesses on ne les peut avoir et gaigner; et, envers celles-là, ne fault penser que à chercher les moyens. Mais, quand on a affaire à une si saige, qu'on ne la peut tromper, et si bonne qu'on ne la peut gaigner par paroles ny presens, n'est-ce pas raison de chercher tous les moyens que l'on peut pour en avoir la victoire? Et quand vous oyez dire que ung homme a prins une femme par force, croyez que ceste femme-là luy a osté l'esperance de tous autres moyens; et n'estimez moins l'homme qui a mis en dangier sa vie, pour donner lieu à son amour. » Geburon, se prenant à rire, dist : « J'ay autres fois veu assieger des places et prendre par force, pource qu'il n'estoit possible de faire parler par argent ne par menaces ceux qui les gardoient; car on dict que place qui parlamente est demy gaignée. — Il vous semble, dist Ennasuitte, que toutes les amours du monde soient fondées sur ces follies; mais il y en a qui ont aymé et longuement perseveré, de qui l'intention n'a point esté telle. — Si vous en sçavez une histoire, dist Hircan, je vous donne ma place pour la dire. — Je la sçay, dist Ennasuitte, et je la diray très voluntiers. »

DIX NEUFVIESME NOUVELLE

Pauline, voyant qu'un gentil homme qu'elle n'aimoit moins que luy elle, pour les deffenses à luy faictes de ne parler jamais à elle, s'estoit allé rendre religieux en l'Observance, entra en la religion de Saincte Claire où elle fut receue et voilée, mettant à execution le desir qu'elle avoit eu de rendre la fin de l'amitié du gentil homme et d'elle, semblable en habit, estat et forme de vivre.

Au temps du marquis de Mantoue, qui avoit espousé la seur du duc de Ferrare, y avoit, en la maison de la duchesse, une damoiselle nommée Pauline, laquelle estoit tant aymée d'un gentil homme serviteur du marquis, que la grandeur de son amour faisoit esmerveiller tout le monde, veu qu'il estoit pauvre et tant gentil compaignon, qu'il debvoit chercher, pour l'amour que lui portoit son maistre, quelque femme riche; mais il luy sembloit que tout le trésor du monde estoit en Pauline, lequel, en l'espousant, il cuydoit posseder. La marquise, desirant que, par sa faveur, Pauline fust mariée plus richement, l'en degoustoit le plus qu'il luy estoit possible et les empeschoit souvent de parler ensemble, leur remonstrant que, si le mariaige se faisoit, ilz seroient les plus pauvres et miserables de toute l'Italie. Mais ceste raison ne pouvoit entrer en l'entendement du gentil homme. Pauline, de son costé, dissimuloit le mieulx qu'elle pouvoit son amitié; toutesfois, elle n'en pensoit pas moins. Ceste amitié dura longuement avecq ceste esperance que le temps leur apporteroit quelque meilleure fortune : durant lequel vint une guerre, où ce gentil homme fut prins prisonnier avec

ung François qui n'estoit moins amoureux en France que luy en Italie. Et quand ils se trouverent compaignons de leurs fortunes, ilz commencerent à descouvrir leurs secretz l'un à l'aultre. Et confessa le François, que son cueur estoit ainsi que le sien prisonnier, sans luy nommer le lieu. Mais, pour estre tous deux au service du marquis de Mantoue, sçavoit bien ce gentil homme françois, que son compaignon aymoit Pauline, et, pour l'amitié qu'il avoit en son bien et profit, lui conseilloit d'en oster sa fantaisie. Ce que le gentil homme italien juroit n'estre en sa puissance; et que, si le marquis de Mantoue, pour recompense de sa prison et des bons services qu'il lui avoit faicts, ne luy donnoit s'amie, il s'en iroit rendre cordelier et ne serviroit jamais maistre que Dieu. Ce que son compaignon ne pouvoit croire, ne voyant en luy ung seul signe de la religion, que la devotion qu'il avoit en Pauline. Au bout de neuf moys, fut delivré le gentil homme françois, et par sa bonne diligence feit tant, qu'il meist son compaignon en liberté, et pourchassa le plus qu'il luy fut possible, envers le marquis et la marquise, le mariaige de Pauline. Mais il n'y put advenir ny rien gaigner, luy mettant devant les œilz la pauvreté où il leur faudroit tous deux vivre, et aussi que de tous costez les parens n'en estoient d'oppinion; et lui defendirent qu'il n'eust plus à parler à elle, à fin que cette fantaisie s'en peust aller par l'absence et impossibilité.

Et, quand il veid qu'il estoit contrainct d'obeir, demanda congié à la marquise de dire adieu à Pauline, et puis, que jamais il ne parleroit à elle; ce qui luy fut accordé, et à l'heure il commença à luy dire : « Puis qu'ainsi est, Pauline, que le ciel et la terre sont contre

nous, non seulement pour nous empescher de nous marier ensemble, mais, qui plus est, pour nous oster la veue et la parole, dont nostre maistre et maistresse nous ont fait si rigoureux commandement, qu'ilz se peuvent bien vanter que en une parole ilz ont blessé deux cueurs, dont les corps ne sçauroient plus faire que languir; monstrans bien, par cest effect, que oncques amour ne pitié n'entrerent en leur estomac. Je sçay bien que leur fin est de nous marier chascun bien et richement; car ilz ignorent que la vraye richesse gist au contentement; mais si m'ont-ilz faict tant de mal et de desplaisir, qu'il est impossible que jamais de bon cueur je leur puisse faire service. Je croy bien que, si jamais je n'eusse parlé de mariage, ilz ne sont pas si scrupuleux, qu'ilz ne m'eussent assez laissé parler à vous, vous asseurant que j'aymerois mieulx mourir, que changer mon oppinion en pire, après vous avoir aymée d'une amour si honneste et vertueuse, et pourchassé envers vous ce que je voudrois defendre envers tous. Et, pour ce qu'en vous voyant je ne sçaurois porter ceste dure penitence, et que, en ne vous voyant, mon cueur, qui ne peut demeurer vuide, se rempliroit de quelque desespoir dont la fin seroit malheureuse, je me suis deliberé et dès long temps de me mettre en religion : non que je sçaiche très bien qu'en tous estats l'homme se peult saulver, mais pour avoir plus de loisir de contempler la Bonté divine, laquelle, j'espère, aura pitié des fautes de ma jeunesse, et changera mon cœur, pour autant aymer les choses spirituelles qu'il faict les temporelles. Et si Dieu me faict la grace de pouvoir gaingner la sienne, mon labeur sera incessamment employé à prier Dieu pour vous. Vous suppliant, par ceste amour tant

ferme et loyale qui a esté entre nous deux, avoir memoire de moy en voz oraisons et prier Nostre Seigneur, qu'il me donne autant de constance en ne vous voyant point, qu'il m'a donné de contentement en vous regardant. Et, pour ce que j'ay toute ma vie esperé avoir de vous par mariaige ce que l'honneur et la conscience permettent, je me suis contenté d'esperance; mais, maintenant que je la perds, et que je ne puis jamais avoir de vous le traictement qui appartient à un mary, au moins pour dire adieu, je vous supplie me traicter en frere, et que je vous puisse baiser. » La pauvre Pauline, qui tousjours luy avoit esté assez rigoureuse, congnoissant l'extremité de sa douleur et l'honnesteté de sa requeste que en tel desespoir se contentoit d'une chose si raisonnable, sans luy respondre aultre chose, luy va jecter les bras au col, pleurant avecq une si grande vehemence, que la parole, la voix et la force luy defaillirent, et se laissa tumber entre ses bras esvanouye : dont la pitié qu'il en eut, avecq l'amour et la tristesse, luy en feirent faire autant, tant que l'une de ses compaignes, les voyant tumber l'un d'un costé et l'autre de l'autre, appela du secours, qui à force de remèdes les feit revenir.

Alors Pauline, qui avoit desiré de dissimuler son affection, fut honteuse, quand elle s'apparceut qu'elle l'avoit monstrée si vehemente. Toutefois, la pitié du pauvre gentil homme servit à elle de juste excuse, et, ne pouvant plus porter ceste parole de dire adieu pour jamais, s'en alla vistement, le cueur et les dents si serrez, qu'en entrant dans son logis, comme un corps sans esprit, se laissa tumber sur son lict, et passa la nuict en si piteuses lamentations, que ses

serviteurs pensoient qu'il eust perdu tous ses parens et amis et tout ce qu'il pouvoit avoir de biens sur la terre. Le matin se recommanda à Nostre-Seigneur, et, après qu'il eut departy à ses serviteurs le peu de bien qu'il avoit et prins avec luy quelque somme d'argent, defendit à ses gens de le suyvre, et s'en alla tout seul à la religion de l'Observance demander l'habit, deliberé de jamais n'en partir. Le gardien, qui autresfois l'avoit veu, pensa, au commencement, que ce fust mocquerie ou songe; car il n'y avoit en tout le pays gentil homme qui moins que luy eust grace ou condition de cordelier, pource qu'il avoit en luy toutes les bonnes et honnestes vertus que l'on eust sceu desirer en ung gentil homme. Mais, après avoir entendu ses paroles et veu ses larmes coulans sur sa face comme ruisseaulx, ignorant dont en venoit la source, le receut humainement. Et bien tost après, voyant sa perseverance, luy bailla l'habit, qu'il receut devotement : dont furent advertiz le marquis et la marquise, qui le trouverent si estrange, que à peine le pouvoient-ilz croire. Pauline, pour ne se montrer subjecte à nulle amour, dissimula le mieulx qu'il luy fut possible le regret qu'elle avoit de luy; en sorte que chascun disoit qu'elle avoit bien tost oblié la grande affection de son loyal serviteur. Et ainsi passa cinq ou six mois, sans en faire autre demonstrance. Durant lequel temps luy fut, par quelque religieux, monstré une chanson que son serviteur avoit composée ung peu après qu'il eut prins l'habit. De laquelle le chant est italien et assez commun; mais j'en ay voulu traduire les mots en françois le plus près qu'il m'a esté possible, et sont tels :

Que dira-elle,
Que fera-elle,
Quand me verra de ses yeulx
Religieux?
Las! la pauvrette,
Toute seullette,
Sans parler longtemps, sera
Eschevelée,
Deconsolée;
L'estrange cas pensera :
Son penser, par aventure,
En monastere et closture
A la fin la conduira.
Que dira-elle, etc.

Que diront ceulx
Qui de nous deux
Ont l'amour et bien privé,
Voyant qu'amour,
Par un tel tour,
Plus parfaict ont approuvé?
Regardans ma conscience,
Ilz en auront repentance,
Et chacun d'eulx en pleurera.
Que dira-elle, etc.

Et s'ils venoient,
Et nous tenoient
Propos pour nous divertir,
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Icy, sans jamais partir :
Puis que leur rigueur rebelle
Nous feit prendre robbe telle,
Nul de nous ne la lairra.
Que dira-elle, etc.

Et si prier
De marier
Nous viennent, pour nous tenter.
En nous disant
L'estat plaisant

Qui nous pourroit contenter,
Nous respondrons que nostre ame
Est de Dieu amie et femme,
Qui point ne la changera.
Que dira-elle, etc.

A amour forte,
Qui ceste porte
Par regret m'as faict passer,
Fais qu'en ce lieu,
De prier Dieu
Je ne me puisse lasser;
Car nostre amour mutuelle
Sera tant spirituelle,
Que Dieu s'en contentera.
Que dira-elle, etc.

Laissons les biens
Qui sont lyens
Plus durs à rompre que fer;
Quittons la gloire
Qui l'ame noire
Par orgueil meine en enfer;
Fuyons la concupiscence,
Prenons la chaste innocence
Que Jesus nous donnera.
Que dira-elle, etc.

Viens donq, amie,
Ne tarde mie
Après ton parfaict amy;
Ne crains à prendre
L'habit de cendre,
Fuyant ce monde ennemy :
Car, d'amitié vive et forte,
De sa cendre fault que sorte
Le phoenix qui durera.
Que dira-elle, etc.

Ainsi qu'au monde
Fut pure et munde
Nostre parfaicte amitié;
Dedans le cloistre
Pourra paroistre
Plus grande de la moictié;

Car amour loyal et ferme,
Qui n'a jamais fin ne terme,
Droict au ciel nous conduira.
Que dira-elle, etc.

Quand elle eut bien au long leu ceste chanson, estant à part en une chappelle, se meist si fort à pleurer, qu'elle arrousa tout le papier de larmes. Et n'eust esté la craincte qu'elle avoit de se monstrer plus affectionnée qu'il n'appartient, n'eust failly de s'en aller incontinent mettre en quelque hermitaige, sans jamais veoir creature du monde. Mais la prudence qui estoit en elle la contraingnit encores pour quelque temps dissimuler. Et, combien qu'elle eust prins resolution de laisser entièrement le monde, si faingnit-elle tout le contraire, et changeoit si fort son visaige, qu'estant en compaignie, ne ressembloit de rien à elle-mesme. Elle porta en son cueur ceste deliberation couverte cinq ou six mois, se monstrant plus joyeuse qu'elle n'avoit de coustume. Mais, ung jour, alla avecq sa maistresse à l'Observance, oyr la grand messe; et, ainsi que le prestre, diacre et soubz-diacre sailloient du revestiaire pour venir au grand autel, son pauvre serviteur, qui encores n'avoit parfaict l'an de sa probation, servoit d'acolite, portoit les deux canettes, en ses deux mains couvertes d'une toile de soye, et venoit le premier, ayant les œils contre terre. Quand Pauline le veid en tel habillement où sa beauté et grace estoient plustost augmentées que diminuées, fut si esmue et troublée, que, pour couvrir la cause de la couleur qui lui venoit au visaige, se print à tousser. Et son pauvre serviteur, qui entendoit mieulx ce son-là que celuy des cloches de son monastère, n'osa tourner sa teste, mais, en

passant devant elle, ne peust garder ses oeilz, qu'ilz ne prinssent le chemin que si longtemps ilz avoient tenu. Et, en regardant piteusement Pauline, fut si saisy du feu qu'il pensoit quasy esteint, qu'en le voulant plus couvrir qu'il ne pouvoit, tomba tout de son hault à terre devant elle. Et la craincte qu'il eut que la cause en fust congneue luy feist dire que c'estoit le pavé de l'eglise qui estoit rompu en cest endroict. Quand Pauline congneut que le changement d'habit ne luy avoit pas changé le cueur, et qu'il y avoit si longtemps qu'il s'estoit rendu, que chacun pensoit qu'elle l'eust oblié, se delibera de mettre à execution le desir qu'elle avoit eu de rendre la fin de leur amitié semblable en habit, estat et forme de vivre, comme elle avoit esté vivant en une maison, soubz pareil maistre et maistresse. Et, pource que elle avoit plus de quatre mois auparavant donné ordre à tout ce qui luy estoit necessaire pour entrer en religion, ung matin, demanda congé à la marquise d'aller oyr la messe à Saincte Claire, ce qu'elle luy donna, ignorant pourquoy elle le demandoit. Et, en passant devant les Cordeliers, pria le gardien de luy faire venir son serviteur, qu'elle appeloit son parent. Et, quand elle le veid en une chapelle à part, luy dist : « Si mon honneur eust permis qu'aussi tost que vous je me fusse osé mettre en religion, je n'eusse tant attendu; mais, ayant rompu par ma patience les oppinions de ceux qui plus tost jugent mal que bien, je suis deliberée de prendre l'estat, la robbe et la vie telle que je voy la vostre, sans m'enquerir quel il y faict. Car, si vous y avez du bien, j'en auray ma part; et, si vous y recepvez du mal, je n'en veulx estre exempte; car, par tel chemin que vous irez en paradis, je vous veulx

suivre : estant asseurée que Celuy qui est le vray, parfaict et digne d'estre nommé Amour, nous a tirez à son service, par une amitié honneste et raisonnable, laquelle il convertira, par son sainct Esperit, du tout en luy; vous priant que vous et moy oblyons le corps qui perit et tient du vieil Adam, pour recepvoir et revestir celuy de nostre espoux Jesus-Christ. » Ce serviteur religieux fut tant aise et tant content d'oyr sa saincte volunté, qu'en plorant de joye luy fortifia son oppinion le plus qu'il luy fut possible, luy disant que, puis qu'il ne pouvoit plus avoir d'elle au monde autre chose que la parole, il se tenoit bien heureux d'estre en lieu où il auroit tousjours moyen de la recepvoir, et qu'elle seroit telle, que l'un et l'aultre n'en pourroit que mieulx valoir, vivans en un estat d'un amour, d'un cueur et d'un esprit tirez de la bonté de Dieu, lequel il supplioit les tenir en sa main, en laquelle nul ne peut périr. Et, en ce disant et plorant d'amour et de joye, luy baisa les mains; mais elle abbaissa son visaige jusques à la main, et se donnerent par vraye charité le sainct baiser de dilection. Et, en ce contentement, se partit Pauline, et entra en la religion de Saincte Claire, où elle fut receue et voilée.

Ce que après elle feit entendre à madame la marquise, qui en fut tant esbahie qu'elle ne le pouvoit croire, mais s'en alla le lendemain au monastère, pour la veoir et s'efforcer de la divertir de son propos. A quoy Pauline lui feit response, que, si elle avoit eu puissance de luy oster ung mary de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aymé, elle s'en debvoit contenter, sans chercher de la vouloir separer de Celuy qui estoit immortel et invisible, car il n'estoit pas en sa

puissance ni de toutes les creatures du monde. La marquise, voyant son bon vouloir, la baisa, la laissant, non sans grand regret. Et depuis vesquirent Pauline et son serviteur si sainctement et devotement en leur Observance, que l'on ne doibt doubter que Celuy duquel la fin de la loy est charité, ne leur dist, à la fin de leur vie, comme à la Magdelaine, que leurs pechez leur estoient pardonnez, veu qu'ilz avoient beaucoup aymé, et qu'il ne les retirast en paix au lieu où la recompense passe tous les merites des hommes.

« Vous ne pouvez icy nier, mes dames, que l'amour de l'homme ne se soit montrée la plus grande; mais elle luy fut si bien rendue, que je voudrois que tous ceulx qui s'en meslent fussent autant recompensez. — Il y auroit doncques, dist Hircan, plus de fols et de folles declairez, qu'il n'y en eut oncques? — Appelez-vous folie, dist Oisille, d'aymer honnestement en la jeunesse, et puis de convertir cest amour du tout à Dieu? » Hircan, en riant, lui respondit : « Si melancolie et desespoir sont louables, je diray que Pauline et son serviteur sont bien dignes d'être louez. — Si est-ce, dist Geburon, que Dieu a plusieurs moyens de nous tirer à luy, dont les commencemens semblent estre maulvais, mais la fin en est bonne. — Encores ay-je une oppinion, dist Parlamente, que jamais homme n'aymera parfaictement Dieu, qu'il n'ait parfaictement aymé quelque creature en ce monde. — Qu'appelez-vous parfaictement aymer? dist Saffredent : estimez-vous parfaicts amans ceulx qui sont transiz et qui adorent les dames de loing, sans oser monstrer leur volunté? — J'appelle parfaicts amans, luy respondit Parlamente,

ceulx qui cherchent, en ce qu'ilz aiment, quelque perfection, soit beaulté, bonté ou bonne grace; tousjours tendans à la vertu, et qui ont le cueur si hault et si honneste, qu'ilz ne veulent, pour mourir, mettre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience reprouvent; car l'ame, qui n'est creée que pour retourner à son souverain bien, ne faict, tant qu'elle est dedans ce corps, que desirer d'y parvenir. Mais, à cause que les sens, par lesquels elle peut avoir nouvelles, sont obscurs et charnels par le péché du premier pere, ne luy peuvent monstrer que les choses visibles plus approchantes de la perfection, après quoy l'ame court, cuydans trouver, en une beaulté exterieure, en une grace visible et aux vertuz morales, la souveraine beaulté, grace et vertu. Mais, quand elle les a cherchez et experimentez, et elle n'y trouve point Celuy qu'elle ayme, elle passe oultre, ainsi que l'enfant, selon sa petitesse, ayme les poupines et aultres petites choses, les plus belles que son œil peut veoir, et estime richesses d'assembler des petites pierres; mais, en croissant, ayme les poupines vives et amasse les biens necessaires pour la vie humaine. Mais, quand il congnoist, par plus grande experience, que es choses territoires n'y a perfection ne felicité, desire chercher le facteur et la source d'icelle. Toutesfois, si Dieu ne luy ouvre l'œil de foy, seroit en danger de devenir, d'un ignorant, ung infidele philosophe; car foy seulement peut monstrer et faire recepvoir le bien que l'homme charnel et animal ne peut entendre. — Ne voyez-vous pas bien, dist Longarine, que la terre non cultivée, portant beaucoup d'herbes et d'arbres, combien qu'ilz soient inutiles, est desirée pour l'esperance qu'elle apportera bon fruict,

quand il y sera semé? Aussi, le cueur de l'homme, qui n'a nul sentiment d'amour aux choses visibles, ne viendra jamais à l'amour de Dieu par la semence de sa parole, car la terre de son cueur est sterile, froide et damnée. — Voyla pourquoy, dist Saffredent, la plus part des docteurs ne sont spirituels; car ilz n'aymeront jamais que le bon vin et chamberieres laides et ordes, sans experimenter que c'est d'aymer dames honnestes. — Si je sçavois bien parler latin, dist Simontault, je vous allegueroye que sainct Jehan dict: « Que celuy qui n'ayme son frere qu'il veoit, comment aymera-il Dieu qu'il ne veoit point? » Car, par les choses visibles, on est tiré à l'amour des invisibles. — Mais, dist Ennasuitte, *quis est ille, et laudabimus eum*, ainsi parfaict que vous le dictes? — Il y en a, respondit Dagoucin, qui ayment si fort et si parfaictement, qu'ilz aimeroient autant mourir que de sentir ung desir contre l'honneur et la conscience de leur maistresse, et si ne veullent qu'elle ne autres ne s'en apperçoivent. — Ceux-là, dit Saffredent, sont de la nature de la camalercite, qui vit de l'aer. Car il n'y a homme au monde, qui ne desire declairer son amour et de sçavoir estre aymé, et si croy qu'il n'est si forte fiebvre d'amitié, qui soubdain ne passe, quand on congnoist le contraire. Quant à moy, j'en ay veu des miracles evidentz. — Je vous prie, dist Ennasuitte, prenez ma place et nous racomptez de quelqu'un qui soit ressuscité de mort à vie, pour congnoistre en sa dame le contraire de ce qu'il desiroit. — Je crains tant, dist Saffredent, de desplaire aux dames, de qui j'ay esté et seray toute ma vie serviteur, que, sans exprès commandement, je n'eusse osé racompter leurs imperfections; mais, pour obeir, je n'en celeray la verité. »

VINGTIESME NOUVELLE

Le sieur de Ryant, fort amoureux d'une dame vefve, ayant congneu en elle le contraire de ce qu'il desiroit et qu'elle luy avoit souvent persuadé, se saisit si fort, qu'en un instant le despit eut puissance d'esteindre le feu que la longueur du temps ny l'occasion n'avoyent sceu amortir.

Au pays de Daulphiné, y avoit un gentil homme, nommé le seigneur de Riant, de la maison du Roy François premier, autant beau et honneste gentil homme qu'il estoit possible de veoir. Il fut longuement serviteur d'une femme vefve, laquelle il aymoit et reveroit, tant de paour qu'il avoit de perdre sa bonne grace, que ne l'osoit importuner de ce qu'il desiroit le plus. Et lui, qui se sentoit beau et digne d'estre aymé, croyoit fermement ce qu'elle luy juroit souvent : c'est qu'elle l'aymoit plus que tous les hommes du monde, et que, si elle estoit contraincte de faire quelque chose pour un gentil homme, ce seroit pour luy seullement, comme le plus parfaict qu'elle avoit jamais congneu, le priant de se contenter, sans oultrepasser, de ceste honneste amitié. Et, d'aultre part, l'asseuroit si fort que, si elle congnoissoit qu'il pretendist davantaige, sans se contenter de la raison, que du tout il la perdroit. Le pauvre gentil homme non seullement se contentoit, mais se tenoit très heureux d'avoir gaingné le cueur de celle où il pensoit tant d'honnesteté. Il seroit long de vous racompter le discours de son amitié, la longue frequentation qu'il eut avecq elle, les voyages qu'il faisoit pour la venir veoir. Mais pour venir à la conclusion, ce pauvre martyr, d'un feu si plaisant, que plus

on brusle, plus on en veult brusler, cherchoit tousjours le moyen d'augmenter son martire. Ung jour, lui print fantaisie d'aller veoir en poste celle qu'il aymoit plus que luy-mesmes et qu'il estimoit par dessus toutes les femmes du monde. Luy, arrivé en sa maison, demanda où elle estoit : on luy dist qu'elle ne faisoit que venir de vespres et estoit entrée en sa garenne pour parachever son service. Il descendit de cheval et s'en alla tout droit en ceste garenne où elle estoit, et trouva ses femmes qui luy dirent qu'elle s'en alloit toute seule promener en une grande allée. Il commença à plus que jamais esperer quelque bonne fortune pour luy. Et le plus doulcement qu'il peut, sans faire un seul bruict, la chercha le mieulx qu'il luy fut possible, desirant sur toutes choses de la pouvoir trouver seule. Mais, quand il fut près d'un pavillon faict d'arbres pliez, lieu tant beau et plaisant qu'il n'estoit possible de plus, entra soubdainement là, comme celuy à qui tardoit de veoir ce qu'il aymoit. Mais il trouva, à son entrée, la damoiselle couchée dessus l'herbe entre les bras d'un palefrenier de sa maison, aussi laid, ord et infame, que de Riant estoit beau, honneste et aimable. Je n'entreprendz pas de vous paindre le despit qu'il eut; mais il fut si grand, qu'il eut puissance en ung moment d'esteindre le feu que la longueur du temps ni l'occasion n'avoient sceu faire. Et, autant rempli de despit qu'il avoit eu d'amour, luy dist : Madame, prou vous face ! Aujourd'huy, par vostre meschanceté congneue, suis guery et delivré de la continuelle douleur, dont honnesteté que j'estimois en vous estoit l'occasion. » Et, sans autre adieu, s'en retourna plus viste qu'il n'estoit venu. La pauvre femme ne luy feit autre re[illegible]nse, sinon

mettre la main devant son visaige; car, puisqu'elle ne pouvoit couvrir sa honte, couvrit-elle ses œilz, pour ne veoir celuy qui la voyoit trop clairement, nonobstant sa dissimulation.

« Parquoy, mes dames, je vous supplie, si vous n'avez la volunté d'aymer parfaictement, ne vous pensez point dissimuler à ung homme de bien, et luy faire desplaisir pour votre gloire; car les hypocrites sont payez de leur loyer, et Dieu favorise ceulx qui ayment naïfvement. — Vrayement, dist Oisille, vous nous l'avez gardé bonne pour la fin de la Journée! Et si ce n'estoit que nous avons tous juré de dire verité, je ne sçauroys croire que une femme de l'estat dont elle estoit, sceut estre si meschante de l'ame, quant à Dieu, et du corps, laissant ung si honneste gentil homme pour ung si villain muletier. — Helas! Madame, dist Hircan, si vous sçaviez la différence qu'il y a d'un gentil homme, qui toute sa vie a porté le harnois et suivy la guerre, auprès d'un varlet bien nourry sans bouger d'un lieu, vous excuseriez ceste pauvre vefve. — Je ne croy pas, Hircan, dist Oisille, quelque chose que vous en dictes, que vous puissiez recepvoir nulle excuse d'elle. — J'ai bien oy dire, dist Simontault, qu'il y a des femmes qui veulent avoir des evangelistes pour prescher leur vertu et leur chasteté, et leur font la meilleure chère qu'il leur est possible et la plus privée, les asseurant que, si la conscience et l'honneur ne les retenoient, elles leur accorderoient leurs desirs. Et les pauvres sots, quand en quelque compaignie parlent d'elles, jurent qu'ilz mettroient leur doigt au feu sans brusler, pour soustenir qu'elles sont femmes de bien; car ilz ont experimenté

leur amour jusques au bout. Ainsi se font louer par les honnestes hommes, celles qui à leurs semblables se montrent telles qu'elles sont, et choisissent ceulx qui ne sçauroient avoir hardiesse de parler; et, s'ilz en parlent, pour leur orde et vile condition, ne seroient pas creuz. — Voylà, dist Longarine, une oppinion que j'ay autresfois oy dire aux plus jaloux et soupsonneux hommes, mais c'est peindre une chimère; car, combien qu'il soit advenu à quelque pauvre malheureuse, si est-ce chose qui ne se doibt soupsonner en aultre. — Or, leur dist Parlamente, tant plus avant nous entrons en ce propos, et plus ces bons seigneurs icy drapperont sur la tissure de Simontault et tout à noz despens. Parquoy, il vault mieulx aller oyr vespres, à fin que nous soyons tant attendues que nous fusmes hier. »

La compagnie fut de son opinion, et, en allant, Oisille leur dist : « Si quelqu'un de vous rend graces à Dieu d'avoir, en ceste Journée, dict la verité des histoires que nous avons racomptées, Saffredent luy doibt requerir pardon d'avoir rememoré une si grande villenie contre les dames. — Par ma foy, respondit Saffredent, combien que mon compte soit veritable, si est-ce que je l'ay oy dire. Mais, quand je vouldroye faire le rapport du cerf à veue d'œil, je vous ferois faire plus de signes de croix, de ce que je sçay des femmes, que l'on en faict à sacrer une eglise. — C'est bien loing de se repentir, dist Geburon, quand la confession aggrave le peché. — Puisque vous avez telle opinion des femmes, dist Parlamente, elles vous debvroient priver de leur honneste entretenement et privaultez. » Mais il luy respondit : « Aucunes ont tant usé, en mon endroict, du conseil que vous leur donnez, en m'esloi-

gnant et separant des choses justes et honnestes, que si je pouvois dire pis et pis faire à toutes, je ne m'y espargneroie, pour les inciter à me venger de celle qui me tient si grand tort. » En disant ces paroles, Parlamente meit son touret de nez, et, avecq les autres, entra dedans l'église, où ils trouverent vespres très bien sonnées, mais ilz n'y trouverent pas ung religieux pour les dire, pource qu'ilz avoient entendu que dedans le pré s'assembloit ceste compaignie pour y dire les plus plaisantes choses qu'il estoit possible; et, comme ceulx qui aymoient mieulx leurs plaisirs que les oraisons, s'estoient allés cacher dedans une fosse, le ventre contre terre, derriere une haye fort espesse. Et là avoient si bien escoulté les beaulx comptes, qu'ils n'avaient point oy sonner la cloche de leur monastere. Ce qui parut bien, quant ilz arriverent en telle haste, que quasi l'alaine leur failloit à commencer vespres. Et quand elles furent dictes, confesserent à ceulx qui leur demandoient l'occasion de leur chant tardif et mal entonné, que ce avoit esté pour les escouter. Parquoy, voyans leur bonne volunté, leur fut permis que tous les jours assisteroient derrière la haye, assis à leur aise. Le soupper se passa joyeusement, en relevant les propos qu'ilz n'avoient pas mis à fin dans le pré, qui durerent tout le long du soir, jusques à ce que la dame Oisille les pria de se retirer, à fin que leur esprit fust plus prompt le lendemain, après un bon et long repos, dont elle disoit que une heure avant mynuict valoit mieux que trois après. Ainsi, s'en allant chascun en sa chambre, se partit ceste compaignie, mettant fin à ceste seconde Journée.

FIN DE LA DEUXIESME JOURNÉE.

LA TROISIESME JOURNÉE

En la troisiesme journée, on devise des dames qui en leur amitié n'ont cherché nulle fin que l'honnesteté, et de l'hypocrisye et mechanceté des religieux.

PROLOGUE

Le matin, la compaignye ne sceut si tost venir en la salle, qu'elle n'y trouvast madame Oisille, qui avoit, plus de demie heure avant, estudié la leçon qu'elle debvoit lire; et, si le premier et second jour elle les avoit rendus contens, elle n'en feyt moins le troisiesme. Et n'eust été que ung des religieux les vint querir pour aller à la grand messe, ils ne l'eussent oye, leur contemplation les empeschant d'oyr la cloche. La messe oye bien devotement, et le disner passé bien sobrement, pour n'empescher, par les viandes, leur memoire à s'acquitter chascun en son rang le mieux qu'il seroit possible, se retirerent en leurs chambres à visiter leurs registres, attendant l'heure accoustumée d'aller au pré; laquelle venue, ne faillirent à ce beau voyage. Et ceulx qui avoient deliberé de dire quelque folie avoient desja les visaiges si joyeux, que l'on esperoit d'eulx occasion

de bien rire. Quand ilz furent assis, demanderent à Saffredent à qui il donnoit sa voix pour la troisiesme Journée : « Il me semble, dit-il, que, puisque la faulte que je feis hier est si grande que vous dictes, ne sçachant histoire digne de la reparer, que je dois donner ma voix à Parlamente, laquelle, pour son bon sens, sçaura si bien louer les dames, qu'elle fera mettre en obly la verité que je vous ay dicte. — Je n'entreprens pas, dist Parlamente, de reparer vos faultes, mais ouy bien de me garder de les ensuivre. Parquoy, je me delibere, usant de la verité promise et jurée, de vous monstrer qu'il y a des dames qui en leurs amitiez n'ont cherché nulle fin que l'honnesteté. Et, pour ce que celle dont je vous veulx parler estoit de bonne maison, je ne changeray rien en l'histoire que le nom; vous priant, mes dames, de penser qu'amour n'a point de puissance de changer un cueur chaste et honneste, comme vous verrez par l'histoire que je vous voys compter. »

VINGT ET UNIESME NOUVELLE

Rolandine, ayant attendu jusqu'à l'age de xxx ans à estre maryée, et cognoissant la negligence de son pere et le peu de faveur que luy portoit sa maistresse, print telle amitié à un gentil homme bastard, qu'elle luy promeit maryage, dont son pere averty luy usa de toutes les rigueurs qui luy furent possibles, pour la faire consentir à la dissolution de ce mariage; mais elle persista en son amitié jusques à la mort du bastard, de laqueile certifiée, fut mariée à un gentil homme, du nom et des armes de sa maison.

Il y avoit en France une Royne qui, en sa compaignie, nourrissoit plusieurs filles de bonnes et grandes maisons. Entre autres, y en avoit une nommée Rolandine, qui estoit bien proche sa parente. Mais la Royne, pour quelque inimitié qu'elle portoit à son pere, ne luy faisoit pas fort bonne chere. Ceste fille, combien qu'elle ne fust des plus belles ny des laides aussy, estoit tant saige et vertueuse, que plusieurs grands personnaiges la demandoient en mariage, dont ilz avoient froide response; car le pere aymoit tant son argent, qu'il oblyoit l'advancement de sa fille, et sa maistresse, comme j'ay dict, luy portait si peu de faveur, qu'elle n'estoit point demandée de ceulx qui se vouloient advancer en la bonne grace de la Royne. Ainsi, par la négligence du pere et par le desdaing de sa maistresse, ceste pauvre fille demeura longtemps sans estre mariée. Et, comme celle qui se fascha à la longue, non tant pour envie qu'elle eust d'être mariée, que par la honte qu'elle avoit de ne l'estre point, se retira du tout à Dieu, laissant les mondanitez et gorgiasetez de la court; son passe-temps fut à prier Dieu ou à faire quelques ouvraiges.

Et, en ceste vie ainsy retirée, passa ses jeunes ans, vivant tant honnestement et sainctement qu'il n'estoit possible de plus. Quand elle fut approchée des trente ans, il y avoit ung gentil homme, bastard d'une bonne et grande maison, autant gentil compaignon et homme de bien qu'il en fut de son temps; mais la richesse l'avoit du tout délaissé, et avoit si peu de beaulté, que une dame, qu'elle qu'elle fust, ne l'eust pour son plaisir choisy. Ce pauvre gentil homme estoit demeuré sans party; et, comme souvent ung malheureux cherche l'autre, vint aborder ceste damoiselle Rolandine, car leurs fortunes, complexions et conditions estoient fort pareilles. Et, se complaignans l'un à l'autre de leurs infortunes, prindrent une très-grande amitié; et, se trouvant tous deux compaignons de malheur, se cherchoient en tous lieux pour se consoler l'un l'aultre; et, en ceste fréquentation, s'engendra une très grande et longue amitié. Ceulx qui avoient veu la damoiselle Rolandine si retirée qu'elle ne parloit à personne, la voyans incessamment avec le bastard de bonne maison, en furent incontinent scandalisez, et dirent à sa gouvernante qu'elle ne debvoit endurer ces longs propos; ce qu'elle remontra à Rolandine, lui disant que chacun estoit scandalisé de ce qu'elle parloit tant à ung homme qui n'estoit assez riche pour l'espouser, ny assez beau pour estre amy. Rolandine, qui avoit tousjours esté plus reprise de son austerité que de ses mondanitez, dist à sa gouvernante : « Helas, ma mère! vous voyez que je ne puis avoir ung mary selon la maison d'où je suis, et que j'ay tousjours fuy ceulx qui sont beaulx et jeunes, de paour de tumber aux inconveniens où j'en ay vu d'aultres; et je trouve ce gentil homme ici saige et ver-

tueux comme vous sçavez, lequel ne me presche que toutes choses bonnes et vertueuses : quel tort puis-je tenir à vous et à ceulx qui en parlent, de me consoler avec luy de mes ennuys ? » La pauvre vielle, qui aimoit sa maistresse plus qu'elle-mesmes, luy dist : « Ma damoiselle, je voy bien que vous dictes la verité, et que vous estes traictée de pere et de maistresse autrement que vous ne le meritez. Si est-ce que, puis que l'on parle de vostre honneur en ceste sorte, fust-il vostre propre frere, vous vous devez retirer de parler à luy. » Rolandine luy dist, en plorant : « Ma mere, puisque vous le me conseillez, je le feray; mais c'est chose estrange de n'avoir en ce monde aucune consolation ! » Le bastard, comme il avoit accoustumé, la voulut venir entretenir, mais elle luy declara tout au long ce que sa gouvernante luy avoit dict; et le pria, en plorant, qu'il se contentast pour ung temps de ne luy parler point jusques ad ce que ce bruict fust ung peu passé; ce qu'il feit à sa requeste.

Mais, durant cest esloignement, ayant perdu l'un et l'autre leur consolation, commencerent à sentir ung torment qui jamais ni d'un costé ni d'autre n'avoit esté experimenté. Elle ne cessoit de prier Dieu, aller en voyage, jeusner et faire abstinences. Car cest amour, encores à elle incogneu, lui donnoit une inquietude si grande, qu'elle ne la laissoit une seule heure reposer. Au bastard de bonne maison ne faisoit amour moindre effort; mais luy, qui avoit desja conclud en son cueur de l'aymer et de tascher de l'espouser, regardant avecq l'amour l'honneur que ce luy seroit s'il la povoit avoir, pensa qu'il falloit sercher moyen pour luy declarer sa volunté et surtout gaingner sa gouvernante. Ce qu'il

feit, en luy remonstrant la misere où estoit tenue sa pauvre maistresse, à laquelle on vouloit oster toute consolation. Dont la bonne vieille, en plorant, le remercia de l'honneste affection qu'il portoit à sa maistresse. Et adviserent ensemble le moyen comme il pourroit parler à elle : c'estoit que Rolandine fairoit souvent semblant d'estre malade d'une migraine où l'on craint fort le bruit; et, quand ses compaignes iroient en la chambre de la Royne, ilz demeureroient tous deux seuls, et là il la pourroit entretenir. Le bastard en fut fort joyeulx et se gouverna entierement par le conseil de ceste gouvernante, en sorte que, quand il vouloit, il parloit à s'amie. Mais ce contentement ne lui dura gueres, car la Royne, qui ne l'aymoit pas fort, s'enquist que faisoit tant Rolandine en la chambre. Et, combien que quelqu'un dist que c'estoit pour sa maladie, toutesfois ung autre, qui avoit trop de memoire des absens, lui dist que l'aise qu'elle avoit d'entretenir le bastard de bonne maison luy debvoit faire passer sa migraine. La Royne, qui trouvoit les pechez veniels des autres mortels en elle, l'envoya querir et luy defendit de parler jamais au bastard, si ce n'estoit en sa chambre ou en sa salle. La damoiselle n'en feit nul semblant, mais luy dist : « Si j'eusse pensé, ma dame, que luy ou autre vous eust despleu, je n'eusse jamais parlé à luy. » Toutesfois, pensa en elle-mesme qu'elle chercheroit quelque autre moyen dont la Royne ne sçauroit rien; ce qu'elle feit. Et les mercredy, vendredy et sabmedy qu'elle jeusnoit, demeuroit en sa chambre avec sa gouvernante, où elle avoit loisir de parler, tandis que les autres souppoient, à celuy qu'elle commençoit à aymer très fort. Et tant plus le temps de leur propos estoit abbregé par con-

traincte, et plus leurs paroles estoient dictes par grande affection ; car ilz desroboient le temps, comme faict ung larron une chose precieuse. L'affaire ne sceut estre menée si secrettement, que quelque varlet ne le vist entrer là-dedans au jour de jeusnes, et le redist en lieu où il ne fut celé à la Royne, qui s'en courrouça si fort, qu'oncques puys n'osa le bastard aller en la chambre des damoiselles. Et, pour ne perdre le bien de parler à celle que tant il aymoit, faisoit souvent semblant d'aller en quelque voyaige, et revenoit au soir en l'eglise ou chappelle du chasteau, habillé en cordelier ou jacobin, ou si bien dissimulé, que nul ne le congnoissoit; et là s'en alloit la damoiselle Rolandine avecq sa gouvernante l'entretenir. Luy, voyant la grande amour qu'elle luy portoit, n'eut craincte de luy dire : « Madamoiselle, vous voyez le hazard où je me metz pour vostre service, et les deffenses que la Royne vous a faictes de parler à moy ? Vous voyez, d'autre part, quel pere vous avez, qui ne pense, en quelque façon que ce soit, de vous marier. Il a tant refusé de bons partiz, que je n'en sçaiche plus, ny près ny loing de luy, qui soit pour vous avoir. Je sçay bien que je suis pauvre, et que vous ne sçauriez espouser gentil homme qui ne soit plus riche que moy. Mais si amour et bonne volunté estoient estimez ung tresor, je penserois estre le plus riche homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, et estes en danger d'en avoir encore plus : si j'estoys si heureux que vous me voulsissiez eslire pour mary, je vous serois mary, amy et serviteur toute ma vie; et si vous en prenez ung esgal à vous, chose difficile à trouver, il vouldra estre maistre et regardera plus à vos biens qu'à vostre personne, et à la beaulté que à la vertu ; et,

en jouyssant de l'usufruict de vostre bien, traictera votre corps autrement qu'il ne le merite. Le desir que j'ay d'avoir ce contentement, et la paour que j'ay que vous n'en ayez point avecq ung autre, me font vous supplier que, par un mesme moyen, vous me rendiez heureux et vous la plus satisfaicte et la mieux traictée femme qui oncques fut. » Rolandine, escoutant le mesme propos qu'elle avoit deliberé de luy tenir, luy respondit d'un visaige content : « Je suis très-aise dont vous avez commencé le propos, dont, long temps a, j'avois deliberé vous parler, et auquel, depuis deux ans que je vous congnoys, je n'ay cessé de penser et repenser en moy-mesmes toutes les raisons pour vous et contre vous que j'ay peu inventer. Mais, à la fin, sçachant que je veux prendre l'estat de mariage, il est temps que je commence et que je choisisse celuy avec lequel je penseray mieux vivre au repos de ma conscience. Je n'en ai sceu trouver un, tant soit-il beau, riche ou grand seigneur, avec lequel mon cueur et mon esprit se peust accorder, sinon à vous seul. Je sçay qu'en vous espousant, je n'offense point Dieu, mais fais ce qu'il commande. Et quant à Monseigneur mon pere, il a si peu pourchassé mon bien et tant refusé, que la loy veult que je me marie, sans ce qu'il me puisse desheriter. Quand je n'auray que ce qui m'appartient, en espousant ung mary tel envers moy que vous estes, je me tiendray la plus riche du monde. Quant à la Royne ma maistresse, je ne doibs point faire conscience de luy desplaire pour obeir à Dieu; car elle n'en a point faict de m'empescher le bien que en ma jeunesse j'eusse peu avoir. Mais, à fin que vous congnoissiez que l'amitié que je vous porte est fondée sur la vertu et sur l'hon-

neur, vous me promecterez que, si j'accorde ce mariage, de n'en pourchasser jamais la consommation, que mon pere ne soit mort ou que je n'aye trouvé moyen de l'y faire consentir. » Ce que luy promist voluntiers le bastard; et, sur ces promesses, se donnerent chacun ung anneau en nom de mariaige, et se baiserent en l'eglise devant Dieu, qu'ilz prindrent en tesmoing de leur promesse; et jamais depuis n'y eut entre eulx plus grande privaulté que de baiser.

Ce peu de contentement donna grande satisfaction au cueur de ces deux parfaicts amans, et furent ung temps sans se veoir, vivans de ceste seureté. Il n'y avoit gueres lieu où l'honneur se peust acquerir, que le bastard de bonne maison n'y allast avecq un grand contentement, qu'il ne pouvoit demeurer pauvre, veu la riche femme que Dieu luy avoit donnée; laquelle en son absence conserva si longtemps ceste parfaicte amitié, qu'elle ne tint compte d'homme du monde. Et, combien que quelques ungs la demandassent en mariage, ilz n'avoient neantmoins autre response d'elle, sinon que, depuis qu'elle avoit tant demeuré sans estre mariée, elle ne vouloit jamais l'estre. Ceste response fut entendue de tant de gens, que la Royne en oyt parler, et luy demanda pour quelle occasion elle tenoit ce langaige. Rolandine luy dist que c'estoit pour luy obeir, car elle sçavoit bien qu'elle n'avoit jamais eu envie de la marier au temps et au lieu où elle eust esté honnorablement pourveue et à son aise; et que l'aage et la patience luy avoient apprins de se contanter de l'estat où elle estoit. Et, toutes les fois que l'on luy parloit de mariage, elle faisoit pareille response. Quand les guerres estoyent passées et que le bastard estoit re-

tourné à la court, elle ne parloit point à luy devant les gens, mais alloit tousjours en quelque eglise l'entretenir soubz couleur de se confesser; car la Royne avoit defendu à luy et à elle, qu'ilz n'eussent à parler tous deux, sans estre en grande compaignie, sur peine de leurs vies. Mais l'amour honneste, qui ne congnoit nulles defenses, estoit plus prest à trouver les moyens pour les faire parler ensemble, que leurs ennemis n'estoient prompts à les guecter; et, soubz l'habit de toutes les religions qu'ilz se peurent penser, continuerent leur honneste amitié jusques à ce que le Roy s'en alla en une maison de plaisance près de Tours, non tant près que les dames eussent peu aller à pied à aultre eglise que à celle du chasteau, qui estoit si mal bastie à propos, qu'il n'y avoit lieu à se cacher, où le confesseur n'eust été clairement congneu. Toutesfois, si d'un costé l'occasion leur failloit, amour leur en trouvoit une autre plus aisée. Car il arriva à la cour une dame de laquelle le bastard estoit proche parent. Ceste dame avecq son filz furent logez en la maison du Roy; et estoit la chambre de ce jeune prince avancée toute entiere outre le corps de la maison où le Roy estoit, tellement que de sa fenestre povoit veoir et parler à Rolandine, car les deux fenestres estoyent proprement à l'angle des deux corps de maison. En ceste chambre, qui estoit sur la salle du Roy, estoient logées toutes les damoiselles de bonne maison compagnes de Rolandine. Laquelle, advisant par plusieurs fois ce jeune prince à sa fenestre, en feit advertir le bastard par sa gouvernante; lequel, après avoir bien regardé le lieu, feit semblant de prendre fort grand plaisir de lire ung livre des Chevaliers de la Table ronde, qui estoit en la chambre du

prince. Et, quand chacun s'en alloit disner, pryoit ung varlet de chambre le vouloir laisser achever de lire, et l'enfermer dedans la chambre, et qu'il la garderoit bien. L'autre, qui le congnoissoit parent de son maistre, et homme seur, le laissoit lire tant qu'il luy plaisoit. D'autre costé, venoit à sa fenestre Rolandine, qui, pour avoir occasion d'y demeurer plus longuement, feingnit d'avoir mal à une jambe et disnoit et souppoit de si bonne heure, qu'elle n'alloit plus à l'ordinaire des dames. Elle se meit à faire ung lict de reseul de soye cramoisie, et l'attachoit à la fenestre où elle vouloit demorer seule; et, quand elle voyoit qu'il n'y avoit personne, elle entretenoit son mary, qui pouvoit parler si haut que nul ne les eust sceu oyr; et quand il s'approchoit quelqu'un d'elle, elle toussoit et faisoit signe, par lequel le bastard se pouvoit bien tost retirer. Ceux qui faisoient le guet sur eux tenoient tout certain que l'amitié estoit passée; car elle ne bougeoit d'une chambre où seurement il ne la pouvoit veoir, pource que l'entrée luy en estoit defendue. Ung jour, la mere de ce jeune prince, estant en la chambre de son fils, se meit à la fenestre où estoit ce gros livre; et n'y demeura gueres qu'une des compaignes de Rolandine, qui estoit à celle de leur chambre, salua ceste dame et parla à elle. La dame luy demanda comment se portoit Rolandine; elle luy dist qu'elle la verroit bien, s'il luy plaisoit, et la feit venir à la fenestre en son couvrechef de nuict; et, après avoir parlé de sa maladie, se retirerent chacune de son costé. La dame, regardant ce gros livre de la Table ronde, dist au varlet de chambre qui en avoit la garde : « Je m'esbahis comme les jeunes gens perdent le temps à lire tant de follyes! » Le varlet de

chambre luy respondit qu'il s'esmerveilloit encores plus de ce que les gens estimez bien saiges et aagez y estoient plus affectionnez que les jeunes; et, pour une merveille, luy compta comme le bastard son cousin y demeuroit quatre ou cinq heures tous les jours à lire ce beau livre. Incontinant frappa au cueur de ceste dame l'occasion pourquoy c'estoit, et donna charge au varlet de chambre de se cacher en quelque lieu, et de regarder ce qu'il feroit; ce qu'il feit, et trouva que le livre où il lisoit estoit la fenestre où Rolandine venoit parler à luy; et entendit plusieurs propos de l'amitié qu'ilz cuydoient tenir bien secrette. Le lendemain, le racompta à sa maistresse, qui envoya querir le bastard, et, après plusieurs remonstrances, luy defendit de ne se y trouver plus; et le soir, elle parla à Rolandine, la menassant, si elle continuoit cette folle amitié, de dire à la Royne toutes ces menées. Rolandine, qui de rien ne s'estonnoit, jura que, depuis la defense de sa maistresse, elle n'y avoit point parlé, quelque chose que l'on dist, et qu'elle en sceut la verité tant de ses compaignes que des varletz et serviteurs. Et quant à la fenestre dont elle parloit, elle nia d'y avoir parlé au bastard; lequel, craingnant que son affaire fust revelée, s'eslongna du danger, et fut long temps sans revenir à la court, mais non sans escripre à Rolandine par si subtils moyens, que, quelque guet que la Royne y meit, il n'estoit semaine qu'elle n'eust deux fois de ses nouvelles.

Et quand le moyen des religieux dont il s'aidoit fut failly, il luy envoyoit ung petit paige habillé de couleurs, puis de l'un, puis de l'autre, qui s'arrestoit aux portes où toutes les dames passoient, et là bailloit ses lettres secretement parmy la presse. Ung jour, ainsy

que la Royne alloit aux champs, quelqu'un qui recongneut le paige, et qui avoit la charge de prendre garde à ceste affaire, courut après; mais le paige, qui estoit fin, se doubtant que l'on le serchoit, entra en la maison d'une pauvre femme qui faisoit sa potée auprès du feu, où il brusla incontinant ses lettres. Le gentilhomme, qui le suivoit, le despouilla tout nud, et chercha par tout son habillement, mais il n'y trouva rien; parquoy le laissa aller. Et, quand il fut party, la vielle luy demanda pourquoy il avoit ainsi serché ce jeune enfant. Il luy dist : « Pour trouver quelques lettres que je pensois qu'il portast. — Vous n'aviez garde de les trouver, dist la vieille, car il les avoit bien cachées. — Je vous prie, dist le gentil homme, dictes-moy en quel endroit c'est ? » esperant bientost les recouvrer. Mais, quand il entendit que c'estoit dedans le feu, congneut bien que le paige avoit esté plus fin que luy; ce que incontinant alla compter à la Royne. Toutesfois, depuis ceste heure-là, ne s'ayda plus le bastard, de paige ne d'enfant; et y envoya ung vieil serviteur qu'il avoit, lequel, obliant la craincte de la mort dont il sçavoit bien que l'on faisoit menasser, de par la Royne, ceux qui se mesloient de ceste affaire, entreprint de porter lettres à Rolandine. Et, quand il fut entré au chasteau où elle estoit, s'en alla guetter à une porte au pied d'un grand degré où toutes les dames passoient; mais ung varlet, qui autrefois l'avoit veu, le recongneut incontinant, et l'alla dire au maistre d'hostel de la Royne, qui soubdainement le vint chercher pour le prendre. Le varlet, saige et advisé, voyant que l'on le regardoit de loing, se retourna vers la muraille, comme pour faire de l'eaue, et là rompit ses lettres le plus menu qu'il luy fut

possible, et les jecta derriere une porte. Sur l'heure, il fut prins et serché de tous costez; et, quand on ne luy trouva rien, on l'interrogea par serment s'il avoit apporté nulles lettres, luy gardant toutes les rigueurs et persuasions qu'il fut possible, pour luy faire confesser la verité; mais, pour promesses ne pour menasses qu'on luy feit, jamais n'en sceurent tirer autre chose. Le rapport en fut faict à la Royne, et quelqu'un de la compaignie s'advisa qu'il estoit bon de regarder derriere la porte auprès de laquelle on l'avoit prins; ce qui fut faict et l'on trouva ce que l'on cherchoit : c'estoient les pieces de la lettre. On envoya querir le confesseur du Roy, lequel, après les avoir assemblées sur une table, leut la lettre tout du long, où la verité du mariage tant dissimulé se trouva clairement; car le bastard ne l'appeloit que sa *femme*. La Royne, qui n'avoit deliberé de couvrir la faulte de son prochain, comme elle devoit, en feit ung très grand bruyct, et commanda que, par tous moyens, on feist confesser au pauvre homme la verité de ceste lettre, et que, en la luy monstrant, il ne la pourroit regnier; mais, quelque chose qu'on luy dist ou qu'on luy monstrast, il ne changea son premier propos. Ceulx qui en avoient la garde le menerent au bord de la riviere, et le meirent dedans un sac, disant qu'il mentoit à Dieu et à la Royne contre la verité prouvée. Luy, qui aimoit mieulx perdre sa vie que d'accuser son maistre, leur demanda ung confesseur, et, après avoir faict de sa conscience le mieulx qu'il luy estoit possible, leur dist : « Messieurs, dictes à Monseigneur le bastard, mon maistre, que je lui recommande la vie de ma femme et de mes enfants, car de bon cueur je mets la mienne pour son service; et

faictes de moy ce qu'il vous plaira, car vous n'en tirerez jamais parole qui soit contre mon maistre. » A l'heure, pour luy faire plus grand paour, le jecterent dedans le sac en l'eaue, luy crians : » Si tu veulx dire verité, tu seras saulvé ? » Mais, voyans qu'il ne leur respondoit riens, le retirerent de là et feirent le rapport de sa constance à la Royne, qui dist à l'heure que le Roy son mary ny elle n'estoient point si heureux en serviteurs, que ung qui n'avoit de quoy les recompenser; et feit ce qu'elle peut pour le retirer à son service, mais jamais ne voulut abandonner son maistre. Toutesfois, par le congé de sondict maistre, fut mis au service de la Royne, où il vescut heureux et content.

La Royne, après avoir connu la verité du mariage, par la lettre du bastard, envoya querir Rolandine, et, avecq un visaige tout courroucé, l'appela plusieurs fois *malheureuse*, en lieu de *cousine*, lui remonstrant la honte qu'elle avoit faicte à la maison de son père et à tous ses parents de s'estre mariée, et à elle qui estoit sa maistresse, sans son commandement ne congé. Rolandine, qui de long temps cognoissoit le peu d'affection que luy portoit sa maistresse, luy rendit la pareille, et pource que l'amour lui défailloyt, la craincte n'y avoit plus de lieu; pensant aussi que ceste correction devant plusieurs personnes ne procedoit pas d'amour qu'elle lui portast, mais pour lui faire une honte, comme celle qu'elle estimoit prendre plus de plaisir à la chastier, que de desplaisir de la veoir faillir, luy respondit, d'un visaige aussi joyeulx et asseuré, que la Royne monstroit le sien troublé et courroucé : « Madame, si vous ne cognoissiez votre cueur tel qu'il est, je vous mectrois au devant de la mauvaise volunté que

de long temps vous avez portée à Monsieur mon pere et à moy; mais vous le sçavez, que vous ne trouverez point estrange, si tout le monde s'en doubte; et quant est de moy, Madame, je m'en suis bien apparceue à mon plus grand dommaige. Car, quand il vous eust pleu me favoriser, comme celles qui ne vous sont si proches que moy, je feusse maintenant maryée autant à vostre honneur qu'au mien; mais vous m'avez laissée comme une personne du tout obliée en vostre bonne grace, en sorte que tous les bons partis que j'eusse sceu avoir me sont passés devant les oeilz, par la négligence de Monsieur mon pere et par le peu d'estime que vous avez faict de moy : dont j'estois tumbée en tel desespoir, que, si ma santé eust pu porter l'estat de religion, je l'eusse voluntiers prins pour ne veoir les ennuiz continuelz que vostre rigueur me donnoit. En ce desespoir, m'est venu trouver celluy qui serait d'aussi bonne maison que moy, si l'amour de deux personnes estoit autant estimé que l'anneau; car vous sçavez que son père passeroit devant le mien. Il m'a longuement entretenue et aymée; mais vous, Madame, qui jamais ne me pardonnastes nulle petite faulte, ne me louastes de nul bon euvre, combien que vous congnoissez par experience que je n'ai point accoustumé de parler de propos d'amour ne de mondanité, et que du tout j'estois retirée à mener une vie plus religieuse que autre, avez incontinant trouvé estrange que je parlasse à ung gentil homme aussi malheureux en ceste vie que moy, en l'amitié duquel je ne pensois ny ne cherchois autre chose que la consolation de mon esperit. Et, quand du tout je m'en veidz frustrée, j'entray en tel desespoir, que je deliberay de chercher autant mon

repos que vous aviez envie de me l'oster. Et à l'heure eusmes parolles de mariage, lesquelles ont été consommées par promesse et anneau. Parquoy, il me semble, Madame, que vous me tenez ung grand tort de me nommer *meschante*, veu que, en une si grande et parfaicte amitié où je pouvois trouver les occasions si je voulois, il n'y a jamais eu entre lui et moi plus grande privaulté que de baiser, esperant que Dieu me feroit la grace que avant la consommation du mariage je gaingneroys le cueur de Monsieur mon pere à se y consentir. Je n'ay point offensé Dieu, ni ma conscience, car j'ai attendu jusques à l'aage de trente ans, pour veoir ce que vous et Monsieur mon père feriez pour moy, ayant gardé ma jeunesse en telle chasteté et honnesteté, que homme vivant ne m'en saurait rien reprocher. Et, par le conseil de raison que Dieu m'a donnée, me voyant vieille et hors d'espoir de trouver party selon ma maison, me suis deliberée d'en espouser ung à ma volunté, non point pour satisfaire à la concupiscence des oeilz, car vous savez qu'il n'est pas beau, ny à celle de la chair, car il n'y a point eu de consommation charnelle, ny à l'orgueil, ni à l'ambition de ceste vie, car il est pauvre et peu advancé; mais j'ay regardé purement et simplement à la vertu qui est en luy, dont tout le monde est contraint de luy donner louange; à la grande amour aussi qu'il me porte, qui faict esperer de trouver avecques lui repos et bon traictement. Et, après avoir bien pesé tout le bien et le mal qui m'en peut advenir, je me suis arrestée à la partie qui m'a semblé la meilleure, et que j'ay debattue en mon cueur deux ans durant : c'est d'user le demourant de mes jours en sa compaignye. Et suis deliberée de tenir ce

propos si ferme, que tous les tourmens que j'en sçaurois endurer, fust la mort, ne me feront départir de ceste forte oppinion. Parquoy, Madame, il vous plaira excuser en moy ce qui est très excusable, comme vous-même l'entendez très bien, et me laissez vivre en paix, que j'espere trouver avecq luy. »

La Royne, voyant son visaige si constant et sa parole tant veritable, ne luy peut respondre par raison; et, en continuant de la reprendre et injurier par collère, se print à pleurer en disant : « Malheureuse que vous estes, en lieu de vous humilier devant moy, et de vous repentir d'une faulte si grande, vous parlez audatieusement, sans en avoir la larme à l'oeil; par cela monstrez bien l'obstination et la dureté de vostre cueur. Mais si le Roy et vostre père me veulent croire, ils vous mectront en lieu où vous serez contraincte de parler autre langage! — Madame, respondit Rolandine, pource que vous m'accusez de parler trop audatieusement, je suis deliberée de me taire, s'il ne vous plaît de me donner congé de vous respondre. » Et, quand elle eut commandement de parler, luy dist : « Ce n'est point à moy, Madame, à parler à vous, qui estes ma maistresse et la plus grande princesse de la chrestienté, audatieusement et sans la reverence que je vous doibs : ce que je n'ay voulu ne pensé faire; mais, puis que je n'ay advocat qui parle pour moy, sinon la verité, laquelle moy seule je sçay, je suis tenue de la déclairer sans craincte, esperant que, si elle est bien congneue de vous, vous ne m'estimerez telle qu'il vous a pleu me nommer. Je ne crains que créature mortelle entende comme je me suis conduicte en l'affaire dont l'on me charge, puisque je sais que Dieu et mon honneur n'y

sont en rien offensez. Et voilà qui me faict parler sans craincte, estant seure que cellui qui voit mon cueur est avecq moy; et si ung tel juge estoyt pour moy, j'aurois tort de craindre ceux qui sont subjects à son jugement. Et pourquoy doncques dois-je pleurer, veu que ma conscience et mon cueur ne me reprennent point en ceste affaire, et que je suis si loing de m'en repentir, que, si c'estoit à recommencer, je ferais ce que j'ay faict? Mais vous, Madame, avez grande occasion de pleurer, tant pour le grand tort que, en toute ma jeunesse, vous m'avez tenu, que pour celuy que maintenant vous me faictes de me reprendre devant tout le monde d'une faulte qui doibt estre imputée plus à vous que à moy. Quand je aurois offensé Dieu, le Roy, vous, mes parents et ma conscience, je serais bien obstinée si, de grande repentance, je ne pleurois. Mais, d'une chose bonne, juste et saincte, dont jamais n'eust été bruict que bien honnorable, sinon que vous l'avez trop tost esventé, monstrant que l'envie que vous aviez de mon deshonneur estoit plus grande que de conserver l'honneur de vostre maison et de vos parents, je ne dois plorer. Mais, puisque ainsy il vous plaist, Madame, je ne suis pour vous contredire. Car, quand vous m'ordonnerez telle peine qu'il vous plaira, je ne prendray moins de plaisir à la souffrir sans raison, que vous ferez à me la donner. Parquoy, Madame, commandez à Monsieur mon père quel torment il vous plaist que je porte, car je sçay qu'il n'y fauldra pas : au moins seray-je bien aise que seullement pour mon malheur il suyve entièrement vostre volunté, et que, ainsi qu'il a esté negligent à mon bien, suivant vostre vouloir, il sera prompt à mon mal pour vous obeyr.

Mais j'ay ung père au ciel, lequel, je suis asseurée, me donnera autant de patience que je me voy de grands maulx par vous preparez, et en lui seul j'ai ma parfaicte confiance. »

La Royne, si courroucée qu'elle n'en pouvoit plus, commanda qu'elle fust emmenée de devant ses oeils et mise en une chambre à part où elle ne peust parler à personne; mais on ne lui osta point sa gouvernante, par le moyen de laquelle elle feit savoir au bastard toute sa fortune et ce qu'il luy sembloit qu'elle devoit faire. Lequel, estimant que les services qu'il avoit faicts au Roy lui pourraient servir de quelque chose, s'en vint en diligence à la court; et trouva le Roy aux champs, auquel il compta la verité du faict, le suppliant que à luy qui estoit pauvre gentil homme, voulust faire tant de bien d'appaiser la Royne, en sorte que le mariage peust estre consommé. Le Roy ne lui respondit riens, sinon : « M'asseurez-vous que vous l'avez espousée? — Ouy, sire, dist le bastard, par paroles, de présent seulement; et s'il vous plaist, la fin y sera mise. » Le Roy, baissant la teste et sans luy dire aultre chose, s'en retourna droict au chasteau; et, quand il fut auprès de là, il appela le capitaine de ses gardes et lui donna charge de prendre le bastard prisonnier. Toutesfois un sien amy, qui congnoissoit le visaige du Roy, l'advertit de s'absenter et se retirer en une sienne maison près de là; et si le Roy le faisoit chercher, comme il soupsonnoit, il lui feroit incontinent sçavoir pour s'en fuyr hors du royaulme; si aussi les choses estoient adoucies, il le manderoit, pour retourner. Le bastard le creust et feit si bonne diligence, que le capitaine des gardes ne le trouva point.

Le Roy et la Royne regardèrent ensemble qu'ilz feroyent de cette pauvre damoiselle qui avoit l'honneur d'estre leur parente ; et, par le conseil de la Royne, fut conclu qu'elle seroit renvoyée à son père, auquel l'on manda toute la vérité du faict. Mais, avant que l'envoyer, feirent parler à elle plusieurs gens d'eglise et de conseil, lui remontrans, puisqu'il n'y avoit en son mariage que la parolle, qu'il se povait facilement deffaire, mais que l'un et l'autre se quittassent, ce que le Roy vouloit qu'elle feist pour garder l'honneur de la maison dont elle estoit. Elle leur feit responce que en toutes choses elle estoit preste d'obeir au Roy, sinon à contrevenir à sa conscience; mais ce que Dieu avoit assemblé, les hommes ne le povoient separer : les priant de ne la tenter de chose si desraisonnable, car si amour et bonne volunté fondée sur la craincte de Dieu sont les vrais et seurs liens de mariaige, elle estoit si bien lyée, que fer, ne feu, ne eaue, ne povoient rompre son lien, sinon la mort, à laquelle seule et non à aultre rendroit son anneau et son serment, les priant de ne luy parler du contraire. Car elle estoit si ferme en son propos qu'elle aymoit mieulx morir, en gardant sa foy, que vivre après l'avoir nyée. Les deputez de par le Roy emporterent cette constante responce; et, quand ilz veirent qu'il n'y avoit remede de luy faire renoncer son mary, l'envoyèrent devers son pere en si piteuse façon, que par où elle passoit chacun ploroit. Et combien qu'elle n'eust failly, la pugnition fut si grande et sa constance telle, qu'elle feit estimer sa faulte estre vertu. Le père, sçachant cette piteuse nouvelle, ne la voulut point veoir, mais l'envoya à ung chasteau dedans une forest, lequel il avoit autresfoys édifié pour une occa-

sion bien digne d'être racomptée; et la tint là longuement en prison, la faisant persuader que, si elle vouloit quicter son mari, il la tiendroit pour sa fille et la mettroit en liberté. Toutesfois, elle tint ferme et ayma mieulx le lyen de sa prison, en conservant celluy de son mariage, que toute la liberté du monde sans son mary; et sembloit à veoir son visaige, que toutes ses peines luy estoient passetemps très plaisans, puisqu'elle les souffroit pour celluy qu'elle aymoit.

Que dirai-je ici des hommes? Ce bastard, tant obligé à elle, comme vous avez veu, s'enfuyt en Allemaigne, où il avait beaucoup d'amis; et monstra bien, par sa legiereté, que vraye et parfaicte amour ne lui avoit pas tant fait pourchasser Rolandine que l'avarice et l'ambition; en sorte qu'il devint tant amoureux d'une dame d'Allemaigne, qu'il oblia à visiter par lettres celle qui pour luy soustenoit tant de tribulation. Car jamais la fortune, quelque rigueur qu'elle leur tint, ne leur peut oster le moyen de s'écripre l'un à l'autre, sinon la folle et meschante amour où il se laissa tumber, dont le cueur de Rolandine eut premier un sentiment tel, qu'elle ne povoit plus reposer. Et, après, voyant les escriptures tant changées et refroidies du langage accoustumé, qu'elles ne ressembloient plus aux passées, soupsonna que nouvelle amytié la separoit de son mary, ce que tous les tormens et peines qu'on luy avoit peu donner n'avoient sceu faire. Et, parce que sa parfaicte amour ne vouloit qu'elle asseist jugement sur un soupson, trouva moyen d'envoyer secretement ung serviteur en qui elle se fyoit, non pour luy escripre et parler à luy, mais pour l'espier et veoir la verité. Lequel, retourné du voyage, luy dist que, pour le seur, il

avoit trouvé le bastard bien fort amoureux d'une dame d'Allemaigne, et que le bruict estoit qu'il pourchassoit de l'espouser, car elle estoit fort riche. Ceste nouvelle apporta une si extrême douleur au cueur de ceste pauvre Rolandine, que, ne la pouvant porter, tumba bien griefvement malade. Ceux qui entendoient l'occasion luy dirent, de la part de son pere, que, puisqu'elle voyoit la grande meschanceté du bastard, justement elle le pouvoit abandonner, et la persuaderent de tout leur possible. Mais, nonobstant qu'elle fust tormentée jusques au bout, si n'y eut-il jamais remede de luy faire changer son propos; et monstra en ceste derniere tentation l'amour qu'elle avoit et sa très grande vertu. Car, ainsi que l'amour se diminuoit du costé de luy, ainsi augmentoit du sien; et demoura, malgré qu'il en eust, l'amour en entier et parfaict, car l'amitié, qui defailloit du costé de luy, tourna en elle. Et, quand elle cogneut que en son cueur seul estoit l'amour entier qui autresfois avoit esté departy en deux, elle delibera de le soutenir jusques à la mort de l'un ou de l'autre. Parquoy, la Bonté divine, qui est parfaicte charité et vraye amour, eut pitié de sa douleur et regarda sa patience, en sorte que, après peu de jours, le bastard mourut à la poursuicte d'une autre femme. Dont elle, bien advertie de ceulx qui l'avaient vu mectre en terre, envoya suplier son pere, qu'il luy pleust qu'elle parlast à luy. Le père s'y en alla incontinent, qui jamais depuis sa prison n'avait parlé à elle; et après avoir bien au long entendu ses justes raisons, en lieu de la reprendre et tuer, comme souvent il la menassoit par paroles, la print entre ses bras, et, en plorant très fort, luy dist « Ma fille, vous estes plus juste que moi, car s'il

eu faulte en vostre affaire, j'en suis la principale cause; mais, puis que Dieu l'a ainsy ordonné, je veulx satisfaire au passé. » Et, après l'avoir admenée en sa maison, il la traictoit comme sa fille aisnée. Elle fut demandée en mariage par ung gentil homme, du nom et armes de leur maison, qui estoit fort saige et vertueux; et estimoit tant Rolandine, laquelle il frequentoit souvent, qu'il luy donnoit louange de ce dont les autres la blasmoient, congnoissant que sa fin n'avoit esté que pour la vertu. Le mariaige fut agreable au pere et à Rolandine et fut incontinent conclud. Il est vrai que un frere qu'elle avoit, seul heritier de la maison, ne vouloit s'accorder qu'elle eust nul partage, lui mectant au devant qu'elle avoit desobey à son père. Et, après la mort du bon homme, luy tint de si grandes rigueurs, que son mary, qui estoit ung puisné, et elle, avoient bien affaire de vivre. En quoy Dieu pourveut; car le frere, qui vouloit tout tenir, laissa en ung jour, par une mort subite, le bien qu'il tenoit de sa seur et le sien, quant et quant. Ainsi, elle fut heritiere d'une bonne et grosse maison, où elle vesquit sainctement et honorablement en l'amour de son mary. Et, après avoir eslevé deux filz que Dieu leur donna, rendit joyeusement son ame à Celluy où de tout temps elle avoit sa parfaicte confiance.

« Or, mes dames, je vous prie que les hommes, qui nous veulent peindre tant inconstantes, viennent maintenant icy et me monstrent l'exemple d'un aussi bon mari, que ceste-cy fut bonne femme, et d'une telle foy et perseverance; je suis seur qu'il leur seroit si difficile que j'aime mieux les en quicter, que de me

mettre en ceste peine; mais, non, vous, mesdames, de vous prier, pour continuer votre gloire, ou du tout n'aymer point, ou que ce soit aussi parfaictement. Et gardez-vous bien que nulle ne die que ceste damoiselle ait offensé son honneur, veu que par sa fermeté elle est occasion d'augmenter le nostre. — En bonne foy, Parlamente, dit Oisille, vous nous avez racompté l'histoire d'une femme d'un très grand et honneste cueur; mais ce qui donne autant de lustre à sa fermeté, c'est la desloyaulté de son mari qui la vouloit laisser pour un autre. — Je croy, dist Longarine, que cest ennuy-là luy fut le plus importable; car il n'y a faiz si pesant, que l'amour de deux personnes bien unies ne puisse doulcement supporter; mais, quand l'un fault à son debvoir et laisse toute la charge sur l'autre, la pesanteur est importable. — Vous devriez doncques, dit Geburon, avoir pitié de nous, qui portons l'amour entiere, sans que vous y daigniez mectre le bout du doigt pour la soulager. — Ha, Geburon! dit Parlamente, souvent sont differens les fardeaux de l'homme et de la femme. Car l'amour de la femme, bien fondée sur Dieu et sur honneur, est si juste et raisonnable, que celuy qui se depart de telle amitié doibt estre estimé lasche et meschant envers Dieu et les hommes. Mais l'amour de la pluspart des hommes est tant fondée sur le plaisir, que les femmes, ignorant leur mauvaise volunté, se y mectent aucunes fois bien avant; et quand Dieu leur faict congnoistre la malice du cueur de celluy qu'elles estimoient bon, s'en peuvent departir avecq leur honneur et bonne reputation, car les plus courtes follies sont tousjours les meilleures. — Voyla doncques une raison, dist Hircan, forgée sur vostre fantaisie, de vouloir soustenir que les

femmes honnestes peuvent laisser honnestement l'amour des hommes, et non les hommes, celle des femmes, comme si le cueur estoit different; mais combien que les visaiges et habitz le soyent, si croy-je que les voluntez sont toutes pareilles, sinon d'autant que la malice plus couverte est la pire. » Parlamente, avecq ung peu de collere, luy dist : « J'entends bien que vous estimez celles les moins mauvaises, de qui la malice est descouverte? — Or laissons ce propos-là, dist Simontault, car, pour faire conclusion du cueur de l'homme et de la femme, le meilleur des deux n'en vault riens. Mais venons à sçavoir à qui Parlamente donnera sa voix, pour oyr quelque beau compte? — Je la donne, dist-elle, à Geburon. — Or, puis que j'ay commencé, dist-il, à parler des cordeliers, je ne veux oublier ceux de Sainct Benoist, et ce qui est advenu d'eux de mon temps : combien que je n'entends, en racomptant une histoire d'un meschant religieux, empescher la bonne opinion que vous avez des gens de bien. Mais, veu que le Psalmiste dist que : « Tout homme est menteur; » et, en ung autre endroict : « Il n'en est point qui face bien, jusques à ung; » il me semble qu'on ne peut faillir d'estimer l'homme tel qu'il est; car s'il y a du bien, on le doit attribuer à Celluy qui en est la source, et non à la creature, à laquelle, par trop donner de gloire et de louange, ou estimer de soy quelque chose de bon, la plus part des personnes sont trompées. Et, afin que vous ne trouviez impossible que soubz extreme austerité ne se treuve extreme concupiscence, entendez ce qui advint du temps du Roy François premier.

VINGT DEUXIESME NOUVELLE

Seur Marie Heroet, sollicitée de son honneur par un prieur de Sainct Martin des Champs, avec la grace de Dieu, emporta la victoire contre ses fortes tentations, à la grand'confusion du prieur et à l'exaltation d'elle.

En la ville de Paris, il y avoit ung prieur de Sainct Martin des Champs, duquel je tairay le nom pour l'amitié que je luy ai portée. Sa vie, jusques en l'aage de cinquante ans, fut si austere, que le bruit de sa saincteté courut par tout le royaume, tant qu'il n'y avoit prince ne princesse qui ne luy feist grand honneur, quand il les venoit veoir. Et ne se faisoit reformation de religion, qui ne fust faicte par sa main, car on le nommoit le *pere de vraye religion*. Il fust esleu visiteur de la grande religion des dames de Fontevrault, desquelles il estoit tant crainct, que, quand il venoit en quelqu'un de leurs monasteres, toutes les religieuses trembloient de la craincte qu'elles avoient de luy. Et, pour l'appaiser des grandes rigueurs qu'il leur tenait, le traictoient comme elles eussent faict la personne du Roy; ce que au commencement il refusoit, mais, à la fin, venant sur les cinquante cinq ans, commença à trouver fort bon le traictement qu'il avoit au commencement desprisé, et s'estimant luy-mesme le bien public de toute religion, desira de conserver sa santé mieux qu'il n'avoit accoustumé. Et, combien que sa reigle portast de jamais ne manger chair, il s'en dispensa luy-mesme, ce qu'il ne faisoit à nul autre, disant que sur luy estoit tout le faiz de la religion. Parquoy, si bien se festoya, que, d'un moyne bien meigre, il en feit ung

bien gras. Et, à ceste mutation de vivre, se feyt une mutation de cueur telle, qu'il commença à regarder les visaiges, dont paravant avoit fait conscience; et en regardant les beaultez que les voiles rendent plus desirables, commença à les convoicter. Doncques, pour satisfaire à ceste convoitise, chercha tant de moyens subtils, qu'à la parfin, de pasteur il devint loup; tellement que, en plusieurs bonnes religions, s'il s'en trouvoit quelqu'une ung peu sotte, il ne failloit à la decepvoir. Mais, après avoir longuement continué ceste meschante vie, la Bonté divine, qui print pitié des pauvres brebis esgarées, ne voulut plus endurer la gloire de ce malheureux regner, ainsi que vous verrez.

Ung jour, allant visiter un couvent près de Paris qui se nomme Gif, advint que, en confessant toutes les religieuses, en trouva une nommée Marie Heroet, dont la parole estait si doulce et agreable, qu'elle promectoit le visaige et le cueur estre de mesme. Parquoy, seulement pour l'ouyr, fut esmeu en une passion d'amour qui passoit toutes celles qu'il avoit eues aux autres religieuses; et, en parlant à elle, se baissa fort pour la regarder, et apparceut la bouche si rouge et si plaisante, qu'il ne se peut tenir de lui haulser le voile pour veoir si les oeilz accompagnoient le demeurant, ce qu'il trouva : dont son cueur fut rempli d'une ardeur si vehemente, qu'il perdit le boire et le manger et toute contenance, combien qu'il la dissimuloit. Et, quand il fut retourné en son prieuré, il ne povoit trouver repos : parquoy en grande inquietude passoit les jours et les nuictz en cherchant les moyens comme il pourroit parvenir à son desir, et faire d'elle comme il avoit fait de plusieurs autres. Ce qu'il craingnoit estre difficile

pource qu'il la trouvoit saige en paroles, et d'un esprit si subtil, qu'il ne povoit avoir grande espérance, et, d'autre part, se voyait si laid et si vieulx, qu'il delibera de ne luy en parler point, mais de chercher à la gaingner par craincte. Parquoy, bien tost après, s'enre tourna au dict monastère de Gif; auquel lieu se monstra plus austere qu'il n'avoit jamais faict, se courrouçant à toutes les religieuses, reprenant l'une que son voile n'étoit pas assez bas, l'autre qu'elle haulsoit trop la teste, et l'autre qu'elle ne faisoit pas bien la reverence en religieuse. En tous ces petits cas se monstroit si austere, que l'on le craingnoit comme un Dieu painct en jugement. Et, luy, qui avoit les gouttes, se travailla tant de visiter les lieux reguliers, que, environ l'heure de vespres, heure par luy apostée, se trouva au dortouer. L'abbesse luy dist : « Pere reverend, il est temps de dire vespres ? » A quoy il respondit : « Allez, mere, allez, faictes les dire; car je suys si las, que je demeureray ici, non pour reposer, mais pour parler à seur Marie, de laquelle j'ay oy très mauvais rapport; car l'on m'a dict qu'elle caquette, comme si c'estoit une mondaine. » L'abbesse, qui estoit tante de sa mère, le pria de la bien chapitrer, et la luy laissa toute seule, sinon ung jeune religieux qui estoit avecq luy. Quand il se trouva seul avecq seur Marie, commencea à luy lever le voile, et luy commander qu'elle le regardast. Elle luy respondit que sa reigle luy deffendoit de regarder les hommes. « C'est bien dict, ma fille, luy dist-il, mais il ne fault pas que vous estimiez qu'entre nous religieux soyons hommes. » Parquoy, seur Marie, craingnant faillir par desobeissance, le regarda au visage; elle le trouva si laid, qu'elle pensa faire plus de peni-

tence que de peché à le regarder. Le beau père, après luy avoir dict plusieurs propos de la grande amitié qu'il luy portoit, luy voulut mettre la main au tetin : qui fut par elle repoulsé comme elle debvoit; et fut si courroucé qu'il lui dist : « Faut-il qu'une religieuse sçaiche qu'elle ait des tetins ? » Elle luy dist : « Je sçay que j'en ay, et certainement, que vous ny autre n'y toucherez point; car je ne suis pas si jeune et ignorante que je n'entende bien ce qui est peché de ce qui ne l'est pas. » Et, quand il veid que ses propos ne la povoient gaingner, luy en va bailler d'un autre, disant : « Helas, ma fille, il faut que je vous declaire mon extrême necessité : c'est que j'ay une maladie que tous les medecins trouvent incurable, sinon que je me resjouisse et me joue avecq quelque femme que j'ayme bien fort. De moy, je ne vouldrois, pour mourir, faire ung péché mortel; mais, quand l'on viendroit jusques là, je sçay que simple fornication n'est nullement à comparer à pecher d'homicide. Parquoy, si vous aymez ma vie, en saulvant vostre conscience de crudelité, vous me la saulverez. » Elle luy demanda quelle façon de jeu il entendoit faire. Il luy dist qu'elle povoit bien reposer sa conscience sur la sienne, et qu'il ne feroit chose dont l'une ne l'austre fust chargé. Et, pour luy monstrer le commencement du passe-temps qu'il demandoit, la vint embrasser et essayer de la jetter sur ung lict. Elle, congnoissant sa meschante intention, se deffendit si bien de paroles et de bras, qu'il n'eut povoir de toucher qu'à ses habillemens. A l'heure, quand il veid toutes ses inventions et efforts estre tournés en riens, comme ung homme furieux et non seullement hors de conscience, mais de raison naturelle, lui meit la main soubz

la robbe, et tout ce qu'il peut toucher des ongles esgratigna de telle fureur, que la pauvre fille, en criant bien fort, de tout son hault tumba à terre, toute esvanouye. Et, à ce cry, entra l'abbesse dans le dortouer où elle estoit : laquelle, estant à vespres, se souvint avoir laissé ceste religieuse avec le beau pere, qui estoit fille de sa niepce; dont elle eut ung scrupule en sa conscience, qui luy feit laisser vespres et aller à la porte du dortouer escouter que l'on faisoit; mais, oyant la voix de sa niepce, poussa la porte, que le jeune moyne tenoit. Et, quand le prieur veid venir l'abbesse, en luy monstrant sa niepce esvanouye, lui dist : « Sans faulte, notre mere, vous, avez grand tort que vous ne m'avez dict les conditions de seur Marie; car, ignorant sa debilité, je l'ay faict tenir debout devant moy, et, en la chapitrant, s'est esvanouye comme vous voyez. » Ilz la feirent revenir avec vin aigre et autres choses propices; et trouverent que de sa cheute elle estoit blessée à la teste. Et, quand elle fut revenue, le prieur, craingnant qu'elle comptast à sa tante l'occasion de son mal, luy dist à part : « Ma fille, je vous commande, soubz peine d'inobedience et d'estre dampnée, que vous n'aiez jamais à parler de ce que je vous ay faict icy, car entendez que l'extremité d'amour m'y a contrainct. Et, puisque je voy que vous ne voulez aymer, je ne vous en parleray jamais que ceste fois, vous asseurant que, si vous me voulez aymer, je vous feray eslire abbesse de l'une des trois meilleures abbayes de ce royaulme. » Mais elle lui respondit qu'elle aymoit mieulx mourir en chartre perpetuelle, que d'avoir jamais autre amy que Celluy qui estoit mort pour elle en la croix, avecq lequel elle aymoit mieulx souffrir tous les maulx que le

monde pourroit donner, que contre luy avoir tous les biens ; et qu'il n'eut plus à luy parler de ces propos, ou elle le diroit à la mère abbesse, mais qu'en se taisant elle s'en tairoit. Ainsy s'en alla ce mauvais pasteur, lequel, pour se monstrer tout autre qu'il n'estoit, et pour encores avoir le plaisir de regarder celle qu'il aymoit, se retourna vers l'abbesse, luy disant : « Ma mère, je vous prie, faictes chanter à toutes voz filles ung *Salve Regina*, en l'honneur de ceste vierge où j'ay mon esperance. » Ce qui fut faict : durant lequel ce regnard ne feit que pleurer, non d'autre devotion que de regret qu'il avoit de n'estre venu au dessus de la sienne. Et toutes les religieuses, pensans que ce fust d'amour à la vierge Marie, l'estimoient ung sainct homme. Seur Marie, qui congnoissait sa malice, prioit en son cueur de confondre celluy qui desprisoit tant la virginité.

Ainsi s'en alla cest hyppocrite à Sainct-Martin ; auquel lieu ce meschant feu, qu'il avoit en son cueur, ne cessa de brusler jour et nuict et de chercher toutes les inventions possibles pour venir à ses fins. Et, pour ce que sur toutes choses il craingnoit l'abbesse, qui estoit femme vertueuse, il pensa le moyen de l'oster de ce monastere. S'en alla vers Madame de Vendosme, pour l'heure demeurant à La Fère, où elle avoit édifié et fondé ung couvent de Saint Benoist, nommé le *Mont d'Olivet*. Et, comme celluy qui estoit le souverain reformateur, luy donna à entendre que l'abbesse du dict Mont Olivet n'estoit pas assez suffisante pour gouverner une telle communauté, la bonne dame le pria de luy en donner une autre, qui fust digne de cest office. Et luy, qui ne demandoit autre chose, luy conseilla de prendre

l'abbesse de Gif pour la plus suffisante qui fust en France. Madame de Vendosme incontinant l'envoya querir, et lui donna la charge de son monastere du Mont d'Olivet. Le prieur de Sainct Martin, qui avoit en sa main les voix de toute la religion, feit eslire à Gif une abbesse à sa dévotion. Et, après ceste eslection, il s'en alla au dict lieu de Gif essayer encores une autre fois si, par priere ou par doulceur, il pourrait gaingner seur Marie Heroet. Et, voyant qu'il n'y avoit nul ordre, retourna, désespéré, à son prieuré de Sainct Martin : auquel lieu, pour venir à sa fin et pour se venger de celle qui lui estoit trop cruelle, de paour que son affaire fust esventée, feit desrober secretement les relicques du dict prieuré de Gif, de nuit; et meit à sus au confesseur de leans, fort viel et homme de bien, que c'estoit luy qui les avoit desrobées; et, pour ceste cause, le meit en prison à Sainct Martin. Et, durant qu'il le tenoit prisonnier suscita deux tesmoings, lesquels ignorammant signerent ce que monsieur de Sainct Martin leur commanda : c'estoit qu'ilz avoient veu dedans ung jardin le dict confesseur avecq seur Marie en acte villain et deshonneste; ce qu'il voulut faire advouer au viel religieux. Mais, luy, qui sçavoit toutes les faultes de son prieur, le supplia l'envoier en chapitre, et que là devant tous les religieux il diroit la vérité de tout ce qu'il en sçavoit. Le prieur, craingnant que la justification du confesseur fust sa condamnation, ne voulut point enteriner cette requeste. Mais, le trouvant ferme en son propos, le traicta si mal en prison, que les ungs dirent qu'il y mourut, et les autres, qu'il le contraingnit de laisser son habit, et de s'en aller hors du royaume de France; quoy qu'il en soit, jamais depuis on ne le veit.

Quand le prieur estima avoir une telle prise sur seur Marie, s'en alla en la religion où l'abbesse, faicte à sa poste, ne le contredisoit en rien ; et là commencea de vouloir user de son auctorité de visiteur, et feit venir toutes les religieuses, l'une après l'autre, en une chambre pour les oyr en forme de visitation. Et, quand ce fut au rang de seur Marie qui avoit perdu sa bonne tante, il commencea à luy dire : « Seur Marie, vous sçavez de quel crime vous estes accusée, et que la dissimulation, que vous faictes d'estre tant chaste, ne vous a de rien servy, car on congnoist bien que vous estes tout le contraire. » Seur Marie luy respondit, d'un visaige asseuré : « Faictes-moy venir celluy qui m'accuse, et vous verrez si devant moy il demeurera en sa mauvaise oppinion. » Il luy dist : « Il ne nous fault aultre preuve, puis que le confesseur a esté convaincu. » Seur Marie luy dit : « Je le pense si homme de bien, qu'il n'aura point confessé une telle mensonge ; mais, quand ainsi seroit, faictes-le venir devant moi et je prouveray le contraire de son dire. » Le prieur, voyant que en nulle sorte ne la povoit estonner, luy dist : « Je suis vostre pere, qui desire saulver vostre honneur : pour ceste cause, je remectz ceste verité à vostre conscience, à laquelle je adjousteray foy. Je vous demande et vous conjure, sur peine de peché mortel, de me dire verité, assavoir-mon si vous estiez vierge, quand vous fustes mise ceans. » Elle luy respondit : « Mon pere, l'aage de cinq ans que j'avois doibt estre seule tesmoing de ma virginité. — Or bien doncques, ma fille, dist le prieur, depuis cest temps-là avez-vous point perdu ceste fleur ? » Elle lui jura que non, et que jamais n'y avoit trové empeschement que de luy. A quoy il dist

qu'il ne le pouvoit croire, et que la chose gisoit en preuve : « Quelle preuve, dist-elle, vous en plaist-il faire? — Comme je fais aux aultres, dit le prieur; car, ainsi que je suis visiteur des ames, aussi suis-je visiteur des corps. Vos abbesses et prieures ont passé par mes mains; vous ne devez craindre que je visite vostre virginité; parquoy, jectez-vous sur le lict, et mettez le devant de vostre habillement sur vostre visaige. » Seur Marie lui respondit, par collere : « Vous m'avez tant tenu de propos de la folle amour que vous me portez, que j'estime plustost que vous me voulez oster ma virginité, que de la visiter : parquoy entendez que jamais je ne m'y consentiray. » Alors, il luy dist qu'elle estoit excommuniée de refuser l'obedience de saincte religion, et, si elle ne consentoit, qu'il la deshonoreroit en plain chapitre, et diroit le mal qu'il sçavoit entre elle et le confesseur. Mais, elle, d'un visaige sans paour, lui respondit : « Celluy qui congnoist le cœur de ses serviteurs me rendra autant d'honneur devant luy, que vous me sçauriez faire de honte devant les hommes. Parquoy, puisque vostre malice en est jusques là, j'ayme mieux qu'elle paracheve sa cruaulté envers moy, que le desir de son mauvais voulloir, car je sçay que Dieu est juste juge. » A l'heure, il s'en alla assembler tout le chapitre et feit venir devant luy à genoulx seur Marie, à laquelle il dist par un merveilleux despit : « Seur Marie, il me desplaist que les bonnes admonitions que je vous ay données ont esté inutiles en vostre endroict, et que vous estes tumbée en tel inconvenient, que je suis contrainct de vous imposer penitence contre ma coustume : c'est que, ayant examiné vostre confesseur sur aucuns crimes à luy imposez, m'a confessé avoir

abusé de vostre personne au lieu où les tesmoings disent l'avoir veu. Parquoy, ainsi que je vous avois eslevée en estat honorable et maistresse des novices, je ordonne que vous soyez mise non seullement la derniere de toutes, mais mengeant à terre, devant toutes les seurs, pain et eaue, jusques ad ce que l'on congnoisse votre contrition suffisante d'avoir grace. » Seur Marie, estant advertye par une de ses compaignes qui entendoit toute son affaire, que, si elle respondoit chose qui despleust au prieur, il la mectroit *in pace*, c'est-à-dire en chartre perpetuelle, endura ceste sentence, levant les œilz au ciel, priant Celluy qui a esté sa resistance contre le peché, vouloir estre sa patience contre la tribulation. Encores deffendit le prieur de Sainct Martin, que quand sa mere ou ses parens viendroient, que l'on ne la souffrist de trois ans parler à eulx, ni escrire, sinon lettres faictes en la communauté.

Ainsi s'en alla ce malheureux homme, sans plus y revenir; et fut ceste pauvre fille long temps en la tribulation que vous avez ouye. Mais sa mere, qui sur tous ses enfans l'aymoit, voyant qu'elle n'avoit plus de nouvelles d'elle, s'en esmerveilla fort, et dist à ung sien fils, saige et honneste gentil homme, qu'elle pensoit que sa fille estoit morte, mais que les religieuses, pour avoir la pension annuelle, luy dissimuloient; le priant en quelque façon que ce fust, de trouver moien de voir sa dicte seur. Incontinant il s'en alla à la religion, en laquelle on lui feit les excuses accoustumées : c'est qu'il y avoit trois ans que sa seur ne bougeoit du lict. Dont il ne se tint pas contant; et leur jura que, s'il ne la voyoit, il passeroit par-dessus les murailles et forceroit le monastere. De quoy elles eurent si grande

paour, qu'elles lui admenerent sa seur à la grille, laquelle l'abbesse tenoit de si près, qu'elle ne povoit dire à son frère chose qu'elle n'entendist. Mais, elle, qui estoit saige, avoit mis par escript tout ce qui est icy dessus, avecq mille autres inventions que le dict prieur avoit trouvées pour la decepvoir, que je laisse à compter pour la longueur. Si ne veulx-je oblier à dire que, durant que sa tante estoit abbesse, pensant qu'il fust refusé par sa laideur, feit tenter seur Marie par ung beau et jeune religieux, esperant que, si par amour elle obeissoit à ce religieux, après il la pourroit avoir par craincte. Mais, dans ung jardin, où le dict jeune religieux luy tint propos avecq gestes si deshonnestes que j'aurois honte de les rememorer, la pauvre fille courut à l'abbesse qui parloit au prieur, criant : « Ma mere, ce sont diables en lieu de religieux ceux qui nous viennent visiter ! » Et, à l'heure, le prieur, qui eut grande paour d'estre descouvert, commencea à dire en riant : « Sans faulte, ma mere, seur Marie a raison ! » Et, en prenant seur Marie par la main, luy dist devant l'abbesse : « J'avois entendu que seur Marie parloit fort bien et avoit le langaige si à main, que on l'estimoit mondaine ; et, pour ceste occasion, je me suis contrainct contre mon naturel luy tenir tous les propos que les hommes mondains tiennent aux femmes, ainsi que je trouve par escript, car d'experience j'en suis ignorant, comme le jour que je fus né ; et, en pensant que ma vieillesse et laideur luy faisoient tenir propos si vertueux, j'ay commandé à mon jeune religieux de luy en tenir de semblables, à quoy vous voyez qu'elle a vertueusement resisté. Dont je l'estime si saige et vertueuse, que je veulx que doresnavant elle soit la premiere après vous

et maistresse des novices, afin que son bon vouloir croisse tousjours de plus en plus en vertu. »

Cest acte icy et plusieurs autres feit ce bon religieux, durant trois ans qu'il fut amoureux de la religieuse. Laquelle, comme j'ay dict, bailla par la grille à son frere tout le discours de sa piteuse histoire. Ce que le frere porta à sa mere; laquelle, toute desesperée, vint à Paris, où elle trova la Royne de Navarre, seur unique du Roy, à qui elle monstra ce piteux discours, en luy disant : « Madame, fiez-vous une autre fois en voz ypocrites! Je pensoys avoir mis ma fille aux faulxbourgs et chemin de paradis, et je l'ay mise en celluy d'enfer, entre les mains des pires diables qui puissent estre; car les diables ne nous tentent, s'il ne nous plaist, et ceulx-cy nous veulent avoir par force, où l'amour deffault. » La Royne de Navarre fut en grande peine; car entierement elle se confioit en ce prieur de Sainct Martin, à qui elle avoit baillé la charge des abbesses de Montivilliers et de Caen, ses belles sœurs. D'autre costé, le crime si grand luy donna telle horreur et envie de venger l'innocence de ceste pauvre fille, qu'elle communiqua, au chancelier du Roy, pour lors legat en France, de l'affaire. Et feit envoyer querir le prieur, lequel ne trova nulle excuse, sinon qu'il avoit soixante-dix ans; et, parlant à la Royne de Navarre, la pria, sur tous les plaisirs qu'elle luy vouldroit jamais faire, et pour recompense de tous ses services et de tous ceux qu'il avoit desir de luy faire, qu'il luy pleust de faire cesser ce procès, et qu'il confesseroit que seur Marie Heroet estoit une perle d'honneur et de virginité. La Royne de Navarre, oyant cela, fut tant esmerveillée, qu'elle ne sceut que luy respon-

dre, mais le laissa là, et le pauvre homme, tout confus, se retira en son monastere, où il ne voulut plus estre veu de personne, et ne vesquit que ung an après. Et seur Marie Heroet, estimée comme elle debvoit par les vertuz que Dieu avoit mises en elle, fut ostée de l'abbaye de Gif, où elle avait eu tant de mal, et faicte abbesse par le don du Roy, de l'abbaye de Giy, près de Montargis, laquelle elle reforma et vesquit comme celle qui estoit pleine de l'esperit de Dieu, le louant toute sa vie de ce qu'il luy avoit pleu luy redonner son honneur et son repos.

« Voyla, mes dames, une histoire qui est bien pour monstrer ce que dict l'Evangile : Que Dieu par les choses foybles confond les fortes, et, par les inutiles aux oeilz des hommes, la gloire de ceux qui cuydent estre quelque chose et ne sont rien. Et pensez, mes dames, que, sans la grace de Dieu, il n'y a homme où l'on doibve croire nul bien, ne si forte tentation dont avecques luy l'on n'emporte victoire, comme vous povez veoir par la confusion de celluy qu'on estimoit juste et par l'exaltation de celle qu'on vouloit faire trouver pecheresse et meschante. En cela est verisfié le dire de Nostre Seigneur : *Qui se exaltera sera humilié, et qui se humiliera sera exalté.* — Helas! ce dist Oisille, que ce prieur-là a trompé de gens de bien! Car j'ay veu qu'on se fyoit plus en luy que en Dieu. — Ce ne seroit pas moy, dist Nomerfide; car j'ay une si grande horreur quand je voy un religieux, que seullement je ne m'y sçaurois confesser, estimant qu'ils sont pires que tous les aultres hommes, et ne hantent jamais maison qu'ils n'y laissent quelque honte ou

quelque zizanie. — Il y en a de bons, dist Oisille, et ne fault pas que pour les mauvais ilz soient jugez; mais les meilleurs sont ceulx qui moins hantent les maisons seculieres et les femmes. — Vous dictes vray, dist Ennasuitte, car moins on les voyst, moins on les congnoist, et plus on les estime, pource que la frequentation les monstre telz qu'ilz sont. — Or, laissons le moustier là où il est, dist Nomerfide, et voyons à qui Geburon donnera sa voix. » Geburon, pour reparer sa faute, si faute estoit d'avoir dechifré la malheureuse et abominable vie d'un mechant religieux, afin de se garder de l'ypocrisie de ses semblables, ayant telle estime de madame Oisille, qu'on doit avoir d'une dame sage et non moins sobre à dire le mal, que prompte à exalter et publier le bien qu'elle congnoissoit en autruy, luy donna sa voix : « Ce sera, dist-il, à madame Oisille, afin qu'elle die quelque chose en faveur de saincte religion. — Nous avons tant juré, dist Oisille, de dire la verité, que je ne sçaurois soustenir ceste partie. Et, aussi, en faisant vostre compte, vous m'avez remys en memoire une si piteuse histoire, que je suis contraincte de la dire, pource que je suys voisyne du païs où de mon temps elle est advenue; et afin, mes dames, que l'ypocrisie de ceulx qui s'estiment plus religieux que les autres, ne vous enchante l'entendement, de sorte que vostre foy, divertie de son droit chemin, estime trouver salut en quelque autre creature que en Celluy seul qui n'a voulu avoir compaignon à nostre creation et redemption, lequel est tout puissant pour nous saulver en la vie eternelle, et, en ceste temporelle, nous consoler et delivrer de toutes nos tribulations. Congnoissant que souvent l'ange Sathan se transforme en ange de lu-

miere, afin que l'œil exterieur, aveuglé par l'apparence de saincteté et devotion, ne s'arreste à ce qu'il doibt fuir, il m'a semblé bon la vous racompter, pource qu'elle est advenue de nostre temps. »

VINGT TROISIESME NOUVELLE

La trop grande reverence qu'un gentil homme de Perigord portoit à l'ordre de sainct Françoys, fut cause que luy, sa femme et son petit enfant moururent miserablement.

Au pays de Perigord, il y avoit ung gentil homme qui avoit telle devotion à sainct François, qu'il luy sembloit que tous ceulx qui portoient son habit devoient estre semblables au bon sainct : pour l'honneur duquel il avoit faict faire en sa maison chambre et garderobe pour loger les dicts freres, par le conseil desquelz il conduisoit toutes ses affaires, voire jusques aux moindres de son mesnage, s'estimant chemyner seurement en suyvant leur bon conseil. Or, advint, ung jour, que la femme dudict gentil homme, qui estoit belle et non moins saige que vertueuse, avoit faict ung beau fils, dont l'amitié que le mary luy portoit augmenta doublement. Et, pour festoyer la commere, envoya querir ung sien beau-frere. Or, ainsi que l'heure du soupper approchoit, arriva un cordelier, duquel je celeray le nom pour l'honneur de la religion. Le gentil homme fut fort aise, quand il veit son pere spirituel, devant lequel il ne cachoit nul secret. Et, après plusieurs propos tenuz entre sa femme, son beau-frere et luy, se meirent à table pour soupper. Durant lequel, ce gentil homme, regardant sa femme, qui avoit assez de beaulté et de bonne grace pour estre desirée d'un mary, commencea à demander tout hault une question au beau pere : « Mon pere, est-il vray que ung homme peche mortellement de coucher avecq sa femme pendant qu'elle est

en couche? » Le beau pere, qui avoit la contenance et la parole toute contraire à son cueur, luy respondit avecq ung visaige collere : « Sans faulte, monsieur, je pense que ce soit ung des grands pechez qui se facent en mariaige, et ne fusse que l'exemple de la benoiste vierge Marie, qui ne voulut entrer au temple jusques apres les jours de sa purification, combien qu'elle n'en eust nul besoing, si ne debvriez-vous jamais faillir à vous abstenir d'un petit plaisir, veu que la bonne vierge Marie se abstenoit, pour obeir à la loy, d'aller au temple où estoit toute sa consolation. Et, oultre cela, messieurs les docteurs en medecine dient qu'il y a grand dangier pour la lignée qui en peult venir. » Quand le gentil homme entendit ces paroles il en fut bien marry, car il esperoit bien que son beau pere luy bailleroit congé, mais il n'en parla plus avant. Le beau pere, durant ces propos, après avoir plus beu qu'il n'estoit besoing, regardant la damoiselle, pensa bien en luy-mesmes, que s'il en estoit le mary, il ne demanderoit point conseil au beau pere de coucher avecq sa femme. Et, ainsy que le feu peu à peu s'allume tellement qu'il vient à embraser toute la maison, or, pour ce, le frater commencea de brusler par telle concupiscence, que soubdainement delibera de venir à fin du desir, que, plus de trois ans durant, avoit porté couvert en son cueur.

Et, après que les tables furent levées, print le gentil homme par la main, et, le menant auprès du lict de sa femme, luy dist devant elle : « Monsieur, pour ce que je congnois bonne amour qui est entre vous et ma damoiselle que voicy, laquelle, avecq la grande jeunesse qui est en vous, vous tourmente si fort, que sans faulte

j'en ay grande compassion, j'ay pensé de vous dire ung secret de nostre saincte theologie : c'est que la loy, qui pour les abuz des mariz indiscrets est si rigoureuse, ne veult permettre que ceulx qui sont de bonne conscience, comme vous, soient frustrez de l'intelligence. Parquoy, Monsieur, si je vous ai dict devant les gens l'ordonnance de la severité de la loy, à vous qui estes homme saige, n'en doibz celer la doulceur. Sachez, mon fils, qu'il y a femmes et femmes, comme aussy hommes et hommes. Premierement, nous fault sçavoir de Madame que voicy, veu qu'il y a trois sepmaines qu'elle est accouchée, si elle est hors du flux de sang? » A quoy respondit la damoiselle, qu'elle estoit toute necte. « Adoncques, dist le cordelier, mon filz, je vous donne congé d'y coucher, sans en avoir scrupule, mais que vous me promettez deux choses. » Ce que le gentil homme feit voluntiers. « La premiere, dist le beau pere, c'est que vous n'en parlerez à nulluy, mais y viendrez secretement; l'autre, que vous n'y viendrez qu'il ne soit deux heures après minuict, à fin que la digestion de la bonne dame ne soit empeschée par voz follies. » Ce que le gentil homme luy promist et jura par telz sermens, que celluy, qui le congnoissoit plus sot que menteur, en fut tout asseuré. Et, après plusieurs propos, se retira le beau pere en sa chambre, leur donnant la bonne nuict avecq une grande benediction. Mais, en se retirant, print le gentil homme par la main, luy disant : « Sans faulte, Monsieur, vous viendrez et ne ferez plus veiller la pauvre commere. » Le gentil homme, en la baisant, luy dist : « M'amie, laissez-moy la porte de vostre chambre ouverte. » Ce que entendit très bien le beau pere. Ainsi se retira chacun en sa

chambre. Mais, si tost que le pere fut retiré, ne pensa pas à dormir ne reposer; car, incontinant qu'il n'ouyt plus nul bruict en la maison, environ l'heure qu'il avoit accoustumé d'aller à matines, s'en va le plus doulcement qu'il peut droict en la chambre, et, là, trouvant la porte ouverte de la chambre où le maistre estoit actendu, va finement esteindre la chandelle, et, le plus tost qu'il peut, se coucha auprès d'elle, sans jamais luy dire ung seul mot. La damoiselle, cuydant que ce fust son mary, luy dit : « Comment, mon amy! Vous avez très mal retenu la promesse que feistes hier au soir à nostre confesseur, de ne venir icy jusques à deux heures ! » Le cordelier, plus attentif à la vie active que à la vie contemplative, avecq la craincte qu'il avoit d'être congneu, pensa plus à satisfaire au meschant desir dont dès long temps avoit le cueur empoisonné, que à luy faire nulle response, dont la dame fut fort estonnée. Et, quand le cordelier veid approcher l'heure que le mari devoit venir, se leva d'auprès de la damoiselle, et, le plus tost qu'il peust, retourna en sa chambre.

Et, tout ainsy que la fureur de la concupiscence luy avoit osté le dormir, la craincte, qui tousjours suit la meschanceté, ne luy permist de trouver aucun repos, mais s'en alla au portier de la maison et luy dict : « Mon amy, Monsieur m'a commandé de m'en aller incontinant en nostre couvent faire quelques prieres où il a devotion; parquoy, je vous prie, baillez moy ma monture, et m'ouvrez la porte, sans que personne en entende rien, car l'affaire est necessaire et secrete. » Le portier, qui sçavoit bien que obeir au cordelier estoit service agréable à son seigneur, luy ouvrit secretement la porte et le meit dehors. En cest instant s'esveilla le

gentil homme, lequel, voyant approcher l'heure qui luy estoit donnée du beau pere, pour aller veoir sa femme, se leva en sa robbe de nuict, et s'en alla coucher vistement, où, par l'ordonnance de Dieu, sans congé d'homme, il pouvoit aller. Et quant sa femme l'ouyt parler auprès d'elle, s'en esmerveilla si fort, qu'elle luy dist, ignorant ce qui estoit passé : « Comment, Monsieur! Est-ce la promesse que vous avez faicte au beau pere de garder si bien vostre santé et la mienne, de ce que non seulement vous estes venu icy avant l'heure, mais encores y retournez? Je vous supplie, Monsieur, pensez-y. » Le gentil homme fut si troublé d'ouyr ceste nouvelle, qu'il ne peut dissimuler son ennuy, et luy dist : « Quels propos me tenez-vous? Je sçay, pour vérité, qu'il y a trois sepmaines que je n'ay couché avecq vous, et vous me reprenez d'y venir trop souvent. Si ces propos continuent, vous me ferez penser que ma compaignie vous fasche et me contraindrez, contre ma coustume et vouloir, de chercher ailleurs le plaisir que selon Dieu je doibz prendre avecq vous. » La damoiselle, qui pensoit qu'il se mocquast, luy respondit : « Je vous suplie, Monsieur, en cuydant me tromper, ne vous trompez point, car, nonobstant que vous n'ayez parlé à moy, quand vous y estes venu, si ay-je bien congneu que vous y estiez. » A l'heure le gentil homme congneut que eulx deux estoient trompés, et luy feyt grand jurement qu'il n'y estoit point venu. Dont la dame print telle tristesse, que avecq pleurs et larmes elle luy dist qu'il feist diligence de sçavoir qui ce povoit estre, car en leur maison ne couchoit que le frère et le cordelier. Incontinent le gentil homme, poulsé de soupson au cordelier, s'en alla hastivement en la cham-

bre où il avait logé, laquelle il trouva vuide. Et, pour estre mieulx asseuré s'il s'en estoit fuy, envoya querir l'homme qui gardoit sa porte et luy demanda s'il sçavoit qu'estoit devenu le cordelier; lequel luy compta toute la vérité. Le gentil homme, certain de ceste meschanceté, retourna en la chambre de sa femme, et luy dist : « Pour certain, m'amie, celui qui a couché avecq vous et a faict de tant belles oeuvres est notre pere confesseur! » La damoiselle, qui toute sa vie avoit aymé son honneur, entra en ung tel desespoir, que, obliant toute humanité et nature de femme, le suplia à genoux la venger de ceste grande injure. Parquoy, soubdain, sans autre delay, le gentil homme monta à cheval et poursuivit le cordelier.

La damoyselle demeura seule en son lict, n'ayant auprès d'elle conseil ne consolation, que son petit enfant nouveau-né. Considerant le cas horrible et merveilleux qui luy estoit advenu, sans excuser son ignorance, se reputa comme coulpable et la plus malheureuse du monde. Et alors, elle, qui n'avoit jamais aprins des cordeliers, sinon la confiance des bonnes oeuvres, la satisfaction des peschez par austérité de vie, jeusnes et disciplines, qui du tout ignoroit la grace donnée par nostre bon Dieu par le mérite de son Filz, la remission des pechez par son sang, la reconsiliation du pere avecq nous par sa mort, la vie donnée aux pescheurs par sa seule bonté et miséricorde, se trouva si troublée, en l'assault de ce desespoir fondé sur l'énormité et gravité du peché, sur l'amour du mary et l'honneur du lignaige, qu'elle estima la mort trop plus heureuse que sa vie. Et, vaincue de sa tristesse, tumba en tel désespoir, qu'elle fut non seulement divertie de l'espoir que

tout chrestien doibt avoir en Dieu, mais fut du tout aliénée du sens commun, obliant sa propre nature. Alors, vaincue de la douleur, poulsée du desespoir, hors de la congnoissance de Dieu et de soy-mesmes, comme femme enragée et furieuse, print une corde de son lict et de ses propres mains s'estrangla. Et, qui pis est, estant en l'agonie de cette cruelle mort, le corps qui combatoit contre icelle se remua de telle sorte, qu'elle donna du pied sur le visaige de son petit enfant, duquel l'innocence ne le peut garentir, qu'il ne suyvist par mort sa doloreuse et dolente mere. Mais, en mourant, feit ung tel cry, que une femme, qui couchoit en la chambre, se leva à grande haste pour allumer la chandelle. Et, à l'heure, voyant sa maistresse pendue et estranglée à la corde du lict, l'enfant estouffé et mort dessoubz ses pieds, s'en courut toute effrayée en la chambre du frere de sa maistresse, lequel elle amena pour veoir ce piteux spectacle.

Le frere, ayant mené tel deuil que peut et doit mener ung qui ayme sa seur de tout son cueur, demanda à la chamberiere qui avoit commis ung tel crime. La chamberiere luy dist qu'elle ne sçavoit, et que autre que son maistre n'estoit entré en la chambre, lequel, n'y avoit gueres, en estoit party. Le frere, allant en la chambre du gentil homme et ne le trouvant point, creut asseurement qu'il avoit commis le cas, et, prenant son cheval sans autrement s'enquerir, courut après luy, et l'attaingnit en ung chemin où il retournoit de poursuyvre son cordelier, bien dolent de ne l'avoir attrappé. Incontinant que le frere de la damoiselle veit son beau frere, commencea à luy crier : « Meschant et lasche, defendez-vous, car aujourd'huy j'espere que Dieu me

vengera de vous par ceste espée! » Le gentil homme, qui se vouloit excuser, veit l'espée de son beau frere si près de luy, qu'il avoit plus de besoing de se defendre que de s'enquerir de la cause de leur debat. Et lors se donnerent tant de coups et à l'un et à l'autre, que le sang perdu et la lasseté les contraignit de s'asseoir à terre, l'un d'un costé et l'autre de l'autre. Et, en reprenant leur halayne, le gentil homme luy demanda : « Quelle occasion, mon frere, a converty la grande amitié que nous nous sommes tousjours portée, en si cruelle bataille? » Le beau-frere lui respondit : « Mais quelle occasion vous a meu de faire mourir ma seur, la plus femme de bien qui oncques fut? Et encores si meschamment, que, soubz couleur de voir coucher avecq elle, l'avez pendue et estranglée à la corde de vostre lict? » Le gentil homme, entendant ceste parole, plus mort que vif, vint à son frère, et, l'embrassant, luy dist : « Est-il bien possible que vous ayez trouvé vostre seur en l'estat que vous dictes? » Et quand le frere l'en asseura : « Je vous prie, mon frere, dist le gentil homme, que vous oyez la cause pour laquelle je me suis party de la maison. » Et, à l'heure, il lui feit le compte du meschant cordelier. Dont le frere fut fort estonné, et encores plus marry de ce que contre raison il l'avoit assailly. Et, en luy demandant pardon, luy dist: « Je vous ay faict tort, pardonnez-moy! » Le gentil homme luy respond : « Si je vous ay faict tort, j'en ay ma pugnicion, car je suis si blessé, que je n'espere jamais en eschaper. » Le gentil homme essaya de le remonter à cheval le mieulx qu'il put et le ramena en sa maison, où le lendemain il trespassa, et dist et confessa, devant tous les parens du dict gentil homme,

que luy-mesmes estoit cause de sa mort. Mais icelluy gentil homme, pour satisfaire à la justice, fut conseillé d'aller demander sa grace au Roy Françoys, premier de ce nom. Parquoy, après avoir faict enterrer honorablement mary, femme et enfant, s'en alla le sainct vendredy pourchasser sa remission à la court. Et la rapporta maistre François Olivier, lequel l'obtint pour le pauvre beau frere, estant iceluy Olivier chancelier d'Alençon, et depuis, par ses vertuz, esleu du Roy pour chancellier de France.

« Mes dames, je crois que, après avoir entendu ceste histoire tres veritable, il n'y a aucune de vous qui ne pense deux fois à loger tels pellerins en sa maison; et sçaurez qu'il n'y a plus dangereux venin que celluy qui est dissimulé. — Pensez, dist Hircan, que ce mary estoit ung bon sot, d'amener ung tel galland soupper auprès d'une si belle et honneste femme. — J'ay veu le temps, dist Geburon, que en nostre pays il n'y avoit maison où il n'y eust chambre dediée pour les beaux peres; mais maintenant ilz sont tant congneuz, qu'on les craint plus que advanturiers. — Il me semble, dist Parlamente, que une femme estant dans le lict, si ce n'est pour luy administrer les sacremens de l'Eglise, ne doibt jamais faire entrer prebstre en sa chambre; et quant je les y appelleray, on me pourra bien juger en danger de mort. — Si tout le monde estoit ainsy austere que vous, dist Ennasuitte, les pauvres prebstres seroient pis qu'excommuniez, d'estre separez de la veue des femmes. — N'en ayez point de paour, dit Saffredent, car ilz n'en auront jamais faulte. — Comment! dist Simontault; ce sont ceulx qui par mariage

nous lient aux femmes, qui essayent par leur meschanceté à nous en deslier et faire rompre le serment qu'ilz nous ont faict faire! — C'est grande pitié, dist Oisille, que ceulx qui ont l'administration des sacrements en jouent ainsy à la pelotte : on les debvroit brusler tout en vie. — Vous feriez bien mieulx de les honorer que de les blasmer, dist Saffredent, et de les flatter que de les injurier; car ce sont ceulx qui ont puissance de brusler et deshonorer les autres : parquoy, *sinite eos*; et sçachons qui aura la voix d'Oisille. » La compaignie trouva l'oppinion de Saffredent très bonne, et, laissant là les prebstres, pour changer de propos, pria madame Oisille de donner sa voix à quelqu'un. « Je la donne, dist-elle, à Dagoucin, car je le voys entrer en contemplation telle, qu'il me semble préparé à dire quelque bonne chose. — Puis que je ne puis ne n'ose respondre, dist Dagoucin, à tout le moins parleray-je d'ung à qui telle cruauté porta nuysance et puis profit. Combien que Amour s'estime tant fort et puissant, qu'il veult aller tout nud, et luy est chose très ennuyeuse et à la fin importable d'estre couvert, si est-ce, mes dames, que bien souvent ceux qui, pour obéir à son conseil, s'advencent trop de le descouvrir, s'en trouvent mauvais marchans : comme il advint à ung gentil homme de Castille; duquel vous orrez l'histoire. »

VINGT QUATRIESME NOUVELLE

Elisor, pour s'estre trop advancé de decouvrir son amour a la Royne de Castille, fut si cruellement traité d'elle, en l'esprouvant, qu'elle luy apporta nuysance, puis profit.

En la maison du Roy et Royne de Castille, desquels les noms ne seront dicts, y avoit ung gentil homme si parfaict en toutes beaultez et bonnes conditions, qu'il ne trouvoit point son pareil en toutes les Espaignes. Chacun avoit ses vertuz en admiration, mais encores plus son estrangeté, car l'on ne congneut jamais qu'il aimast ne print aucune dame. Et si y en avoit en la court en très grand nombre qui estoient dignes de faire brusler la glace, mais il n'y en eut point qui eust puissance de prendre ce gentil homme, lequel avoit nom Elisor.

La Royne, qui estoit femme de grande vertu, mais non du tout exempte de la flamme qui moins est congneue et plus brusle, regardant ce gentil homme qui ne servoit nulle de ses femmes, s'en esmerveilla; et, ung jour, luy demanda s'il estoit possible qu'il aymast aussi peu qu'il en faisoit le semblant. Il luy respondit que, si elle voyoit son cueur comme sa contenance, elle ne luy feroit point ceste question. Elle, desirant sçavoir ce qu'il voulait dire, le pressa si fort, qu'il confessa qu'il aimoit une dame qu'il pensoit estre la plus vertueuse de toute la chrestienté. Elle feit tous ses efforts, par prieres et commandemens, de vouloir sçavoir qui elle estoit, mais il ne fut point possible : dont elle feit semblant d'estre fort

courroucée, et jura qu'elle ne parleroit jamais à luy, s'il ne luy nommoit celle qu'il aymoit tant; dont il fut si fort ennuyé, qu'il fut contrainct de luy dire qu'il aymoit autant mourir, s'il falloit qu'il lui confessast. Mais, voyant qu'il perdoit sa veue et bonne grace, par faulte de dire une vérité, tant honneste, qu'elle ne debvoit estre mal prise de personne, luy dist avec grande craincte : « Ma dame, je n'ay la force ni la hardiesse de le vous dire, mais la première fois que vous irez à la chasse, je vous la feray veoir; et suis seur que vous jugerez que c'est la plus belle et parfaicte dame du monde. » Ceste response fut cause que la Royne alla plus tost à la chasse qu'elle n'eust faict. Elisor, qui en fut adverty, s'appresta pour l'aller servir, comme il avoit accoustumé; et feit faire un grand mirouer d'acier en façon de hallecret, et, l'ayant mis devant son estomac, le couvrit très bien d'ung manteau de frise noire qui estoit tout bordé de canetille et d'or frisé bien richement. Il estoit monté sur un cheval maureau, fort bien enharnaché de tout ce qui estoit necessaire à cheval; et, quelque métal qu'il y eust, estoit tout d'or, esmaillé de noir, à ouvraige de Moresque. Son chapeau estoit de soye noire, sur lequel estoit attachée une riche enseigne, où y avoit pour devise ung Amour, couvert par force, tout enrichi de pierreries; l'espée et le poignard n'estoient moins beaulx et bien faicts, ne de moins bonnes devises. Bref, il estoit fort bien en ordre et encore plus adroict à cheval; et le sçavoit si bien mener, que tous ceux qui le voyoient laissoient le passetemps de la chasse, pour regarder les courses et les sauts que faisoit faire Elisor à son cheval. Après avoir conduict

la Royne jusques au lieu où estoient les toilles, en telles courses et grands saults comme je vous ay dict, commencea à descendre de son gentil cheval, et vint prendre la Royne et la descendre de dessus sa hacquenée. Et, ainsi qu'elle luy tendoit les bras, il ouvrit son manteau de devant son estomac, et la prenant entre les siens, luy monstrant son hallecret de mirouer, luy dist : « Ma dame, je vous supplie de regarder icy! » Et, sans attendre response, la meist doulcement à terre. La chasse finée, la Royne retourna au chasteau, sans parler à Elisor; mais, après soupper, elle l'appela, luy disant qu'il estoit le plus grand menteur qu'elle avoit jamais veu, car il luy avoit promis de luy monstrer à la chasse celle qu'il aymoit le plus, ce qu'il n'avoit faict : parquoy, elle avoit délibéré de ne faire jamais estime ne cas de luy. Elisor, ayant paour que la Royne n'eust pas entendu ce qu'il luy avoit dict, lui respondit qu'il n'avoit failly à son commandement, car il luy avoit monstré non la femme seulement, mais la chose du monde qu'il aymoit le plus. Elle, faisant la mescongneue, lui dict qu'elle n'avoit point entendu qu'il luy eust monstré une seule de ses femmes. « Il est vray, ma dame, dist Elisor; mais qui vous ay-je monstré, en vous descendant de cheval? — Rien, dist la Royne, sinon ung mirouer devant vostre estomach. — En ce mirouer, qu'est-ce que vous avez veu? dist Elisor. — Je n'y ay veu que moy seule! » respondit la Royne. Elisor luy dist : « Doncques, ma dame, pour obéir à vostre commandement, vous ay-je tenu promesse, car il n'y a ne aura jamais aultre ymaige en mon cueur, que celle que vous avez veue au dehors de mon estomach; et ceste-là seule veulx-je aymer, reverer et adorer, non

comme femme, mais comme mon Dieu en terre, entre les mains de laquelle je mects ma mort et ma vie; vous suppliant que ma parfaicte et grande affection, qui a esté ma vie tant que je l'ay portée couverte, ne soit ma mort en la descouvrant. Et si ne suis digne d'estre de vous regardé ny accepté pour serviteur, au moins souffrez que je vive, comme j'ay accoustumé, du contentement que j'ay, dont mon cueur a osé choisir pour le fondement de son amour ung si parfaict et digne lieu, duquel je ne puis avoir autre satisfaction que de sçavoir que mon amour est si grande et parfaicte, que je me doibve contenter d'aymer seulement, combien que jamais je ne puisse estre aymé. Et, s'il ne vous plaist, par la congnoissance de ceste grande amour, m'avoir plus aggreable que vous n'avez accoustumé, au moins ne m'ostez pas la vie, qui consiste au bien que j'ay de vous veoir comme j'ay accoustumé. Car je n'ay de vous nul bien que autant qu'il en fault pour mon extreme necessité, et, si j'en ay moins, vous en aurez moins de serviteurs, en perdant le meilleur et le plus affectionné que vous eustes oncques ny pourriez jamais avoir. » La Royne, ou pour se monstrer autre qu'elle n'estoit, ou pour experimenter à la longue l'amour qu'il luy portoit, ou pour en aymer quelque autre qu'elle ne vouloit laisser pour luy, ou bien le reservant, quand celluy qu'elle aymoit feroit quelque faulte, pour luy bailler sa place, dist, d'un visage ne courroucé ne content : « Elisor, je ne vous diray point, comme ignorant l'auctorité d'amour, quelle follie vous a esmeu de prendre une si haulte et difficile oppinion que de m'aymer, car je sçay que le cueur de l'homme est si peu à son commandement, qu'il ne le faict pas aymer et haïr où il

veult; mais, pource que vous avez si bien couvert vostre oppinion, je desire sçavoir combien il y a que vous l'avez prinse? » Elisor, regardant son visage tant beau, et voyant qu'elle s'enqueroit de sa maladie, espera qu'elle luy vouloit donner quelque remède. Mais, voyant sa contenance si grave et si saige qui l'interrogeoit, d'autrepart tumboit en une craincte, pensant estre devant le juge dont il doubtoit sentence estre contre luy donnée. Si est-ce qu'il luy jura que cest amour avoit prins racine en son cueur dès le temps de sa grande jeunesse, mais qu'il n'en avoit senty nulle peine, sinon depuis sept ans; non peine, à dire vray, mais une maladie, donnant tel contantement que la guarison estoit la mort. « Puis qu'ainsy est, dist la Royne, que vous avez desja experimenté une si longue fermeté, je ne doibz estre moins legiere à vous croire, que vous avez esté à me dire vostre affection. Parquoy, s'il est ainsi que vous dictes, je veulx faire telle preuve de la verité que je n'en puisse jamais doubter : et, après la preuve de la peine faicte, je vous estimeray tel envers moy, que vous mesmes jurez estre; et, vous congnoissant tel que vous dictes, vous me trouverez telle que vous desirez. » Elisor la supplia de faire de luy telle preuve qu'il lui plairoit, car il n'y avoit chose si difficile, qui ne luy fust très aysée pour avoir cest honneur qu'elle peust congnoistre l'affection qu'il luy portoit, la suppliant de rechef de luy commander ce qu'il luy plairoit qu'il feist. Elle luy dist : « Elisor, si vous m'aymez autant comme vous dictes, je suis seure que, pour avoir ma bonne grace, rien ne vous sera fort à faire. Parquoy, je vous commande, sur tout le desir que vous avez de l'avoir et craincte de la perdre, que, dès demain au matin, sans

plus me veoir, vous partiez de ceste compagnie, et vous alliez en lieu où vous n'aurez de moy, ne moy de vous, une seule nouvelle jusque d'huy en sept ans. Vous, qui avez passé sept ans en cest amour, sçavez bien que vous m'aymez; mais, quand j'auray faict pareille expérience sept ans durans, je sçauray à l'heure et je croiray ce que vostre parole ne me peut faire croire ne entendre. » Elisor, oyant ce cruel commandement, d'un costé doubta qu'elle le vouloit esloinger de sa présence, et, de l'autre costé, esperant que la preuve parleroit mieulx pour luy que sa parole, accepta son commandement et luy dist : « Si j'ay vescu sept ans sans nulle esperance, portant ce feu couvert, à ceste heure qu'il est congneu de vous, passeray-je ces sept ans en meilleure patience et esperance que je n'ay faict les autres. Mais, Madame, obeissant à vostre commandement, par lequel je suis privé de tout le bien que j'avois en ce monde, quelle esperance me donnez-vous, au bout des sept ans, de me recongnoistre pour fidele et loyal serviteur? » La Royne luy dist, tirant ung anneau de son doigt : « Voylà ung anneau que je vous donne; couppons-le tous deux par la moictié; j'en garderay l'une, et vous, l'autre, à fin que, si le long temps avoit puissance de m'oster la memoire de vostre visaige, je vous puisse congnoistre par ceste moictié d'anneau semblable à la mienne. » Elisor print l'anneau et le rompit en deux, et en bailla une moictié à la Royne et retint l'autre. Et, en prenant congé d'elle, plus mort que ceulx qui ont rendu l'âme, s'en alla à son logis donner ordre à son partement. Ce qu'il feit en telle sorte, qu'il envoya tout son train en sa maison, et luy seul s'en alla avecq ung varlet en ung lieu si solitaire, que nul

de ses parens et amis durant les sept ans n'en peut avoir nouvelles. De la vie qu'il mena durant ce temps, et de l'ennuy qu'il porta pour ceste absence, ne s'en peut rien sçavoir, mais ceux qui ayment ne le peuvent ignorer. Au bout des sept ans, justement ainsi que la Royne alloit à la messe, vint à elle ung hermite portant une grande barbe, qui, en luy baisant la main, luy présenta une requeste qu'elle ne regarda soubdainement, combien qu'elle avoit accoustumé de prendre de sa main toutes les requestes qu'on luy presentoit, quelque pauvres que ce feussent. Ainsi qu'elle estoit à moictié de la messe, ouvrit sa requeste, dans laquelle trouva la moictié de l'anneau qu'elle avoit baillé à Elisor : dont elle fut fort esbahye et non moins joyeuse. Et, avant lire ce qui estoit dedans, commanda soubdain à son aumosnier qu'il luy feist venir ce grand hermite qui luy avoit présenté la requeste. L'aumosnier le chercha par tous costez, mais il ne fut possible d'en sçavoir nouvelles, sinon que quelqu'un luy dist l'avoir veu monter à cheval; mais il ne sçavoit quel chemin il prenoit. En attendant la response de l'aumosnier, la Royne leut la requeste qu'elle trouva estre une epistre aussi bien faicte qu'il estoit possible. Et, si n'estoit le desir que j'ay de la vous faire entendre, je ne l'eusse jamais osé traduire, vous priant de penser, mes dames, que le langage castillan est sans comparaison mieulx declarant ceste passion que ung autre. Si est-ce que la substance en est telle :

Le temps m'a faict, par sa force et puissance,
Avoir d'amour parfaicte cognoissance.
Le temps après m'a esté ordonné,
Et tel travail durant ce temps donné,

Que l'incredule a, par le temps, peu veoir
Ce que l'amour ne luy a faict sçavoir.
Le temps, lequel avoit faict l'amour maistre
Dedans mon cueur, l'a monstrée enfin estre
Tout tel qu'il est : parquoy, en le voyant,
Ne l'ay congneu tel comme en le croyant.
Le temps m'a faict veoir sur quel fondement
Mon cueur vouloit aymer si fermement.
Ce fondement estoit vostre beaulté,
Soubz qui estoit couverte cruaulté.
Le temps m'a faict veoir beaulté estre rien,
Et cruaulté cause de tout mon bien,
Par qui je fus de la beaulté chassé,
Dont le regard j'avois tant pourchassé.
Ne voyant plus vostre beaulté tant belle,
J'ay mieulx senty vostre rigueur rebelle.
Je n'ay laissé vous obeir pourtant,
Dont je me tiens très heureux et contant :
Veu que le temps, cause de l'amitié,
A eu de moy par sa longueur pitié,
En me faisant ung si honneste tour,
Que je n'ay eu desir de ce retour,
Fors seulement pour vous dire en ce lieu
Non ung bonjour, mais ung parfaict adieu.
Le temps m'a faict veoir amour pauvre et nu
Tout tel qu'il est et dont il est venu;
Et, par le temps j'ay le temps regretté
Autant ou plus que l'avois soubhaicté,
Conduict d'amour qui aveugloit mes sens,
Dont rien de luy fors regret je ne sens.
Mais, en voyant cet amour decepvable,
Le temps m'a faict veoir l'amour veritable,
Que j'ai congneu en ce lieu solitaire,
Où par sept ans m'a fallu plaindre et taire,
J'ay, par le temps, cogneu l'amour d'en hault
Lequel estant congneu, l'autre deffault.
Par le temps suis du tout à luy rendu,
Et par le temps de l'autre deffendu.
Mon cueur et corps luy donne en sacrifice,
Pour faire à luy, et non à vous, service.
En vous servant rien m'avez estimé,
Et j'ay le rien, en offensant, aymé.

Mort me donnez pour vous avoir servie :
En le fuyant, il me donne la vie.
Or, par ce temps, amour, plein de bonté,
A l'autre amour si vaincu et dompté,
Que mis à rien est retourné à vent,
Qui fut pour moy trop doulx et decepvant.
Je le vous quicte et rends du tout entier,
N'ayant de vous ne de luy nul mestier;
Car l'autre amour parfaicte et pardurable
Me joinct à luy d'un lien immuable.
A luy m'en voys, là me veulx asservir.
Sans plus ne vous ne vostre Dieu servir.
Je prends congé de cruaulté, de peine,
Et du torment, du desdaing, de la haine,
Du feu bruslant dont vous estes remplye
Comme en beaulté très parfaicte accomplye.
Je ne puis mieulx dire adieu à tous maux,
A tous malheurs et douloureux travaux,
Et à l'enfer de l'amoureuse flamme,
Qu'en ung seul mot vous dire : *Adieu, madame!*
Sans nul espoir, ou que soye ou soyez,
Que je vous voye ne que vous me voyez.

Ceste epistre ne fut pas lue sans grandes larmes et estonnements, accompaignez de regrets incroïables. Car la perte qu'elle avoit faicte d'un serviteur remply d'une amour si parfaicte, debvoit estre estimée si grande, que nul tresor, ny mesme son royaulme ne luy pouvoient oster le tiltre d'estre la plus pauvre et miserable dame du monde, pour ce qu'elle avoit perdu ce que tous les biens du monde ne pouvoient recouvrer. Et, après avoir achevé d'oyr la messe et retourné en sa chambre, feit ung tel dueil que sa cruaulté meritoit. Et n'y eut montaigne, roche, ne forest, où elle n'envoyast chercher cest hermite; mais Celluy qui l'avoit retiré de ses mains le garda d'y retumber, et le mena plustost en paradis, qu'elle n'en sceut avoir nouvelle en ce monde.

« Par ceste exemple, ne doibt le serviteur confesser ce qui luy peult nuire et en rien ayder. Et encores moins, mes dames, par incredulité, debvez-vous demander preuve si difficile, que, en ayant la preuve, vous perdiez le serviteur. — Vrayement, Dagoucin, dist Geburon, j'avois toute ma vie oye estimer la dame à qui le cas est advenu, la plus vertueuse du monde; mais maintenant je la tiens la plus cruelle que oncques fust. — Toutesfois, dist Parlamente, il me semble qu'elle ne luy faisoit point de tort de vouloir esprouver sept ans s'il aymoit autant qu'il luy disoit; car les hommes ont tant accoustumé de mentir en pareil cas, que, avant que s'y fier (si fier il s'y fault), on n'en peult faire trop longue preuve. — Les dames, dist Hircan, sont bien plus saiges qu'elles ne souloient; car, en sept jours de preuve, elles ont autant de seureté d'un serviteur, que les autres avoient par sept ans. — Si en a-t-il, dist Longarine, en ceste compaignie, que l'on a aymée plus de sept ans à toutes preuves de harquebuse, encores n'a l'on sceu gaingner leur amitié. — Par Dieu, dist Simontault, vous dictes vray; mais aussi les doibt-on mettre au ranc du vieil temps, car, au nouveau, ne seroient-elles point receues. — Encores, dist Oisille, fut bien tenu ce gentil homme à la dame, par le moyen de laquelle il retourna entièrement son cueur à Dieu. — Ce luy fut grand heur, dist Saffredent, de trouver Dieu par les chemins, car, veu l'ennuy où il estoit, je m'esbahis qu'il ne se donna au diable. » Ennasuitte luy dist : « Et quand vous avez esté mal traicté de vostre dame, vous estes vous donné à ung tel maistre ? — Mil et mil fois m'y suis donné, dist Saffredent; mais le diable, voyant que tous les tormens d'enfer ne m'eus-

sent sceu faire pis que ceulx qu'elle me donnoit, ne me daigna jamais prendre, sçachant qu'il n'est point diable plus importable que une dame bien aymée et qui ne veult point aymer. — Si j'estois comme vous, dist Parlamente à Saffredent, avecq telle oppinion que vous avez, je ne servirois femme. — Mon affection est tousjours telle, dist Saffredent, et mon erreur si grande, que là où je ne puis commander, encores me tiens-je très heureux de servir; car la malice des dames ne peut vaincre l'amour que je leur porte. Mais, je vous prie, dictes-moy, en vostre conscience, louez-vous ceste dame d'une si grande rigueur? — Ouy, dist Oysille, car je croy qu'elle ne vouloit estre aymée ny aymer. — Si elle avoit ceste volunté, dist Simontault, pourquoy luy donnoit-elle quelque esperance après les sept ans passez? — Je suis de vostre oppinion, dist Longarine; car celles qui ne veulent point aymer ne donnent nulle occasion de continuer l'amour qu'on leur porte. — Peut estre, dist Nomerfide, qu'elle en aymoit quelque autre qui ne valoit pas cest honneste homme-là, et que pour ung pire elle laissa le meilleur. — Par ma foy, dist Saffredent, je pense qu'elle faisoit provision de luy, pour le prendre à l'heure qu'elle laisseroit celluy que pour lors elle aymoit le mieulx. » Madame Oisille, voyant que soubz couleur de blasmer et reprendre en la Royne de Castille ce qu'à la vérité n'est à louer ni en elle ni en autre, les hommes debordoient si fort à medire des femmes et que les plus saiges et honnestes estoient aussi peu espargnées que les plus folles et impudiques, ne peut durer que l'on passa plus outre; mais print la parole et dist : « Je voy bien, dist Oisille, que tant plus nous mettrons ces propos en avant, et plus

ceux qui ne veulent estre mal traictez diront de nous le pis qu'il leur sera possible. — Parquoy, je vous prie, Dagoucin, donnez vostre voix à quelqu'une? — Je la donne, dist-il, à Longarine, estant asseuré qu'elle nous en dira quelqu'une qui ne sera point melencolique, et si n'espargnera homme ne femme pour dire verité. — Puis que vous m'estimez si veritable, dist Longarine, je prendray la hardiesse de racompter ung cas advenu à un bien grand prince, lequel passe en vertu tous les autres de son temps. Et vous direz que la chose dont on doibt moins user sans extreme necessité, c'est de mensonge ou dissimulation : qui est ung vice laid et infame, principallement aux princes et grands seigneurs, en la bouche et contenance desquels la vérité est mieux seante que en nul autre. Mais il n'y a si grand prince en ce monde, combien qu'il eust tous les honneurs et richesses qu'on sçauroit desirer, qui ne soit subject à l'empire et tyrannie d'Amour. Et semble que plus le prince est noble et de grand cueur, plus amour faict son effort pour l'asservir soubz sa forte main; car ce glorieux dieu ne tient compte des choses communes, et ne prend plaisir Sa Majesté que à faire tous les jours miracles, comme d'affoiblir les forts, fortisfier les foibles, donner intelligence aux ignorans, oster le sens aux plus sçavans, favoriser aux passions, destruire la raison; et l'amoureuse divinité prend plaisir en telles mutations. Et, pource que les princes n'en sont exemptz, aussi, ne sont-ilz de nécessité. Or, s'ilz ne sont quictes de la necessité en laquelle les met le desir de la servitude d'amour, par force leur est non seulement permis d'user de mensonge, ypocrisie et fiction, qui sont les moyens de vaincre leurs ennemis, selon la

doctrine de maistre Jehan de Mehun. Or, puis que, en tel acte, est louable à ung prince la condition qui en tous antres est à desestimer, je vous racompteray les inventions d'un jeune prince, par lesquelles il trompa ceulx qui ont accoustumé de tromper tout le monde. »

VINGT CINQUIESME NOUVELLE

Un jeune prince, soubz couleur de visiter son advocat, et communiquer de ses affaires avec luy, entretint si paisiblement sa femme, qu'il eut d'elle ce qu'il en demandoit.

En la ville de Paris y avoit ung advocat, plus estimé que nul autre de son estat; et, pour estre serché d'un chascun à cause de sa suffisance, estoit devenu le plus riche de tous ceux de sa robbe. Mais, voyant qu'il n'avoit eu nulz enfants de sa première femme, espera d'en avoir d'une seconde. Et, combien que son corps fust vicieux, son cueur ne son esperance n'estoient point morts : parquoy il alla choisir une des plus belles filles qui fut dedans la ville, de l'aage de dix huit à dix neuf ans, fort belle de visaige et de teinct, et encores plus de taille et d'embonpoint. Laquelle il ayma et traicta le mieulx qu'il luy fut possible; mais si n'eut-elle de luy non plus d'enfans que la première, dont à la longue elle se fascha. Parquoy, la jeunesse, qui ne peut souffrir ung ennuy, lui feit chercher recreation ailleurs qu'en sa maison; et alla aux dances et bancquetz, toutesfois si honnestement que son mary n'en pouvoit prendre mauvaise oppinion; car elle estoit tousjours en la compaignie de celles à qui il avoit fiance.

Ung jour qu'elle estoit à une nopce, s'y trouva ung bien grand prince, qui, en me faisant le compte, m'a deffendu de le nommer. Si vous puis-je bien dire que c'estoit le plus beau et de la meilleure grace qui ait esté devant, ne qui, je croy, sera après lui en ce royaulme. Ce prince, voyant ceste jeune et belle dame,

de laquelle les oeilz et contenance le convierent à l'aymer, vint parler à elle d'un tel langaige et de telle grace, qu'elle eust voluntiers commencé ceste harangue. Ne luy dissimula point que de long temps elle avoit en son cueur l'amour dont il la prioit, et qu'il ne se donnast point de peine pour la persuader à une chose où par la seule veue Amour l'avoit faict consentir. Ayant ce jeune prince par la naïfveté d'amour ce qui meritoit bien estre acquis par le temps, mercia Dieu qui luy favorisoit. Et, depuis ceste heure-là, pourchassa si bien son affaire, qu'ilz accorderent ensemble le moyen comme ilz se pourroient veoir hors de la veue des autres. Le lieu et le temps accordez, le jeune prince ne faillit à s'y trouver; et, pour garder l'honneur de sa dame, y alla en habit dissimulé. Mais, à cause des Mauvais Garsons qui couroient la nuict par la ville, auxquels il ne se vouloit faire congnoistre, print en sa compaignie quelques gentils hommes auxquels il se fioit. Et, au commencement de la rue où elle demeuroit, les laissa, disant : « Si vous n'oyez point de bruict dedans ung quart d'heure, retirez-vous en voz logis ; et, sur les trois ou quatre heures, revenez ici me querir. » Ce qu'ilz feirent, et, n'oyans nul bruict, se retirerent. Le jeune prince s'en alla tout droict chez son advocat, et trouva la porte ouverte, comme on luy avoit promis. Mais, en montant le degré, rencontra le mary qui avoit en sa main une bougie, duquel il fut plus tost veu qu'il ne le peut adviser. Toutesfois, amour qui donne entendement et hardiesse où il baille les necessitez, feit que le jeune prince s'en vint tout droict à luy, et luy dist : « Monsieur l'advocat, vous sçavez la fiance que moy et tous ceulx de ma maison avons eue en vous, et que je

vous tiens de mes meilleurs et fidelles serviteurs. J'ay bien voulu venir icy vous visiter privement, tant pour vous recommander mes affaires, que pour vous prier de me donner à boire, car j'en ay grand besoing; et de ne dire à personne du monde, que je soye icy venu, car, de ce lieu, m'en fault aller en ung aultre où je ne veulx estre congneu. » Le bon homme advocat fut tant ayse de l'honneur que ce prince luy faisoit de venir ainsi privement en sa maison, qu'il le mena en sa chambre, et dist à sa femme qu'elle apprestat la collation des meilleurs fruicts et confitures qu'elle eust; ce qu'elle feit très voluntiers et apporta la plus honneste qu'il luy fut possible. Et, nonobstant que l'habillement qu'elle portoit d'un couvrechef et manteau la montrast plus belle qu'elle n'avoit accoustumé, si ne feit pas le jeune prince semblant de la regarder ne congnoistre; mais parloit tousjours à son mari de ses affaires, comme à celluy qui les avoit manyées de longue main. Et, ainsi que la dame tenoit à genoux les confitures devant le prince, et que le mary alla au buffet pour luy donner à boire, elle luy dist que, au partir de la chambre, il ne faillist d'entrer en une garderobbe, à main droicte, où bien tost après elle le iroit veoir. Incontinant après qu'il eust beu, remercia l'advocat, lequel le vouloit à toutes forces accompaigner; mais il l'asseura que, là où il alloit, n'avoit que faire de compaignie. Et, en se retournant devers sa femme, luy dist : « Aussi, je ne vous veulx faire tort de vous oster ce bon mary, lequel est de mes antiens serviteurs. Vous estes si heureuse de l'avoir, que vous avez bien occasion d'en louer Dieu et de le bien servir et obéir; et, en faisant du contraire, seriez bien malheureuse. » En disant ces honnestes propos,

s'en alla le jeune prince, et fermant la porte après soy, pour n'estre suivy au degré, entra dedans la garderobbe où, après que le mary fut endormy, se trouva la belle dame, qui le mena dedans ung cabinet le mieulx en ordre qu'il estoit possible, combien que les deux plus belles ymaiges qui y feussent estoient luy et elle, en quelques habillements qu'ils se voulsissent mettre. Et là je ne fais doubte qu'elle ne luy tint toutes ses promesses.

De là se retira, à l'heure qu'il avoit dict à ses gentilz hommes, lesquelz il trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre. Et, pource que ceste vie dura assez longuement, choisit le jeune prince ung plus court chemin pour y aller, c'est qu'il passoit par ung monastere de religieux. Et, avoit si bien faict envers le prieur, que tousjours environ minuict le portier luy ouvroit la porte, et pareillement, quand il s'en retournoit. Et, pource que la maison où il alloit estoit près de là, ne menoit personne avecq luy. Et, combien qu'il menast la vie que je vous dy, si estoit-il prince craignant et aymant Dieu. Et ne failloit jamais, combien que à l'aller il ne s'arrestast point, de demeurer, au retour, long temps en oraison en l'église; qui donna grande occasion aux religieux, qui entrans et saillans de matines le voyoient à genoux, d'estimer que ce fut le plus sainct homme du monde.

Ce prince avoit une seur, qui frequentoit fort ceste religion; et comme celle qui aymoit son frère plus que toutes les creatures du monde, le recommandoit aux prieres d'ung chascun qu'elle pouvoit congnoistre bon. Et, ung jour qu'elle le recommandoit affectueusement au prieur de ce monastere, il luy dist : « Helas, Ma-

dame! qui est-ce que vous me recommandez? Vous me parlez de l'homme du monde, aux prieres duquel j'ay plus grande envie d'estre recommandé; car, si cestuy-là n'est sainct et juste (allegant le passaige que : « Bien heureux est qui peut mal faire et ne le faict pas »), je n'espère pas d'estre trouvé tel. » La seur, qui eut envie de sçavoir quelle congnoissance ce beau pere avoit de la bonté de son frere, l'interrogea si fort, que, en luy baillant ce secret, soubz le voile de confession, luy dist : « N'est-ce pas une chose admirable, que de veoir ung prince jeune et beau laisser les plaisirs et son repos, pour venir bien souvent oyr nos matines, non comme prince, serchant l'honneur du monde, mais comme ung simple religieux, vient tout seul se cacher en une de noz chapelles? Sans faulte, ceste bonté rend les religieux et moy si confuz, que auprès de luy ne sommes dignes d'estre appellez religieux. » La seur, qui entendit ces paroles, ne sceut que croire; car, nonobstant que son frere fust bien mondain, sy sçavoit elle qu'il avoit la conscience très bonne, la foy et l'amour en Dieu bien grande, mais de sercher superstitions ne ceremonies aultres que ung bon chrestien doibt faire, ne l'en eust jamais soupsonné. Parquoy, elle s'en vint à luy, et luy compta la bonne opinion que les religieux avoient de luy : dont il ne se peut garder de rire avecq ung visage tel, qu'elle, qui le congnoissoit comme son propre cueur, congneut qu'il y avoit quelque chose cachée soubz sa devotion; et ne cessa jamais, qu'il ne luy eust dict la verité : ce que, elle m'a faict mettre icy en escript, à fin que vous congnoissiez, mes dames, qu'il n'y a malice d'advocat ne finesse de religieux (qui sont coutumiers de tromper tous autres), que Amour,

en cas de necessité, ne face tromper par ceulx qui n'ont aultre experience que de bien aymer.

« Et, puis qu'Amour sçait tromper les trompeurs, nous aultres simples et ignorans le devons bien craindre. — Encores, dist Geburon, que je me doubte bien qui c'est, sy faut-il que je dye qu'il est louable en ceste chose; car l'on veoit peu de grans seigneurs qui se soulcient de l'honneur des femmes, ny du scandale public, mais qu'ilz ayent leur plaisir; et souvent sont contens que l'on pense pis qu'il n'y a. — Vrayement, dist Oisille, je voudrois que tous les jeunes seigneurs y prinssent exemple, car le scandale est souvent pire que le peché. — Pensez, dist Nomerfide, que les prieres qu'il faisoit au monastere où il passoit, estoient bien fondées! — Si n'en debvez-vous point juger, dist Parlamente, car peult estre, au retour, que la repentance en estoit telle, que le peché luy estoit pardonné. — Il est bien difficile, dist Hircan, de se repentir d'une chose si plaisante. Quant est de moy, je m'en suis souventesfois confessé, mais non pas gueres repenty. — Il vauldroit mieux, dist Oisille, ne se confesser point, si l'on n'a bonne repentance. — Or, Madame, dist Hircan, le peché me desplaist bien, et suis marry d'offenser Dieu, mais le peché me plaist tousjours. — Vous et vos semblables, dist Parlamente, vouldriez bien qu'il n'y eust ne Dieu ne loy, sinon celle que vostre affection ordonneroit? — Je vous confesse, dist Hircan, que je vouldrois que Dieu print aussi grand plaisir à mes plaisirs, comme je fais, car je luy donnerois souvent matiere de se resjouir. — Si ne ferez-vous pas ung Dieu nouveau, dist Geburon;

parquoy fault obeir à celluy que nous avons. Laissons ces disputes aux theologiens, à fin que Longarine donne sa voix à quelqu'un. — Je la donne, dist-elle, à Saffredent. Mais je le prie qu'il nous fasse le plus beau compte qu'il se pourra adviser, et qu'il ne regarde point tant à dire mal des femmes, que, là où il y aura du bien, il en veulle monstrer la vérité. — Vrayement, dist Saffredent, je l'accorde, car j'ay en main l'histoire d'une folle et d'un saige : vous prendrez l'exemple qu'il vous plaira mieulx. Et congnoistrez que, tout ainsi que amour faict faire aux meschans des meschancetez, en ung cueur honneste faict faire choses dignes de louange ; car, amour, de soy, est bon, mais la malice du subject luy faict souvent prendre ung nouveau surnom de fol, legier, cruel, ou villain. Toutesfois, par l'histoire que je vous veulx à present racompter, pourrez veoir qu'amour ne change point le cueur, mais le monstre tel qu'il est, fol aux fols, et saige aux saiges. »

VINGT SIXIESME NOUVELLE

Par le conseil et affection fraternelle d'une saige dame, le seigneur d'Avannes se retira de la folle amour qu'il portoit à une gentille femme demeurant à Pampelune.

Il y avoit, au temps du Roy Loys douziesme, ung jeune seigneur, nommé monsieur d'Avannes, fils du sire d'Albret, frere du Roy Jehan de Navarre, avec lequel le dict seigneur d'Avannes demoroit ordinairement. Or, estoit le jeune seigneur, de l'aage de quinze ans, tant beau et tant plain de toutes bonnes graces, qu'il sembloit n'estre faict que pour estre aymé et regardé; ce qu'il estoit de tous ceulx qui le voyoient, et, plus que de nul autre, d'une dame demorant en la ville de Pampelune en Navarre, laquelle estoit mariée à ung fort riche homme, avecq lequel vivoit si honnestement, que, combien qu'elle ne fust aagée que de vingt trois ans, pour ce que son mari approchoit le cinquantiesme, s'habilloit si honnestement qu'elle sembloit plus vefve que mariée. Et jamais à nopces ny à festes homme ne la veit aller sans son mary; duquel elle estimoit tant la bonté et la vertu, qu'elle le preferoit à la beaulté de tous les aultres. Et le mary l'ayant experimentée si saige, y print telle seureté, qu'il luy commettoit toutes les affaires de sa maison. Ung jour, fut convié ce riche homme avecq sa femme à une nopce de leurs parentes. Auquel lieu, pour honorer les nopces, se trouva le jeune seigneur d'Avannes, qui naturellement aymoyt les dances, comme celluy qui en son temps ne trouvoit son pareil. Et, après le disner que les dances commen-

cerent, fut prié le dict seigneur d'Avannes, par le riche homme, de vouloir danser. Le dict seigneur lui demanda qu'il vouloit qu'il menast. Il luy respondit : « Monseigneur, s'il y en avoit une plus belle et plus à mon commandement que ma femme, je vous la presenterois, vous suppliant me faire cest honneur de la mener dancer. » Ce que feit le jeune prince, duquel la jeunesse estoit si grande, qu'il prenoit plus de plaisir à saulter et dancer, que à regarder la beaulté des dames. Et celle qu'il menoit, au contraire, regardoit plus la grace et beaulté du dict seigneur d'Avannes, que la dance où elle estoit, combien que, par sa grande prudence, elle n'en fist ung seul semblant. L'heure du souppé venue, monseigneur d'Avannes, disant adieu à la compaignie, se retira au chasteau où le riche homme sur sa mule l'accompaigna, et, en allant, lui dist : « Monseigneur, vous avez ce jourd'huy tant faict d'honneur à mes parens et à moy, que ce me seroit grande ingratitude si je ne m'offrois avec toutes mes facultez à vous faire service. Je sçay, Monseigneur, que tel seigneur que vous, qui avez peres rudes et avaritieux, avez souvent plus faulte d'argent que nous, qui par petit train et bon mesnaige ne pensons que d'en amasser. Or est-il ainsi, que Dieu, m'ayant donné une femme selon mon desir, ne m'a voullu donner en ce monde totalement mon paradis, m'ostant la joie que les peres ont des enfans. Je sçay, Monseigneur, qu'il ne m'appartient pas de vous adopter pour tel, mais, s'il vous plaist de me recepvoir pour serviteur et me declarer voz petites affaires, tant que cent mil escuz de mon bien se pourront estandre, je ne fauldray vous secourir en vos necessitez. » Monseigneur d'Avannes fut fort joieulx de

cest offre, car il avoit ung pere tel que l'autre luy avoit dechiffré, et après l'avoir mercié, le nomma, par alliance, son pere.

De ceste heure-là, le dict riche homme print tel amour au seigneur d'Avannes, que matin et soir ne cessoit de s'enquerir s'il luy falloit quelque chose; et ne cela à sa femme la devotion qu'il avoit au dict seigneur et à son service, dont elle l'ayma doublement; et, depuis ceste heure, le dict seigneur d'Avannes n'avoit faulte de chose qu'il desirast. Il alloit souvent veoir ce riche homme, boire et manger avec luy, et, quand il ne le trouvoit point, sa femme bailloit tout ce qu'il demandoit; et davantage parloit à luy si saigement, l'admonestant d'estre saige et vertueux, qu'il la craingnoit et aymoit plus que toutes les femmes de ce monde. Elle, qui avoit Dieu et honneur devant les oeilz, se contentoit de sa veue et parolle où gist la satisfaction d'honneste et bon amour. En sorte que jamais ne luy feit signe pourquoy il peust juger qu'elle eut autre affection à luy que fraternelle et chrestienne. Durant ceste amitié couverte, monseigneur d'Avannes, par l'aide des dessus dictz, estoit fort gorgias et bien en ordre. Commencea à venir en l'aage de dix sept ans et de chercher les dames plus qu'il n'avoit de coustume. Et, combien qu'il eust plus voluntiers aymé la saige dame que nulle, si est-ce que la paour qu'il avoit de perdre son amitié, si elle entendoit telz propos, le feit taire et se amuser ailleurs. Et s'alla addresser à une gentil femme, près de Pampelune, qui avoit maison en la ville, laquelle avoit espousé ung jeune homme qui surtout aymoit les chevaulx, chiens et oiseaulx. Et commencea, pour l'amour d'elle, à lever mille passetemps, comme tournoys,

courses, luyttes, masques, festins et autres jeuz, en tous lesquels se trouvoit ceste jeune femme; mais, à cause que son mary estoit fort fantasticque, ses pere et mere, qui la congnoissoient fort legiere et belle, jaloux de son honneur, la tenoient de si près, que le dict seigneur d'Avannes ne povoit avoir d'elle autre chose que la parolle bien courte en quelque bal, combien que en peu de propos le dict seigneur d'Avannes aparceut bien que autre chose ne défailloit à leur amitié, que le temps et le lieu. Parquoy il vint à son bon pere le riche homme, et luy dist qu'il avoit grand devotion d'aller visiter Nostre Dame de Monserrat, le priant de retenir en sa maison tout son train, parce qu'il vouloit aller seul; ce qu'il luy accorda. Mais sa femme, qui avoit en son cueur ce grand prophete amour, soupsonna incontinant la verité du dict voiage; et ne se peut tenir de dire à monseigneur d'Avannes : « Monsieur, monsieur, la Nostre Dame que vous adorez n'est pas hors des murailles de ceste ville; parquoy, je vous supplie, sur toutes choses, regarder à vostre santé. » Luy, qui la craignoit et aymoit, rougit si fort à ceste parolle, que, sans parler, il luy confessa la verité; et, sur cela, s'en alla.

Et quand il eut achepté une couple de beaux chevaulx d'Espaigne, s'habilla en pallefrenier et desguisa tellement son visaige, que nul ne le congnoissoit. Le gentil homme, mary de la folle dame, qui sur toutes choses aymoit les chevaulx, veit les deux que menoit monseigneur d'Avannes : incontinant les vint achepter; et, après les avoir acheptez, regarda le pallefrenier qu les menoit fort bien, et luy demanda s'il le voulloit servir. Le seigneur d'Avannes lui dist que ouy et qu'il

estoit ung pauvre pallefrenier qui ne sçavoit autre mestier que panser les chevaulx; en quoy il s'acquicteroit si bien qu'il en seroit contant. Le gentil homme en fut fort aise, et luy donna la charge de tous ses chevaulx; et, en entrant en sa maison, dist à sa femme, qu'il luy recommandoit ses chevaulx et son pallefrenier, et qu'il s'en alloit au chasteau. La dame, tant pour complaire à son mary que pour avoir meilleur passetemps, alla visiter les chevaulx; et regarda le pellefrenier nouveau, qui luy sembla de bonne grace; toutesfois, elle ne le congnoissoit point. Luy, qui veit qu'il n'estoit point congneu, luy vint faire la reverence en la façon d'Espaigne et luy baisa la main, et, en la baisant, la serra si fort, qu'elle le recongneut, car, en la dance, luy avoit-il maincte fois faict tel tour; et, dès l'heure, ne cessa la dame de chercher lieu où elle peust parler à luy à part. Ce que elle feit dès le soir mesmes, car elle, estant conviée en ung festin où son mary la voulloit mener, faingnit estre mallade et n'y povoir aller. Le mary, qui ne voulloit faillir à ses amys, luy dist : « M'amye, puisqu'il ne vous plaist y venir, je vous prie avoir regard sur mes chiens et chevaulx, affin qu'il n'y faille rien. » La dame trouva ceste commission très agreable, mais, sans en faire autre semblant, luy respondit, puis que en meilleure chose ne la voulloit employer, elle luy donneroit à congnoistre par les moindres combien elle desiroit luy complaire. Et n'estoit pas encores à peine le mary hors la porte, qu'elle descendit en l'estable, où elle trouva que quelque chose défailloit; et, pour y donner ordre, donna tant de commissions aux varletz de cousté et d'autre, qu'elle demora toute seulle avecq le maistre pallefrenier; et, de paour

que quelqu'un survint, luy dist : « Allez-vous-en dedans nostre jardin, et m'attendez en ung cabinet qui est au bout de l'allée. » Ce qu'il feit si dilligemment, qu'il n'eust loisir de la mercier. Et, après qu'elle eut donné ordre à toute l'escurie, s'en alla veoir ses chiens, où elle feit pareille diligence de les faire bien traicter, tant qu'il sembloit que de maistresse elle fust devenue chamberiere; et, après, retourna en sa chambre où elle se trouva si lasse, qu'elle se meit dedans le lict, disant qu'elle vouloit reposer. Toutes ses femmes la laisserent seulle, fors une à qui elle se fyoit, à laquelle elle dist : « Allez-vous-en au jardin, et me faictes venir celluy que vous trouverez au bout de l'allée. » La chamberiere y alla et trouva le pallefrenier qu'elle amena incontinant à sa dame, laquelle feit sortir dehors ladicte chamberiere pour guetter quand son mary viendroit. Monseigneur d'Avannes, se voyant seul avecq la dame, se despouilla des habillemens de pallefrenier, osta son faulx nez et sa faulse barbe, et, non comme crainctif pallefrenier, mais comme bel seigneur qu'il estoit, sans demander congé à la dame, audatieusement se coucha auprès d'elle où il fut receu, ainsi que le plus beau filz qui fust de son temps debvoit estre de la plus belle et folle dame du pays; et demora là jusques ad ce que le seigneur retournast : à la venue duquel, reprenant son masque, laissa la place que par finesse et malice il usurpoit. Le gentil homme, entrant en sa court, entendit la diligence qu'avoit faict sa femme de bien luy obeir, dont la mercia très fort. « Mon amy, dit la dame, je ne fais que mon debvoir. Il est vray, qui ne prandroit garde sur ces meschans garsons, vous n'auriez chien qui ne fust galleux, ne cheval qui ne fust bien maigre;

mais, puis que je congnois leur paresse et vostre bon vouloir, vous serez mieulx servy que ne fustes oncques. » Le gentil homme, qui pensoit bien avoir choisy le meilleur pallefrenier de tout le monde, luy demanda que luy en sembloit : « Je vous confesse, Monsieur, dist-elle, qu'il faict aussy bien son mestier que serviteur qu'eussiez peu choisir; mais si a-il besoing d'estre sollicité, car c'est le plus endormy varlet que je veiz jamais. »

Ainsi longuement demeurerent le seigneur et la dame en meilleure amitié que auparavant; et perdit tout le soupson et la jalouzie qu'il avoit d'elle, pour ce que aultant qu'elle avoit aymé les festins, dances et compaignies, telle estoit ententive à son mesnaige; et se contentoit bien souvent de ne porter sur sa chemise que une chamarre, en lieu qu'elle avoit accoustumé d'estre quatre heures à s'accoustrer : dont elle estoit louée de son mary et d'un chascun, qui n'entendoient pas que le pire diable chassoit le moindre. Ainsi vesquit ceste jeune dame, soubz l'ypocrisie et habit de femme de bien, en telle volupté, que raison, conscience, ordre ne mesure n'avoient plus de lieu en elle. Ce que ne peut porter longuement la jeunesse et delicate complexion du seigneur d'Avannes, mais commencea à devenir tant pasle et meigre, que, sans porter masque, on le povoyt bien descongnoistre; mais le fol amour qu'il avoit à ceste femme luy rendit tellement les sens hebetez, qu'il presumoit de sa force ce qui eust defailly en celle d'Hercules; dont, à la fin, contrainct de maladie, et conseillé par la dame, qui ne l'aymoit tant malade que sain, demanda congé à son maistre de se retirer chez ses parens : qui le luy donna à grand regret, luy faisant

promettre que, quand il seroit sain, il retourneroit en son service. Ainsi s'en alla le seigneur d'Avannes à beau pied, car il n'avoit à traverser que la longueur d'une rue; et, arrivé en la maison du riche homme son bon père, n'y trouva que sa femme, de laquelle l'amour vertueuse qu'elle luy portoit n'estoit point diminuée pour son voyage. Mais, quand elle le veit si maigre et descoloré, ne se peut tenir de luy dire : « Je ne sçay, Monseigneur, comme il va de vostre conscience, mais vostre corps n'a point amendé de ce pellerinaige; et me doubte fort que le chemin que vous avez faict la nuict vous ayt plus faict de mal que celluy du jour, car, si vous fussiez allé en Jherusalem à pied, vous en fussiez venu plus haslé, mais non pas si meigre et foyble. Or, comptez ceste-cy pour une, et ne servez plus telles ymaiges, qui, en lieu de resusciter les mortz, font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage; mais, si vostre corps a peché, il en a telle pugnition, que j'ay pitié d'y adjouster quelque fascherie nouvelle. » Quand le seigneur d'Avannes eut entendu tous ces propos, il ne fut pas moins marry que honteux, et luy dist : « Madame, j'ay aultresfois ouy dire que la repentence suyt le peché; et, maintenant je l'esprouve à mes despens, vous priant excuser ma jeunesse, qui ne se peut chastier que par experimenter le mal qu'elle ne veult croire. »

La dame, changeant ses propos, le feit coucher en ung beau lict, où il fut quinze jours, ne vivant que de restaurantz; et luy tindrent le mary et la dame si bonne compaignie, qu'il en avoit tousjours l'un ou l'aultre auprès de luy. Et, combien qu'il eust faict les follies que vous avez oyes, contre la volunté et conseil de la saige

dame, si ne diminua-elle jamais l'amour vertueuse qu'elle luy portoit, car elle esperoit tousjours que, après avoir passé ses premiers jours en follies, il se retireroit et contraindroit d'aymer honnestement, et, par ce moien, seroit en tout à elle. Et, durant ces quinze jours qu'il fut en sa maison, elle luy tint tant de bons propos tendant à amour de vertu, qu'il commencea avoir horreur de la follye qu'il avoit faicte; et, regardant la dame, qui en beaulté passoit la folle, congnoissant de plus en plus les graces et vertuz qui estoient en elle, il ne se peut garder, ung jour qu'il faisoit assez obscur, chassant toute craincte dehors, de luy dire : « Madame, je ne voy meilleur moyen pour estre tel et vertueulx que vous me preschez et desirez, que de mectre mon cueur et estre entierement amoureux de la vertu; je vous suplie, Madame, me dire s'il ne vous plaist pas m'y donner toute aide et faveur à vous possible? » La dame, fort joyeuse de luy veoir tenir ce langaige, luy dist : « Et je vous promects, Monseigneur, que, si vous estes amoureux de la vertu comme il appartient à tel seigneur que vous, je vous serviray pour y parvenir de toutes les puissances que Dieu a mises en moy. — Or, Madame, dist monseigneur d'Avannes, souvienne-vous de vostre promesse, et entendez que Dieu, incogneu de l'homme, sinon par la foy, a daigné prendre la chair semblable à celle de peché, afin que, en attirant nostre chair à l'amour de son humanité, tirast aussi notre esprit à l'amour de sa divinité; et s'est voulu servir des moyens visibles, pour nous faire aymer par foy les choses invisibles. Aussy, ceste vertu que je desire aymer toute ma vie, est chose invisible, sinon par les effectz du dehors; par-

quoy, est besoing qu'elle prenne quelque corps pour se faire congnoistre entre les hommes, ce qu'elle a faict, se revestant du vostre pour le plus parfaict qu'elle a pu trouver; parquoy, je vous recongnois et confesse non seullement vertueuse, mais la seule vertu; et, moy, qui la voys reluire soubz le vele du plus parfaict corps qui oncques fut, la veulx servir et honnorer toute ma vie, laissant pour elle toute autre amour vaine et vicieuse. » La dame, non moins contante que esmerveillée d'oyr ces propos, dissimula si bien son contentement, qu'elle luy dist : « Monseigneur, je n'entreprendz pas de respondre à vostre theologie; mais, comme celle qui est plus craignant le mal que croyant le bien, vous vouldrois bien supplier de cesser en mon endroict les propos dont vous estimez si peu celles qui les ont creuz. Je sçay très bien que je suis femme, non seullement comme une aultre, mais imparfaicte; et que la vertu feroit plus grand acte de me transformer en elle, que de prandre ma forme, sinon quand elle vouldroit estre incongneue en ce monde, car, soubz tel habit que le mien, ne pourroit la vertu estre congneue telle qu'elle est. Si est-ce, Monseigneur, que pour mon imperfection, je ne laisse à vous porter telle affection que doibt et peut faire femme craingnant Dieu et son honneur. Mais ceste affection ne sera declarée jusques ad ce que vostre cueur soit susceptible de la patience que l'amour vertueux commande. Et à l'heure, Monseigneur, je sçay quel langaige il fault tenir, mais pensez que vous n'aymez pas tant vostre propre bien, personne et honneur, que je l'ayme. » Le seigneur d'Avannes, crainctif, ayant la larme à l'œil, la suplia très fort, que, pour seureté de ses parolles, elle le voulsist baiser; ce qu'elle refusa,

luy disant que pour luy elle ne romproit point la coustume du pays. Et, en ce débat, survint le mary, auquel dist monseigneur d'Avannes : « Mon père, je me sens tant tenu à vous et à vostre femme, que je vous supplie pour jamais me reputer votre filz. » Ce que le bon homme feit très voluntiers. « Et, pour seureté de ceste amitié, je vous prie, dist monseigneur d'Avannes, que je vous baise. » Ce qu'il feit. Après, luy dist : « Si ce n'estoit de paour d'offencer la loy, j'en ferois autant à ma mere vostre femme. » Le mary, voyant cela, commanda à sa femme de le baiser; ce qu'elle feit, sans faire semblant de voulloir ne non voulloir ce que son mary luy commandoit. A l'heure, le feu que la parolle avoyt commencé d'allumer au cueur du pauvre seigneur, commencea à se augmenter par le baiser, tant par estre si fort requis que cruellement refusé.

Ce faict, s'en alla ledit seigneur d'Avannes au chasteau, pour veoir le Roy son frere, où il feit fort beaulx comptes de son voiage de Monserrat. Et là entendit que le Roy son frere s'en vouloit aller à Oly et Taffares; et, pensant que le voiage seroit long, entra en une grande tristesse, qui le meit jusques à deliberer d'essayer, avant partir, si la saige dame luy portoit point meilleure voluntè qu'elle n'en faisoit le semblant. Et s'en alla loger en une maison de la ville, en la rue où elle estoit, et print un logis viel, mauvais et faict de boys, auquel, environ minuict, mict le feu : dont le bruict fut si grand par toute la ville, qu'il vint à la maison du riche homme, lequel, demandant par la fenestre où c'estoit qu'estoit le feu, entendit que c'estoit chez monseigneur d'Avannes, où il alla incontinant avecq tous les gens de sa maison; et trouva le jeune seigneur tout en chemise en la rue,

dont il eut si grand pitié, qu'il le print entre ses bras, et, le couvrant de sa robbe, le mena en sa maison le plus tost qu'il luy fut possible ; et dist à sa femme qui estoit dedans le lict : « M'amye, je vous donne en garde ce prisonnier, traictez-le comme moy-mesmes. » Et, si tost qu'il fut party, ledict seigneur d'Avannes, qui eust bien voulu estre traicté en mary, saulta legierement dedans le lict, esperant que l'occasion et le lieu aussi feroient changer propos à ceste saige dame ; mais il trouva le contraire, car, ainsi qu'il saillit d'un costé dedans le lict, elle sortit de l'autre ; et print son chamarre, duquel estant vestue, vint à luy au chevet du lict, et luy dist : « Monseigneur, avez-vous pensé que les occasions puissent muer un chaste cueur ? Croiez que ainsy que l'or s'esprouve en la fournaise, aussy ung cueur chaste au milieu des tentations s'y trouve plus fort et vertueux, et se refroidit, tant plus il est assailly de son contraire. Parquoy, soïez seur que, si j'avois aultre volunté que celle que je vous ay dicte, je n'eusse failly à trouver des moyens, desquelz, n'en voulant user, je ne tiens compte, vous priant que, si vous voulez que je continue l'affection que je vous porte, ostiez non seullement la volunté, mais la pensée de jamais, pour chose que sçussiez faire, me treuver aultre que je suis. » Durant ces parolles, arriverent ses femmes, et elle commanda qu'on apportast la collation de toutes sortes de confitures ; mais il n'avoit pour l'heure ne faim ne soif, tant estoit desesperé d'avoir failly à son entreprinse, craingnant que la demonstration qu'il avoit faicte de son desir luy feit perdre la privaulté qu'il avoit envers elle.

Le mary, ayant donné ordre au feu, retourna et pria tant monseigneur d'Avannes, qu'il demorast pour ceste

nuyct en sa maison. Et fut la dicte nuyct passée en telle sorte, que ses oeilz furent plus exercez à pleurer que à dormir; et, bien matin, leur alla dire adieu dedans le lict, où, en baisant la dame, congneut bien qu'elle avoit plus de pitié de son offence, que de mauvaise volunté contre luy : qui fust ung charbon adjousté davantaige à son amour. Après disner, s'en alla avecq le Roy à Taffares, mais, avant partir, s'en alla encores redire adieu à son bon pere et à sa dame, qui, depuis le premier commandement de son mary, ne feit plus de difficulté de le baiser comme son filz. Mais soyez seur que plus la vertu empeschoit son oeil et contenance de monstrer la flamme cachée, plus elle se augmentoit et devenoit importable, en sorte que, ne povant porter la guerre que l'amour et l'honneur faisoient en son cueur, laquelle toutesfois avoit deliberé de jamais ne monstrer, ayant perdu la consolation de la veue et parolle de celluy pour qui elle vivoit, tumba en une fievre continue, causée d'un humeur melencolique, tellement que les extremitez du corps luy vindrent toutes froides, et au dedans brusloit incessamment. Les medecins, en la main desquelz ne pend pas la santé des hommes, commencerent à doubter si fort de sa maladie, à cause d'une opilation qui la rendoit melencolicque en extremité, qu'ilz dirent au mary et conseillerent d'advertir sa dicte femme de penser à sa conscience et qu'elle estoit en la main de Dieu, comme si ceulx qui sont en santé n'y estoient point. Le mary, qui aymoit sa femme parfaictement, fut si triste de leurs parolles, que pour sa consolation escripvit à monseigneur d'Avannes, le suppliant de prendre la peyne de les venir visiter, esperant que sa veue proffiteroit à la mallade. A quoy ne tarda

le dict seigneur d'Avannes, incontinant les lettres receues, mais s'en vint en poste en la maison de son bon pere; et à l'entrée, trouva les femmes et serviteurs de ceans menans tel deuil que meritoit leur maistresse; dont le dict seigneur fut si estonné, qu'il demeura à la porte, comme une personne transy et jusques ad ce qu'il veid son bon pere, lequel, en l'embrassant, se print à plorer si fort, qu'il ne peut mot dire. Et mena le seigneur d'Avannes, où estoit la pauvre mallade; laquelle, tournant ses oeilz languissans vers luy, le regarda et luy bailla la main en le tirant de toute sa puissance à elle; et, en le baisant et embrassant, feit ung merveilleux plainct et luy dist : « O Monseigneur, l'heure est venue qu'il fault que toute dissimulation cesse, et que je confesse la verité que j'ay tant mis de peyne à vous celer : c'est que, si m'avez porté grande affection, croyez que la myenne n'a esté moindre; mais ma peyne a passé la vostre, d'aultant que j'ay eu la douleur de la celer contre mon cueur et volunté; car entendez, Monseigneur, que Dieu et mon honneur ne m'ont jamais permis de vous la declairer, craignant d'adjouster en vous ce que je desiroys de diminuer; mais sçachez que le *non* que si souvent je vous ay dict m'a faict tant de mal au prononcer, qu'il est cause de ma mort, de laquelle je me contente, puis que Dieu m'a faict la grace de morir, premier que la violence de mon amour ayt mis tache à ma conscience et renommée; car de moindres feux que le mien ont ruyné plus grandz et plus fortz edifices. Or, m'en voys-je contante, puis que, devant morir, je vous ay pu declarer mon affection esgalle à la vostre, hors mis que l'honneur des hommes et des femmes n'est pas sem-

blable; vous supliant, Monseigneur, que doresnavant vous ne craingnez vous adresser aux plus grandes et vertueuses dames que vous pourrez, car en telz cueurs habitent les plus grandes passions et plus saigement conduictes; et la grace, beaulté et honnesteté qui sont en vous ne permectent que vostre amour sans fruict travaille. Je ne vous prieray point de prier Dieu pour moy, car je sçay que la porte de paradis n'est point refusée aux vraiz amans, et que amour est ung feu qui punyt si bien les amoureux en ceste vie, qu'ilz sont exemptz de l'aspre torment de purgatoire. Or, adieu, Monseigneur; je vous recommande vostre bon pere mon mary, auquel je vous prie compter à la verité ce que vous sçavez de moy, affin qu'il congnoisse combien j'ay aymé Dieu et luy; et gardez-vous de vous trouver devant mes oeilz, car doresnavant ne veulx penser que à aller recepvoir les promesses qui me sont promises de Dieu avant la constitution du monde. » Et, en ce disant, le baisa et l'embrassa de toutes les forces de ses foibles bras. Le dict seigneur, qui avoit le cueur aussi mort par compassion qu'elle par douleur, sans avoir puissance de luy dire ung seul mot, se retira hors de sa veue, sur ung lict, qui estoit dedans la chambre, où il s'esvanouyt plusieurs foys.

A l'heure, la dame appella son mary, et, après luy avoir faict plusieurs remonstrations honnestes, luy recommanda monseigneur d'Avannes, l'asseurant que, après luy, c'estoit la personne du monde qu'elle avoit le plus aymée. Et, en baisant son mary, lui dist adieu. Et à l'heure, luy fut apporté le sainct Sacrement de l'autel, après l'extreme unction, lesquelz elle receut avec telle joye comme celle qui est seure de son salut; et,

voiant que la veue luy diminuoit et les forces luy défailloient, commencea à dire bien haut son *In manus*. A ce cry, se leva le seigneur d'Avannes de dessus le lict, et, en la regardant piteusement, luy veit rendre avecq ung doulx soupir sa glorieuse ame à Celluy dont elle estoyt venue. Et, quant il s'apparceut qu'elle estoit morte, il courut au corps mort, duquel vivant en craincte il approchoit, et le vint embrasser et baiser de telle sorte, que à grand peyne le luy peult-on oster d'entre les bras; dont le mary en fut fort estonné, car jamais n'avoit estimé qu'il lui portast telle affection. Et en luy disant : « Monseigneur, c'est trop ! » se retirerent tous deux. Et, après avoir ploré longuement, monseigneur d'Avannes compta tous les discours de son amitié, et comme jusques à sa mort elle ne luy avoyt jamais faict ung seul signe où il trouvast autre chose que rigueur, dont le mary, plus contant que jamais, augmenta le regret et la douleur qu'il avoit de l'avoir perdue; et toute sa vie feit service à monseigneur d'Avannes. Mais, depuis ceste heure, le dict seigneur d'Avannes, qui n'avoit que dix huict ans, s'en alla à la Court, où il demeura beaucoup d'années, sans vouloir ne veoir ne parler à femme du monde, pour le regret qu'il avoit de sa dame; et porta plus de dix ans le noir.

« Voyla, mes dames, la difference d'une folle et saige dame, auxquelles se montrent differens les effectz d'amour, dont l'une en receut mort glorieuse et louable, et l'autre, renommée honteuse et infame, qui feit sa vie trop longue, car autant que la mort du sainct est precieuse devant Dieu, la mort du pecheur est tres mauvaise. – Vrayement, Saffredent, ce dist Oisille, vous

nous avez racompté une histoire autant belle qu'il en soit point; et qui auroit congneu le personnage comme moy, la trouveroit encores meilleure; car je n'ay point veu ung plus beau gentil homme ne de meilleure grace, que le dict seigneur d'Avannes. — Pensez, ce dist Saffredent, que voyla une saige femme, qui, pour se monstrer plus vertueuse par dehors qu'elle n'estoit au cueur, et pour dissimuler ung amour que la raison de nature voulloit qu'elle portast à ung si honneste seigneur, s'alla laisser morir, par faulte de se donner le plaisir qu'elle desiroit couvertement! — Si elle eust eu ce desir, dist Parlamente, elle avoit assez de lieu et occasion pour luy monstrer; mais sa vertu fut si grande, que jamais son desir ne passa sa raison. — Vous me le paindrez, dist Hircan, comme il vous plaira; mais je sçay bien que tousjours ung pire diable mect l'autre dehors, et que l'orgueil cherche plus la volupté entre les dames, que ne faict la craincte, ne l'amour de Dieu. Aussi, que leurs robbes sont si longues et si bien tissues de dissimulation, que l'on ne peult congnoistre ce qui est dessoubz, car, si leur honneur n'en estoyt non plus taché que le nostre, vous trouveriez que Nature n'a rien oblyé en elles non plus que en nous; et, pour la contraincte que elles se font de n'oser prendre le plaisir qu'elles desirent, ont changé ce vice en ung plus grand qu'elles tiennent plus honneste. C'est une gloire et cruaulté, par qui elles esperent acquerir nom d'immortalité, et ainsy se gloriffians de resister au vice de la loy de Nature (si Nature est vicieuse), se font non seullement semblables aux bestes inhumaines et cruelles, mais aux diables, desquelz elles prenent l'orgueil et la malice. — C'est dommaige, dist Nomer-

fide, dont vous avez une femme de bien, veu que non non seullement vous desestimez la vertu des choses, mais la voulez monstrer estre vice. — Je suis bien ayse, dist Hircan, d'avoir une femme qui n'est point scandalleuse, comme aussi je ne veulx point être scandaleux; mais, quant à la chasteté de cueur, je croy qu'elle et moy sommes enfans d'Adam et d'Eve; parquoy, en bien nous mirant, n'aurons besoing de couvrir nostre nudité de feuilles, mais plustost confesser nostre fragilité. — Je sçay bien, ce dist Parlamente, que nous avons tous besoing de la grace de Dieu, pour ce que nous sommes tous encloz en peché; si est-ce que noz tentations ne sont pareilles aux vostres, et si nous pechons par orgueil, nul tiers n'en a dommage, ny nostre corps et noz mains n'en demeurent souillées. Mais vostre plaisir gist à deshonorer les femmes, et vostre honneur à tuer les hommes en guerre : qui sont deux poinctz formellement contraires à la loy de Dieu. — Je vous confesse, ce dist Geburon, ce que vous dictes, mais Dieu qui a dict : « Quiconques regarde par concupiscence est deja adultere en son cueur, et quiconques hayt son prochain est homicide. » A vostre advis, les femmes en sont-elles exemptes non plus que nous? — Dieu, qui juge le cueur, dist Longarine, en donnera sa sentence; mais c'est beaucoup que les hommes ne nous puissent accuser, car la bonté de Dieu est si grande, que, sans accusateur, il ne nous jugera point; et congnoist si bien la fragilité de nos cueurs, que encores nous aymera-il de ne l'avoir point mise à execution. — Or, je vous prie, dist Saffredent, laissons ceste dispute, car elle sent plus sa predication que son compte; et je donne ma voix à Ennasuitte, la priant qu'elle n'oblye

point à nous faire rire. — Vrayement, dist-elle, je n'ay garde d'y faillir; et vous diray que, en venant ici deliberée pour vous compter une belle histoire pour ceste Journée, l'on m'a faict ung compte de deux serviteurs d'une princesse, si plaisant, que, de force de rire, il m'a faict oblyer la melencolye de la piteuse histoire que je remettray à demain, car mon visaige seroyt trop joyeulx pour la vous faire trouver bonne. »

VINGT SEPTIESME NOUVELLE

Ung secretaire, pourchassant, par amour deshonnete et illicite, la femme d'un sien hoste et compaignon, pour ce qu'elle faisoit semblant de luy prester voluntiers l'aureille, se persuada l'avoir gaingnée; mais elle fut si vertueuse, que souz cette dissimulation le trompa de son esperance et declara son vice à son mary.

En la ville d'Amboize, où demeuroit l'un des serviteurs de ceste princesse, qui la servoit de varlet de chambre, homme honneste et qui voluntiers festoyoit les gens qui venoient en sa maison et principalement ses compaignons, il n'y a pas long temps que l'un des serviteurs de sa maistresse vint loger chez luy et y demoura dix ou douze jours. Le dict serviteur estoyt si laid, qu'il sembloit mieulx ung roy de cannibales que chrestien; et combien que son hoste le traictast en frere et amy et le plus honnestement qui luy estoit possible, si lui feit-il ung tour d'un homme qui non seullement oblye toute honnesteté, mais qui ne l'eust jamais en son cueur, c'est de pourchasser par amour deshonneste et illicite la femme de son compaignon qui n'avoyt en elle chose aimable que le contraire de la volupté : c'est qu'elle estoit autant femme de bien, qu'il y en eust point en la ville où elle demouroit. Et, elle, congnoissant la meschante volunté du serviteur, aymant mieulx par une dissimulation declairer son vice que par ung soubdain refuz le couvrir, feit semblant de trouver bons ses propos : parquoy, luy, qui cuydoit l'avoir gaingnée, sans regarder à l'aage qu'elle avoit de cinquante ans, et qu'elle n'estoyt des belles, sans considerer le bon bruyct

qu'elle avoit d'estre femme de bien et d'aymer son mary, la pressoit incessamment.

Ung jour, entre aultres, son mary estant en la maison, et eulx en une salle, elle faingnyt qu'il ne tenoit que à trouver lieu seur pour parler à luy seulle, ainsy qu'il desiroit, mais incontinant luy dist qu'il ne falloit que monter au galletas. Soubdain, elle se leva et le pria d'aller devant et qu'elle iroit après. Luy, en riant avec une doulceur de visaige semblable à ung grand magot, quand il festoye quelqu'un, s'en monta legerement par les degrez; et, sur le poinct qu'il attendoit ce qu'il avoit tant desiré, bruslant d'un feu non cler comme celuy de genevre, mais comme ung gros charbon de forge, escoutoyt si elle viendroit après luy; mais en lieu d'oyr ses piedz, il ouyt sa voix disant : « Monsieur le secretaire, actendez ung peu, je m'en voys sçavoir à mon mary s'il luy plaist bien que je voise après vous. » Pensez, mes dames, quelle myne peult faire en pleurant celluy qui en riant estoit si layd ! lequel incontinant descendit les larmes aux oeilz, la priant, pour l'amour de Dieu, qu'elle ne voulsist rompre par sa parolle l'amitié de luy et de son compaignon. Elle luy respond : « Je suis seure que vous l'aymez tant, que vous ne me vouldriez dire chose qu'il ne peust entendre. Parquoy, je luy voys dire. » Ce qu'elle feit, quelque priere ou contraincte qu'il voulsist mettre au devant. Dont il fut aussi honteux en s'enfuyant, que le mary fut contant d'entendre l'honneste tromperie dont sa femme avoyt usé; et luy pleut tant la vertu de sa femme, qu'il ne tint compte du vice de son compaignon, lequel estoit assez pugny d'avoir emporté sur luy la honte qu'il vouloit faire en sa maison.

« Il me semble que, par ce compte, les gens de bien doibvent apprendre à ne retenir chez eulx ceulx desquelz la conscience, le cueur et l'entendement ignorent Dieu, l'honneur et le vray amour. — Encores que vostre compte soit court, dist Oisille, si est-il aussi plaisant que j'en ay point oy et en l'honneur d'une honneste femme. — Par Dieu, dist Simontault, ce n'est pas grand honneur à une honneste femme de refuser ung si laid homme que vous paingnez ce secretaire; mais s'il eust été beau et honneste, en cela se fut monstrée la vertu; et, pour ce que je me doubte qui il est, si j'estois en mon rang, je vous en ferois ung compte qui est aussi plaisant que cestuy-cy. — A cela ne tienne, dist Ennasuitte, car je vous donne ma voix. » Et à l'heure Simontault commencea ainsy : « Ceulx qui ont accoustumé de demeurer en la Court ou en quelques bonnes villes estiment tant le sçavoir, qu'il leur semble que tous autres hommes ne sont rien au prix d'eulx; mais si ne reste-il pourtant, que en tout pays et de toutes conditions de gens n'y en ayt tousjours assez de fins et malicieux. Toutesfois, à cause de l'orgueil de ceulx qui pensent estre les plus fins, la mocquerie, quand ilz font quelque faulte, en est beaucoup plus agréable, comme je desire vous monstrer par un compte nagueres advenu. »

VINGT HUICTIESME NOUVELLE

Bernard du Ha trompa subtilement un secretaire qui le cuydoit tromper.

Estant le Roy Françoys, premier de ce nom, en la ville de Paris, et sa seur la Royne de Navarre en sa compaignye, laquelle avoit ung secretaire nommé Jehan, qui n'estoit pas de ceulx qui laissent tumber le bien en terre sans le recueillir, en sorte qu'il n'y avoit president ne conseiller qu'il ne congneust, marchant ne riche homme qu'il ne frequentast et auquel il n'eust intelligence. En ce temps aussy, vint en ladicte ville de Paris ung marchant de Bayonne, nommé Bernard du Ha, lequel, tant pour ses affaires que à cause que le lieutenant-criminel estoit de son païs, s'addressoit à luy pour avoir conseil et secours à ses affaires. Ce secrétaire de la Royne de Navarre alloit aussi souvent visiter ce lieutenant, comme bon serviteur de son maistre et maistresse. Ung jour de feste, allant le dit secretaire chez le lieutenant, ne trouva ne luy ne sa femme, mais ouy bien Bernard du Ha, qui, avecq une vielle ou aultre instrument, apprenoit à danser aux chamberieres de ceans les bransles de Gascogne. Quant le secretaire le veit, luy voulut faire accroyre qu'il faisoit le plus mal du monde et que, si la lieutenande et son mary le sçavoient, ilz seroient très mal contens de luy. Et, après luy avoir bien painct la craincte devant les oeilz jusques à se faire prier de n'en parler point, luy demanda : « Que me donnerez-vous et je n'en parleray point ? » Bernard du Ha, qui n'avoit pas si grand paour qu'il en

faisoit semblant, voyant que le secretaire le cuydoit tromper, luy promist de luy bailler ung pasté du meilleur jambon de Pasques qu'il mangea jamais. Le secretaire, qui en fut très contant, le pria qu'il peust avoir son pasté le dimanche ensuivant après disner, ce qu'il luy promist. Et asseuré de ceste promesse, s'en alla veoir une dame de Paris qu'il desiroit sur toutes choses espouser, et luy dist : « Mademoiselle, je viendray dimanche soupper avecq vous, s'il vous plaist, mais il ne vous fault soulcier que d'avoir bon pain et bon vin, car j'ay si bien trompé ung sot Bayonnois, que le demeurant sera à ses despens; et par ma tromperie, vous feray manger le meilleur jambon de Pasques qui fut jamais mangé dans Paris. » La damoiselle, qui le creut, assembla deux ou trois des plus honnestes de ses voysines, et les asseura de leur donner une viande nouvelle et dont jamais elles n'avoient tasté.

Quand le dimanche fut venu, le secretaire, serchant son marchant, le trouva sur le pont au Change; et, en le saluant gracieusement, luy dist : « A tous les diables soyez-vous donné, veu la peyne que vous m'avez faict prendre à vous chercher! » Bernard du Ha luy respondit que assez de gens avoient prins plus de peyne que luy, qui n'avoient pas à la fin esté recompensez de telz morceaulx. Et, en disant cela, luy monstra le pasté qu'il avoit soubz son manteau, assez grand pour nourrir ung camp. Dont le secretaire fut si joieulx, que, encores qu'il eust la bouche parfaictement laide et grande, en faisant le doulx, la rendit si petite, que l'on n'eust pas cuydé qu'il eust sceu mordre dedans le jambon. Lequel il print hastivement, et, sans convoyer le marchant, s'en alla le porter à la damoiselle, qui avoit grande envye

de sçavoir si les vivres de Guyenne estoient aussi bons que ceulx de Paris. Et quand le souppé fut venu, ainsy qu'ilz mangeoient leur potaige, le secretaire leur dist : « Laissez là ces viandes fades, et tastons de cest esguillon d'amour de vin. » En disant cela, ouvre ce grand pasté, et cuydant trouver le jambon, le trouva si dur qu'il n'y povoit mectre le cousteau ; et, après s'y estre esforcé plusieurs foys, s'advisa qu'il estoit trompé et trouva que c'estoit ung sabot de bois, qui sont des souliers de Gascoigne. Il estoit emmanché d'un bout de tizon, et pouldré pardessus de pouldre de fer avecq de l'espice qui sentoit fort bon. Qui fut bien pesneux, ce fut le secretaire, tant pour avoir esté trompé de celluy qu'il cuydoit tromper, que pour avoir trompé celle à qui il voulloit et pensoit dire verité ; et d'autre part, luy faschoit fort de se contanter d'un potaige pour son soupper. Les dames, qui en estoient aussi marries que luy, l'eussent accusé d'avoir faict la tromperie, sinon qu'elles congneurent bien à son visaige qu'il en estoit plus marry qu'elles. Et, après ce leger soupper, s'en alla ce secretaire bien collere ; et voyant que Bernard du Ha luy avoit failly de promesse, luy voulut aussi rompre la sienne. Et s'en alla chez le lieutenant-criminel, deliberé de luy dire le pis qu'il pourroit du dict Bernard. Mais il ne peut venir si tost que le dict Bernard n'eut desja compté tout le mistere au lieutenant, qui donna sa sentence au secretaire, disant qu'il avoit aprins à ses despens à tromper les Gascons ; et n'en rapporta autre consolacion que sa honte.

« Cecy advient à plusieurs, lesquelz, cuydans estre trop fins, se oblient en leurs finesses ; parquoy il n'est

tel que de ne faire à aultruy chose qu'on ne voulsist estre faicte à soy-mesme. — Je vous asseure, dist Geburon, que j'ay veu souvent advenir de pareilles choses, et de ceulx que l'on estimoyt sotz de villaiges tromper bien de fines gens, car il n'est rien plus sot que celluy qui pense estre fin, ne rien plus saige que celluy qui congnoist son rien. — Encores, ce dist Parlamente, sçayt-il quelque chose, qui congnoist ne se congnoistre pas. — Or, dist Simontault, de paour que l'heure ne satisfasse à vostre propoz, je donne ma voix à Nomerfide, car je suis seur que, par sa rethoricque, elle ne nous tiendra pas longuement. — Or bien, dist-elle, je vous en voys bailler ung tour tel que vous l'esperez de moy. Je ne m'esbahys point, mes dames, si amour baille à ung prince ung moien de se saulver du dangier, car ilz sont nourriz avecq tant de gens sçavans, que je m'esmerveilleroys beaucoup plus s'ilz estoient ignorans de quelques choses; mais l'invention d'amour se monstre plus clairement que moins il y a d'esperit aux subjectz. Et pour cela, vous veulx-je racompter ung tour que feit ung prestre, espris seullement d'amour, car de toutes aultres choses estoyt-il si ignorant, que à peyne sçavoit-il lire sa messe. »

VINGT NEUFVIESME NOUVELLE

Un curé, surprins par le trop soudain retour d'un laboureur avec la femme duquel il faisoit bonne chere, trouva promptement moïen de se saulver aux despens du bon homme, qui jamais ne s'en apparceut.

En la conté du Maine, en ung villaige nommé Carrelles, y avoit ung riche laboureur, qui en sa vieillesse espousa une belle jeune femme, et n'eut de luy nulz enfans; mais de ceste perte se reconforta à avoir plusieurs amys. Et, quand les gentilz hommes et gens d'apparance luy faillirent, elle retourna à son dernier recours, qui estoit l'eglise, et print pour compaignon de son peché celluy qui l'en povoit absouldre : ce fut son curé, qui souvent venoit visiter sa brebis. Le mary, vieulx et pesant, n'en avoit nulle doubte; mais à cause qu'il estoit rude et robuste, sa femme jouoit son mistere le plus secretement qu'il luy estoit possible, craingnant que si son mary l'apercevoit, qu'il ne la tuast. Ung jour, ainsy qu'il estoit dehors, sa femme, pensant qu'il ne revinst si tost, envoya querir monsieur le curé, qui la vint confesser. Et, ainsy qu'ilz faisoient bonne chere ensemble, son mary arriva si soubdainement, qu'il n'eut loisir de se retirer de la maison; mais, regardant le moïen de se cacher, monta par le conseil de sa femme dedans ung grenier et couvrit la trappe, par où il monta, d'un van à vanner. Le mary entra en la maison, et elle, de paour qu'il eust quelque soupson, le festoya si bien à son disner, qu'elle n'espargna point le boyre, dont il print si bonne quantité, avecq la lassette,

qu'il avoit du labour des champs, qu'il luy print envye de dormir, estant assis en une chaise devant son feu. Le curé, qui s'ennuyoit d'estre si longuement en ce grenier, n'oyant point de bruict en la chambre, s'advancea sur la trappe, et, en eslongeant le col le plus qu'il luy fut possible, advisa que le bon homme dormoit; et, en le regardant, s'appuya, par mesgarde, sur le van si lourdement, que van et homme tresbucherent à bas auprès du bon homme qui dormoit, lequel se resveilla à ce bruict; et le curé, qui fut plus tost levé que l'autre ne l'eust apperceu, luy dist : « Mon compere, voyla vostre van, et grand mercis. » Et, ce disant, s'enfuyt. Et le pauvre laboureur, tout estonné, demanda à sa femme : « Qu'est cela? » Elle, luy respondit : « Mon amy, c'est vostre van, que le curé avoyt empruncté, lequel il vous est venu rendre. » Et luy, tout en grondant, luy dist : « C'est bien rudement rendre ce qu'on a empruncté, car je pensois que la maison tumbast par terre. » Par ce moïen, se saulva le curé aux despens du bon homme, qui n'en trouva rien mauvays que la rudesse dont il avoyt usé en rendant son van.

« Mes dames, le maistre qu'il servoit le saulva pour ceste heure-là, afin de plus longuement le posséder et tormenter. — N'estimez pas, dist Geburon, que les gens simples et de bas estat soient exemps de malice non plus que nous; mais en ont bien davantaige, car regardez-moy larrons, meurdriers, sorciers, faux monoyers, et toutes ces manières de gens, desquelz l'esperit n'a jamais repos; ce sont tous pauvres gens et mecanicques. — Je ne trouve point estrange, dist Parlamente, que la malice y soit plus que aux autres, mais

ouy bien que l'amour les tormente parmy le travail qu'ilz ont d'autres choses, ny que en ung cueur villain une passion si gentille se puisse mectre. — Madame, dist Saffredent, vous sçavez que maistre Jehan de Mehun a dict que

> Aussy bien sont amourettes
> Soubz bureau que soubz brunettes.

Et aussi l'amour de qui le compte parle, n'est pas de celle qui faict porter les harnoys; car, tout ainsy que les pauvres gens n'ont les biens et les honneurs, aussy ont-ilz leurs commoditez de nature plus à leur ayse que nous n'avons. Leurs viandes ne sont si friandes, mais ilz ont meilleur appetit, et se nourrissent mieulx de gros pain que nous de restaurans. Ils n'ont pas les lictz si beaulx ne si bien faictz que les nostres, mais ilz ont le sommeil meilleur que nous et le repos plus grand. Ilz n'ont point les dames painctes et parées dont nous ydolastrons, mais ilz ont la joissance de leurs plaisirs plus souvent que nous et sans craincte de parolles, sinon des bestes et des oiseaulx qui les veoyent. En ce que nous avons, ilz defaillent, et, en ce que nous n'avons, ilz abondent. — Je vous prie, dist Nomerfide, laissons là ce païsant avecq sa païsante, et, avant vespres, achevons nostre Journée, à laquelle Hircan mectra fin. — Vrayement, dist-il, je vous en garde une aussy piteuse et estrange que vous en avez point ouy. Et combien qu'il me fasche fort de racompter chose qui soit à la honte d'une d'entre vous, sçachant que les hommes, tant plains de malice font tousjours consequence de la faulte d'une seulle, pour blasmer toutes les aultres, si est-ce que l'estrange cas

me fera oblyer ma craincte; et aussy, peut estre, que l'ignorance d'une descouverte fera les autres plus saiges; et je diray doncques ceste nouvelle sans craincte. »

TRENTIESME NOUVELLE

Un jeune gentil homme, aagé de quatorze à quinze ans, pensant coucher avec l'une des damoiselles de sa mere, coucha avec elle-mesme, qui au bout de neuf moys accoucha, du faict de son filz, d'une fille, que douze ou treize ans après il espouza, ne sachant qu'elle fust sa fille et sa seur, ny elle, qu'il fust son pere et son frere.

Au temps du Roy Loys douziesme, estant lors legat d'Avignon ung de la maison d'Amboise, nepveu du legat de France nommé Georges, y avoit au païs de Languedoc une dame de laquelle je tairay le nom pour l'amour de sa race, qui avoit mieulx de quatre mille ducatz de rente. Elle demeura vefve fort jeune, mere d'un seul filz; et, tant pour le regret qu'elle avoit de son mary que pour l'amour de son enfant, delibera de ne se jamais remarier. Et, pour en fuyr l'occasion, ne voulut point frequenter sinon toutes gens de devotion, car elle pensoit que l'occasion faisoit le peché, et ne sçavoit pas que le peché forge l'occasion. La jeune dame vefve se donna du tout au service divin, fuyant entierement toutes compaignies de mondanité, tellement qu'elle faisoit conscience d'assister à nopces ou d'ouyr sonner les orgues en une eglise. Quand son filz vint à l'aage de sept ans, elle print ung homme de saincte vie pour son maistre d'escolle, par lequel il peust estre endoctriné en toute saincteté et devotion. Quand le filz commencea à venir en l'aage de quatorze à quinze ans, Nature, qui est maistre d'escolle bien secret, le trouvant bien nourry et plain d'oisiveté, luy apprint aultre leçon que son maistre d'escolle ne fai-

soit. Commencea à regarder et desirer les choses qu'il trouvoit belles; entre autres, une damoiselle qui couchoit en la chambre de sa mere, dont ne se doubtoit, car on ne se gardoit non plus de luy que d'ung enfant; et aussy que en toute la maison on n'oyoit parler que de Dieu. Ce jeune gallant commencea à pourchasser secrettement ceste fille, laquelle le vint dire à sa maistresse, qui aymoit et estimoit tant de son filz, qu'elle pensoit que ceste fille luy dist pour le faire hayr; mais elle en pressa tant sa dicte maistresse, qu'elle luy dist : « Je sçauray s'il est vray et le chastieray, si je le congnois tel que vous dictes; mais aussy, si vous luy mectez assus ung tel cas et il ne soit vray, vous en porterez la peyne. » Et, pour en sçavoir l'experience, luy commanda de bailler assignation à son filz de venir à minuict coucher avecq elle en la chambre de la dame, en ung lict auprès de la porte, où ceste fille couchoit toute seulle. La damoiselle obeyt à sa maistresse; et quand ce vint au soir, la dame se meit en la place de sa damoiselle, deliberée, s'il estoit vray ce qu'elle disoit, de chastier si bien son filz, qu'il ne coucheroit jamais avecq femme qu'il ne luy en souvynt.

En ceste pensée et collere, son filz s'en vint coucher avecq elle; et elle, qui encores pour le veoir coucher, ne povoit croyre qu'il voulsist faire chose deshonneste, attendit à parler à luy jusques ad ce qu'elle congneust quelque signe de sa mauvaise volunté, ne povant croyre, par choses petites, que son desir peust aller jusques au criminel; mais sa patience fut si longue et sa nature si fragille, qu'elle convertyt sa collere en ung plaisir trop abominable, obliant le nom

de mere. Et, tout ainsy que l'eaue par force retenue court avecq plus d'impétuosité quand on la laisse aller, que celle qui ordinairement court, ainsy ceste pauvre dame tourna sa gloire à la contraincte qu'elle donnoit à son corps. Quand elle vint à descendre le premier degré de son honnesteté, se trouva soubdainement portée jusques au dernier. Et, en ceste nuict là, engrossa de celluy, lequel elle vouloit garder d'engrossir les autres. Le peché ne fut pas si tost faict, que le remors de conscience l'esmeut à ung si grand torment, que la repentance ne la laissa toute sa vie, qui fut si aspre à ce commencement, qu'elle se leva d'auprès de son filz, lequel avoit tousjours pensé que ce fust sa damoiselle; et entra en ung cabinet, où, rememorant sa bonne deliberation et sa meschante execution, passa toute la nuict à pleurer et crier toute seule. Mais, en lieu de se humilier et recongnoistre l'impossibilité de nostre chair, qui sans l'ayde de Dieu ne peult faire que peché, voulant par elle-mesmes et par ses larmes satisfaire au passé et par sa prudence éviter le mal de l'advenir, donnant tousjours l'excuse de son peché à l'occasion et non à la malice, à laquelle n'y a remède que la grace de Dieu, pensa de faire chose parquoy à l'advenir ne sçauroit plus tumber en tel inconvenient. Et, comme s'il n'y avoit que une espece de peché à damner la personne, mist toutes ses forces à eviter cestuy-là seul. Mais la racine de l'orgueil que le peché exterieur doibt guerir, croissoit tousjours, en sorte que, en evitant ung mal, elle en feit plusieurs aultres; car, le lendemain au matin, sitost qu'il fut jour, elle envoya querir le gouverneur de son filz et luy dist : « Mon filz commence à croistre,

il est temps de le mectre hors de la maison. J'ay ung mien parent qui est delà les montz avecq monseigneur le grand-maistre de Chaulmont, lequel se nomme le cappitaine de Monteson, qui sera très ayse de le prendre en sa compaignye. Et pour ce, dès ceste heure icy, emmenez-le, et, afin que je n'aye nul regret à luy, gardez qu'il ne me vienne dire adieu. » En ce disant, luy bailla argent necessaire pour faire son voiage. Et, dès le matin, feit partir le jeune homme, qui en fut fort ayse, car il ne desiroit autre chose que, après la joyssance de s'amye, s'en aller à la guerre.

La dame demoura longuement en grande tristesse et melencolye; et n'eust esté la craincte de Dieu, eust maintesfois desiré la fin du malheureux fruict dont elle estoyt pleine. Elle faingnyt d'estre mallade, afin qu'elle vestit son manteau, pour couvrir son imperfection, et quand elle fust preste d'accoucher, regarda qu'il n'y avoit homme au monde en qui elle eust tant de fiance que en ung sien frère bastard, auquel elle avoit fait beaucoup de biens; et luy compta sa fortune, mais elle ne dist pas que ce fust de son filz, le priant de vouloir donner services à son honneur, ce qu'il feit; et, quelques jours avant qu'elle deust accoucher, la pria de vouloir changer l'air de sa maison et qu'elle recouvreroyt plus tost sa santé en la sienne. Alla en bien petite compaignye, et trouva là une saige femme, venue pour la femme de son frere, qui, une nuict, sans la congnoistre, receut son enfant, et se trouva une belle fille. Le gentil homme la bailla à une nourrisse et la feit nourrir soubz le nom d'estre sienne. La dame, ayant là demeuré ung mois, s'en alla toute saine en sa maison où elle vesquit plus aus-

terement que jamais, en jeunes et disciplines. Mais, quand son filz vint à estre grand, voyant que pour l'heure n'y avoit guerre en Italye, envoya supplier sa mere luy permectre de retourner en sa maison. Elle, craingnant de retomber en tel mal dont elle venoit, ne le voulut permectre, sinon qu'en la fin il la pressa si fort, qu'elle n'avoit aucune raison de luy refuser son congé; mais elle luy manda qu'il n'eust jamais à se trouver devant elle, s'il n'estoit marié à quelque femme qu'il aymast bien fort, et qu'il ne regardast point aux biens, mais qu'elle fut gentille femme, c'estoit assez. Durant ce temps, son frere bastard, voiant la fille qu'il avoyt en charge devenue grande et belle en parfection, pensa de la mectre en quelque maison bien loing, où elle seroit incongneue, et, par le conseil de la mere, la donna à la Royne de Navarre, nommée Catherine. Ceste fille vint à croistre jusques à l'aage de douze à treize ans; et fut si belle et honneste, que la Royne de Navarre luy portoit grande amityé, et desiroit fort de la marier bien et haultement. Mais, à cause qu'elle estoit pauvre, se trouvoit trop de serviteurs, mais point de mary. Ung jour, advint que le gentil homme qui estoit son pere incongneu, retournant delà les montz, vint en la maison de la Royne de Navarre, où, sitost qu'il eust advisé sa fille, il en fut amoureux. Et, pour ce qu'il avoit congé de sa mere d'espouser telle femme qu'il luy plairoit, ne s'enquist, sinon si elle estoit gentille femme; et sçachant que ouy, la demande pour femme à la dicte Royne, qui, très voluntiers la luy bailla, car elle sçavoyt bien que le gentil homme estoit riche et, avecq la richesse, beau et honneste.

Le mariage consommé, le gentil homme rescripvit à sa mere, disant que doresnavant ne luy povoyt nyer la porte de sa maison, veu qu'il luy menoit une belle fille aussi parfaicte que l'on sçauroit desirer. La dame, qui s'enquist quelle alliance il avoit prinse, trouva que c'estoit la propre fille d'eulx deux, dont elle eut ung deuil si desesperé, qu'elle cuyda mourir soubdainement, voyant que tant plus donnoit d'empeschement à son malheur, et plus elle estoit le moïen dont augmentoit. Elle, qui ne sceut autre chose faire, s'en alla au legat d'Avignon, auquel elle confessa l'enormité de son peché, demandant conseil comme elle se debvoit conduire. Le legat, satisfaisant à sa conscience, envoia querir plusieurs docteurs en theologie, auxquels il communicqua l'affaire, sans nommer les personnaiges; et trouva, par leur conseil, que la dame ne debvoyt jamais rien dire de ceste affaire à ses enffans, car, quant à eulx, veue l'ignorance, ilz n'avoient point peché, mais qu'elle en debvoit toute sa vie faire penitence, sans leur en faire ung seul semblant. Ainsy s'en retourna la pauvre dame en sa maison; où bientost après arriverent son filz et sa belle fille, lesquelz s'entre-aymoient si fort que jamais mary ny femme n'eurent plus d'amitié et semblance, car elle estoit sa fille, sa seur et sa femme, et luy à elle, son pere, frere et mary. Ilz continuerent tousjours en ceste grande amitié, et la pauvre dame, en son extresme penitence, ne les voyoit jamais faire bonne chere, qu'elle ne se retirast pour pleurer.

« Voyla, mes dames, comme il en prend à celles qui cuydent par leurs forces et vertu vaincre amour et

nature avecq toutes les puissances que Dieu y a mises. Mais le meilleur seroyt, congnoissant sa foiblesse, ne jouster point contre tel ennemy, et se retirer au vray Amy et luy dire avecq le Psalmiste : « Seigneur, je souffre force, respondez pour moy! » — Il n'est pas possible, dist Oisille, d'oyr racompter ung plus estrange cas que cestuy-ci. Et me semble que tout homme et femme doibt icy baisser la teste soubz la craincte de Dieu, voyant que, pour cuyder bien faire, tant de mal est advenu. — Sçachez, dist Parlamente, que le premier pas que l'homme marche en la confiance de soy-mesmes, s'éloigne d'autant de la confiance de Dieu. — Celluy est saige, dist Geburon, qui ne congnoist ennemy que soy-mesmes et qui tient sa volunté et son propre conseil pour suspect. — Quelque apparence de bonté et de saincteté qu'il y ayt, dist Longarine, il n'y a apparence de bien si grand qui doibve faire hazarder une femme de coucher avecq ung homme, quelque parent qu'il luy soit, car le feu auprès des estoupes n'est point seur. — Sans point de faulte, dist Ennasuitte, ce debvoit estre quelque glorieuse folle, qui, par sa resverie des Cordeliers, pensoyt estre si saincte qu'elle estoit impecable, comme plusieurs d'entre eulx veullent persuader à croire que par nous-mesmes le povons estre, qui est ung erreur trop grand. — Est-il possible, Longarine, dist Oisille, qu'il y en ayt d'assez folz pour croyre ceste opinion? — Ilz font bien mieulx, dist Longarine, car ilz disent qu'il se fault habituer à la vertu de chasteté, et, pour esprouver leurs forces, parlent avecq les plus belles qui se peuvent trouver et qu'ilz ayment le mieulx; et, avecq baisers et attouchemens de mains, experimentent si

leur chair est en tout morte. Et quand par tel plaisir ilz se sentent esmouvoir, ilz se separent, jeusnent et prennent de grandes disciplines. Et quand ilz ont matté leur chair jusques là, et que pour parler ne baiser, ilz n'ont point devotion, ilz viennent à essayer la forte tentation qui est de coucher ensemble et s'embrasser sans nulle concupiscence. Mais, pour ung qui en est eschappé, en sont venuz tant d'inconveniens, que l'archevesque de Millan, où ceste religion s'exerceoit, fut contrainct de les separer et mettre les femmes au couvent des femmes et les hommes au couvent des hommes. — Vrayement, dist Geburon, c'est bien l'extremité de la folye de se voulloir rendre de soy-mesmes impecable et sercher si fort les occasions de pecher ! » Ce dist Saffredent : « Il y en a qui font au contraire, car ilz fuyent tant qu'ilz peuvent les occasions : encores la concupiscence les suict. Et le bon sainct Jherosme, après s'estre bien fouetté et s'estre caché dedans les desers, confessa ne povoir eviter le feu qui brusloit dedans ses moelles. Parquoy se fault recommander à Dieu, car, s'il ne nous tient à force, nous prenons grand plaisir à tresbucher. — Mais vous ne regardez pas ce que je voy, dist Hircan : c'est que tant que nous avons racompté nos histoires, les moynes, derriere ceste haye, n'ont point ouy la cloche de leurs vespres, et maintenant, quand nous avons commencé à parler de Dieu, ilz s'en sont allez et sonnent à ceste heure le second coup. — Nous ferons bien de les suivre, dist Oisille, et d'aller louer Dieu, dont nous avons passé ceste Journée aussi joyeusement qu'il est possible. » Et, en ce disant, se leverent et s'en allerent à l'église, où ilz oyrent devotement vespres. Et après,

s'en allèrent soupper, debattans des propos passez, et rememorans plusieurs cas advenuz de leur temps, pour veoir lesquelz seroient dignes d'estre retenuz. Et après avoir passé joyeusement tout le soir, allerent prendre leur doulx repoz, esperans le lendemain ne faillir à continuer l'entreprinse qui leur estoyt si agreable. Ainsy fut mis fin à la tierce Journée.

FIN DE LA TROISIESME JOURNÉE

ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

PREFACE 1
BIBLIOGRAPHIE 11
PROLOGUE 17

PREMIÈRE JOURNÉE

Des mauvais tours joués par les femmes aux hommes, et par les hommes aux femmes. . . 31

PREMIÈRE NOUVELLE. — Comment la femme d'un procureur prit pour amant un évêque, puis un jeune homme, et fit assassiner ce dernier par son mari 31

DEUXIÈME NOUVELLE. — Comment une muletière d'Amboise aima mieux mourir que de céder à son valet 42

TROISIÈME NOUVELLE. — Comment une reine de Naples dont le mari, le roi Alphonse, avait pour maîtresse la femme d'un gentilhomme, se consola et vengea ce dernier en s'accommodant de ce gentilhomme. 47

QUATRIÈME NOUVELLE. — Téméraire entreprise de Bonivet sur Marguerite d'Angoulême 55

CINQUIÈME NOUVELLE. — Comment une batelière se débarrassa de deux cordeliers qui la voulaient prendre de force 65

SIXIÈME NOUVELLE. — Singulier tour joué par une femme à son mari, lequel était borgne. 70

Septième Nouvelle. — Comment un marchand s'en prit à l'honneur de la mère pour sauver celui de la fille 74

Huitième Nouvelle. — Comment un mari, croyant faire coucher son ami avec la chambrière de sa femme, se fit cocu lui-même contre la volonté de sa femme. 77

Neuvième Nouvelle. — Comment un gentilhomme mourut de désespoir d'amour. 85

Dixieme Nouvelle. — Amours de Floride et d'Amadour. — Prouesses d'Amadour. — Vertueuse résistance de Floride. Mort héroïque d'Amadour 93

DEUXIÈME JOURNÉE

De ce qui promptement tombe en la fantaisie de chacun. 135

Prologue. 135

Onzième Nouvelle. — Comment chez des cordeliers de Thouars, Mme de Roncex, trop pressée d'aller à « ses affaires », fut prise comme à la glu et acheva de « s'embrener » en voyant des gentilshommes accourir à ses cris. 137

Douzième Nouvelle. — Comment le duc de Florence, voulant obtenir d'un de ses gentilshommes sa sœur comme maîtresse, obligea celui-ci à feindre un consentement, et fut assassiné par ce gentilhomme 140

Treizième Nouvelle. — Comment une dame, courtisée par un capitaine de galères, reçut un diamant, et rétablit la paix entre le capitaine et sa femme, par l'envoi du diamant à cette dernière. 151

Quatorzième Nouvelle. — Comment Bonnivet se fit l'ami d'un gentilhomme italien, le trompa, lui prit sa maîtresse ; et pourquoi la dame renonça à ce gentilhomme et à ses compatriotes 166

Quinzième Nouvelle. — Comment un pauvre gentilhomme ayant épousé, par la faveur du roi François Ier, une jeune fille de grande maison, et la négligeant pour d'autres, elle prit un amant par vengeance 175

Seizième Nouvelle. — Pourquoi une dame veuve, de Milan, qui avait juré de ne jamais se remarier, se rendit au bout de trois ans à la constance d'un gentilhomme français . . 193

Dix-septième Nouvelle. — Comment la témérité de François Ier le débarrassa d'un gentilhomme étranger, qui tramait contre sa vie. 200

Dix-huitième Nouvelle. — Singulières épreuves d'amour auxquelles fut soumis un gentilhomme « escolier » 205

Dix-neuvième Nouvelle. — Comment deux amants, ne pouvant être unis, entrèrent en religion par désespoir 212

Vingtième Nouvelle. — Comment un bel et honnête amoureux, longtemps martyr, fut guéri de son amour en trouvant sa cruelle dans les bras d'un vilain et sale palefrenier. 225

TROISIÈME JOURNÉE

Des dames qui n'ont cherché que l'honnêteté dans leurs amours; et de l'hypocrisie et méchanceté des religieux 231

Prologue 231

Vingt-et-unième Nouvelle. — Comment une demoiselle d'honneur de la reine promit mariage à un gentilhomme bâtard, et garda sa foi jusqu'à la mort du gentilhomme. . 233

Vingt-deuxième Nouvelle. — Étranges persécutions du prieur de Saint-Martin-des-Champs envers sœur Marie Heroet, qui ne cédait point à ses désirs 257

Vingt-troisième Nouvelle. — Comment un cordelier, trompant la foi d'un gentilhomme dévot, coucha avec la femme de ce gentilhomme, et causa la mort de la femme, de l'enfant et du mari 272

Vingt-quatrième Nouvelle. — Amours d'Élisor et de la reine de Castille. — Longue et cruelle attente imposée à Élisor. — Vengeance d'Élisor. 282

Vingt-cinquième Nouvelle. — Comment François Ier trompa l'avocat Feron et posséda la femme de celui-ci, « la belle Feronnière » 295

VINGT-SIXIÈME NOUVELLE. — Comment une dame amoureuse d'un très jeune gentilhomme, le retira d'un autre amour et mourut de l'amour qu'elle lui portait 302

VINGT-SEPTIÈME NOUVELLE. — Comment un laid secrétaire, qui croyait tromper la femme de son ami, fut trompé lui-même. 321

VINGT-HUITIÈME NOUVELLE. — Comment Bernard du Ha, marchand de Bayonne, bailla à un secrétaire de la reine de Navarre « un soulier de Gascoigne, » au lieu d'un pâté. 324

VINGT-NEUVIÈME NOUVELLE. — Comment un curé, confessant la jeune femme d'un vieux laboureur, fut surpris par le mari et tiré d'embarras 328

TRENTIÈME NOUVELLE. — Étranges aventures d'un jeune gentilhomme, qui, pensant trouver une demoiselle de sa mère, coucha avec sa mère elle-même, en eut une fille et épousa cette fille, ne se doutant ni l'un ni l'autre de leur degré de parenté. 332

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

3991-3-24. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ, PETIT ET Cie

2, 4 et 4 bis, Rue de Damiette.

d'Angoulême
Heptaméron

PQ
1631
.H3
P5
v.1-
cop.2